ŒUVRES COMPLÈTES

du Vénérable Père

CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

de la Compagnie de Jésus

ŒUVRES COMPLÈTES

du Vénérable Père

CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

de la Compagnie de Jésus

TOME TROISIÈME

SERMONS

Prêchés devant Son Altesse Royale

MADAME la DUCHESSE D'YORK

TROISIÈME VOLUME

GRENOBLE
IMPRIMERIE NOTRE-DAME
Rue des Dauphins, 5

1901

42772

XLIe SERMON

SERMON

POUR

LE JOUR D'UNE VÊTURE [1]

Qualis est dilectus tuus ex dilecto, quia sic adjurasti nos?

Quel est donc ce bien-aimé que vous préférez à tous les autres et qui vous oblige à nous faire de si ardentes prières?

(*Cant.* v).

Jésus est le chaste époux que les filles recherchent, se retirant dans la religion; cet époux a de la beauté, mais cette beauté est cachée et on le possède longtemps sans le voir; il est noble, cet époux, mais il n'a point de bien pour soutenir sa naissance et enrichir son épouse, de qui il ne demande, pour toute dot, que la pauvreté; son amour est très ardent et très sincère, mais sa jalousie va de pair avec sa tendresse.

Ma Sœur, toutes les circonstances de l'action que vous allez faire me paraissent de si bon augure que nous n'en pouvons attendre qu'un succès très avanta-

(1) Prêché à Lyon le 12 août 1674, dans l'église des Clarisses, aujourd'hui détruite.

geux. On m'a dit que c'est aujourd'hui l'anniversaire de votre naissance ; vous ne pouviez mieux célébrer le jour que vous êtes venue au monde qu'en mourant au monde et prenant une nouvelle vie en Jésus-Christ. Comme cette première naissance fut très heureuse, soit à cause des honneurs et de la vertu que vous avez rencontrés dans votre famille, soit pour les avantages naturels dont vous vous êtes trouvée pourvue, nous avons lieu d'espérer que vous n'aurez pas moins de bonheur en la renaissance spirituelle, puisqu'elle se fait le même jour. De plus, j'apprends que vous embrassez la règle d'une sainte dont vous portez déjà le nom ; c'est sans doute que vous voulez lui ressembler en toutes choses et que bientôt nous aurons en vous une seconde Sainte Claire. Enfin, pour prendre l'habit de son ordre vous avez choisi le jour qu'elle mourut, qu'elle fut reçue dans le paradis ; nous augurons de là que votre entrée en la religion sera une mort parfaite au siècle et le commencement d'une vie semblable à celle des bienheureux. Je prie le Seigneur qu'il lui plaise vérifier de si beaux présages et verser sur vous une grâce si abondante que vous puissiez accomplir nos prédictions et surpasser même nos espérances.

Mais quelque fortes que paraissent ces conjectures, rien ne me fortifie tant dans la pensée que j'ai que vous ferez une parfaite religieuse que l'ardeur que vous témoignez pour entrer en religion. Car d'où cette ardeur pourrait-elle vous être venue, si ce n'est du désir ardent que vous avez de plaire à Dieu et de vous sanctifier ? Sans parler des qualités qui pourraient vous faire con-

sidérer des hommes, vous appartenez à des personnes dont les biens, le mérite, la réputation, le rang qu'ils tiennent dans la province, l'estime et la tendresse incroyable qu'ils ont pour vous ne vous promettaient rien que de grand, rien que d'éclatant dans le monde. Ce n'est donc, ni par désespoir, ni par dépit, beaucoup moins encore par force, que vous avez choisi le parti que vous prenez. Ce ne peut être que par vertu et par le motif du plus pur amour de Dieu. Or, peut-on entrer dans un monastère avec ces intentions et ne s'acquitter pas de son devoir? Mais, puisqu'on dit que la vêture tient lieu de fiançailles à une religieuse, comme le jour de sa profession est à vrai dire le jour de ses noces, voulez-vous bien, ma chère Sœur, qu'avant que de passer outre, je prenne la liberté de vous faire une question? Quel est donc ce bien-aimé que vous voulez avoir pour époux et qu'on m'a dit que vous demandiez avec tant d'instances et même avec larmes? *Qualis est Dilectus tuus ex dilecto, quia sic adjurasti nos?* Ne seriez-vous point de ces filles qui se laissent aveugler par leur passion et qui trouvent ensuite tant de sujets de se repentir de leur choix précipité? Vous êtes trop sage pour imiter leur imprudence. Mais, afin qu'on n'ait rien à nous reprocher, afin qu'on ne nous accuse pas d'une trop grande facilité et qu'on ne vous accuse pas vous-même d'avoir agi en aveugle, souffrez, s'il vous plaît, que je vous fasse le portrait de Celui que vous aimez.

Je vous en dirai le bien et le mal, c'est-à-dire que je vous représenterai tout ce qui est en lui capable d'attirer ou de rebuter un cœur, afin que vous puissiez délibérer

avec plus de connaissance et savoir à quoi vous devez vous en tenir. Voulez-vous donc savoir, ma Fille, quel est cet Époux que vous demandez? Je m'en vais vous le dire en peu de mots. Il a de la beauté, on n'en peut pas disconvenir ; mais cette beauté est cachée : vous le posséderez longtemps sans le voir. De plus, il a de la naissance ; mais que sert cet avantage, quand on n'a pas de bien pour le soutenir? Votre Époux ne vous enrichira pas; il n'a pour tout bien et il ne demande de vous pour toute dot que la pauvreté. Enfin, vous pouvez vous attendre à un amour très ardent et très sincère de sa part ; mais, il ne faut pas vous le dissimuler, sa jalousie va *de* pair avec sa tendresse. Voilà, comme en trois coups de pinceau, le portrait fidèle de votre Epoux. Il est beau, mais il est défiguré par ses souffrances : *Candidus et rubicundus;* ce sera le premier point. Il est noble, mais il est pauvre ; c'est le second. Il est tendre, mais il est jaloux ; ce sera le troisième. Voilà tout le sujet de cet entretien que je commencerai après avoir salué la Sainte Vierge : *Ave Maria.*

PREMIER POINT

Vous n'ignorez pas, ma chère Sœur, que, lorsque le Verbe Éternel s'unit à l'humanité sainte de Jésus, il lui fit part de ses perfections infinies ; que, dès lors, l'homme fut puissant, immense, immortel, sage comme Dieu, puisqu'il ne fut plus qu'une même personne avec Dieu. Mais vous ne savez peut-être pas, qu'outre ces divines

perfections, le Créateur répandit dans l'âme de Jésus-Christ des qualités créées, et surnaturelles, et naturelles, proportionnées, en quelque manière, à la divinité à laquelle il était uni. De sorte que, même à ne considérer que ce qu'il avait d'humain, il était bon, sage, saint, savant d'une manière toute divine et beaucoup plus, sans comparaison, que tout le reste des hommes.

Il n'est pas jusqu'à son corps qui ne se ressentît de la divinité qui y habitait. On peut dire qu'il était divinement beau ; qu'en ce point, il avait un avantage infini sur toutes les beautés créées ; que Dieu ne s'était pas seulement uni à cette partie terrestre et sensible, mais qu'il s'était rendu comme corporel et sensible en elle : c'est le sens que quelques docteurs donnent à ces paroles de Saint Pierre : *In quo inhabitat plenitudo divinitatis corporaliter*, en qui la plénitude de la divinité habite corporellement. En effet, dit Saint Jérôme écrivant à une sainte fille nommée Principia, il fallait bien que sur ce visage et dans ces yeux il y eût quelque chose de céleste ; car, sans cela, les apôtres ne se seraient pas si fort hâtés de le suivre à la première invitation, eux, dis-je, qui étaient si grossiers et qui ne pouvaient être pris que par les sens. C'était cette même beauté et la grâce qu'il avait à parler qui, selon Saint Chrysostôme, faisait que tant de milliers de personnes le suivaient, durant plusieurs jours, par un pays désert et stérile, sans pouvoir se détacher de lui, perdant jusqu'au souvenir des choses nécessaires à la vie, se nourrissant du seul plaisir de le regarder. Ce fut encore cette beauté qui donna le premier coup à Magdeleine et qui la

blessa au point de lui faire oublier tous ses autres attachements.

Quand on cherchait Jésus-Christ, de la part des prêtres, pour le livrer à Pilate, l'Evangile dit qu'il était nuit et qu'on le cherchait aux flambeaux. Cela n'empêcha pas que tous les soldats ne fussent éblouis par l'éclat de son visage, et Saint Jérôme, que j'ai déjà cité, assure que ce fut la surprise que ce grand éclat leur causa qui les fit tomber par terre. Ses ennemis avaient sans doute appréhendé cet effet de sa beauté. C'est pour cela qu'ils avaient choisi le temps de la nuit. Le soin qu'ils prirent, à sa Passion, de défigurer son visage, avant qu'il fût présenté au peuple, fut encore un artifice que leur haine leur suggéra pour prévenir les mouvements de tendresse et de respect que la présence d'un si bel homme aurait excités dans les esprits.

De sorte, ma chère Sœur, que vous ne pouvez pas douter que le beau portrait que fait l'Épouse au *Cantique* ne soit celui de votre Amant. Ce portrait est merveilleux et il mérite bien d'être considéré avec attention. Pour donner quelque idée de la beauté de son Époux, elle emploie tout ce qu'il y a de plus beau dans la nature, l'or, le cèdre, l'ivoire, le lait, le palmier, toutes les couleurs, toutes les pierreries, toutes les fleurs des jardins, tous les parfums. Elle lui donne un teint blanc et vermeil et, comme l'on dit, de lys et de roses, une belle tête, de grands cheveux frisés et d'une très belle couleur, les yeux brillants, tous les traits du visage extrêmement réguliers, les mains faites au tour, le souffle parfumé, la voix admirable, grande taille, l'air plein de

douceur et de majesté; en un mot, rien qui ne soit agréable en sa personne, rien qui n'inspire l'amour : *Totus desiderabilis.*

Voilà, ma Sœur, ce qu'était Jésus lorsqu'il était parmi les hommes. Depuis ce temps-là, bien loin que les années aient gâté les traits ou terni l'éclat de cette grande beauté, elles lui ont donné un accroissement qui ne peut être exprimé par des paroles. Je m'en vais vous dire ce qu'une autre de ses amies en a écrit après l'avoir vu. Sainte Thérèse, au vingt-huitième chapitre de sa *Vie*, dit que Jésus-Christ lui ayant un jour montré ses mains, une autre fois son visage et enfin tout son corps revêtu de gloire, tel qu'il est aujourd'hui dans le ciel, il lui vint en pensée quelque temps après que ce n'était peut-être qu'une imagination. « Mais, dit-elle, ma simplicité en ce point était extrême, vu que l'imagination du monde la plus forte ne peut rien se représenter d'égal à ce que j'avais vu de mes yeux. Quand je me serais efforcée, durant des années entières, de me figurer une beauté aussi parfaite que celle-là, je n'en serais jamais venue à bout, tant sa seule blancheur et son éclat surpasse tout ce que l'on peut penser. C'est un éclat, dit-elle, qui n'éblouit point, une blancheur inconcevable. C'est une lumière, et si douce, et si naturelle, que celle des astres comparée à elle semble une lumière artificielle et empruntée. Depuis que j'ai vu ce beau corps, le soleil me parait si pâle et si sombre que je ne daignerais pas ouvrir les yeux pour le regarder. Il y a la même différence entre ces deux lumières qu'entre une eau vive et claire, qui coulerait sur du cristal et serait encore frap-

pée des rayons du soleil, et une eau trouble et bourbeuse qui serait couverte d'un épais nuage. » Elle avait dit un peu auparavant que, lorsque Jésus lui découvrit son visage, elle en fut tellement ravie qu'elle en perdit toute connaissance. Ma chère Sœur, Sainte Thérèse n'était point une visionnaire; c'était une fille d'un esprit fort et d'un jugement admirable. Mais ce qui me confirme entièrement dans la créance de ce qu'elle dit, c'est qu'après avoir reçu la faveur dont elle parle, il n'y eut plus, ni beauté, ni agrément, soit du corps, soit de l'esprit, qui fût capable de la toucher. Il n'y avait peut-être pas de personne au monde plus sensible au mérite et à l'amitié, plus susceptible d'une honnête passion; et cependant, dès qu'elle eut vu le Sauveur du monde, les personnes les plus accomplies lui parurent méprisables; nul mérite, nul avantage naturel ne fit plus d'impression, ni sur son esprit, ni sur son cœur; elle fut libre en un instant de tous ses attachements passés, et pour l'avenir hors d'atteinte à tout ce qui peut inspirer l'amour.

Mon Dieu, que ne vous montrez-vous donc à nous, ô le plus beau d'entre les enfants des hommes, pour nous guérir de nos folles passions, pour effacer tant de vaines beautés qui nous enchantent, pour nous affranchir du joug des créatures qui possèdent et qui embarrassent notre cœur! Pourquoi tant de commandements et tant de promesses pour nous porter à vous aimer, puisqu'il suffit pour cela de vous faire voir! Comment n'employez-vous point un moyen, et si aisé, et si sûr, vous qui en avez tenté de si difficiles, vous qui, pour vous faire

aimer des hommes, avez embrassé une nature si vile, une condition si obscure, une vie si pénible, une mort si honteuse et si cruelle !

Je ne m'étonne pas, Messieurs, que cette grâce nous soit refusée à nous qui vivons dans le commerce du monde. Nos yeux, qui se souillent tous les jours par la vue des objets sensibles, ne sont pas assez purs pour une beauté si chaste. Mais vous, ma chère Sœur, qui allez renoncer au monde et à ses plaisirs, vous qui vous allez renfermer pour toute la vie, vous qui, selon le conseil de Tertullien, allez élever un mur entre vous et les hommes, lequel arrêtera leurs regards de peur qu'ils n'aillent jusqu'à vous, et les vôtres de peur qu'ils ne viennent jusqu'à eux ; vous, enfin, qui serez l'épouse et la bien-aimée, n'aurez-vous point l'avantage de voir votre Époux. Non, ma Fille, vous ne devez pas vous attendre à cette faveur. Un jour viendra, et peut-être que ce jour est déjà proche, un jour viendra que vous le verrez au ciel, dans tout cet éclat qui ravit les anges. Mais, pendant que vous serez sur la terre, apparemment vous ne le verrez que par la foi. A quoi bon dissimuler : Jésus sera toujours avec vous, vous serez toujours avec Jésus ; il vous fera entendre sa voix, il écoutera vos plaintes ; il sera témoin de vos langueurs, il se fera sentir à vous, vous l'embrasserez dans la méditation d'une manière ineffable ; mais tout cela se passera dans l'obscurité ; vous le sentirez, vous l'embrasserez, vous lui parlerez, vous l'entendrez parler, sans le voir.

C'est toujours beaucoup, me direz-vous, d'entendre la voix et *de* sentir la présence d'un Époux aussi aimable

que Celui-là. Cette présence, quoique invisible, ne laisse pas de combler l'âme d'une très sensible douceur. Il se cache aux yeux de ses épouses; mais, pour les autres, il fait encore pis, il s'en éloigne et n'a pour l'ordinaire aucun commerce avec elles. Nous marchons tous dans les ténèbres ; mais, à cet égard, il y a bien de la différence entre nous et les gens du monde. J'en conviens, ma Sœur, les ténèbres, où vivent les gens du monde, sont des ténèbres sombres, épaisses et palpables, ce sont de pures ténèbres; celles qui environnent les épouses de Jésus-Christ sont semblables à une belle nuit où l'on voit briller mille lumières, ou plutôt, elles sont semblables à ces jours où le soleil ne laisse pas d'éclairer la terre, quoiqu'il soit invisible et couvert de quelque nuage. Mais outre que ce soleil est caché, il est encore sujet à de terribles éclipses. Je veux dire, ma Sœur, que votre Epoux se retirera quelquefois, qu'il se cachera de telle sorte que non seulement vous ne le verrez pas, mais il ne se fera pas même sentir à vous; il sera sourd, il sera muet, il sera comme perdu, comme mort pour vous. Vous voilà aujourd'hui dans la ferveur et dans la joie, toute triomphante de la victoire que vous remportez sur le monde. Demain, ce sera peut-être une désolation intérieure, une sécheresse de cœur, un dégoût des choses saintes, une furieuse tentation et, de la part de Jésus-Christ, des rebuts, des froideurs telles qu'il les pourrait avoir pour une âme réprouvée. L'état de ceux qui commencent à se donner à Dieu, dit le dévot chancelier de Paris, cet état, dis-je, est comme l'hiver de la vie spirituelle : il y a quelques moments de sérénité,

mais ils sont rares ; pour l'ordinaire, on y est enseveli dans le brouillard. Ceux qui font quelque profit dans la vertu ont des jours semblables à ceux du printemps, tantôt beaux et tantôt tristes. Les parfaits sont comme dans l'été, où le ciel est pur et serein, mais où l'on ne laisse pas d'avoir de fort mauvais jours : c'est pour lors que se forment les tonnerres et les tempêtes.

Cela veut dire que, dans la vie que vous allez embrasser, vous ne pouvez pas vous promettre un calme constant. Si vous répondez mal aux bontés de votre Époux, il s'éloignera pour punir votre ingratitude. Si vous lui êtes fidèle, il ne laissera pas de vous rebuter quelquefois pour éprouver votre constance. Il faut essuyer de rudes tentations avant qu'on ait acquis la vertu que demande la profession religieuse ; et, pour purifier cette vertu, quand on l'a acquise, il faut encore des tentations, car elle ne reçoit son dernier lustre que dans l'expérience de notre faiblesse : *Virtus enim in infirmitate perficitur.*

Eh ! bien, ma Sœur, voulez-vous bien vous donner à cet Époux ? Vous livrerez-vous à toutes ses rigueurs, à toutes les épreuves où il a coutume de mettre ses épouses les plus chéries? Vous sentez-vous assez de courage, assez d'amour pour dire avec les Catherines de Sienne, les Thérèses, les Magdeleines de Pazzi et les autres amantes de Jésus : Non, Seigneur, je ne vous demande, ni vos dons, ni vos caresses. Je ne vous demande que vous-même. Soyez invisible, soyez sévère, soyez-moi cruel et impitoyable, pourvu que vous soyez à moi et que je sois à vous sans réserve, je suis con-

tente. Ce n'est point votre beauté qui m'a charmée, ô Jésus, c'est votre amour. Ce n'est point sur votre trône que je vous ai choisi, c'est sur la croix, tout défiguré, tout couvert de sang et de plaies. C'est un Dieu souffrant et crucifié que j'ai désiré d'avoir pour Époux, c'est-à-dire, qu'en l'épousant je prétends encore épouser sa croix et ses souffrances et partager avec lui toutes les peines de son corps et de son âme.

Si vous êtes dans ce sentiment, allez, ma Sœur, vous trouverez infailliblement ce que vous cherchez. Vous trouverez les croix extérieures et intérieures pour lesquelles vous soupirez. Vous trouverez encore ce que vous ne cherchez pas : vous goûterez, dans ces amertumes, des douceurs que le monde ignore et, ce qui est inconcevable à tous ceux qui ne l'ont pas expérimenté, vous vous trouverez plus heureuse que ceux qui ne souffrent rien ; vous serez tranquille au milieu de la tempête et consolée même dans la désolation. Mais, avant que vous me répondiez sur ce premier point, il faut, s'il vous plaît, que je passe au second, où je dois vous faire voir que l'Époux que vous désirez est fort noble, mais qu'il est pauvre. C'est la seconde partie.

SECOND POINT

Quoique la noblesse soit une qualité fort aimable, en quelque sujet qu'elle se rencontre, nous voyons cependant que les femmes en sont naturellement plus touchées que les hommes et que, quand il s'agit de faire un

choix, elles la comptent en un mari pour quelque chose de plus qu'un mari ne la compte en elles. Et certes, Messieurs, il n'y a pas lieu de s'en étonner. C'est qu'une fille reçoit comme une seconde naissance en se mariant; elle change de condition, elle entre dans une autre famille, elle en prend jusqu'au nom, elle est ennoblie par cette alliance, si la famille est illustre et, si elle est obscure, elle descend de son rang, elle se dégrade en s'y alliant. Or, comme il n'est personne qui n'eût voulu naître dans l'honneur, s'il eût été à son pouvoir de se choisir des parents et des ancêtres, il ne faut pas trouver étrange que, dans cette renaissance civile, une fille tâche de réparer les défauts de sa première naissance ou d'en augmenter les avantages.

Ma chère Sœur, si vous avez cette ambition, vous prenez un Époux qui pourra vous satisfaire. Non seulement il est descendu de tous les rois de Juda, il est le fils héritier, le successeur de David et de Salomon; mais, ce qui l'élève infiniment au-dessus de tous les princes de la terre, il est le Fils de Dieu, le Fils unique du Père Éternel, l'image substantielle de toutes les grandeurs divines; il est Fils de Dieu, il est égal à Dieu, il est Dieu lui-même et, par conséquent, le Créateur de toutes choses, le Juge, le Maître et le Roi des rois. Qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, dit l'Apôtre, au ciel, sur la terre et dans les enfers. En effet, ce nom est vénérable aux anges et aux hommes; il est terrible aux démons. Ce nom est adoré dans tout l'univers; tout tremble, tout plie, tout se soumet à ce nom. Or ce nom, ma chère Sœur, c'est le nom de votre Époux. C'est

quelque chose de fort charmant, pour une femme qu'un parti qui la tire entièrement hors de pair, qui la rend tout d'un coup la première dame d'une ville ou d'une province. C'est avec bien du plaisir qu'elle pense que partout on lui cèdera le pas, qu'elle ne sera obligée de faire la cour à personne, que tous les honneurs, toutes les complaisances seront pour elle.

C'est l'avantage qu'ont toutes les vraies épouses de Jésus-Christ : cette alliance les ennoblit, elle les élève au-dessus de tout l'univers ; il n'est pas jusqu'au monde qui n'oublie ce qu'elles ont été dans le monde. Oui, le monde, dit Saint Jean Chrysostôme, le monde honore, il révère des personnes religieuses qui avant leur profession lui étaient méprisables par la bassesse de leur naissance. Elles sont considérées des grands de qui elles n'auraient pas même été connues. On leur donne pour compagnes des filles de la première qualité qui ne se croient point déshonorées de devenir leurs sœurs, qui font même gloire de servir celles qui dans le siècle auraient peut-être été à leur service.

Mais rien ne me fait mieux comprendre le changement avantageux qui se fait en la fortune d'une véritable religieuse que cet oubli, ce mépris où je la vois de toutes les grandeurs de la terre, cette indépendance admirable, cette liberté parfaite que les reines mêmes ne peuvent pas espérer. Il est vrai, ma Sœur, que, dans l'état que vous embrassez, vous serez obligée d'obéir ; mais ce ne sera qu'à votre Époux, c'est-à-dire au plus raisonnable, au plus doux de tous les hommes. Vous aurez des supérieures ; mais vous n'ignorez pas quelle

sorte d'empire est celui qu'elles doivent exercer sur vous. Ce sont des guides à qui Jésus-Christ vous a confiée, des intendantes qui sont chargées de pourvoir à tous vos besoins, parce qu'il ne sied pas bien à une grande princesse de prendre elle-même le soin de sa subsistance. Ce sont des officiers qui veillent autour de vous pour rendre votre repos plus calme. Ce sont des maîtresses, des souveraines, si vous voulez; mais enfin ce sont des souveraines qui vous servent; elles n'ont été établies que pour cela : *Qui præcessor est, sicut qui ministrat.*

Quelle élévation ! Mais quelle douceur de ne dépendre plus de personne, de n'avoir à contenter que Jésus-Christ, de pouvoir mépriser impunément tout le reste, de n'avoir plus besoin, ni de parents, ni d'amis, de n'être plus obligée de ménager, ni les petits, ni les grands, de pouvoir se passer, et des services des uns, et de la faveur des autres, de voir, pour ainsi dire, toute la terre à ses pieds également incapable, et de vous servir, et de vous nuire !

Ma Sœur, lorsque vous serez en cet état, au nom de Dieu, souvenez-vous de profiter de votre avantage ! Gardez-vous bien d'imiter l'humeur lâche et servile de certaines personnes religieuses qui, pour satisfaire je ne sais quelle passion, quelquefois pour contenter une avarice indigne d'elles, se rendent volontairement esclaves, recherchent par mille affectations, par mille bassesses l'estime et l'amitié des hommes, se rabaissent jusqu'à les flatter, jusqu'à mendier de petites portions des biens qu'elles ont foulés aux pieds; jusqu'à paraître

affamées des miettes de pain qui tombent sous les tables des gens du monde ! Vous êtes trop bien née pour faire jamais cette confusion à votre Époux. J'espère que vous aurez soin de soutenir le rang où il vous aura élevée et que vous n'aurez que du mépris pour tout le reste. Mais ne le mépriserez-vous point lui-même, cet Époux, lorsque vous saurez qu'il n'est pas riche et que dans sa compagnie, bien loin de vivre dans le luxe qu'on voit ordinairement dans les maisons des personnes qualifiées, vous serez réduite précisément aux choses nécessaires à la vie !

Je sais quelle est, à cet égard, la corruption de notre siècle. Quoique le mariage soit quelque chose de très saint, il n'a jamais été traité fort saintement. La passion y a toujours eu plus de part que la raison; mais ce n'a pas toujours été la même passion qui a corrompu la sainteté. Autrefois, on se mariait par amour; aujourd'hui, on ne le fait presque plus que par avarice. C'est pour cela qu'on voit tant de mariages mal assortis, parce qu'on n'a plus d'égard à la condition des personnes, à la sympathie ni au rapport des humeurs : il suffit que toutes les humeurs se rapportent en ce point qu'on veut avoir de l'argent. C'est pour cela aussi qu'on voit tant de personnes malheureuses dans le mariage, parce qu'en se mariant on a cru qu'il suffisait d'être riche pour être heureux. Si c'était là votre pensée, ma chère Sœur, je ne vous conseillerais pas de prendre l'Époux dont nous parlons. C'est lui qui, par la bouche du prophète, a dit qu'il était pauvre, qu'il était contraint de gagner sa vie par le travail de ses mains : *Pauper*

sum et in laboribus à juventute mea. Il a même été réduit à la mendicité, n'ayant, ni lit, ni retraite et recevant par aumône ce qui lui était nécessaire pour sa nourriture : *Ego autem mendicus sum et pauper.* Il naquit dans une étable qui ne lui appartenait pas ; à sa mort il n'eut rien dont il pût disposer en faveur de ses amis. Et non seulement il n'est pas riche, mais il ne faut pas espérer qu'il le soit jamais, parce qu'il croit que c'est être bienheureux que d'être pauvre : *Beati pauperes spiritu.* De sorte que, bien loin de trouver dans sa maison de quoi entretenir la vanité, de quoi passer vos jours dans l'oisiveté et dans les délices, il ne veut pas même que vous y portiez les grands biens que vous pourriez prétendre de votre famille ; il veut qu'en l'épousant vous épousiez encore sa pauvreté. C'est pourquoi, au lieu des magnifiques habits que les autres filles prennent le jour de leurs noces, si vous consentez à l'alliance qu'on vous propose, dès aujourd'hui il faudra quitter ces perles et ces dorures et prendre un habit simple, un habit de pauvre, conforme à la pauvreté de votre Époux.

Que si vous voulez que non seulement votre habit, mais encore vos sentiments soient conformes à ses sentiments, vous n'embrasserez pas simplement la pauvreté, vous l'aimerez, vous en ferez gloire, vous serez ravie d'en porter les marques, d'en ressentir les effets ; vous regarderez comme un grand malheur de posséder quelque chose en particulier ; vous n'aurez pas moins de joie de vous dépouiller des choses superflues, de vous retrancher même les nécessaires que les avares

ont de plaisir de multiplier leur argent; vous porterez envie à celles de vos sœurs que vous verrez plus mal logées, plus mal vêtues, plus mal nourries que vous. Vous n'aurez jamais rien à donner, vous ne recevrez jamais rien de personne : en un mot, vous ne serez pas moins délicate sur la pauvreté que la personne du monde la plus chaste l'est sur tout ce qui regarde l'honneur; rien ne vous paraîtra petit en cette matière; vous condamnerez jusqu'à la pensée, jusqu'au désir d'avoir quelque chose; vous ne serez jamais satisfaite que vous ne soyez aussi pauvre que Jésus l'a été à la crèche et sur la croix.

Que vous serez heureuse, ma chère Sœur, si vous pouvez parvenir à cet entier dénûment ! Mon Dieu, quel repos ! Quelle liberté d'esprit ! Quelle facilité de s'unir à Dieu, et dans l'oraison, et même au milieu des occupations extérieures ! Je ne sais si cette pauvreté extrême ne vous fera point de peur; pour moi je vous avoue que j'y trouve quelque chose de fort charmant. Il me semble que c'est dans la pratique de cette pauvreté parfaite que consiste la véritable grandeur de l'âme; que c'est là cet empire universel que tant d'hommes ambitieux ont vainement souhaité. Il me semble qu'on est véritablement le maître de tout ce qu'on n'a pas ou, pour mieux dire, de tout ce qu'on ne veut pas avoir; que c'est être vraiment roi que de mépriser tout ce que les hommes possèdent, parce qu'alors, comme dit Saint Jean Chrisostôme, on est au-dessus des craintes et des passions dont les rois mêmes ne sont pas exempts. Je vous prie, ma Sœur, de faire une sérieuse réflexion sur

tout cela. Mais, avant que de prendre votre parti, il ne faut pas oublier le troisième point où je dois vous montrer, en peu de mots, que votre Amant est le plus tendre de tous les amants, mais qu'il est aussi le plus jaloux. C'est tout ce qui me reste à dire.

TROISIÈME POINT

Le dévot Saint Bernard, parlant de l'Épouse du *Cantique*, dit qu'il s'en faut beaucoup qu'elle ne soit aussi belle et d'une naissance aussi illustre que son Bien-aimé : *Multum hæc sponsa sponso suo inferior specie, inferior genere.* Il pouvait ajouter qu'elle lui cède encore en amour et qu'elle n'est pas à beaucoup près aussi tendre pour lui qu'il l'est pour elle. Je le dis de vous, ma chère Sœur, et je ne crains, ni de vous offenser, ni de me tromper en le disant. Non, jamais votre amour n'égalera celui que votre Époux a pour ses épouses. Car, en premier lieu, il les prévient, il les aime avant que d'en être aimé, avant qu'elles soient capables d'aimer. Ne pensez pas, ma Fille, que ce soit vous qui ayez songé la première à vous donner à Jésus-Christ; que ce soit vous qui l'ayez choisi pour votre Époux; c'est lui, au contraire, qui vous a choisie; c'est lui qui a fait toutes les avances, qui vous a pressée, qui n'a rien oublié pour s'insinuer dans votre cœur, pour vous obtenir vous-même de vous-même : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.*

Qui pourrait dire tout ce qu'il a fait pour venir à

bout de son dessein, toutes les mesures, toutes les précautions qu'il a prises, tous les ressorts qu'il a préparés, qu'il a fait jouer, en son temps, pour conduire la chose aux termes où elle est présentement ! J'espère que quelque jour il vous apprendra lui-même le détail de ses soins et de ses poursuites, qu'il vous découvrira les secrètes voies que sa Providence a tenues pour vous attirer. Et ce sera pour lors que, toute abîmée dans la connaissance de vos misères, de votre néant, et d'ailleurs toute ravie de l'empressement incroyable que Jésus a eu pour vous, vous ne pourrez plus faire autre chose que vous récrier avec le grand Saint Bruno; *O bonitas ! ô bonitas !* ô amour incompréhensible !

Que si votre Bien-aimé vous a chérie si tendrement avant même que vous eussiez le bonheur de le connaître, quels seront ses sentiments, lorsque vous aurez répondu à cet amour, lorsque vous lui aurez donné les plus fortes preuves qu'il puisse exiger de votre reconnaissance, en quittant toutes choses pour l'amour de lui ! Car vous ne devez pas appréhender qu'il imite la légèreté de ces hommes qui, après avoir remué le ciel et la terre pour avoir les personnes qu'ils recherchaient, ne les ont pas plus tôt épousées qu'ils commencent à s'en dégoûter, à les haïr, à souhaiter de ne les avoir jamais vues. La raison de cette inconstance, c'est qu'ils trouvent en elles des défauts que l'amour leur avait cachés; c'est qu'ils les avaient prises dans la passion, dans un temps où la raison est comme éteinte, où elle est ensevelie dans les ténèbres. C'est ainsi que Jacob se crut le plus heureux de tous les hommes, quand on lui

donna Lia, parce que pour lui la donner on prit le temps de la nuit; mais il ne se crut heureux que jusqu'au retour de l'aurore qui lui découvrit la laideur de son épouse. Pour votre Époux, ma chère Sœur, il n'est point de nuit, point de ténèbres, point de passion qui aveugle. Nous avons tous des défauts; mais il n'en découvrira point en vous qu'il n'ait aperçu dès le moment qu'il vous a choisie. Il vous a aimée avec ces défauts, il vous a bien voulue telle que vous êtes. Comme, à l'avenir, vous deviendrez tous les jours plus aimable, c'est-à-dire plus pure, plus vertueuse, plus zélée pour son service, plus soigneuse de lui plaire, sa tendresse, bien loin de se ralentir, s'augmentera aussi tous les jours.

Plût à Dieu que je pusse vous faire comprendre jusqu'où ira cette tendresse, si vous voulez être une fidèle, une chaste épouse! Le sacré Cantique pourra vous en apprendre quelque chose. C'est merveille d'entendre les douceurs que l'Époux céleste y dit à l'âme sainte, de voir les caresses qu'il lui fait! Non seulement il lui donne le nom d'épouse et de bien-aimée; mais, comme si ces expressions n'étaient pas encore assez tendres, il l'appelle son amie, sa belle, sa sœur, sa colombe; il lui fait à elle-même un portrait de sa beauté où il emploie tout ce que l'amour a coutume de mettre à la bouche des plus passionnés amants. Tantôt il l'invite à la solitude et aux plaisirs de la campagne; tantôt il vient la surprendre chez elle, lorsqu'il est le moins attendu. S'il a fait semblant de s'éloigner pour quelque temps, il revient en courant se jeter entre ses bras; il se tient debout devant elle pour la défendre du soleil; il souffre

qu'elle s'appuie sur lui, qu'elle s'endorme dans son sein ; il conjure ses compagnons de ne la pas troubler dans son sommeil. Tout cela *ce* sont des figures dont il ne tiendra qu'à vous d'expérimenter la vérité. Ce serait en vain que je m'efforcerais de vous en donner l'explication; il faut sentir ces sortes de choses pour en parler. Vous entrez dans une maison où, sans doute, il se trouvera plusieurs personnes qui pourront vous entretenir sur ce sujet. Mais, que vous diront-elles, ces saintes Filles, si ce n'est ce que dit la même Épouse, qu'elles languissent d'amour, que leur âme s'attendrit, qu'elle se fond dès que leur Bien-aimé commence à parler; qu'une de ses paroles leur fait goûter plus de plaisir que toutes les créatures ensemble n'en peuvent donner; qu'il se familiarise avec elles d'une manière ineffable; qu'il n'est point de tourments qu'elles ne soient prêtes d'endurer, lorsqu'elles ont reçu quelqu'une de ses caresses; que la douceur dont il les comble est quelquefois si excessive qu'elles en mourraient, sans un miracle; qu'elles se plaignent souvent à lui des excès, qu'elles y résistent, qu'elles se défendent de tout leur pouvoir, mais qu'elles s'en défendent en vain ; il les surprend, il les force de se plonger dans les chastes délices que son amour leur a préparées. Je sais que tout ceci sont des énigmes pour la plupart des gens du monde, que ces délices leur passent pour des délices imaginaires et chimériques. Mais fiez-vous à moi, ma chère Sœur; si vous pouvez vous donner toute entière à Jésus-Christ, vous verrez bientôt qu'il n'est rien de plus réel que les espérances que je vous donne et que les joies du monde, en

comparaison de celles de la religion, ne sont pas seulement de vaines joies, mais encore de véritables supplices : *Vanitas et afflictio.*

Il est vrai que, pour ses marques de tendresse, votre Époux exige de ses épouses un grand détachement de toutes choses. Il est tendre ; mais, sur la fidélité, il est d'une délicatesse incroyable ; sa jalousie, à l'extravagance et à l'injustice près, va encore plus loin que la jalousie des hommes. Dieu me garde d'attribuer jamais au Sauveur du monde une folle passion, cette aveugle fureur qui trouble la paix des familles et qui porte souvent à des excès si funestes ceux qui en sont possédés ! Dieu me garde de penser qu'il soit même susceptible de cette humeur noire et maligne à qui les plus parfaites vertus deviennent suspectes, qui fait des crimes des plus innocentes actions, qui empoisonne tout, qui se défie de tout, qui croit voir tout ce qu'elle craint et qui ajoute foi aux choses les plus incroyables, ainsi que Saint Jean Chrysostôme l'a remarqué. Non, ma Sœur ; vous aurez affaire à un Époux sage et raisonnable et vous ne devez pas appréhender ses reproches, tandis que vous-même n'aurez rien à vous reprocher. Mais aussi il veut être aimé de bonne foi et il veut être aimé tout seul. C'est pour cela qu'il prie son épouse de le mettre comme un cachet sur son cœur : *Pone me ut signaculum super cor tuum :* c'est-à-dire, comme l'explique Théodoret, que mon amour ferme l'entrée de votre cœur à tout autre amour. Et la raison qu'il en rend d'abord semble autoriser ce sens ; car il ajoute : *quia fortis est, ut mors, dilectio, dura, sicut infernus, æmulatio,* parce que

l'amour est aussi fort que la mort et la jalousie aussi cruelle que l'enfer. Comme s'il voulait dire : L'amour que vous auriez pour quelque autre me causerait une mortelle douleur ; il m'exposerait aux tourments de la jalousie, lesquels ne sont pas moins insupportables que les tourments des damnés.

Ce que je vais dire vous surprendra : cependant il n'est rien de plus véritable. La jalousie de votre Époux s'étend à tout ce qui peut inspirer quelque sentiment d'amitié ou de tendresse. Si vous voulez avoir pour lui une entière complaisance, vous renoncerez à toutes inclinations, vous n'aurez plus d'amie particulière, plus de confidente ; vous oublierez jusqu'à vos plus proches parents et vous souhaiterez qu'on vous oublie de même. Est-il une amitié plus louable, plus sainte en apparence que celle que vous pourriez avoir pour un directeur qui vous montrerait le chemin du ciel ? Toutefois, si vous aviez trop d'attache pour ce directeur, si vous désiriez son entretien, quoique saint, avec trop d'empressement, si vous n'étiez toujours prête à le quitter au premier ordre, ce serait assez pour faire de la peine à ce chaste Époux. Bien davantage : il sera quelquefois jaloux des personnes mêmes qu'il vous ordonne d'aimer ; il veut que vous aimiez toutes celles avec qui vous vivrez à l'avenir et que vous les aimiez comme vous-même. Mais, si dans cet amour il entre quelque chose d'humain, si vous en témoignez davantage à celles qui auront, ou plus d'esprit, ou plus de douceur, ou même plus de bonté pour vous, de sorte qu'il y ait sujet de penser que ce n'est pas lui seul que vous aimez en

chacune d'elles; si cela arrivait, ma Sœur, il croirait avoir lieu de se plaindre de votre conduite et vous ne seriez pas longtemps sans vous apercevoir de son chagrin. Mais qui croirait que les créatures qui n'ont, ni raison, ni sentiment, fussent capables de donner de la jalousie? Elles en donnent à Jésus-Christ; il ne peut souffrir qu'un cœur, qui est à lui, aime un emploi, un meuble, un bijou avec quelque sorte d'attache. C'est la seule raison pourquoi il exige cette grande pauvreté dont nous parlions tout à l'heure. Sainte Thérèse, que j'ai déjà citée, dit en un endroit de sa *Vie*, que, quand elle avait quelque chose de superflu, elle ne pouvait plus se recueillir : c'est-à-dire que son Époux la grondait (1), qu'il lui tournait le dos, qu'elle ne pouvait plus tirer une parole de lui.

Que cela paraît étrange à la plupart des gens, ô mon aimable Sauveur! Mais que cela est juste, néanmoins! Que cela est raisonnable! Qu'il est juste que des cœurs, qui n'ont été faits que pour vous, n'aiment que vous! Qu'il est raisonnable que, puisque nous ne pouvons vous aimer autant que nous le voudrions, nous vous aimions du moins autant que nous le pouvons! Pourquoi vous retrancher quelque chose d'un amour qui est déjà si peu proportionné à celui que vous nous avez témoigné en tant de rencontres!

Voilà, ma Sœur, tout ce que j'avais à vous dire de l'Amant qui vous recherche. Si, tel que je viens de vous le dépeindre, il ne laisse pas de vous plaire; si,

(1) Expression devenue familière.

nonobstant tout ce que je vous ai dit, vous l'aimez assez pour souhaiter de vous lier à lui par un nœud indissoluble, vous êtes heureuse et l'on ne saurait assez estimer votre bonheur. Car, outre que vous aurez le plaisir d'être aimée de votre Epoux autant que vous le souhaiterez, vous ne vivrez point, comme les autres épouses, dans la crainte de le perdre ou d'être séparée de lui par la mort. Non, ma Sœur, la mort ne vous séparera point de votre Époux ; au contraire, elle vous unira à lui d'une manière beaucoup plus douce et plus étroite. Ce sera la mort qui brisera le voile qui vous dérobe ici-bas la vue de cette Beauté ineffable; c'est elle qui vous mettra en possession de ces immenses trésors dont il doit récompenser votre pauvreté; c'est elle enfin, qui, imposant à votre cœur l'heureuse nécessité de l'aimer éternellement, mettra fin à ses jalousies et à vos craintes.

Il s'est trouvé des épouses si passionnées que, leurs maris étant morts, elles ont désiré de mourir avec eux. On dit qu'il y a encore une nation dans l'Orient où ces exemples sont ordinaires et où, tous les jours, on voit les femmes se jeter dans le bûcher qu'on allume sous le corps mort de leur époux. Si le désir d'embrasser un cadavre, de mêler ses cendres aux cendres d'un homme qu'on a aimé; si ce désir peut faire trouver la mort agréable, pensez-vous, ma Sœur, que vous deviez craindre une mort qui vous rendra votre Époux et qui vous le rendra vivant, beau, couronné de gloire, comblé de richesses et incapable de changer à votre égard? Mais, bien loin de la craindre, ne l'attendrez-vous pas, au con-

traire, avec une extrême impatience? Oui, ma Fille, à ce moment si sombre, si funeste pour tous ceux qui s'attachent à la terre, à ce moment qui met une fin si triste aux plus heureux mariages, qui force les couples les mieux assortis à une si amère séparation; à ce moment, dont le simple souvenir est si odieux et si terrible aux gens du monde, on vous verra, comme on en voit tous les jours tant d'autres, on vous verra gaie, assurée, tranquille, rassurant même et consolant ceux que votre mort pourrait affliger. Bien loin de faire des vœux pour la vie, on vous entendra faire des prières à votre Époux pour hâter sa venue et votre départ: *Similis esto*, lui direz-vous avec cette autre épouse, *similis esto, Dilecte mi, capreæ hinnuloque cervorum*, venez, mon Bien-aimé, mais venez à grand pas et ne me faites pas languir davantage. Il est temps que je voie Celui que j'ai aimé jusqu'aujourd'hui sans le voir; il est temps que je quitte cet exil qui n'a été que trop long pour moi et où je me trouve si solitaire, parce que je ne vous y trouve pas: *Similis esto capreæ hinnuloque cervorum*. Quelle douce mort, ma chère Sœur! Qu'elle est différente de celle que font la plupart de ces dames qui ont passé leur vie dans la vanité et dans les délices! Qu'elle vous récompensera bien de ce que vous faites aujourd'hui pour Jésus-Christ! Ce ne sera pas toutefois votre unique récompense, mais seulement un doux passage à celle que votre Époux vous a préparée dans le ciel et que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. *Amen.*

XLII^e SERMON

SERMON

POUR

LA PROFESSION D'UNE RELIGIEUSE

Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus.

Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

(*S. Paul aux Galat.*, c. 2).

Une fille devient religieuse par la profession, c'est-à-dire qu'elle ne vit plus dans le monde ; elle devient bonne religieuse, lorsque le monde ne vit plus en elle ; elle devient religieuse parfaite, lorsque Jésus-Christ vit en elle au lieu du monde.

Ma Sœur, je ne vois ici personne qui n'y soit nécessaire en quelque sorte pour le dessein qui nous y assemble. C'est un sacrifice qu'on y prépare, et vous devez être la victime de ce sacrifice. Ces vénérables prêtres y feront l'office de sacrificateurs. Cette troupe de vierges consacrées à Dieu est comme pour vous conduire à l'autel, pour y faire les cérémonies mystérieuses,

pour y chanter les sacrés cantiques. Vos parents y sont venus pour faire au Seigneur une cession solennelle de tout le droit que la nature leur avait donné sur vous; enfin, l'on y admet toutes sortes de personnes, non seulement pour avoir des témoins de votre courage, mais encore pour rendre publique cette action qui, sans cela, manquerait d'une de ses plus essentielles circonstances.

Je suis le seul dont la fonction me parait ici entièrement inutile. Car pourquoi un prédicateur en cette rencontre? Une fille ne saurait-elle faire des vœux, si on ne la prêche ? N'est-elle pas déjà toute résolue, quand elle est aussi près du terme que vous l'êtes présentement? J'ai donc cru que n'étant ici nullement nécessaire pour faire une religieuse, je ne pouvais y avoir été appelé que pour contribuer à faire une bonne et une parfaite religieuse. C'est pourquoi je me suis déterminé à vous présenter en ce discours les devoirs de l'état que vous embrassez et en quoi consiste la perfection de ce même état. Je sais, ma Sœur, que tout ce que je puis vous dire sur ce sujet vous a déjà été enseigné par ces maîtresses si éclairées qui, depuis un an, vous forment à la vie de l'esprit. Et, quand cela ne serait pas, vous avez devant les yeux des modèles de vertu qui peuvent vous tenir lieu de toutes les instructions. Aussi ne prétends-je faire autre chose, si ce n'est de rappeler en votre mémoire les leçons qu'on vous a faites jusqu'ici ou, tout au plus, vous donner quelques lumières qui vous rendent utiles les bons exemples que vous recevrez à l'avenir.

Je m'en vais donc vous expliquer ce que c'est qu'une religieuse parfaite. Mais, parce que pour le bien entendre il faut savoir ce que c'est qu'être religieuse, ce que c'est qu'être bonne religieuse, je tâcherai de vous éclaircir ces deux points avant que de venir au premier. Ce sera donc ici, et le sujet, et l'ordre de ce discours. Je vous ferai voir ce que c'est qu'une religieuse, ce que c'est qu'une bonne religieuse, ce que c'est qu'une religieuse parfaite. Je dis qu'une religieuse, c'est une fille qui ne vit plus dans le monde : ce sera le premier point; qu'une bonne religieuse est celle en qui le monde ne vit plus : c'est le second point; qu'une parfaite religieuse est celle en qui Jésus-Christ vit au lieu du monde : c'est le troisième. Voilà tout le plan de cet entretien. Je commencerai après avoir invoqué la Sainte Vierge : *Ave Maria.*

PREMIER POINT

Il n'est pas fort malaisé de faire voir qu'une religieuse est une fille qui ne vit plus à l'égard du monde : c'est le sentiment de la religion où elle s'engage; c'est le sentiment du monde même qu'elle abandonne. Ce testament irrévocable qu'elle est obligée de faire, si elle a quelque chose dont elle puisse disposer; ce drap mortuaire dont on la couvre incontinent après qu'elle a prononcé ses vœux; ces prières qu'on chante sur elle comme sur une défunte, tout cela nous marque assez clairement l'état de mort où sa profession l'a réduite.

C'est pour cette même raison qu'en cette rencontre les parents ne peuvent retenir leurs larmes et qu'ils pleurent également leurs enfants, soit qu'ils meurent ou qu'ils entrent dans des monastères. On ne peut pas dire que ce qui arrache à cette mère des marques d'une si grande tendresse soit simplement la peine qu'elle a à se séparer de sa cadette. Si elle n'avait que cette raison de s'affliger, elle ne devrait pas ressentir moins de douleur, lorsque son aînée l'a quittée pour suivre un mari dans une maison et peut-être même en une province étrangère. Et cependant on conduit celle-ci comme en triomphe chez son époux, au lieu que le départ de l'autre remplit la famille de deuil et de désolation. Elle ne s'éloigne, bien souvent, que de quelques pas de la maison paternelle; il est vrai, mais c'est qu'elle en sort pour entrer en une espèce de tombeau, pour s'enterrer toute vivante dans une cellule.

En effet, ma Sœur, je trouve dans l'action que vous allez faire tout ce qu'il y a de plus amer en la mort. J'y trouve même quelque chose de plus terrible. Car, pourquoi pensez-vous que la mort nous paraisse si redoutable? Ce n'est pas précisément parce qu'elle nous ôte la vie; c'est parce que, avec la vie, elle nous ravit tous les biens et tous les plaisirs de la vie : *Qui sumus in hoc tabernaculo ingemiscimus gravati, eo quod nolumus exspoliari,* dit Saint Paul : Quelque accablés que nous soyons sous le faix du corps, nous ne laissons pas de soupirer, lorsqu'il faut mourir, parce que nous ne voulons pas être dépouillés. Aussi, voyons-nous qu'à mesure qu'on possède plus de biens, on craint davantage

de mourir. Un misérable qui n'a rien à perdre, comme l'on dit, expose sa vie assez volontiers; il se ménage peu dans les occasions les plus périlleuses, tandis qu'un homme riche frémit au seul souvenir du sépulcre. C'est qu'il sait bien qu'il y doit entrer tout nu : *Ingemiscimus gravati, eo quod nolumus exspoliari.*

Or, ma Sœur, est-il un dépouillement plus universel que celui d'une religieuse, du moment qu'elle a fait profession ? Elle ne possède plus rien, elle ne peut rien posséder à l'avenir; elle a renoncé à tout ce que le monde lui avait donné et, ce qui est infiniment davantage, à tout ce que le monde lui promettait : elle a quitté toute sorte de biens. La plupart des hommes préfèreraient la mort à une pauvreté si extrême. Néanmoins, on n'est pas encore mort pour avoir perdu tout ce qu'on avait au monde. Mais la religieuse perd encore l'espérance d'avoir jamais rien, et cette espérance ne se perd qu'avec la vie. C'est pour cela que Saint Grégoire au huitième livre de ses *Morales* applique ces paroles de Job à ceux qui ont fait vœu de pauvreté : *Desperavi : nequaquam ultra jam vivam.* C'en est fait, je ne vis plus, puisque me voilà hors d'espérance de recouvrer mes richesses. Et le même Père dit encore que c'est à ces pauvres évangéliques que parle l'Apôtre écrivant aux Colossiens, quand il dit : Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ : *Talibus namque per Paulum dicitur : Mortui estis et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.*

On me dira peut-être que, tandis que l'âme est encore liée au corps, en quelque état que l'on se trouve, on ne

peut pas dire qu'on ne vive plus. Mais quand cela serait, cette liaison n'est-elle pas rompue en quelque sorte par le vœu de chasteté? Etre chaste, dans le langage des Pères, et surtout du grand Saint Jérôme, n'est-ce pas être sans corps dans le corps même, *et in corpore vivere sine corpore*? Pour dire que l'âme est séparée du corps, ne suffit-il pas qu'elle n'ait plus de part à ses mouvements, qu'elle cesse d'opérer avec lui? N'est-ce pas assez qu'elle lui ait interdit pour toujours tous les plaisirs de la vie? Si ce n'est pas là mourir, ma Sœur, c'est sans doute quelque chose de plus contraire à la nature que la mort même. Tout le monde avoue qu'on ne saurait vivre sans quelque plaisir. Dès qu'on se voit dans l'impuissance d'en goûter aucun, bien loin de craindre la mort, on commence à la désirer. Mais aussi que ne fait-on point pour s'empêcher d'être réduit en ce triste état? J'en prends à témoin tant de dames voluptueuses qui, après avoir vieilli dans le commerce du monde, ne peuvent encore s'en retirer. On sait les vains et les ridicules efforts qu'elles font pour retenir cette beauté qui les abandonne, pour dissimuler cet âge qui les bannit des compagnies et des divertissements. Et, lorsqu'elles ne peuvent plus y paraître avec bienséance, elles ont tout à propos de jeunes filles qui leur servent de prétexte pour s'y rencontrer. Elles permettent à ces filles d'aller partout, afin de les accompagner partout; elles les laissent voir au monde, parce qu'elles ne peuvent se passer de le voir encore elles-mêmes. Que si le monde a de si grands charmes pour une personne qui n'en a plus pour le monde, pour une personne qu'il

rebute et qui, d'ailleurs, a eu le loisir de s'en *rassasier* (1), de s'en détromper, s'il n'y a que la mort qui soit capable de l'arracher à cette vie libre et mondaine; combien doit-il être pénible à une jeune demoiselle de renoncer à tous ces plaisirs, en l'âge même des plaisirs, de fuir le monde, lorsqu'elle pourrait en être adorée, lorsqu'il lui présente tout ce qu'il a de plus attrayant, avant qu'elle ait eu aucun sujet de s'en plaindre, en un mot, avant que de le connaître et, par conséquent, étant peut-être encore persuadée qu'il est effectivement aussi agréable qu'il le paraît!

Il est donc vrai que la profession religieuse renferme tout ce que la mort a de plus dur, puisqu'elle nous dépouille des biens qui sont les seuls qui nous attachent à la vie, puisqu'elle nous retranche les plaisirs sans quoi la vie devient elle-même insupportable. J'ai ajouté qu'elle avait encore quelque chose de plus terrible que la mort; et voici comme je le prouve. La mort, qui réduit notre corps en poudre, ne donne nulle atteinte à l'âme; au contraire, elle la met en liberté, elle la tire, pour ainsi parler, de la boue et du sépulcre. Mais la religion n'épargne pas même cette partie spirituelle, elle mortifie la chair par la pauvreté et par la chasteté et, bien loin d'affranchir l'esprit, comme fait la mort, elle le soumet, par le vœu d'obéissance, à une longue et cruelle servitude. Je vous laisse à penser, Messieurs, si l'on peut encore vivre, lorsque l'esprit lui-même, qui est la vie du corps, que l'esprit, dis-je, ne peut plus agir,

(1) Le mot paraît manquer ici un élément [illegible]

qu'il ne vit plus ? Quoi de plus semblable à un mort qu'une personne qui ne se remue point, si on ne la remue, que l'on traite, que l'on tourne comme l'on veut, sans qu'elle puisse, ni résister, ni se plaindre ! C'est l'état où l'obéissance réduit une personne religieuse.

Je vous prie, chrétiens Auditeurs, de remarquer ici, en passant, qu'il est mal aisé de rien imaginer de plus héroïque que cette vertu. Véritablement on promet beaucoup quand on promet à Dieu une pauvreté et une chasteté éternelle ; mais quand on voue une éternelle obéissance, on s'engage à tout, sans savoir précisément à quoi l'on s'engage. On fait vœu de se faire une loi inviolable de toutes les volontés, disons-le franchement, de tous les caprices et, bien souvent, de toutes les passions d'une personne qui n'est, ni infaillible dans les jugements, ni impeccable dans sa conduite. Encore si l'on ne se soumettait qu'à une seule supérieure, ou que vous fussiez assurée, ma Sœur, que toutes celles qui vous gouverneront, peut-être durant l'espace de soixante années, seront toutes aussi raisonnables, aussi éclairées, aussi vertueuses, aussi bonnes que celles à qui vous aurez le bonheur de rendre vos premières obéissances, je vous avoue qu'on pourrait sans beaucoup de peine s'assujettir, pour toujours, à une conduite si douce et si sage ; la servitude, en ce cas, ne serait guère moins agréable que la liberté. Mais ce n'est pas à celle-ci seulement que vous vous livrez, pour ainsi dire, pieds et mains liées, comme une victime. Vous vous abandonnez, avec la même indifférence, à toutes celles qui pourront lui succéder. Qu'elles soient fières ou complaisantes,

accueillantes ou chagrines, prudentes ou indiscrètes, colères ou modérées ; qu'elles vous aiment ou que naturellement elles aient de l'aversion pour votre humeur; quoi qu'il leur prenne envie de vous commander, vous vous obligez de leur obéir jusqu'à la mort, sur peine d'être damnée.

Après cela, faut-il s'étonner qu'une pauvre enfant, qui songe à faire un pas si difficile, soit quelquefois attaquée, soit combattue longtemps, avant que de pouvoir s'y résoudre? Car il ne faut pas le dissimuler, cette mort pour l'ordinaire, est précédée d'une cruelle agonie. J'en ai été témoin plusieurs fois et il est vrai que je ne me souviens pas d'avoir jamais rien vu de si touchant. La nature, en ces rencontres, fait d'étranges efforts, afin d'étouffer la grâce qui veut l'étouffer elle-même. Le monde et la volupté se présente avec des attraits bien capables d'ébranler un jeune courage. D'ailleurs, la religion n'offre à l'esprit que des images affreuses d'humiliation, d'abstinence, de solitude. Tout l'homme frémit à la vue de cinquante ou soixante années de contrainte, à la seule pensée d'une vie toute hérissée d'épines et éloignée de toutes sortes de plaisirs. Il faut dire adieu, et un adieu éternel, au père, à la bonne mère, à des frères pleins d'amitié, aux plus chères confidentes, aux amies les plus intimes : il n'y a pas une seule goutte de sang dans les veines qui ne se révolte, qui ne s'oppose à une si dure séparation. Cependant on presse pour obtenir son congé, on ne laisse pas de marcher même avec assez de résolution. Mais, que de troubles! Que d'angoisses intérieures! Que de soupirs étouffés! Que de

larmes secrètes! Que de cruels saisissements! Que de mortelles sueurs! Courage, Ames prédestinées; vous voilà bientôt au bout de toutes vos peines: un moment de confiance vous fera passer, par une mort héroïque, à une heureuse immortalité. Vous ne vivrez plus dans le monde, il est vrai; mais aussi vous ne pourrez plus mourir. Car, enfin, nous ne mourrons pas deux fois et ce serait parler peu proprement d'une personne religieuse que de dire qu'elle meurt, lorsqu'il plait à Dieu de l'appeler à une meilleure vie. Que voit-on, je vous prie, en ce passage, qui porte le triste caractère de la mort? On ne voit point de femme échevelée, dit Saint Jean Chrysostôme, dans la chambre d'un religieux agonisant, point d'enfants qui se désespèrent, point de serviteurs qui le troublent par leurs cris et leurs lamentations. Il est environné de ses Frères qui, bien loin de le pleurer, lui envient son bonheur et l'accompagnent avec des cantiques d'actions de grâces. Quand il a rendu l'esprit, nul d'entre eux n'oserait dire qu'il est mort, ni appeler funérailles les derniers devoirs qu'ils lui rendent: c'est à leur sens, un triomphe et une véritable fête : *Eamque rem non elationem funeris, sed pompam et præmissionem vocant.*

Mais le mourant n'est-il point, peut-être, alors en des sentiments tout différents de ceux de ses Frères? Pour répondre à cette question, je n'aurais qu'à produire les exemples qui ont été apportés sur ce sujet par Saint Grégoire-le-Grand, par Saint Bernard et par tous les historiens de divers ordres. Vous verriez un nombre infini d'âmes religieuses qui ont insulté la mort, selon

l'expression du Docteur dévot, et qui, sentant approcher leur dernière heure, ont fait éclater une grande joie. Mais je ne dirai rien ici que de récent, rien que je n'aie vu de mes yeux. J'ai vu mourir une personne religieuse qui, dans les plus violents accès de sa maladie, suppliait ses amis, avec des instances incroyables, de ne faire nulles prières pour sa guérison, comme si elle eût appréhendé que Dieu ne les exauçât et ne lui prolongeât sa vie. J'en ai vu un autre qui, voyant pleurer ceux qui l'assistaient à la mort, ramassa tout ce qui lui restait de forces pour leur reprocher doucement leur peu de charité et le peu de part qu'ils prenaient à son bonheur. J'en ai vu qui, étant revenus d'un état où l'on avait désespéré de leur vie, m'ont dit qu'ils étaient inconsolables du retour de leur santé, et qui ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes en ma présence, lorsqu'ils se ressouvenaient qu'ayant été si près de mourir, un si grand bien leur était encore différé. *Ubi est mors victoria tua*, doit-on s'écrier à la vue de ces exemples; *ubi est mors stimulus tuus?* O mort, redoutable et hideuse mort, où sont donc ces cruelles armes et cette présence si affreuse qui fait pâlir les plus intrépides ?

Quel avantage, ma chère Sœur, d'attendre ainsi dans le calme, cette dernière heure dont le simple souvenir a coutume d'épouvanter tout le monde ! Quel privilège de pouvoir se faire un plaisir de songer à la mort, dont la seule pensée répand tant d'amertumes sur tous les plaisirs ! Quel bonheur de voir ce redoutable ennemi venir à nous, pour ainsi dire, les armes baissées, de ne rece-

voir que des carresses de ce lion rugissant, de pouvoir se jouer de ce monstre épouvantable! C'est une suite comme naturelle du sacrifice que vous faites aujourd'hui. Après cette mort généreuse et volontaire vous ne devez plus craindre cette féconde mort qui vous ouvrira le paradis : *Qui vicerit non lædetur a morte secunda.* Ce sont des paroles tirées de l'Apocalypse, que je puis bien appliquer à mon sujet : Quiconque aura vaincu le monde en le quittant et sera mort à toutes ses vanités ne sera point blessé, ne sera nullement troublé, nullement inquiété, lorsqu'il faudra rendre son âme à son Créateur. Les douleurs, les larmes, les agonies auront déjà eu leur temps; on les aura souffertes, comme par avance, en quittant le monde : *Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt.* Une seule chose pourrait s'opposer en quelque sorte à un si grand bien : ce serait, ma Sœur, si, en quittant le monde, il arrivait que le monde ne vous quittât pas, mais qu'il vous suivît dans la religion, parce qu'en ce cas-là vous seriez religieuse, à la vérité; mais, ce que Dieu veuille détourner par sa bonté, vous seriez mauvaise religieuse. Une religieuse c'est une fille qui ne vit plus dans le monde : je viens de vous le montrer. Une bonne religieuse, c'est celle en qui le monde ne vit plus. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Il est assez ordinaire aux personnes qui songent à se retirer du monde de penser qu'*elles* (1) n'auront pas plus tôt abandonné toutes choses qu'*elles* seront parvenues à la plus haute perfection. La plupart de ceux qui vivent dans le siècle font le même jugement; ils ne peuvent comprendre qu'un homme qui s'est fait pauvre, qui s'est fait eunuque, comme parle l'Evangile, qui s'est fait esclave pour l'amour de Jésus-Christ, ait encore un fort long chemin à faire pour arriver à la sainteté, qu'il en soit encore au premier pas. Cependant, ma Sœur, il n'est rien de plus véritable. Saint Paulin ayant renoncé tous ses biens et Sulpice Sévère, son bon ami, l'en ayant fort loué dans une lettre, il lui répond en ces termes : « Avoir quitté toutes les choses temporelles, ce n'est pas avoir fourni la carrière ; c'est seulement y être entré. Un athlète qui s'est dépouillé n'est pas pour cela victorieux, il est seulement en état de mieux combattre. Celui qui doit passer un fleuve à *la* nage met bas ses vêtements ; mais, pour s'être déshabillé, il n'est pas encore à l'autre bord ; il faut qu'il se jette, qu'il remue les bras et les jambes, qu'il se pousse, qu'il s'élance, qu'il se mette hors d'haleine pour rompre les vagues et pour fendre le courant des eaux. *Nec tamen hoc tanto apparatu quod se despoliaverit, transnatabit, nisi totius corporis nisu, et omnium scitâ mobilitate membrorum, et propulsu*

(1) Le texte original porte : *Qu'ils...*

pedum et remigio brachiorum et lateris in lapsu torrentis impetum scindat et laborem natationis exhauriat.

Il *en* est d'une personne qui sort du monde pour s'enfermer dans un cloître, il en est, dis-je, ma chère Sœur, comme d'une fille qu'on tirerait du village pour la mener à la cour. Il serait assez aisé de lui faire changer d'habits, de la loger dans un appartement superbe; le prince pourrait même l'épouser dès le premier jour de son arrivée. Mais tout cela n'empêcherait pas qu'elle ne retînt encore son langage et ses manières rustiques. Elle porterait au Louvre ses inclinations basses et villageoises; elle porterait, pour ainsi dire, tout son village. Ainsi, ma Sœur, après être sortie du monde, après avoir mis un autre habit et avoir même épousé Jésus-Christ, en faisant profession, une fille pourrait encore conserver, et le langage, et les manières, et les inclinations du monde, lesquelles ne se changent pas aussi facilement qu'on change de voile. Il pourrait arriver qu'après tous ces engagements le monde vivrait encore, et dans son souvenir, et dans son estime, et même au fond de son cœur. Il se pourrait faire qu'ayant quitté de grands biens, elle aurait encore de grandes attaches à des bagatelles; qu'elle serait aussi empressée à rechercher ses commodités qu'on l'est, dans le siècle, à se procurer toutes sortes de plaisirs, et qu'enfin elle ne serait pas moins avide des petits honneurs qu'on peut prétendre en la religion, que les plus ambitieux sont altérés de la vaine gloire du monde. Bien davantage : Cassien, en sa quatrième *Conférence*, se plaint de quelques religieux de son temps, lesquels étaient beaucoup plus attachés aux

choses qu'on leur donnait pour leur usage, quoiqu'elles fussent très viles, qu'ils ne l'avaient été autrefois aux grandes richesses qu'ils possédaient : *Ut horum cura*, ce sont ses paroles, *pristinarum omnium facultatum superet passionem.*

Je vois avec douleur, dit le dévot Saint Bernard, qu'après avoir méprisé la pompe du siècle, quelques-uns apprennent l'orgueil dans l'école de l'humilité, qu'ils deviennent plus insupportables sous la discipline d'un Maître qui est doux et humble de cœur, et qu'ils sont plus impatients dans le cloître qu'ils ne seraient dans le monde. Et, ce qui est un renversement encore bien plus étrange, ils ne peuvent souffrir d'être méprisés dans la maison de Dieu, eux qui, dans leur propre maison, auraient peut-être été fort méprisables, comme si, n'ayant pu avoir aucun rang où règne l'ambition, ils étaient venus chercher des honneurs au lieu où l'on les méprise : *Ut quia videlicet ubi à pluribus honores appetuntur, ipsi locum habere non meruerunt, saltem ibi honorabiles videantur, ubi ab omnibus honores contemnuntur.*

Il est tout visible, ma Sœur, qu'une religieuse qui serait en cette disposition, une religieuse dont tous les sentiments seraient conformes aux sentiments des gens du monde, qui nourrirait en son cœur tous leurs désirs et toutes leurs passions, quoique pour des objets différents, qui jugerait des choses à peu près comme ils en jugent, il est visible que cette religieuse ne serait pas une bonne religieuse, parce que l'état religieux est une profession d'humilité, de mortification, de dénûment, une profession de mépris du monde, qui sont toutes

vertus intérieures, qu'on ne peut pas se flatter d'avoir, disent les théologiens, de quelque manière qu'on soit vêtu, quelque règle qu'on suive au dehors, si l'intérieur ne répond pas aux observances extérieures.

En deuxième lieu, comment est-ce que cette fille serait bonne religieuse, en qui le monde vivrait encore, puisqu'elle ne serait pas même bonne chrétienne. Oui, ma Sœur, les personnes mêmes qui sont engagées dans le monde, si *elles* ne font tous leurs efforts pour détacher leur cœur des choses du monde, renoncent à leur baptême. Il ne leur est pas défendu d'y vivre, mais *elles* ne peuvent l'aimer sans commettre une espèce de parjure. La vocation au christianisme, dit Saint Augustin, consiste à nous éloigner du siècle, ou en effet, ou du moins d'affection. C'est pour cela que Tertullien disait aux fidèles : Quelque part du monde que vous soyez, soit dans le désert, soit dans les villes, dans des maisons régulières ou dans vos propres maisons, vous n'êtes plus dans le monde. *Nihil refert ubi sitis; extra sæculum estis.* Que s'il est vrai que les personnes séculières doivent faire mourir le siècle en leur âme, qui oserait dire que les religieux sont dispensés de cette obligation ?

Que deviendraient donc tant d'éloges si magnifiques que les Saints Pères donnent à l'état que vous embrassez, si tout se réduisait à se revêtir d'un habit noir et à ne parler qu'à travers des grilles ? Serait-ce là de quoi se récrier aussi souvent qu'ils le font et dire que cette vie est non seulement contraire à la nature, mais qu'elle est même au-dessus des forces de la nature ?

Contra naturam, imo ultra naturam est, dit Saint Jérôme, *non exercere quod nata sis.* Et quand ils ont parlé de la sorte, ils ont eu en vue le véritable religieux, qui ne se contente pas de se séparer des choses terrestres, mais qui s'élève infiniment au-dessus d'elles ; qui n'a pas seulement un autre habit, une autre demeure que celle des hommes du siècle, mais encore un autre esprit, d'autres sentiments et, pour ainsi dire, une autre nature. Il ne suffit pas à la bonne religieuse d'avoir renoncé à l'héritage de son père ; elle regarde les biens mêmes de la religion et jusqu'aux meubles de sa chambre, avec la même indifférence que ceux qu'elle a quittés pour toujours. Elle n'a rien à son usage qui ne soit à l'usage de tout le monde. Elle ne se contente pas d'avoir méprisé les honneurs de sa maison, elle souffre qu'on la méprise elle-même dans la maison du Seigneur. Elle a voué une éternelle solitude et il ne tient pas à elle qu'elle ne soit jamais interrompue par les visites et par les entretiens des hommes. Après avoir quitté ses parents, elle fait tout ce qu'elle peut pour les oublier. Il lui semble que le Saint Esprit lui dit sans cesse au fond du cœur ces paroles du prophète : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum.* Ecoutez, ma Fille ; si vous prétendez que je vous choisisse pour mon épouse, oubliez votre parenté et la maison de votre père. Il ne dit pas simplement qu'elle en sorte, ce serait assez pour un époux du commun ; mais l'Époux céleste veut qu'elle en perde même le souvenir. Et il ne faut pas que les parents se scandalisent de ce précepte, comme s'il choquait les

lois naturelles et qu'on ne peut être bonne religieuse sans cesser d'être bonne fille. Ils ne doivent plus considérer comme leur fille celle que Jésus-Christ a choisie pour sa bien-aimée ; elle doit être à leur égard comme si elle n'était plus. Dieu aurait leur sacrifice en horreur si, dans l'offrande qu'ils lui font de leurs enfants, ils prétendaient ne lui en donner que le corps et se réserver le cœur pour eux ou le partager avec lui. Il le veut avoir tout entier. Tout ce qu'il peut nous accorder à cet égard, c'est de nous souffrir cette pensée : Seigneur, ayez la bonté de vous souvenir de mes parents et faites en sorte que je ne m'en souvienne plus.

Que dites-vous de ce caractère, Messieurs ? Quoique vous jouissiez de votre liberté et de toutes vos richesses ; quoique vous soyez plongés dans les occupations, dans les aises et peut-être même dans les délices de la vie séculière ; que vous songiez peu à dompter vos passions, bien loin de vous appliquer à réprimer les désirs innocents de la nature ; du moment que votre conscience ne vous reproche plus de grand crime, que vous commencez à pratiquer quelques bonnes œuvres, vous pensez être déjà parvenus à la sainteté la plus parfaite. Mais savez-vous bien que cette religieuse que je viens de vous représenter et dont la vertu vous effraie, savez-vous bien qu'elle ne se croit pas encore sainte ? Et en effet, si elle s'en tenait à ce que j'ai dit, elle ne ferait précisément que son devoir ; il s'en faudrait beaucoup qu'elle eût atteint la perfection de la vie solitaire. Il y a moins de distance, Messieurs, de l'état où vous vivez à l'état où se trouve une bonne religieuse qu'il n'y en a des dispo-

sitions d'une bonne religieuse à celles d'une religieuse parfaite. Pour être religieuse il faut seulement qu'une fille ne vive plus dans le monde; pour être bonne religieuse, c'est assez que le monde ne vive plus en elle; mais pour être une religieuse parfaite, il faut que Jésus-Christ vive en elle au lieu du monde. C'est ce qui me reste à vous expliquer.

TROISIÈME POINT

Saint Jean Chrysostôme, en une homélie qu'il a faite sur ces paroles : « Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi », dit que le Fils de Dieu vit en nous, lorsqu'il ne se contente pas d'y être simplement par sa grâce, mais qu'il y agit, qu'il y règne, pour ainsi dire, en souverain. Pour faire comprendre cette pensée, ce grand homme oppose la vie et l'empire du Sauveur en nos âmes à la tyrannie qu'y exerce le monde et le péché, lorsqu'ils s'en sont rendus les maîtres, de sorte qu'il prétend que les mêmes mouvements qu'on remarque dans un homme du monde à l'égard des biens, des plaisirs, de l'indépendance, ces mêmes mouvements se rencontrent dans les parfaits à l'égard de la pauvreté, de la continence, des souffrances et de la soumission. Représentez-vous donc, Messieurs, tous les soins que prend un avare pour augmenter et pour conserver son trésor. Si vous voulez que Jésus-Christ vive en votre cœur, si vous avez envie de parvenir à la perfection de

votre état, votre pauvreté doit être votre trésor; vous devez avoir pour elle les mêmes empressements que cet avare a pour ses richesses. Un avare a toujours les yeux sur ce qu'il n'a pas, pour tâcher de l'acquérir; une parfaite religieuse examine continuellement ce qu'elle a, pour voir si elle n'a rien dont elle se puisse passer. Le même plaisir que ressent un marchand avide, lorsqu'il a doublé son argent, la religieuse parfaite le goûte, ce plaisir, lorsqu'elle a retranché quelque bijou de son oratoire ou quelque meuble de sa chambre. Une personne affamée de bien n'est jamais contente du bien qu'elle a; et la religieuse que nous formons, non seulement se contente de fort peu, mais elle n'est point satisfaite qu'elle ne se soit dépouillée de tout. Les richesses enflent ceux qui les possèdent; la sainte religieuse fait gloire de n'avoir rien, elle étale partout sa pauvreté, elle est toute superbe des marques qu'elle en porte soit en sa personne, soit en sa cellule. Le monde me méprise, parce que je n'ai rien, dit-elle avec Saint Grégoire de Nazianze; mais le monde ne voit pas que c'est en cela même que je fais consister mes richesses. Je ne sais quel effet la pauvreté produit dans les autres; pour moi elle m'enfle le courage, elle me rend toute glorieuse et presque insolente. *At istæ sunt divitiæ meæ, hæc me non solum gloriantem, sed et arrogantem faciunt.* Enfin, les avares croient que l'or renferme lui seul tout ce qu'on peut désirer; et la véritable épouse de Jésus-Christ le considère comme la source de tous les maux, elle regarde en pitié tous ceux qui en ont; elle est à cet égard dans les sentiments de la mère de Saint Alype,

de laquelle Surius dit que sa pauvreté lui était si chère, qu'elle se serait estimée très malheureuse de posséder seulement deux sols : *Ut miserabile esse putaret vel duos asses possidere.*

Sages du siècle, je sais que vous ne manquerez pas de traiter ceci de folie. On n'ignore pas qu'elles sont vos maximes sur ce sujet : l'argent est, selon vous, comme le cinquième élément du monde, le ressort de toutes les affaires, l'unique bien solide qu'il faut préférer à la beauté, à la noblesse, à l'amitié, à la vertu même. Aussi n'est-ce pas à vous que j'adresse ce discours : ce n'est pas à vous que Dieu a révélé le mystère que nous traitons. Non, Seigneur, vous n'avez pas voulu découvrir à ces faux sages le prix inestimable de la pauvreté. Ils ne comprendront jamais comment c'est que dans un si grand dépouillement vous avez pu cacher un amas si prodigieux de toutes sortes de biens. Ils ne comprendront jamais quelle est la liberté, quelle est la paix, l'élévation, le triomphe d'une âme qui méprise tout, qui ne tient à rien, qui a rompu jusqu'au plus petit filet qui pouvait l'attacher à la terre. *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* Pour vous, ma Sœur, que le Seigneur a appelée des ténèbres, comme parle Saint Pierre, à sa lumière admirable, *in admirabile lumen suum*, je vous conjure, au nom du même Seigneur, de vous ressouvenir que la pauvreté est la dot de l'épouse de Jésus-Christ ; que, pour être pauvre au point qu'il prétend que vous le soyez, ce n'est pas assez d'avoir peu, il faut n'avoir rien du tout, il ne faut pas même rien désirer, si ce n'est d'être toujours plus pauvre et plus dépourvue de toutes choses.

J'ai dit que la pauvreté est la dot de l'épouse de Jésus-Christ, et que, s'il vit véritablement en son cœur, elle ne doit pas moins faire pour être pauvre que les avares pour avoir de grandes richesses. J'ajoute que la chasteté est la beauté de cette même épouse, de sorte que, pour être parfaitement agréable à son Époux, elle doit avoir pour cette vertu les mêmes empressements que les personnes du monde les plus vaines ont pour la beauté du corps. Je n'ai garde, ma chère Sœur, de faire ici le détail des soins infinis que prennent certaines femmes pour s'attirer les regards et l'amour des hommes. Outre que j'ignore la plupart de leurs artifices et qu'elles en ont fait une science dont on ne peut bien parler qu'après une longue étude, je rougirais de représenter en ce lieu un désordre qui fait honte à votre sexe et à notre religion. Il suffit de dire qu'elles occupent tout leur esprit, qu'elles donnent tout leur temps à entretenir et à relever leur teint ; que, pour en conserver l'éclat, elles souffrent volontairement plus qu'on ne souffre pour recouvrer la santé, pour s'empêcher de mourir : la solitude, le jeûne, l'abstinence, mille et mille sortes de tortures, le fer, le feu, tout leur est doux, quand il s'agit de corriger quelque trait, de réformer la taille, de diminuer ou d'augmenter l'embonpoint. Hélas ! que vous aviez bien raison de pleurer, grand Évêque d'Alexandrie, lorsque, voyant cette courtisane en un habit fort superbe, vous faisiez réflexion qu'elle prenait plus de soin, pour perdre les autres et pour se perdre elle-même, que nous n'en prenons pour sauver notre âme. Voilà, ma Sœur, jusqu'où ira votre zèle pour la chasteté, si Jésus-Christ vit en

vous. Je ne dis pas seulement qu'une parfaite religieuse a toujours cent yeux ouverts, selon l'avis de Saint Jérôme, pour se défendre des surprises de ses ennemis; qu'elle se prive de tous les plaisirs criminels; qu'elle s'interdit même la plupart des innocents; je dis qu'elle se fait un plaisir de toutes les austérités qui peuvent la rendre plus pure. Elle trouve ses délices dans les épines qui lui servent comme de haie contre les tentations. Bien loin de souhaiter quelque commerce avec les personnes du monde, elle baise les murailles et les grilles qui l'arrêtent dans sa solitude. Au reste, elle ne se permet rien, elle n'a d'yeux que pour regarder la terre d'où elle a été tirée et le ciel où sont toutes ses amours. On ne saurait dire jusqu'où va sa délicatesse en cette matière. Elle se défie de tout, elle craint jusqu'aux personnes les plus saintes, jusqu'aux personnes du même sexe; elle se trouve redoutable elle-même à elle-même.

Je n'ai rien dit encore, ma Sœur. Une femme mondaine et coquette veut aimer et être aimée; elle met sa gloire à allumer le feu partout; elle ne dit pas une parole, elle ne fait pas un mouvement qu'elle ne rapporte à cette fin. Au contraire, la parfaite religieuse ne veut, ni aimer que Dieu, ni être aimée que de Dieu. Je n'ignore pas qu'il est des amitiés innocentes qui ne blessent pas absolument la chasteté; mais j'ose dire qu'il n'en est aucune qui ne soit contraire, en quelque sorte, à la chasteté parfaite. La charité chrétienne est l'unique amour qui n'est point suspect à l'âme sainte. C'est pour cela qu'elle étouffe tous les mouvements de tendresse qu'elle ressent pour ses propres Sœurs, lorsqu'elle aper-

çoit que cette tendresse est excitée en son cœur par des qualités purement naturelles. Bien plus, elle est dans l'inquiétude, elle frémit, lorsqu'elle voit qu'on aime en elle quelque autre chose que l'image du Créateur. Aussi, n'a-t-elle point de retour, point de reconnaissance pour toutes ces caresses qui sont des marques d'une affection purement humaine. Elle craint toujours que quelque créature ne ravisse son cœur à son Époux ou qu'elle ne lui ravisse elle-même le cœur de quelqu'une de ses créatures.

Vous ne devez point vous arrêter, ma chère Sœur, que vous ne soyez parvenue à ce point de pureté. Et, parce que le démon ne manquera pas de vous tendre des pièges et de vous inspirer des sentiments terrestres et sensuels, sous prétexte de charité ou de gratitude, vous devez être avertie que la véritable charité est toujours universelle; qu'elle n'est, ni intéressée, ni jalouse; qu'elle ne cherche point à se produire par des présents inutiles, ni par de vaines démonstrations d'estime et d'amitié; qu'elle n'est ni émue par la présence de ce qu'elle aime, ni troublée par son absence; parce qu'en toutes choses elle aime Dieu, lequel ne s'éloigne jamais de nous. C'est pour cette même raison que, bien loin de nous distraire en nos prières, elle nous unit toujours davantage au Créateur. Toute passion qui produira d'autres effets vous doit passer pour une passion impure. Vous ne devez rien oublier pour l'arracher de votre cœur.

Je n'ai que deux mots à dire sur l'obéissance de la religieuse parfaite. On dit qu'il n'est rien de plus aveugle que la passion de dominer, lorsqu'elle s'est rendue maî-

tresse d'un homme. Il veut être obéi sans délai, sans réserve, sans réplique : il se persuade que tout ce qu'il veut est raisonnable ou même que les choses les plus injustes deviennent raisonnables dès qu'il les veut. Il ne considère point ni s'il a assez d'autorité pour commander, ni si l'on a assez de forces pour obéir. Or, ma Sœur, l'amour de l'obéissance jette la religieuse parfaite dans un aveuglement bien opposé, à la vérité, mais qui n'est pas moins grand que celui-là. Le désir qu'elle a de soumettre sa volonté lui fait trouver juste tout ce qu'on exige d'elle ; elle n'examine point si l'on a droit de lui faire des commandements, ni si ces commandements sont possibles ou impossibles. Elle regarde toutes ses Sœurs comme ses supérieures et elle ne croit pas qu'il y ait rien d'impossible à l'obéissance. Les mêmes peines que nous souffrons naturellement quand on nous gêne et qu'on nous fait violence, elle les souffre, quand on l'abandonne à sa conduite et qu'on l'oblige à se déterminer elle-même sur quoi que ce soit. Que vous êtes heureuse, ma Sœur, si vous êtes résolue de pratiquer cette sorte d'obéissance ! Que vous allez passer de beaux jours en la maison de Jésus-Christ ! Mon Dieu, que le joug de la religion va vous paraître léger ! Que vous en trouverez douces les observances les plus rigoureuses. Que toutes vos démarches seront sûres ! Le grand calme qui règnera dans votre conscience ! Quel amas de mérites ne ferez-vous point en peu de temps !

Allons donc, ma Sœur, à cette haute perfection, où Jésus-Christ a daigné vous appeler. C'est beaucoup que de faire les vœux que vous allez faire ; ce n'est pas peu

de les observer exactement, comme vous avez commencé sans doute à les observer, avant même que de les avoir faits; mais ce n'est pas encore assez. *Danda opera est, ut post hæc initia ad incrementa quoque veniatur, et consummetur in vobis, quod jam rudimentis felicibus esse cœpistis.* Il ne faudra, ce sont les paroles de Saint Cyprien écrivant aux saints confesseurs, pas s'arrêter, après ces premiers pas. Il faudra donner les derniers traits à cet ouvrage que vous n'aurez qu'ébauché. Vous allez mourir au monde par votre profession; mais il vous faut appliquer ensuite à faire mourir le monde en vous et enfin à y faire vivre Jésus-Christ au lieu du monde. Vous ne devez cesser de vous reprocher votre tiédeur, tandis que dans le monde il y aura un avare qui aimera plus son argent que vous n'aimerez votre pauvreté, tandis qu'il y aura des créatures plus soigneuses de plaire aux hommes par les traits de leur visage que vous ne le serez de plaire à Dieu par la pureté de votre corps et de votre cœur, tandis que les plus impérieux trouveront plus de plaisir à commander que vous n'en aurez à obéir.

Et nous, chrétiens Auditeurs, pendant que ces saintes filles vont s'appliquer avec tant de ferveur à se purger de toute affection terrestre, pendant qu'elles ne penseront, jour et nuit, qu'à se rendre plus agréables à leur Créateur, que ferons-nous, nous autres, pour notre salut? Vivrons-nous toujours en cette effroyable négligence, dans cette horrible ingratitude envers Dieu, dans cet oubli de la mort et du paradis? Hélas! est-il bien possible que nous ayons le même Maître, le même

Rédempteur, la même religion que ces chastes servantes de Jésus-Christ? Est-il bien possible que nous ayons, comme elles, une âme à sauver, un enfer à craindre, une éternité de biens à perdre ou à mériter? Qui le croirait, à voir, d'un côté, leur crainte et leur vigilance et, de l'autre, l'assurance et l'oisiveté où nous vivons? Cette jeune fille s'ensevelit dans un cloître, elle s'estime heureuse, si, par une mort de plusieurs années, elle se peut enfin procurer une bonne mort; et cependant cette autre s'engage tous les jours de plus en plus dans le monde et n'a peut-être jamais pensé sérieusement qu'elle doit mourir. Ce jeune homme se dépouille de tout, comme s'il n'avait plus qu'un moment à vivre; cet autre ne songe qu'à bâtir, qu'à s'établir, qu'à multiplier ses biens, comme s'il devait vivre éternellement. Les uns passent leur vie dans la mortification, les autres dans les délices; les uns se punissent eux-mêmes des péchés qu'ils n'ont pas commis, les autres ne cessent d'ajouter crime sur crime et ne veulent pas même entendre parler de pénitence. Que veut dire ceci, Messieurs? Est-ce qu'il y a deux chemins pour aller au ciel, l'un étroit, l'autre large? Est-ce que le paradis se donne pour rien à quelques-uns et que les autres ne le peuvent avoir qu'au prix de leur sang? Vous me direz que nous ne sommes pas tous religieux et religieuses. Il est vrai, mais c'est cela même qui me surprend. Car, quelle obligation cette chrétienne a-t-elle de renoncer au monde, quel intérêt, quelle raison a pu la porter à embrasser une vie crucifiée, qui ne dût y porter toutes les autres? Mais, ne vous y trompez pas, dit l'éloquent Saint Basile, Gens du

monde; vous avez les mêmes obligations que les personnes religieuses. On n'embrasse la solitude que pour se mieux acquitter des devoirs qui sont communs à tous les chrétiens. Quoi, dit ce grand saint, parce que vous avez choisi un poste plus exposé, que vous y êtes environné d'ennemis, vous prétendriez qu'il vous fût permis de vous endormir?

Que faut-il donc faire, chrétiens Auditeurs? Comme la plupart de vous sont engagés et qu'il n'est plus temps de songer à un état plus parfait, *Reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint, et qui flent, tanquam non flentes, et qui gaudent, tanquam non gaudentes, et qui emunt, tanquam non possidentes, et qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur; præterit enim figura hujus mundi.* Mes Frères, vous dit le grand apôtre des nations, je ne vous oblige pas de vouer la virginité, quoique je le vous conseille. Pour ceux qui ont déjà quelque engagement dans le monde, l'unique parti qu'il leur reste à prendre pour se sauver, c'est de vivre dans leur état avec la même liberté d'esprit et de cœur, avec le même détachement, le même mépris des choses du monde que s'ils n'étaient pas dans le monde: *Præterit figura hujus mundi.* Les honneurs, les richesses, tous les plaisirs de la vie ne sont, à vrai dire, qu'un enchantement: tout cela ne peut former qu'une image, qu'un fantôme de bonheur, mais une image fort passagère, un fantôme qui va bientôt disparaître, qui commence déjà à s'évanouir: *Præterit figura hujus mundi.* Quiconque s'attache à ces sortes de biens périra infailliblement avec eux. Croyez-moi, mes Frères, donnez votre loisir,

donnez votre cœur à quelque chose de plus solide. Songez à cette éternité qui vous attend : amassez des trésors pour cette vie qui ne doit jamais finir : usez des biens d'ici-bas de telle sorte qu'ils ne soient pas un obstacle à votre salut, mais qu'au contraire ils vous servent à acquérir ceux de l'autre. *Ainsi soit-il.*

XLIII^e SERMON

SERMON

POUR

LE II^e DIMANCHE DE L'AVENT

Fait à l'occasion de l'abjuration du Calvinisme par un Seigneur de première qualité (1).

Tu es qui venturus es, an alium expectamus ?

Est-ce vous qui devez venir ou s'il nous en faut attendre un autre ?

(*S. Matth.*, ch. 11).

L'établissement de l'Eglise est le plus grand de tous les miracles, qui les renferme et les surpasse tous. Ce projet ne pouvait s'exécuter naturellement, quelques moyens humains qu'on eût pu employer : son exécution est donc un miracle tout visible. On n'y a employé nul moyen humain, ce qui rend le miracle encore plus surprenant. On y a employé des moyens tout opposés, des moyens qui, dans l'ordre naturel,

(1) Ce sermon a dû être prononcé en 1677. Le deuxième dimanche de l'Avent, en 1676, le Prédicateur de la Duchesse d'York prêchait son quatrième sermon : à la même date, en 1678, il était prisonnier.

devaient être des obstacles invincibles ; c'est là le comble de la merveille.

Lorsque le Fils de Dieu commença à paraître dans la Judée et à y prêcher une loi nouvelle, il ne pouvait pas trouver étrange qu'on le suppliât de faire connaître ce qu'il était et que, pour s'attacher à sa personne, on attendît qu'il eût donné des marques de sa mission. Aussi, voyons-nous dans notre évangile que deux disciples de Saint Jean-Baptiste étant venus à lui de bonne foi pour s'éclaircir sur un point de cette importance, bien loin de les rebuter, il voulut bien faire des miracles à leurs yeux et ressusciter même des morts. Mais il est étrange qu'après avoir donné des preuves si éclatantes de sa divinité, après que ces preuves ont été reçues de toutes les nations, et barbares, et civilisées, il se trouve encore des personnes qui cherchent de nouvelles convictions et qui osent demander à Jésus-Christ s'il est véritablement le Fils de Dieu, si c'est par lui que nous pouvons être sauvés : *Tu es qui venturus es, an alium expectamus*?

Oui, Messieurs, il n'y a que trop d'incrédules, au siècle où nous sommes, qui, pour croire en Jésus-Christ, osent demander qu'on leur fasse voir des miracles. Il y a même des fidèles relâchés qui semblent en attendre pour changer de vie et qui disent tous les jours qu'ils seraient des saints, s'ils avaient vu quelque chose d'extraordinaire et qui surpassât les forces de la nature. *Generatio prava et adultera signum quærit.* Tous ceux dont le vice a gâté les mœurs, *generatio prava*, tous ceux en qui la

corruption des mœurs a comme étouffé la religion, *et adultera*, tous ces gens-là voudraient des miracles. Et en effet ils leur sont plus nécessaires qu'ils ne pensent. Il faut un grand miracle pour les convaincre; il leur en faut un plus grand encore pour les convertir. Pour les convaincre, j'ai dessein de les satisfaire et de leur faire voir enfin un miracle, mais un miracle tout visible, un miracle que les plus opiniâtres ne sauraient nous contester, le plus surprenant, le plus illustre qui a été fait pour établir la loi du Sauveur : et c'est l'établissement même de cette loi. Pour les convertir, il faut avouer que nous n'avons pas d'autres armes que la prière. Mais quel prodige cette prière n'est-elle pas capable de faire, surtout si elle est soutenue du crédit de Marie à laquelle nous avons coutume de nous adresser! Disons-lui donc avec l'ange : *Ave Maria.*

Je ne m'étonne pas qu'à la naissance de l'Eglise il se soit fait un si grand nombre de miracles. Il en fallait beaucoup pour obliger les hommes à croire des choses aussi obscures que celles que nous croyons, et d'une foi aussi ferme que celle qu'on exige de tous les fidèles. Mais je ne suis pas du sentiment de ceux qui croient que ces effets extraordinaires de la puissance de Dieu ont entièrement cessé. Quand nous ne verrions plus de démons chassés des corps, plus de guérison surnaturelle, plus de prophétie, il y aura des miracles dans l'Eglise autant de temps que l'Eglise subsistera. Elle est elle-même un miracle permanent et immortel qui nous confirme la vérité des premiers, qui les renferme tous

et qui les surpasse tous. Jésus-Christ, qui avait dessein de substituer ce dernier prodige à tous ceux que les apôtres avaient opérés, Jésus-Christ, dis-je, n'a rien oublié pour le rendre incontestable. Ç'aurait été une grande merveille que l'établissement du christianisme, quelque voie qu'on eût prise pour le fonder; mais, de peur qu'il ne parût en quelque sorte l'ouvrage de l'homme, il a rejeté toutes les voies ordinaires qui auraient pu faciliter cette entreprise. Pour rendre encore plus visible la main de Dieu qui la conduisait, il l'a exécutée par des voies entièrement opposées; il a fait servir à son dessein tout ce qui semblait le plus capable de le détruire. Voilà, Messieurs, trois circonstances de l'établissement de l'Eglise, desquelles j'ai dessein de vous donner des preuves dans ce discours, pour vous faire voir que cet établissement est le plus grand de tous les miracles.

Premièrement, fonder l'Eglise c'était un projet qui ne pouvait s'exécuter naturellement, quelques moyens humains qu'on y eût pu employer, et par conséquent l'exécution de ce projet est un miracle tout visible. En second lieu, on n'y a employé nul moyen humain: voilà qui rendra le miracle encore plus surprenant. En troisième lieu, on y a employé des moyens tout contraires, des moyens qui, dans l'ordre naturel, devaient être des obstacles invincibles; c'est là le comble de la merveille et, pour le dire ainsi, le miracle du miracle même. Ces trois vérités feront les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE

Représentez-vous, s'il vous plaît, Messieurs, la confusion extrême où l'on vivait à l'égard de la religion, lorsque le Fils de Dieu se fit homme. Il n'y avait point de créature, ni au ciel, ni sur la terre, depuis les plus nobles jusqu'aux plus viles, qui n'eussent des temples et des autels en quelque partie du monde. Là, c'est le soleil qu'on adore; ici, c'est la lune; ailleurs c'est un homme, une femme, un petit enfant. Il y a des pays où l'on offre des sacrifices aux mêmes animaux que l'on sacrifice aux autres dieux. Il y en a où les insectes qui rampent sur terre sont élevés sur l'autel. Ce peuple plie le genou devant un chêne, cet autre donne de l'encens à un oignon, cet autre révère un fantôme que son imagination lui a formé dans le sommeil. Il y a des nations qui reconnaissent toutes ces fausses divinités. Il y a des sectes qui n'en reconnaissent aucune. Les uns ont un plein pouvoir de se faire des dieux de tout ce qu'ils aiment; les autres prennent la liberté de dégrader les anciens dont ils ne sont pas contents; enfin, on ne saurait dire jusqu'à quel point les erreurs s'étaient multipliées. Autant de peuples, autant de provinces, autant de villes, ce sont autant de divinités, autant de religions différentes.

Les choses étant en cet état, il se présente un homme qui a formé le dessein de rassembler tous les hommes dans une Eglise, qui s'est mis dans l'esprit de ne plus

souffrir qu'une seule religion. Voilà sans doute un fort grand dessein. Il serait plus aisé de faire parler un même langage à toutes les nations, de les réduire toutes sous une même monarchie, les peuples ayant naturellement bien plus d'attache pour la religion qu'ils ont reçue de leurs pères qu'ils n'en ont, ni pour leur langue, ni pour la forme du gouvernement politique. Mais, par quelle voie cet homme extraordinaire se propose-t-il d'exécuter son projet? Peut-être qu'il composera sa nouvelle loi du débris de toutes les autres? Il trouvera un biais pour les accorder? Il imitera l'artifice de Mahomet qui, pour attirer dans sa secte, et les juifs, et les chrétiens, n'a rejeté, ni Jésus-Christ, ni Moïse, qui a retenu quelque chose de l'ancienne loi et quelque chose de la nouvelle? Non, Messieurs. La religion que cet homme veut établir sape jusqu'aux fondements toutes les autres religions. Ce n'est point en accordant les opinions qu'il prétend de réunir les esprits; c'est en les renversant toutes. A-t-on jamais ouï parler d'une entreprise plus chimérique en apparence? Il faut du moins que cette doctrine qu'il veut insinuer dans tous les esprits soit extrêmement plausible? Nullement. Il n'est rien au monde qui paraisse plus opposé à la raison, rien qui soit en effet plus contraire aux sens. C'est une théologie qui est au-dessus de toute intelligence humaine et une morale qui semble surpasser toutes les forces de la nature.

Pour ce qui regarde la théologie ou la créance, le Dieu de la nouvelle religion est homme comme nous autres. Il ne se peut faire qu'on ne soit d'abord choqué d'une

proposition si peu attendue. Il le faut croire toutefois, et sans hésiter le moins du monde. De plus, c'est un homme qu'on ne connaît point, qui a vécu et qui est mort dans la Judée, qui a mené une vie obscure dans la boutique d'un pauvre artisan et qui a fini ses jours par un supplice honteux. Un Dieu homme, un Dieu pauvre, un Dieu infâme, un Dieu mort! Quel miracle, s'il est reconnu pour le seul Maître, et du ciel, et de la terre! Il l'a été reconnu, chrétiens Auditeurs; on a renversé toutes les statues, et de Jupiter, et de Mars, pour mettre en leur place l'image de cet homme crucifié. On ne peut pas dire qu'on ait dissimulé l'ignominie de sa mort; au contraire, on l'a publiée hautement, on a commencé par là à le faire connaître aux gentils, on en a fait le principal mystère de la nouvelle créance et, bien loin d'en être rebuté, on a reçu avec respect jusqu'aux instruments de son supplice: toute la terre a adoré la croix à laquelle il avait été cloué.

Mais ce n'est encore là que le premier point. Un seul Dieu et, dans ce Dieu véritablement unique, trois personnes effectivement distinctes l'une de l'autre, qui toutes trois sont Dieu et qui pourtant ne sont pas trois Dieux. Comment prouve-t-on cette vérité? On ne la prouve point, on ne saurait même la prouver. Comment donc la croire? Tout le monde l'a crue aveuglément, fermement, constamment; douze ou treize millions de personnes ont donné leur vie pour la soutenir. Davantage: deux natures unies, dans Jésus-Christ, à une même personne. Une femme qui est mère et qui ne laisse pas d'être vierge. Du pain changé en un corps

vivant par la vertu d'une parole ; des accidents sans soutien, un homme invisible, un homme réduit en un point, un même homme présent en dix mille endroits, et en même temps. Enfin, des âmes spirituelles brûlées par un feu matériel, le retour de tous les morts à une nouvelle vie, leur immortalité, leur impassibilité, leur légèreté, leur subtilité après la résurrection. Voilà toute la philosophie confondue, tous les principes les mieux établis entièrement renversés. Qui pourra se résoudre à souscrire à des dogmes si nouveaux, si peu vraisemblables? Qui, chrétienne Compagnie? Tous les hommes, et les plus grossiers, et les plus spirituels, et les *ignorants* (1), et les savants, toutes les cours les plus polies, toutes les académies les plus célèbres, tout cela ajoutera foi à ces vérités si obscures, tout cela condamnera comme erreur tout sentiment qui n'y sera pas conforme. Les Grecs les embrasseront, ces vérités, cette nation si savante et si orgueilleuse ; les Romains, les plus superstitieux de tous les peuples ; quoiqu'ils croient devoir à leurs dieux l'empire de l'univers qu'ils possèdent, ils renonceront à la créance de leurs aïeux et croiront ce qu'ils ne concevront pas.

Si nous qui avons été élevés dans cette religion, qui avons profité des lumières de tant de grands hommes, lesquels depuis plus de seize siècles nous ont précédés dans l'Église, nous qu'on a accoutumés dès l'enfance à soumettre notre esprit et notre raison ; si, dis-je, nonobstant tout cela nous avons tant de peine à croire,

(1) Texte original : *Idiots*...

si notre raison ne laisse pas de se révolter, si notre esprit se trouble, s'il s'inquiète, s'il se défend si difficilement des doutes et de l'incrédulité : ces philosophes païens accoutumés à ne croire que ce qu'ils voyaient, accoutumés à examiner, à contredire, à pointiller sur toutes choses, qui se faisaient un honneur d'être inébranlables dans leurs sentiments, qui ne se rendaient jamais qu'à des preuves évidentes et sensibles, que lorsqu'ils ne pouvaient plus résister ; pensez-vous qu'ils n'aient eu nulle répugnance à croire des choses si incroyables, à avouer que toute leur théologie était fabuleuse, que jusqu'alors leur philosophie avait erré, et tout cela sans y être forcés par nul raisonnement naturel, sans qu'on leur pût bien faire voir qu'ils s'étaient trompés ? Oui, sans doute, Messieurs, ils ont eu de la peine à croire, ils ont d'abord traité ce nouveau maître de visionnaire et d'extravagant, ils ont reçu ses disciples avec risée, ils se sont récriés, ils ont disputé, ils ont écrit. On ne leur a rien répondu, on s'est contenté de leur dire qu'il fallait croire et ils ont cru sans contredire, sans examiner, ils se sont rendus à telles conditions qu'on a voulu leur prescrire.

Que tous les athées, tous les libertins, tous les hérétiques s'élèvent donc contre ma créance : voilà un argument qui renverse tous leurs sophismes, qui les tourne même à notre avantage. Vous trouvez mille raisons qui semblent combattre nos plus grands mystères. Oui, mais, malgré toutes ces raisons, ils ont été crus ces mystères ; tout l'univers n'a pas laissé de les adorer. Donc il faut dire nécessairement, ou que tous les hommes

ont été surpris, ce *qu'il* (1) est même ridicule de penser, ou qu'ils ont été éclairés d'une raison plus qu'humaine, qu'une vertu surnaturelle les a comme contraints de soumettre leur esprit. De sorte que toutes les difficultés qui arrêtent les incrédules, toutes les absurdités qu'ils croient découvrir dans la doctrine de la foi, tout ce qu'ils y trouvent d'apparentes contradictions, tout ce qui leur paraît nouveau, surprenant, contraire à la philosophie, au sens commun, inconcevable, impossible, leurs plus forts arguments, leurs démonstrations prétendues ; tout cela, bien loin de m'ébranler dans ma créance, m'y confirme davantage et m'y rend inébranlable. J'aurais plus de peine à me soumettre, si j'en avais moins à résoudre ces difficultés ; tous les doutes sont pour moi de nouvelles raisons de croire. Toutes ces difficultés n'ont pas empêché la religion de s'établir, elle n'a pas laissé d'être reconnue de tous les peuples pour la véritable religion, elle a été approuvée, elle a été embrassée de ceux mêmes qui lui avaient opposé ces raisonnements si redoutables, qui en avaient le mieux pénétré la force, qui les avaient mis dans un plus grand jour. Il a fallu la sagesse et la puissance d'un Dieu pour forcer l'esprit de l'homme, indocile et présomptueux comme il est, pour réduire l'orgueil des savants à confesser des vérités qu'ils n'entendaient pas, qu'ils ne pouvaient concevoir, qui, à leur égard, avaient toutes les apparences de l'erreur, et d'une erreur qui n'a rien de plausible, qui n'a pas même les dehors ni la couleur de la vérité.

(1) Texte original : *Ce qui est...*

Mais venons à la morale. On peut dire que c'est ici la pierre de touche. La plupart des hommes suivront aveuglément toute sorte de doctrine, pourvu qu'on leur permette de suivre leurs passions. La licence est une amorce qui ne manque jamais d'attirer des partisans à ceux qui forment de nouvelles sectes. Quand on fait espérer à l'appétit une entière liberté de se satisfaire, il a bientôt séduit la raison et éteint toutes les lumières de l'entendement. Qu'on nous laisse vivre comme nous voudrons; nous croirons aisément tout ce qu'on voudra. C'est ainsi que les nations du monde les plus éclairées et les plus spirituelles sont tombées dans des erreurs très grossières; elles ont adoré des dieux fourbes, des dieux adultères, parce qu'elles étaient ravies de trouver jusque sur leurs autels de quoi justifier les vices auxquels elles avaient plus de pente. C'est pour la même raison que, depuis l'établissement du christianisme, on n'a presque point vu d'hérésiarque qui n'ait eu quelques disciples, parce qu'il n'en est aucun qui, sous prétexte de réformer l'Eglise, n'ait toujours relâché quelque chose de son ancienne sévérité. Mais, si à des dogmes obscurs, incompréhensibles, impénétrables, vous ajoutez des commandements pénibles, une morale véritablement étroite, ce ne sera pas sans doute pour faire de grands progrès; et qui, par cette voie, aurait gagné un grand nombre de sectateurs, (1) pourrait se vanter d'avoir fait un grand miracle. Messieurs, Jésus-Christ s'est servi de cette voie et il a été suivi de tout le monde. Qui a jamais

(1) Texte original : *Il pourrait...*

enseigné une morale plus rigoureuse que la sienne? Quel vice peut-on dire qu'il ait flatté? Est-il quelque passion qu'il ne combatte, qu'il n'aille chercher jusqu'au fond du cœur pour la détruire?

Les hommes sont naturellement superbes : voici une religion qui humilie non seulement l'esprit, en le réduisant à croire sans raisonner, mais encore le cœur, en nous obligeant de nous soumettre à toute puissance réglée, d'obéir aux maîtres les plus vicieux, les plus bizarres, de nous accuser nous-mêmes de nos désordres, d'en souffrir la correction, d'en recevoir la pénitence, de fléchir le genou devant un simple prêtre qui, à la réserve de l'ordre sacré, n'a quelquefois rien que de méprisable en sa naissance et en sa personne, de reconnaître les pauvres pour nos frères, de les honorer comme nous représentant la personne de notre Dieu, de les craindre même comme devant être nos juges. La colère est la plus générale des passions; tout le monde y est sujet et l'on trouve, presque à chaque moment, des occasions qui la réveillent. La nouvelle loi veut qu'on la réprime en toutes rencontres. Elle défend, sous peine de l'enfer, jusqu'aux paroles injurieuses. Si vous avez reçu un soufflet, elle vous conseille de présenter l'autre joue; si l'on vous enlève votre manteau, donnez encore l'habit plutôt que d'en venir à des contestations qui pourraient altérer votre douceur. Cette loi, bien loin d'autoriser la vengeance, condamne les plus légers ressentiments; elle ordonne de pardonner, d'oublier jusqu'aux plus cruels outrages; il faut souhaiter du bien à ses ennemis, leur en attirer du ciel par nos prières. Il faut non seulement

les recevoir après en avoir été offensé, mais encore les prévenir, s'il est nécessaire, les inviter, les forcer en quelque sorte à une véritable réconciliation. Elle combat l'avarice par l'obligation qu'elle impose de faire l'aumône, par le conseil de la pauvreté effective, par le précepte de la pauvreté d'esprit. Elle attaque l'intempérance du goût par l'abstinence et par le jeûne ; l'incontinence, en la resserrant dans les bornes étroites du mariage, défendant jusqu'aux regards, jusqu'aux désirs, jusqu'aux pensées impures et adultères. Enfin, elle arrache du cœur l'amour de la vie, voulant que nous soyons toujours prêts à mourir plutôt que de renoncer la religion, plutôt que de donner au dehors le moindre signe d'inconstance, quand même on ne serait point changé au fond de l'âme.

Voilà, Messieurs, quelle est la morale de Jésus-Christ. C'est cette morale qui fait encore aujourd'hui tant de peine à nos incrédules. Ils diront ce qui leur plaira pour se défendre ; mais si l'on pouvait consentir à quelque tempérament, si on voulait leur abandonner les mœurs et la discipline, il est certain que bientôt nous n'aurions, ni athées, ni apostats, ni hérétiques. Souffrez donc, s'il vous plaît, que je raisonne ici à peu près de la même manière que j'ai déjà fait en parlant de la créance. Si ces règles font de la peine à ceux qui ont porté le joug dès leurs plus tendres années, comment croyez-vous qu'elles doivent être reçues de tant de peuples infidèles qui sont comme en possession, depuis plusieurs siècles, d'accorder tout à leur sens, qui adorent des dieux vicieux, des dieux qui, bien loin

d'introduire la vengeance et la volupté, les autorisent, les consacrent par leurs exemples? Quelle apparence d'introduire une si grande réforme dans un monde si gâté? N'était-ce pas porter les hommes à ce changement, ne leur fera-t-on pas changer de nature? Cependant, ce changement s'est fait et il s'est fait tout d'un coup. Le christianisme, avec ses dures lois, a été reçu par les peuples les plus voluptueux, les plus mous, les plus superbes, les plus indociles, les plus sauvages, les plus emportés, les plus brutaux. Ces commandements, que nos réformateurs, que nos mauvais chrétiens trouvent impossibles, ont été acceptés des Romains, des Grecs, des Scythes, des Persans, des Indiens, des Égyptiens, des Africains, des Gaulois, des peuples du Mexique et du Canada. Il n'en peut été rebutés par la sévérité de cette morale, elle n'a pas empêché qu'ils n'aient embrassé la foi du Sauveur aux dépens de leurs biens et de leurs vies.

Après cela, dit l'admirable Saint Augustin, quiconque demande encore des prodiges pour croire, (1) est lui-même un prodige, un monstre d'incrédulité de résister après que tout l'univers s'est rendu. *Quisquis adhuc prodigia, ut credat, requirit, magnum ipse prodigium est, qui mundum credentem non credit.* Après un si grand miracle, je ne fais point de difficulté de dire ce que disait Richard de Saint Victor à la vue des autres merveilles qui furent faites à la naissance de l'Église : *Domine, si quod credimus verum est, a te decepti sumus, nam ea quæ*

(1) Texte original : *Il est lui-même.....*

credimus confirmata signis et prodigiis fuere, quæ non nisi per te facta sunt. Seigneur, si je me trompe, je dirai que c'est vous qui m'avez trompé; car la conversion du monde, que ma religion a opérée en si peu de temps, ne peut être l'effet d'une fausse religion, à moins que vous n'ayez prêté vous-même à l'erreur ce secours de votre puissance infinie.

Mais voulez-vous bien, Messieurs, que je vous dise, en passant, ce qui rend ma conscience tout à fait inébranlable? Voulez-vous que je vous dise ce qui m'empêchera toujours non seulement d'hésiter au sujet de la religion chrétienne, mais même de balancer entre les sectes différentes qui la partagent aujourd'hui? C'est cette même morale dont je viens de vous parler. Il me semble qu'à l'heure de la mort, je pourrai dire hardiment à Dieu : Mon Dieu, si j'ai pris le mauvais parti, vous êtes trop bon pour me faire un crime de mon erreur; car enfin, ce n'est pas la plus douce loi que j'ai embrassée. Je trouvais bien mieux mon compte partout ailleurs. Pourquoi me serais-je assujetti à une discipline si gênante, à tant d'observances pénibles, si ce n'avait été par le désir de vous plaire? Pouvais-je craindre les surprises de l'amour-propre dans le choix que je faisais, vu que ce même amour-propre, vu que toutes mes passions s'opposaient à ce choix de toutes leurs forces et que j'aurais pris une autre route, si je les avais écoutées? Je trouvais des religions qui me rendaient le juge de ma créance et qui mettaient par là mon esprit en liberté. J'en trouvais qui dispensaient du jeûne, de la confession, des vœux les plus difficiles,

qui m'exhortaient à rompre mes chaînes et à prendre mes plaisirs. On m'ouvrait un chemin qui me devait conduire au ciel par la seule foi, sans qu'il fût nécessaire d'employer mes biens, d'user mes forces et ma vie en la pratique des bonnes œuvres. Je trouvais des docteurs qui donnaient tout à la grâce, qui, en me privant de l'usage de la liberté, me donnaient, à vrai dire, une liberté entière de tout faire. J'ai appréhendé d'entrer dans ces voies, parce que je me sentais porté à à les suivre par la pente de la nature : j'ai suivi la plus étroite, celle qui m'engageait à une plus grande vigilance, à une vie plus mortifiée, plus semblable à celle des saints, plus semblable à la vôtre, ô mon Rédempteur ! Serait-il possible que vous me damnassiez pour cela, pour avoir préféré ce qui me faisait le plus de peine ? *Domine, si quod credimus error est, à te decepti sumus.* Oui, mon Dieu, si j'avais erré, je serais tombé dans un piège que vous-même m'aviez tendu. Vous aviez dit que le chemin étroit était celui qui menait au ciel; et il est tout visible que c'est ce chemin que j'ai tenu. Passons à la seconde partie.

SECONDE PARTIE

La religion chrétienne s'est donc répandue dans tout l'univers, quelque incroyable que fût sa croyance, quelque impossibles que parussent ses préceptes. Quand, pour faire un si grand progrès, et surtout en très peu de temps, tous les moyens humains auraient

été employés, ce serait toujours un grand miracle. Le grand Alexandre ne se rendit maître, en dix ans de guerre, que d'une partie de l'Asie, et il mena à cette entreprise les meilleures troupes qui soient jamais sorties de la Grèce; cependant on ne laisse pas de regarder Alexandre comme un homme tout extraordinaire et l'histoire de cette conquête a paru si surprenante à quelques-uns qu'ils l'ont voulu faire passer pour une fable. Comment est-ce que la Terre promise fut subjuguée par les Israélites. Ne livrèrent-ils pas des batailles, ne donnèrent-ils pas des assauts, ne mirent-ils pas en usage, et la force, et l'artifice? Leur armée n'était-elle pas composée de six cent mille combattants? Et néanmoins toute l'Ecriture crie au miracle : c'est le doigt de Dieu, c'est la main, c'est le bras du Tout-puissant qui s'est signalé dans la réduction de cette belle province : *Dextera Domini fecit virtutem; dextera Domini confregit inimicos, in manu potenti et in brachio excelso.* Quand donc, pour fonder le royaume de Jésus-Christ, on se serait servi des mêmes moyens, ne serait-ce pas toujours un grand miracle, qu'un seul homme eût soumis à sa loi toutes les monarchies du monde, qu'il fût venu à bout de se faire honorer, de se faire craindre, de se faire aimer de tout l'univers? Si c'était là l'effet, ou de la conduite, ou du courage, ou de l'éloquence d'un homme, qui ne dirait que cet homme serait un prodige d'éloquence, un prodige de valeur et de sagesse?

Mais que doit-on penser, que peut-on dire, quand on fait réflexion que ce dessein a été exécuté sans pas un

de tous ces moyens? Oui, Messieurs, Jésus-Christ a aboli toutes les religions les plus anciennes, il en a substitué une nouvelle à leur place, il a imposé un joug pesant à toute la terre, il s'est fait adorer d'un pôle à l'autre, il a soumis tous les souverains à un pauvre pêcheur qu'il lui a plu choisir pour son lieutenant, il a fait la capitale de son empire la capitale du monde, tout cela sans armes, sans finances, sans intrigues, sans ruse, sans appui, sans le secours, ni de la politique, ni de nulle autre science humaine. Pour un dessein si vaste et si difficile, on a choisi douze personnes de la lie du peuple, qui n'ont, ni biens, ni autorité, ni crédit, ni lettres, ni éducation, ni aucun talent naturel : voilà toutes les forces de ce nouveau conquérant.

Voyez-les s'il vous plaît, sortir du Cénacle, ces douze disciples, et se mettre en chemin pour soumettre toutes les nations à la croix. Quelles risées n'exciteraient-ils pas, s'ils publiaient le dessein qui les tire de leur solitude? Vous partez pour aller détruire l'idolâtrie. Quoi! dans Athènes, dans Alexandrie, à Syracuse, à Carthage, dans Rome même aux yeux de ces redoutables maîtres du monde! Pauvres gens! Et où sont vos troupes? Nous ne sommes que douze en tout. Vos armes? Celui qui nous envoie ne veut pas que nous portions même des bâtons pour nous défendre? Vous voulez donc tout emporter à force d'argent? Nullement, nous sommes pauvres : nous avons fait notre petite provision pour aujourd'hui, mais nous ne savons pas de quoi nous vivrons demain. Etes-vous fort versés dans la science du discours? Nous parlons notre langue

naturelle, comme des gens de notre condition la peuvent parler; mais pour celle des pays où nous allons, nous l'ignorons entièrement. Quelle simplicité, quelle extravagance! Cependant, Messieurs, ces *ignorants* (1), ces extravagants se partagent toute la terre, ils la parcourent d'une extrémité à l'autre, et la voilà toute chrétienne : ce n'est plus qu'une seule église, ce n'est plus qu'une grande monarchie.

Je demanderais volontiers à ces grands génies qui se piquent de rendre les véritables raisons de tous les événements, de découvrir tous les ressorts dont on se sert pour avancer les plus grandes et les plus secrètes entreprises, je leur demanderais volontiers à quelle cause naturelle ils peuvent attribuer l'établissement de cette Église : *Super quo bases illius solidatæ sunt; aut quis demisit lapidem angularem ejus?* Sur quels fondements, par quelles machines un si merveilleux édifice a-t-il été élevé ? Qu'on cherche dans toutes les histoires, et profanes, et sacrées, qu'on fouille dans tous les monuments les plus curieux pour découvrir, s'il est possible, dans cet établissement quelque trace de prudence ou de force humaine ? Parlez, Politiques, vous qui prétendez réduire toutes choses à vos règles, sur quelle base le trône de ce pêcheur est-il appuyé ? *Super quo bases illius solidatæ sunt?* Pour peu qu'on veuille rechercher la naissance des plus grands empires, on trouve aisément la source de leur grandeur. On voit comment c'est que Mahomet a mis en vogue son

(1) Texte original : *Ces idiots...*

Alcoran. Il a eu à faire à des gens grossiers et sans lettres, il a prêché les armes à la main un évangile tout conforme aux désirs de la nature. Je ne parle point des hérésies qui ont attaqué le christianisme : on connaît leurs auteurs, on n'ignore pas les moyens qu'on a employés pour leur donner du crédit. Je ne vois pas que jusqu'ici on ait lieu de faire passer leurs progrès pour des miracles. Mais dans la propagation de la foi de Jésus-Christ, encore une fois, quels secours a-t-on tiré, ou de la sagesse, ou de la puissance du monde?

Il a donc fallu qu'un pouvoir infini s'y soit employé, qu'une main divine ait achevé un si grand ouvrage : *Dextera Domini fecit virtutem.* En effet, Messieurs, cette main divine a paru tout visiblement. Nos annales sont remplies des merveilles qui ont opéré la conversion des gentils : ce ne sont partout que guérisons de malades, que résurrections de morts, que tempêtes, ou émues, ou calmées au gré des apôtres ; une même langue est entendue de cent peuples différents ; tous les oracles deviennent muets à l'arrivée d'un prédicateur évangélique ; tous les démons sortent des corps au seul nom de Jésus-Christ ; les idoles et les temples mêmes tombent par terre à la prière d'un simple chrétien ; les lions affamés révèrent les martyrs qu'on leur donne en proie ; le feu respecte les vierges et consume les païens qui l'ont allumé ; un juge perd la parole en voulant prononcer une sentence ; un autre devient aveugle ; un autre est saisi par un démon ; un autre tombe mort de dessus le trône. Voilà, Messieurs, ce qui a forcé l'univers à croire ce que nous croyons : voilà les arguments dont

on s'est servi pour convaincre les infidèles : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis.* Que si vous me dites que c'est justement de la vérité de ces miracles que vous doutez, je consens que vous demeuriez dans votre doute, je veux même qu'il vous soit permis de croire absolument qu'il ne s'est rien fait de tout cela. Le grand miracle que je prêche devient encore plus grand par votre incrédulité. Car, ne serait-il pas encore plus surprenant, dit Saint Augustin, si on avait pu porter tous les hommes à croire des choses si obscures, à en espérer de si grandes, sans le secours de nul miracle? *Esset autem omnibus signis mirabilius, si ad credendum tam ardua, ad operandum tam difficilia et ad sperandum tam alta, mundus absque mirabilibus signis inductus fuisset.* Il me suffit qu'on reconnaisse, ce dont personne ne saurait disconvenir, que nul moyen humain n'a été employé à l'établissement du christianisme. Ce n'est pas encore assez : je m'en vais vous faire voir qu'il s'est établi par tout ce qui semblait le plus propre pour le détruire. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE

Ceux qui ont lu l'histoire ecclésiastique, avec quelque soin, ont pu observer, dans la plupart des hérésies qui se sont élevées contre l'Église, deux choses assez remarquables : la première, que leurs auteurs ont tous été éloquents et qu'ils ont tâché d'avoir des disciples savants

en l'art de parler; la seconde, qu'ils ont presque tous décrié le célibat et ont été les ennemis, ou déclarés, ou du moins secrets, de la chasteté. Parmi les raisons qu'on peut rendre de cette conduite, on peut dire qu'en cela ils ont pris les deux moyens les plus sûrs pour augmenter le nombre de leurs sectateurs, l'éloquence, qui attire les esprits, et l'incontinence, qui multiplie les corps.

Mais voyez, je vous prie, chrétiens Auditeurs, combien les voies de Dieu sont éloignées de celles des hommes, et apprenez, en même temps, à discerner les religions par leurs véritables caractères. Jésus-Christ, pour arriver au même but, prend des routes tout opposées : la simplicité et la chasteté. Pour la première, il veut que ses apôtres aillent annoncer l'Évangile aux nations du monde les plus savantes, qu'ils le prêchent dans les cours les plus polies et, comme si ce n'était pas assez de les avoir choisis ignorants, il leur défend encore d'user de préparation, de prévoir les choses qu'ils ont à dire. L'Évangile même, qui contient toute la philosophie et toutes les maximes du Sauveur, qu'est-ce qu'il a de brillant ou d'emphatique? Qu'a-t-il de semblable aux livres des orateurs et des philosophes? Quand on voudrait se négliger à dessein, qu'on s'appliquerait à rejeter tous les ornements du discours, pourrait-on jamais parler aussi simplement que ce saint livre est écrit? Ne semble-t-il pas avoir été dicté par la simplicité même? N'est-ce pas une chose bien digne d'admiration que le Verbe Éternel, la Parole substantielle de Dieu, ayant à se faire entendre aux hommes, ait choisi un style si éloigné du faste et de l'artifice des orateurs, si éloigné

même de la grandeur et de la sublimité du style de ses prophètes. Cependant, Messieurs, ce livre a enseveli, et Platon, et Aristote; il a triomphé de l'art de l'éloquence de tous les sophistes grecs et latins; il s'est rendu maître de tous les esprits et de tous les cœurs.

Pour la continence, non seulement Jésus-Christ a été plus pur que les anges, non seulement tous les apôtres ont été chastes depuis leur vocation; mais il a conseillé cette chasteté à tous les fidèles. Il envoie de temps en temps comme des colonies de chrétiens pour peupler les solitudes; mais ce sont des colonies de vierges qui s'engagent à vivre chastement jusqu'à la mort, et cette chasteté, qui semble être un obstacle à leur multiplication, n'a pas empêché que dans le seul désert de la Thébaïde on n'ait compté, pour une fois, douze mille solitaires, tous enfants d'un même père qui les avait engendrés en Jésus-Christ. Voyez comme chaque fondateur d'ordre laisse le monde rempli de sa postérité? N'est-ce pas une chose merveilleuse que les seuls enfants du grand Saint Benoit aient eu, en même temps, jusqu'à cinquante-deux mille monastères et, dans quelques-uns de ces monastères, plus de deux mille religieux, sans compter quinze mille maisons de filles qui professaient la même règle!

La chasteté n'est pas un fort bon moyen pour multiplier les hommes, mais la mort est un moyen infaillible pour en diminuer le nombre. Cependant la mort fait un effet tout contraire en faveur de Jésus-Christ; elle devient féconde et l'on peut dire qu'elle a été la mère et la nourrice du christianisme. Vous savez, Messieurs, que, dans

toutes les grandes entreprises, le chef est comme l'âme de laquelle tout dépend; que, quelques préparatifs qu'on ait faits, quelques mesures qu'on ait prises pour l'exécution, si celui qui en est l'auteur vient à manquer, tout est perdu, tout fond, tout se dissipe en un moment. Pour la fondation de la monarchie chrétienne, c'est tout le contraire : si le chef ne meurt, et s'il ne meurt avec infamie, rien ne s'exécutera; c'est en se livrant soi-même à ses ennemis, c'est en se laissant crucifier qu'il prétend venir à bout de tous ses desseins : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.* Ne soyez point troublés, mes Disciples, du peu de fruit que j'ai fait jusqu'ici par mes prédications et par mes miracles; les choses n'iront pas toujours avec tant de lenteur? Ayez un peu de patience, il me reste un moyen sûr et infaillible pour attirer à moi tous les hommes. Quel est donc ce moyen? C'est ma mort : *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum.* En effet, jusqu'à la mort du Fils de Dieu, les prêtres et les pharisiens s'étaient opposés avec succès au progrès de la nouvelle doctrine. Mais le Maître est-il crucifié, c'est un torrent qui s'enfle tout d'un coup, qui emporte toutes les digues, qui se répand avec impétuosité et qui inonde toute la terre. Il est donc vrai que la mort a donné la naissance à la religion chrétienne. Voulez-vous voir comment elle lui a donné accroissement?

Cette religion n'a pas plus tôt paru dans le monde que le monde entier s'est élevé contre elle pour la détruire. On a crié de toutes parts comme au feu; on a fait couler partout des fleuves de sang pour étouffer

cette étincelle qui venait comme de sortir des cendres de Jésus-Christ. Le feu n'a pas laissé de s'allumer aux quatre coins de la terre. Saint Augustin compte jusqu'à quatorze grandes persécutions dans les deux premiers siècles de l'Eglise. Elle en a souffert une de la part des Juifs, dix sous les empereurs de Rome, une sous Julien l'Apostat, une autre sous Valens et la dernière dans la Perse sous le roi Sapor : c'est-à-dire que, durant plus de deux cents ans, quiconque voulait embrasser la foi de Jésus-Christ devait se résoudre à perdre les biens, les emplois, les honneurs, la liberté et même la vie. Tous les apôtres, les premiers disciples du Sauveur furent d'abord emportés par cette tempête ; ils moururent tous en diverses parties du monde. La religion, dont ils étaient comme les colonnes, selon toutes les apparences devait expirer avec eux. Toutefois, la tyrannie n'est pas encore satisfaite. Après avoir tué les pasteurs, on se jette avec furie sur le troupeau, on n'a égard, ni à la qualité des personnes, ni à leur sexe, ni à leur âge. Les gouverneurs de provinces, les juges particuliers de toutes les villes ont des ordres si exprès et si pressants qu'ils n'oseraient pardonner même à leurs enfants ni à leurs femmes. Toutes les prisons sont pleines de nouveaux baptisés. On ne voit qu'échafauds dans toutes les places publiques ; on les immole par centaines et par milliers ; toute la terre est comme noyée dans leur sang ; en voilà jusqu'à treize millions qu'on a fait mourir pour la même cause. Quel effet a produit un si grand carnage ! *Quo plus sanguinis effusum est, hoc magis ac magis efforuit multitudo fidelium.* Plus la persécution est

violente, plus l'Eglise s'étend et se multiplie : bien loin de fuir la mort, on y court de toutes parts ; les enfants se dérobent du sein de leurs mères, les mères y portent elles-mêmes les enfants ; on dirait que les supplices, inventés pour pervertir les fidèles, sont pour les idolâtres un attrait au christianisme ; on veut être chrétien pour être déchiré, pour être brûlé, pour mourir avec les chrétiens. Ce n'est point, ni par la vertu de la parole divine, ni par l'éclat des miracles que la religion se répand ; c'est par la mort de ceux qui l'embrassent. La seule vue d'un martyr souffrant convertit plus de païens que ne ferait la prédication d'un apôtre confirmée par la résurrection d'un mort.

Messieurs, cela alla si avant, et nos propres ennemis en furent si convaincus, que, pour arrêter les conversions innombrables qui se faisaient en ces rencontres, les tyrans furent souvent contraints de donner des bornes à la cruauté, d'abréger les supplices ou même d'en ôter la vue au peuple ; et, tout cela ne pouvant encore empêcher que le nombre des adorateurs de Jésus-Christ ne s'accrût à mesure qu'on le diminuait, il fallut enfin céder le champ de bataille et faire cesser ces cruelles persécutions. Que faisons-nous, se dirent-ils enfin à eux-mêmes, au rapport de Saint Augustin, que faisons-nous ? Est-ce que nous prétendons dépeupler tout l'univers ? Ne voyons-nous pas qu'il faudra détruire tout le genre humain, si nous voulons abolir le nom de Jésus ? Ne voyons-nous pas que plus nous sacrifions de ses sectateurs, plus il en renaît comme de leurs cendres ? *Nos occisuri sumus genus humanum : tot millia hominum*

qui credunt in hoc nomine si occiderimus, nullus pene in terra remanebit.

Quel miracle, chrétienne Compagnie! Un petit grain qu'on vient de semer n'a pas plus tôt germé sur la terre que ce germe est assailli par les vents, par la grêle, par la gelée, et il ne laisse pas de croître, de pousser un tronc et des branches, de se couvrir de feuilles et de se charger de fruits. A peine ce nouvel arbre est-il formé qu'on met la cognée à la racine, qu'on le taille, qu'on le coupe de toutes parts; on y applique le feu, on allume autour un bûcher capable de consumer une forêt tout entière; et cet arbre ne laisse pas de subsister. Que dis-je, il subsiste? Il se fortifie sous les grands coups qu'on lui donne, il se nourrit dans ce feu, dans cet incendie, il y croît de telle sorte qu'en peu de temps il peut donner retraite à tous les oiseaux du ciel et couvrir toute la terre de son ombre. Les tyrans ont péri malheureusement, les empereurs sont morts, les empires mêmes sont tombés; nul soin, nulle force ne les en a pu garantir; et l'Église, qu'ils ont si cruellement persécutée, à la ruine de laquelle ils ont travaillé avec tant d'ardeur, durant tant d'années, l'Église, dis-je, fleurit au milieu de tant de ruines; elle triomphe et triomphera éternellement!

Courage donc, chrétiens Auditeurs. Nous n'en pouvons pas douter, nous sommes dans la bonne voie. Marchons avec confiance, faisons généreusement tout ce que l'on nous ordonne. Ne craignons point de perdre le fruit de nos peines; le Dieu que nous servons est le véritable Dieu; il saura nous récompenser. Il faut beau-

coup prier, beaucoup jeûner dans notre religion ; c'est quelque chose de bien dur que de confesser ses péchés, de pardonner à son ennemi, de fuir les occasions, de dompter la chair par la pénitence ; il est difficile d'être chaste jusque dans le cœur et dans la pensée. Mais aussi, quelle consolation de penser qu'on nous tient compte de tout cela, que nous avons un grand Maître, un Maître libéral et magnifique, qui n'oublie rien et qui rend le centuple de tout ce qu'on abandonne pour son amour ! *Beatus populus cujus est Dominus Deus ejus !* Heureuse la nation qui a pour Dieu le Seigneur de toutes choses.

Pauvres infidèles, qui que vous soyez, qui n'êtes pas dans la bergerie de Jésus-Christ, vous avez beau multiplier vos jeûnes et vos aumônes. Quelque réglée, quelque austère même que soit votre vie, quelque violence que vous vous fassiez, soit pour éviter le mal, soit pour pratiquer le bien, ce sont toutes peines perdues pour vous. Tout sarment retranché du cep ne saurait vous donner de bon fruit ; il n'est bon qu'à être coupé et mis au feu. Mon Dieu, que nous vous sommes obligés de nous avoir fait naître ou de nous avoir ramené dans votre Église ! Non, sans doute, nous ne vous en remercions, ni assez souvent, ni avec assez de tendresse. Tout ce qu'il y a à craindre pour nous, c'est que nous ne soyons infidèles au milieu du christianisme. Pour être fidèle, il ne suffit pas de croire ; il faut que notre foi soit ferme, qu'elle soit, pour ainsi dire, universelle ; qu'elle embrasse tout ce qu'il nous est ordonné de croire. Il y en a plusieurs, même parmi les chrétiens, dont la foi est chancelante, qui ne

croient qu'à demi, qui doutent, qui font même gloire de douter, qui osent publier et soutenir les vaines raisons qu'ils croient avoir d'être incrédules ; gens, pour la plupart peu savants, et, si je ne trompe, fort corrompus, qu'il est par conséquent difficile de convertir, parce qu'ils n'ont pas assez de lumières pour apercevoir leurs erreurs et qu'ils ont trop d'intérêt, à cause de leur mauvaise vie, à les prendre pour des vérités. Mais, certainement, il faut être bien mal établi dans la foi pour être ébranlé, ou par les sentiments, ou par les discours de ces sortes de personnes.

Je suis bien malheureux, si le témoignage d'un tel homme, et d'un homme peu réglé dans ses mœurs, peu versé dans la science des choses divines, balance dans mon esprit l'autorité des Athanases, des Cypriens, des Chrysostômes, des Basiles, des Jérômes, des Augustins, des Ambroises, des Grégoires, des Cyrilles, des Épiphanes ; si l'incrédulité d'un débauché fait sur moi plus d'impression que la foi de tant de martyrs, de tant de docteurs, de tant de peuples et de tant de siècles. Il y en a d'autres en qui la foi est ferme, mais stérile, qui mènent une vie de païen au milieu de l'Église, qui se damnent avec des lumières qui pourraient sauver un peuple entier d'idolâtres : *Qui dicit se nosse Deum, et mandata ejus non custodit, mendax est,* dit Saint Jean : Celui qui dit qu'il connait, qu'il adore le vrai Dieu, et qui ne garde pas ses commandements, ou il vous trompe, ou il se trompe lui-même. Que vous servira votre foi, chrétiens Auditeurs, que vous servira-t-elle au jour des vengeances, si ce n'est à vous condamner ? Qu'aurez-

vous à répondre à votre Juge, quand, d'un côté, il vous fera voir ce que vous avez cru, et, de l'autre, comment vous avez vécu ? Vous espérez peut-être que la fermeté de votre foi couvrira les désordres de votre vie. Mais, le contraire arrivera ; les dérèglements de votre vie découvriront la faiblesse de votre foi. Vous avez cru qu'il y avait un enfer ; cependant vous n'avez pas daigné faire pénitence de vos péchés. Si les infidèles avaient été dans cette croyance, ils se seraient couverts de cendres et revêtus de cilices : *In cinere et cilicio pœnitentiam egissent.* Vous avez cru que Jésus-Christ était votre Dieu : et vous l'avez crucifié en vos frères que vous avez haïs, que vous avez affligés, que vous avez dépouillés, que vous avez déshonorés ; vous l'avez crucifié en vous par vos sacrilèges et par vos impuretés, par la profanation de son corps et par la prostitution du vôtre. Si les Juifs avaient eu la même pensée du Sauveur du monde, ils ne l'auraient jamais crucifié : *Si cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent.* C'est pourquoi ils auront quelque excuse au jour du jugement, au lieu que vous n'en aurez aucune. Vous serez condamné par ceux-là mêmes qui ont condamné le Fils de Dieu.

Enfin, il est des chrétiens, dont la foi est comme bornée, lesquels ne croient pas également toutes les vérités que l'Évangile nous enseigne. Ce désordre est encore plus universel que les deux précédents et il est certain qu'il ne peut subsister avec la véritable foi catholique, qui demande une égale soumission d'esprit pour tous les points qu'elle propose. Savez-vous bien, chrétiens Auditeurs, que Jésus-Christ est dans les pauvres, que

c'est l'honorer que de les honorer, qu'on le soulage en les soulageant; en un mot, qu'il met sur son compte tout le bien et tout le mal que vous leur ferez? Cela est aussi vrai qu'il est vrai que le corps de Jésus-Christ est dans le Saint Sacrement de l'autel. Mais vous ne le croyez pas également, il est aisé de vous en convaincre. Vous croyez que Jésus-Christ est au Saint Sacrement : j'en suis témoin. Cette assiduité à lui venir faire votre cour, cette posture humiliante, en laquelle vous assistez à la messe, cette modestie, ce respect, cette ferveur avec laquelle je vous vois approcher de la sainte table ne me permettent pas d'en douter. Si vous croyiez qu'il est dans les pauvres, vous en useriez à peu près de la même manière à leur égard, vous les honoreriez, vous auriez du respect pour leurs personnes, pour leur pauvreté même; du moins, vous ne les mépriseriez pas, vous auriez de l'empressement à les visiter et à les servir. Le Sauveur a dit que c'est être heureux que d'être persécuté, que de vivre dans l'affliction et dans les larmes : que ceux qui jouissent des biens et des plaisirs de la vie, quoiqu'ils en pensent, sont effectivement malheureux et dignes de compassion. Cela est aussi vrai, comme il est vrai que Marie est Mère de Dieu, qu'il y a un Dieu en trois personnes. Mais, hélas! qu'il s'en faut bien que vous n'en soyez également persuadés! Si vous le croyiez, on ne vous verrait pas si abattus dans l'affliction, si désolés dans la pauvreté; vos discours, vos actions, votre empressement à amasser du bien, votre passion pour tous les plaisirs, pour tout ce qui est, ou agréable, ou commode à la nature, ne fait que trop voir que vous

êtes persuadés du contraire. Cependant c'est là un article de notre foi : *Domine adauge nobis fidem :* Seigneur, augmentez en nous la foi, fortifiez-la contre la faiblesse de notre esprit, fortifiez-la contre les fausses raisons des incrédules; fortifiez-la, Seigneur, contre l'orgueil et la présomption des libertins. Ne permettez pas que nous hésitions jamais à croire tout ce que vous avez révélé à votre Église, puisque le moindre doute contre un seul point nous rend infidèles, nous égale aux hérétiques : *Adauge nobis fidem.* Vivifiez cette foi et la rendez capable de produire des fruits dignes d'elle. Que me sert-il de croire que la foi est morte sans les œuvres, si je néglige de faire les œuvres d'une foi vive et animée par votre amour? *Adauge nobis fidem.* Étendez cette foi, afin qu'elle embrasse avec ardeur non seulement les vérités qui humilient l'esprit, mais encore celles qui purifient le cœur; celles qui combattent les passions, qui sont contraires aux jugements que font les hommes des biens, des honneurs et des plaisirs de la terre. Enfin, Seigneur, donnez-nous une foi parfaite, afin qu'elle allume en nous cette parfaite charité qui est le caractère d'un parfait chrétien, afin qu'ayant cru parfaitement en vous, que vous ayant parfaitement aimé en cette vie, nous vous voyions et nous vous aimions éternellement en l'autre. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit.

XLIV^e SERMON

SERMON

POUR

LE III^e DIMANCHE DE L'AVENT

Fait à l'occasion de l'abjuration du Calvinisme par une personne de qualité et toute sa famille (1).

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum : Tu quis es ?

Les Juifs envoyèrent des prêtres et des lévites à Saint Jean pour lui faire cette demande : Qui êtes-vous ?

(*S. Jean*, c. 1.)

Dieu attend une très haute perfection de ceux qui portent le nom de chrétien ; ils doivent aussi s'attendre à de très grands châtiments, s'ils n'en n'ont que le nom.

Dans l'évangile qu'on lut à la messe dimanche dernier nous remarquâmes que Saint Jean-Baptiste envoyait ses

(1) Prêché en 1677.

disciples à Jésus-Christ pour savoir de lui-même ce qu'il était et s'il voulait être reconnu pour le Messie. Dans l'évangile d'aujourd'hui je trouve qu'on vient à Saint Jean de la part de la Synagogue, qu'on le prie de se déclarer lui-même. Le Sauveur du monde répondit à cette demande par des actions si extraordinaires et si divines qu'il ne pouvait rester aucun doute à ceux qui l'interrogeaient. Allez, dit-il, à ces deux disciples; retournez à votre maître et, pour toute réponse, faites-lui le récit des choses dont vous avez été témoins : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent, on prêche les pauvres : *Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur.* Saint Jean, au contraire, pour satisfaire au désir des prêtres, dit qu'il n'est autre chose qu'une voix qui crie dans le désert : *Ego vox clamantis in deserto.* Pour nous accommoder à la cérémonie qui nous avait attirés dans ce saint lieu, nous répondîmes, la dernière fois, de la part de Jésus-Christ, aux doutes que les chrétiens de ce siècle pourraient avoir contre sa divinité, et, s'il vous en souvient, Messieurs, ce fut par des œuvres que nous répondîmes, ce fut par le chef-d'œuvre du Fils de Dieu. Que si, aujourd'hui, l'on s'adresse à nous et qu'on nous oblige de nous définir nous-mêmes, de dire ce que nous sommes, *Tu quis es*, quelle sorte de réponse aurons-nous à faire ? Si le nom de chrétien n'est autre chose qu'un nom, qu'une parole qui ne signifie rien, qui ne suppose rien de réel, je puis dire que je suis chrétien. Si l'on me demande des œuvres et que cette qualité que

je m'attribue en demande effectivement ; si être chrétien, c'est suivre les exemples de Jésus-Christ; si c'est vivre selon les maximes de l'Évangile, je ne suis qu'une ombre, qu'un fantôme de chrétien, je ne suis qu'un chrétien de nom. Mais serait-il bien possible, chrétienne Compagnie, que le nom de chrétien, ce nom si saint, si vénérable autrefois aux ennemis même du christianisme, si terrible aux démons et à leurs impies adorateurs, ne fût qu'un nom vide, qu'un vain titre qui n'imposât nulle obligation à ceux qui le portent? C'est un point que j'ai dessein d'examiner en cette occasion. Après avoir montré que le christianisme est la véritable religion, il est, ce me semble, assez à propos de voir quel est le véritable christianisme. Demandons au Saint-Esprit qu'il nous daigne inspirer des pensées dignes d'un si grand sujet et, pour les obtenir, employons l'intercession de notre Mère : *Ave Maria.*

Ce fut une erreur qui s'éleva dans l'Église, dès la naissance de l'Église même, que, quelque déréglée que fût la vie, pour être sauvé il suffisait d'être chrétien. Les Nicolaïtes et les disciples de Simon le Magicien furent les premiers qui osèrent se déclarer pour ce dogme impie, et, soit que, depuis ce temps-là il eût toujours eu des partisans jusqu'au siècle de Saint Augustin ou qu'alors il fût réveillé par de nouveaux hérétiques, ce Père le réfuta par un livre exprès, que nous avons parmi ses autres ouvrages et qui porte pour titre : *De la Foi et des Bonnes œuvres.*

Je ne sais s'il y eut jamais d'hérésie moins plausible

que celle-là. Car, quelle apparence que le Fils du Père Éternel fût venu parmi les hommes pour les porter au relâchement et pour les entretenir dans leurs désordres sous espérance d'impunité? Donc la nouvelle loi bien loin d'imposer de nouvelles obligations, dispenserait des obligations les plus anciennes, les plus naturelles? Il suffirait de ne rien faire pour être chrétien, il suffirait même d'être chrétien pour avoir la liberté de tout faire? On est trop éclairé, en ce siècle, pour se laisser surprendre à une doctrine qui autorise si visiblement le libertinage. Mais, mon Dieu, la manière dont nous vivons n'autorise-t-elle point, en quelque sorte, cette pernicieuse doctrine? Nos sentiments sont conformes à la vérité, le Seigneur en soit loué éternellement; mais ne pourrait-on point tirer de notre conduite des conséquences fort opposées à nos sentiments? Je m'en vais vous montrer, chrétiens Auditeurs, que, bien loin qu'un homme qui fait profession du christianisme puisse, ou se dispenser de faire le bien, ou prétendre de faire le mal impunément, cette religion, au contraire, l'engage à une très haute sainteté et l'expose à de très grands châtiments pour sa négligence. Ce sera dans le premier point que je vous montrerai ce que Dieu attend de ceux qui ont le nom de chrétien ; et, dans le second, ce que doivent attendre de Dieu ceux qui n'en ont que le nom. Ce sera le sujet de ce discours.

PREMIER POINT

On demande dans l'École, savoir si le Verbe Éternel se serait fait homme, quand même Adam n'aurait pas péché. Il y a des Docteurs qui disent que oui, il y a même des Pères qui sont de ce sentiment; et je vous avoue que je me sens extrêmement porté à le croire. Car enfin je ne saurais me persuader que le Seigneur eût voulu priver l'homme innocent de la plus grande de toutes les grâces, ni se priver lui-même de la plus grande gloire qu'il pouvait avoir hors de lui-même. Quoiqu'il en soit, il est certain que la Rédemption des pécheurs n'a pas été le seul motif de l'Incarnation du Verbe. Il s'est fait homme pour montrer aux hommes le chemin de la sainteté; il s'est fait homme, dit Saint Augustin, pour rendre visible aux hommes la règle de toute vertu qui est Dieu même. Saint Paul dit que le Fils de Dieu s'est revêtu de notre chair pour se former de véritables adorateurs, pour se faire une Église qui lui fit plus d'honneur que la Synagogue, qui fût exempte de toute tache, à qui on ne pût pas reprocher le moindre défaut : *Ut exhiberet sibi gloriosam Ecclesiam non habentem maculam neque rugam.* Son intention a été de se choisir un peuple qui le consolât de l'ingratitude du peuple Juif, un peuple qu'il pût aimer sans réserve, qui fit profession de toutes sortes de vertus. C'est le même Saint Paul qui nous en assure : *Ut mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum.* Or ce nouveau

peuple, ce peuple qui doit être l'objet des complaisances de Dieu, qui doit être sa gloire, sa couronne, toute sa joie, ce sont les chrétiens. Non seulement il s'est fait homme en partie pour former ce peuple, mais c'est uniquement pour cela qu'il a fait et qu'il a souffert tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert étant homme. C'est pour faire des chrétiens qu'il est né pauvre et dans une étable, qu'il a mené une vie fort retirée, qu'il l'a passée toute entière en veilles, en jeûnes, en prières ; c'est dans cette vue qu'il a prêché, qu'il a fait un million de miracles, qu'il s'est exposé aux persécutions, qu'il a souffert des perfidies, des outrages, des confusions horribles, *de* cruels supplices (1), une mort ignominieuse. Rien de tout cela n'était nécessaire pour effacer le péché originel : un soupir, une larme pouvait suffire. Mais croirez-vous bien qu'après tout cela le chrétien qu'il méditait n'était encore qu'ébauché ? Pour lui donner toute sa perfection, il a fallu non seulement que Jésus-Christ soit ressuscité, mais que, remontant au ciel, il ait laissé sur la terre des bains de son propre sang pour laver cet homme, qu'il y soit demeuré lui-même pour le nourrir de sa propre chair, qu'il y ait envoyé le Saint-Esprit pour s'unir à lui, pour lui servir comme d'âme, pour rendre toutes ses actions surnaturelles, pour le rendre lui-même tout divin : *Ut mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum.*

Lorsqu'après ces réflexions je jette les yeux sur la

(1) Texte original : *Des cruels supplices.....*

plupart des personnes qui composent aujourd'hui le christianisme, hélas ! dis-je en moi-même, est-il possible que ce soit-là cette nation choisie, la gloire du Verbe Incarné, son chef-d'œuvre, le fruit de ses souffrances, l'objet de tant de soins et de tant d'empressements ! Quoi ! pour faire un chrétien, un Dieu est descendu du ciel, il s'est humilié, il s'est anéanti, il a souffert, il est mort : et ce chrétien n'est autre chose qu'un avare, qu'un joueur, qu'un emporté, qu'un homme de plaisir et de bonne chère, qui de temps en temps vient bailler, vient s'ennuyer, vient, peut-être, causer et nous scandaliser à l'église ! Pour faire d'un homme ordinaire un homme chrétien, il faut que Jésus-Christ lui donne une nouvelle naissance au baptême, qu'il l'adopte pour son frère, qu'il le lave dans son sang, qu'il lui souffle non plus un souffle de vie, comme à la création, mais son Esprit saint et vivifiant ; il faut que, pour conserver ce chrétien, il laisse dans son Église des trésors inépuisables de mérites, des sources éternelles de grâces, un sacrifice immortel, des sacrements ; qu'il établisse des prélats, des docteurs, des prêtres, des cérémonies, des prières continuelles : et tout le christianisme se réduira à faire le signe de la croix et à porter un chapelet à la poche ! Pour tout le reste, il n'y aura aucune différence entre un chrétien et un Juif, entre un chrétien et un idolâtre ; ni plus de modestie dans les habits, ni plus de frugalité dans les repas, ni plus de réserve dans les paroles, ni plus d'amour pour Dieu, ni moins d'attache pour les biens, pour les plaisirs de la vie ! N'est-il pas vrai, Messieurs,

que ce serait une chose ridicule, une chose indigne de la grandeur de notre Dieu, que lui, qui n'a dit qu'une parole pour faire le ciel et la terre, pour créer l'homme et même les anges, que Dieu, dis-je, eût fait de si grands frais pour faire un chrétien de cette sorte.

Qu'a-t-il donc prétendu faire, en faisant des chrétiens ? Il est aisé de le voir par la loi qu'il leur a donnée, car il est tout visible qu'il attend du chrétien l'observation de la loi chrétienne, puisque être chrétien et faire profession d'observer cette loi, c'est la même chose. Cette loi, Messieurs, c'est une loi sainte : *Lex Domini immaculata, convertens animas.* David le disait de la loi écrite ; nous avons bien plus de sujet de le dire de la loi de grâce, puisque celle-ci a retranché tout ce que l'indulgence de Moïse avait accordé à la faiblesse et à la dureté des Juifs. Saint Augustin dit que rien ne l'a si fort touché, dans la religion chrétienne, que la pureté de sa morale ; que son esprit n'a pu résister aux miracles de Jésus-Christ, mais que son cœur ne s'est rendu qu'à la sainteté du christianisme. Toute la terre, et même nos plus grands ennemis, ont reconnu cette sainteté ; ils l'ont admirée, ils en ont rendu des témoignages publics, ils ont avoué que, si la plus sainte religion est la véritable religion, celle-ci doit être préférée à toutes les autres.

Cela étant supposé, que la loi chrétienne est une loi vraiment sainte, si nous ne sommes pas saints, pouvons-nous nous flatter d'être chrétiens ? Qu'est-ce qu'une loi sainte, si ce n'est une loi qui commande de vivre fort saintement ? Et qu'est-ce qu'être chrétien, si ce n'est

observer la loi chrétienne ? Dire qu'on peut faire profession du christianisme, et vivre néanmoins selon le monde et se contenter de ne faire pas de grands péchés et ne faire nul effort pour acquérir de grandes vertus, n'est-ce pas démentir tout l'univers qui a jugé qu'il était impossible d'imaginer une loi plus parfaite que la loi chrétienne, c'est-à-dire qui obligeât ses sectateurs à une plus grande perfection ?

Ne sommes-nous pas bien aveugles, chrétiens Auditeurs ? Nous nous vantons nous-mêmes de l'excellence de notre religion, nous reprochons tous les jours à nos hérétiques de ne s'être séparés de nous que pour suivre une loi plus douce, plus imparfaite, plus conforme à la corruption de la nature : et cependant nous ne pouvons pas nous persuader que nous ayons quelque obligation de nous réformer, d'aspirer à une grande vertu, de nous faire violence pour résister aux inclinations de cette nature corrompue ? Certainement, je ne sais si je me trompe, mais, encore une fois, il me semble qu'une loi qui n'oblige à rien n'est pas une loi, qu'une loi extrêmement sainte est celle qui oblige à être extrêmement saint, de même qu'une règle austère est celle qui engage ceux qui la suivent à vivre fort austèrement.

Pour éclaircir entièrement cette matière, faisons, s'il vous plaît, un troisième pas. Il est certain que Dieu attend quelque chose de grand de tous ceux qui portent le nom de chrétien. Il est certain que ce qu'il demande d'eux, c'est qu'ils aspirent à une vie sainte et parfaite. Mais à quelle sainteté, à quelle perfection faut-il qu'ils aspirent ? Je dis, Messieurs, que c'est à la sainteté de

Jésus-Christ même? Pour prouver cette vérité, il n'y aurait qu'à expliquer le mot de chrétien, qui veut dire disciple et imitateur de Jésus-Christ. Mais Saint Paul, écrivant aux Romains, a parlé d'une manière, sur ce sujet, qui ne laisse point de lieu à aucun doute. Il dit que tous ceux qui sont appelés au christianisme ont été destinés à être les images du Fils de Dieu, et, dans son épître aux Galates : Tous ceux d'entre vous, dit-il, qui ont reçu le baptême se sont revêtus de Jésus-Christ : *Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis.* Cette expression mérite bien, ce me semble, d'être remarquée.

Vous savez, Messieurs, que les mêmes actions ne conviennent pas à toute sorte d'habits. Le monde, tout corrompu, tout gâté qu'il est, ne pourrait s'empêcher de blâmer un religieux qui paraîtrait au bal, à la comédie, qui irait en masque avec l'habit de son ordre. Un prêtre est toujours obligé à une grande modestie ; mais, quand il est revêtu des habits sacrés, le moindre regard, le moindre geste qui n'est pas réglé nous choque et nous fait horreur. Un magistrat, un prince en habit de cérémonie est plus réservé que quand il est vêtu en homme privé. Il me semble aussi que, pour toutes personnes, il y a certaines règles un peu plus sévères à observer quand on est en deuil : Or, Messieurs, dès le moment que nous sommes entrés dans l'Église de Jésus-Christ, l'habit dont nous nous sommes revêtus, c'est Jésus-Christ même. Qui peut dire quelle retenue, quelle modestie demande de nous un habit si auguste et si vénérable? *Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis.* Saint Paul ne pouvait, ce me semble, exprimer

plus fortement l'obligation que nous avons tous de nous régler sur les exemples de Jésus-Christ. Un chartreux, en prenant l'habit de Saint Bruno, s'est obligé à vivre à peu près comme Saint Bruno a vécu; une fille, qui porte l'habit de Sainte Thérèse, ne peut se dispenser de marcher sur les traces de sa sainte Mère. Si le Sauveur du monde s'était habillé d'une manière extraordinaire, ceux qui auraient eu l'honneur de porter ce même habit auraient eu un grand engagement à faire une vie toute sainte. Or, Saint Paul nous avertit que le seul nom de chrétien nous y engage encore plus. Ce n'est pas de l'habit de Jésus-Christ, c'est de Jésus-Christ même que nous sommes revêtus, c'est-à-dire que toutes nos actions, toute notre conduite doit représenter la conduite et les actions de cet Homme-Dieu; c'est-à-dire que nous ne pouvons rien faire de tout ce que Jésus-Christ n'aurait pu faire avec bienséance; en un mot, qu'il faut que notre vie soit si conforme à la vie de Jésus-Christ qu'on puisse dire que c'est Jésus-Christ lui-même qui vit en nous.

Vous me direz peut-être que c'est là l'idée d'un religieux plutôt que d'un chrétien ordinaire. Mais non, Messieurs; le Fils de Dieu est un modèle pour toutes sortes de personnes. C'est pour cela qu'il n'a rien voulu avoir de particulier au dehors, qu'il a toujours vécu d'une manière commune, afin qu'elle n'eût rien qui ne pût être imité de tous les états. Il ne s'est point retiré dans le désert dès son enfance, comme Saint Jean; il a passé ses trente premières années dans la maison de son père; il y a pratiqué l'humilité et l'obéissance; il y

a travaillé pour nous porter à fuir l'oisiveté ; il y a donné, de jour en jour, des marques visibles d'une vertu plus parfaite, pour nous apprendre que nous ne devions jamais être contents de nous-mêmes, mais aspirer toujours à une plus grande sainteté. Quand il a commencé à se produire, il ne s'est point habillé de peaux, il ne s'est couvert, ni d'un sac, ni d'un cilice, il a paru en un habit modeste, à la vérité, mais, au reste, tout semblable à ceux qu'on portait ordinairement. Il n'a point affecté, ni la réputation de contemplatif, ni celle de grand jeûneur, ni celle d'un homme qui se consume de pénitences ; il a loué Saint Jean d'avoir pris cette route si épineuse, mais il ne l'a pas suivie ; il a voulu prendre un chemin que personne ne pût s'excuser de prendre après lui. C'est pourquoi il s'est contenté de faire éclater en toutes rencontres une humilité, une douceur admirable, une charité universelle, un soin tout particulier des pauvres, beaucoup de tendresse pour les malheureux qui avaient recours à lui, un extrême désir de faire du bien à tout le monde. Il a voulu qu'on remarquât en lui un grand amour pour la prière, une soumission profonde à la volonté de Dieu, un grand détachement des biens et des plaisirs de la vie, une patience invincible dans les plus grands maux, surtout une innocence si parfaite, un si grand éloignement de toutes sortes de péchés, qu'il a défié tous ses ennemis de pouvoir lui en reprocher un seul : *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Qui de vous peut me convaincre d'avoir péché ?

Voilà votre règle, Messieurs. C'est en vain que vous voudriez vous en défendre ; elle a été faite tout exprès

pour vous. Un chartreux est obligé de suivre son fondateur dans la solitude, un capucin doit embrasser le dénûment parfait que Saint François a pratiqué ; mais tout chrétien, à l'exemple de son bon Maître, de Celui dont il a l'honneur de porter le nom, doit haïr le monde et ses profanes délices, fuir le vice et la vanité, mépriser les richesses, aimer les misérables, aimer ses plus mortels ennemis, se nourrir, pour ainsi dire, de la prière, louer Dieu dans l'affliction ; enfin, il doit être si irréprochable en ses mœurs que la pureté de sa vie soit une preuve de la sainteté de sa religion et ferme la bouche à tous ceux qui voudraient calomnier le christianisme.

Que si vous persistez à me dire que l'exemple d'un Dieu est un exemple un peu trop fort pour des hommes, je veux bien vous donner de simples chrétiens pour modèle d'une vie vraiment chrétienne. Ces chrétiens, ce sont les premiers fidèles, lesquels avaient été élevés dans le christianisme par les disciples mêmes de Jésus-Christ et qui, par conséquent, n'ignoraient pas les devoirs d'une si sainte profession.

Je ne vous dirai point que les premiers qui reçurent le baptême dans Jérusalem se dépouillèrent d'abord de leurs biens pour les apporter aux pieds des apôtres ; que, quoique que le nombre en fût très grand et composé de personnes de nations différentes, ils vivaient dans une si grande union qu'on aurait dit qu'ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme : c'étaient les premiers fruits de la croix ; c'étaient les premiers jours de l'Église ; il ne se pouvait faire que tout ne fût encore

dans la ferveur. Mais, lorsque les apôtres eurent annoncé Jésus-Christ, et dans l'Europe, et dans l'Afrique, et qu'il y eut des chrétiens dans toutes les villes de la Grèce, dans toutes les provinces qui dépendaient des Romains, savez-vous, Messieurs, comment c'est que ces chrétiens vécurent, durant l'espace de deux cents ans? On n'a jamais vu des personnes d'une vie plus innocente, plus irréprochable. Si, hors du temps de la persécution, on était accusé de quelque crime, même devant les juges infidèles, c'était assez de dire qu'on était chrétien pour se purger de tout soupçon. *Cernimus,* dit le grand évêque de Sardaigne, Lucifer, *cernimus hac una religiosa voce: Christianus sum, omne crimen excludi.* Si une femme était sollicitée par un idolâtre à offenser Dieu, pour lui faire perdre toute espérance de rien obtenir, ni par prières, ni par menaces, elle n'avait qu'à lui dire qu'elle était chrétienne. La glorieuse Sainte Blandine n'eut point d'autre réponse à faire à ceux qui la pressaient d'être un peu plus complaisante pour le tyran: *Christiana sum; nihil apud nos admittitur sceleris.* Vous vous adressez mal; on ne sait parmi nous ce que c'est que de faire des crimes.

Minutius Félix, dans ce dialogue admirable qu'il a composé contre la vanité des idoles, ose défier tous les gentils de son temps de trouver dans les prisons un seul chrétien coupable de quelque autre chose que de sa religion. Il leur reproche leurs adultères et ne fait pas difficulté de dire que les femmes chrétiennes ne connaissaient pas même de vue les hommes qu'il ne leur était pas permis d'aimer. Il oppose aux festins des infi-

dèles, où régnait l'intempérance, le luxe, l'impureté, il leur oppose, dis-je, la modestie et la frugalité de ceux des chrétiens, dont la joie même était grave et édifiante : *Convivia non tantum pudica colimus, sed et sobria ; neque enim indulgemus epulis, aut convivium mero ducimus, sed hilaritatem gravitate temperamus.* Ces premiers chrétiens s'assemblaient quelquefois pour se donner des marques mutuelles de charité ; mais, c'étaient des assemblées où tout sentait son christianisme, d'où l'on sortait toujours plus humain, plus chaste, plus réservé, plus disposé à s'acquitter de tous les devoirs des véritables chrétiens. *In quibus,* dit le grand Arnobe, *aliud auditur nihil, nisi quod humanos faciat, nisi quod mites, verecundos, castos, pudicos.* Il y avait, dès ce temps-là, des théâtres, des jeux publics ; on y faisait des fêtes, on y donnait des spectacles où l'on voyait éclater toute la grandeur et toute la magnificence des Romains, lesquels étaient encore les maîtres du monde. Mais nul chrétien n'était de ces fêtes ; on ne les voyait jamais, ni au théâtre, ni au cirque. Tertullien, dans son *Apologétique,* dit qu'ils n'osaient pas même parler entre eux de ces profanes divertissements, qu'ils ne souffraient pas même qu'on leur en parlât : *Nihil est nobis visu, dictu, auditu cum insania circi, cum impudicitia theatri, atrocitate arenarum, xysti vanitate.*

Quelque recherche que leurs ennemis eussent faite de leur vie, ils n'ont jamais rien eu à leur reprocher, si ce n'est qu'ils ne mettaient pas de fleurs sur leur tête, que, pour leurs habits, ils n'étaient jamais de pourpre, qu'ils faisaient cas de la pauvreté, qu'ils étaient sauvages,

qu'ils étaient ennemis des charges et des honneurs. Voilà de quoi ces pauvres aveugles leur faisaient des crimes; et nous avons encore les savantes apologies qu'on écrivait alors pour répondre à de si glorieuses accusations. Ils étaient si fort persuadés qu'on ne pouvait être à Jésus-Christ sans être crucifié avec lui qu'ils avaient horreur de cette vie molle et délicieuse que l'on mène dans le monde. C'était un si grand éloignement de toutes sortes de plaisirs que les païens, n'en pouvant comprendre la cause, s'avisèrent enfin de dire que c'était une politique de la nouvelle religion; que, comme les chrétiens étaient sans cesse exposés à la persécution et à la mort, on tâchait de leur rendre la vie ennuyeuse, en leur retranchant tout ce qui la pouvait faire aimer; que de là venait le mépris qu'ils en faisaient et cette insensibilité qu'ils faisaient paraître dans les supplices. *Sunt qui existiment christianum, expeditum morti genus, ad hanc obstinationem abdicatione voluptatum erudiri, qua facilius vitam contemnant, amputatis quasi retinaculis ejus, ne desiderent quam jam supervacuam sibi fecerint.* Aussi ce même Père ajoûte que leur vertu les avait mis dans une si haute estime parmi les infidèles qu'on n'osait rien faire d'indécent en leur présence, qu'on les distinguait sans peine de tous les autres par leur modestie et par la simplicité de leurs habits, et que, dès qu'ils paraissaient en quelque lieu, les plus dissolus se retenaient par respect et ne pouvaient s'empêcher de prendre un air plus sérieux et plus grave.

Voilà, Messieurs, quels ont été, durant les deux premiers siècles de l'Eglise, ceux qui avaient embrassé la

religion que nous professons. Mais, est-il bien possible que ce soit la même religion ? Est-il bien possible que nous ayons la même foi, que nous attendions les mêmes récompenses que ces dignes enfants des apôtres ? Dites-moi ? De tous ces grands éloges que les Pères ont donnés aux fidèles de leur temps, en est-il un seul que nous puissions nous attribuer ? Au contraire, de tous les reproches que ces mêmes Pères faisaient aux païens, en est-il un seul qu'on ne nous puisse faire avec justice ? Pourrions-nous, aujourd'hui, opposer nos divertissements aux divertissements des Turcs et des Indiens, et, après leur avoir reproché les excès de leur table et la légèreté de leurs danses, oserions-nous bien leur proposer pour modèles nos bals, nos mascarades et nos festins ? Croyez-vous que si ces premiers fidèles revenaient au monde, ils voudraient (1) bien nous avouer pour leurs frères ? Ne s'éloigneraient-ils point de nos spectacles, de nos assemblées avec autant de soin qu'ils fuyaient les jeux et les danses de leur temps ? Croyez-vous que les païens mêmes, qui avaient pour eux tant de respect, voulussent nous reconnaître pour les héritiers d'une si sainte religion ? Ne trouveraient-ils point qu'il y a presque autant de différence entre les chrétiens qu'ils ont vus et ceux d'aujourd'hui, qu'il y en avait entre ces mêmes chrétiens et les infidèles ? Et nous espérons que Jésus-Christ ne laissera pas de nous reconnaître et de nous compter parmi ses disciples ! Oui, sans doute, il nous reconnaîtra au saint nom de chré-

(1) Texte original : *Voudraient-ils...*

tiens que nous portons. Mais voyez ce que nous devons attendre de lui pour avoir négligé de faire ce qu'il attend de ceux qui portent ce nom. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Je ne saurais mieux vous faire comprendre ce que les mauvais chrétiens ont sujet de craindre de la colère de Dieu, que par ce que les Juifs en ont déjà éprouvé eux-mêmes. Il est vrai qu'après avoir été chéris au point qu'ils l'ont été durant tant de siècles, il est étrange qu'ils aient pu devenir l'objet d'une aversion aussi forte et aussi constante que celle que le Seigneur leur témoigne. Vous savez qu'il les avait préférés à toutes les nations de la terre, qu'il en avait fait son peuple, qu'il semblait négliger le reste du monde pour s'appliquer tout entier à les instruire, à les protéger, à leur donner des marques de tendresse. Il ne se contente pas de les avoir tirés de la servitude, de les avoir enrichis des dépouilles des Égyptiens, de les avoir vengés de leurs ennemis par d'horribles fléaux : il leur choisit, dans toute l'Asie, un climat doux et agréable, une terre qui coule le lait et le miel, pour y faire leur séjour; il les y conduit par mille prodiges ; il en chasse les habitants naturels ; il sacrifie tout ce qui s'oppose à l'établissement de ces favoris. Ensuite, il établit lui-même sa demeure parmi eux, il leur parle, il les conseille, il les défend en toutes rencontres; et, ce qui passe infiniment tout ce que je viens de dire, c'est qu'ayant à se faire homme, il veut que sa mère, que

ses ancêtres, que toute sa race soit de cette nation. Après avoir été longtemps comme leur Dieu particulier, il veut enfin être leur frère! Mais, depuis qu'ils se sont rendus indignes de ces grâces par leur perfidie, par le mépris qu'ils ont fait de leurs lois et de la justice, cet amour s'est changé en une haine implacable, et la rigueur des châtiments dont ils sont punis a égalé presque la grandeur et le nombre des bienfaits dont ils avaient été prévenus.

Je ne parle point de la Cité sainte, du carnage horrible de ses concitoyens, de l'embrasement du Temple, de la royauté éteinte, de la Synagogue dissipée, du sacerdoce aboli. Toute la terre a été lavée du sang de Jésus-Christ, la lumière de l'Evangile a pénétré dans les parties du monde les plus reculées et les plus barbares, sans qu'un seul rayon ait encore éclairé cette nation ingrate. Les voilà sans pays, sans prince, sans pontife, sans prophète, sans temple, sans sacrifice, il y a déjà plus de seize siècles, méprisés, traités partout comme esclaves! Rien ne les touche, rien n'est capable de les réveiller. On dirait que ce Dieu, qui n'était autrefois que pour eux, refuse aujourd'hui d'être leur Dieu, qu'il les a renoncés, qu'il les a entièrement effacés de son souvenir, qu'ils ne les souffre plus qu'afin qu'ils puissent servir d'exemple à tous les gentils, qui ont profité de leur disgrâce, et que c'est pour cela qu'il les a dispersés par toute la terre, comme un scélérat dont on met le corps en pièces pour exposer ses membres sur divers chemins et retenir ainsi tout le monde dans le devoir par la crainte d'un pareil supplice.

En effet, Messieurs, une si grande sévérité devrait causer bien de la crainte à tous les fidèles. Si Dieu égale ainsi les peines de l'ingratitude aux bienfaits qu'il a départis, à quel horrible châtiment ne doivent pas s'attendre les enfants de la loi de grâce? Car enfin, quelques favorisés qu'aient été les Juifs, tous les biens qu'ils ont reçus n'étaient que les figures des faveurs qu'on nous a faites. Qu'était-ce que la servitude de Pharaon, en comparaison du joug de l'idolâtrie, sous lequel le démon nous faisait gémir! Le Seigneur avait donné au peuple d'Israël une colonne de nuée pour les conduire; mais il est venu lui-même nous servir de guide.Il ouvrit les rochers pour apaiser l'ardeur de leur soif; mais il a fait couler de son propre flanc les eaux sacrées qui nous servent, et de bain, et de breuvage. Il les a nourris dans le désert d'un pain qui était apprêté par les anges; et il nous donne sa propre chair à manger. Enfin, il habitait parmi eux; mais il est sur nos autels d'une manière bien plus spéciale, bien plus amoureuse qu'il n'était dans leur sanctuaire. Non seulement il est avec nous, mais il vient même au-dedans de nous. Je ne finirais jamais si je voulais remarquer tous les avantages que nous avons sur ce peuple bien-aimé. Mais si nous sommes assez malheureux pour faire un mauvais usage de tant de biens, si nous croyons que ce soit assez de porter le nom de fidèles, pour répondre à une bonté si excessive, pouvons-nous manquer d'être rejetés, de tomber dans un endurcissement encore plus grand que celui des Juifs? Pauvre Angleterre, ne serais-tu point, peut-être, un triste exemple de cette vérité terrible! Car sur quel

royaume le ciel a-t-il, autrefois, versé plus de bénédictions ! Quel peuple a jamais donné des preuves d'un plus grand zèle pour la foi et d'une plus grande soumission à l'Église ? Parmi tant de grands rois qui t'ont gouvernée, combien en a-t-on vus qui ont renoncé à leur couronne pour l'amour de Jésus-Christ ? Pourrais-tu bien compter les princes et les princesses qui t'ont donné l'exemple de la pauvreté et de la chasteté évangéliques ? J'en trouve qui ont été vierges jusque dans le mariage. Toutes tes villes ont donné des martyrs au Sauveur du monde ; toutes tes églises ont fourni des prélats d'une vie sainte et apostolique. Le nombre de tes religieux a presque égalé celui de tes autres habitants ; tu n'étais presque plus qu'un grand monastère, tant tes sujets étaient empressés, les uns, à donner leurs biens pour fonder des maisons religieuses, les autres, à quitter tout pour s'y renfermer. Je ne parlerai point des honneurs que la Reine des anges a reçus des anciens Anglais ; je ne te ferai point ressouvenir qu'ils étaient si dévoués à cette bonne Mère, qu'on t'appelait pour cela la dot et le partage de Marie. On sait que tu fus la première qui levas l'étendard pour la défense de la Conception immaculée ; que ce fut à toi que la Sainte Vierge fit présent de ce Scapulaire miraculeux que toute la chrétienté révère et qui sert comme d'un bouclier impénétrable à tous ceux qui ont l'avantage de le porter. Il suffit de dire que ta foi n'a pu se contenir dans les bornes que l'Océan semblait lui prescrire ; elle s'est répandue au-delà des mers ; il y a des royaumes entiers qui te reconnaissent pour leur mère en Jésus-Christ, que tes enfants ont gagnés à l'Église catholique.

Je conviens, Messieurs, que c'est par un effet de la fragilité et de l'inconstance des hommes qu'on a d'abord relâché quelque chose d'une si grande ferveur, qu'on s'est laissé corrompre insensiblement par l'abondance, que le commerce a apporté l'avarice et la volupté avec l'or et l'argent des pays voisins. Mais, n'est-ce pas un effet de la colère de Dieu irrité par ce relâchement, par cette vie molle et voluptueuse, que ces ténèbres épaisses qui nous environnent, que cette effroyable confusion qui s'est jetée dans notre créance, cette diversité de maximes, de sentiments, de préceptes qui partage non seulement les villes et les provinces, mais jusqu'aux familles des particuliers; en un mot, cette multitude de sectes qui fait que chacun doute de la sienne, qu'il s'en défie, qu'il ne sait à quoi s'en tenir, qui fait que la plupart ont peu de religion, que plusieurs n'en ont point du tout? Je n'attaque ici personne; mais, s'il est vrai qu'il n'y a qu'une voie pour aller au ciel, tandis que chacun s'ouvrira à soi-même un chemin différent de celui des autres, n'est-il pas visible que la plupart s'égareront et se perdront sans ressource? Mon Dieu, quand sera-ce que votre justice sera satisfaite? Quand sera-ce que vous ferez cesser un si grand fléau? Se peut-il faire que vous voyiez périr tant d'âmes sans en être ému? Par quoi est-ce que nous pourrons enfin vous apaiser et vous obliger à nous réunir tous dans une même bergerie, comme nous avons été durant l'espace de treize ou quatorze siècles?

Mais si Dieu exerce une si grande rigueur sur des nations entières, quoique ces sortes de châtiments enve-

loppent toujours beaucoup d'innocents avec les coupables, il ne faut pas douter, Messieurs, que, très souvent, il n'en use de même à l'égard des particuliers. Plût à Dieu que le monde, je dis même le plus chrétien, le plus catholique, ne fût pas rempli de ces personnes que le Seigneur a délaissées, qu'il a endurcies pour les punir de leur tiédeur! Hélas! on en trouve tous les jours, et il n'est pas trop malaisé de les reconnaître. Vous voyez des gens qui n'ont plus, ni goût, ni sentiment pour les choses saintes, pour tout ce qui regarde le salut. On a beau les prêcher, leur parler, et de la mort, et de l'autre vie; il semble qu'ils n'y comprennent rien, que c'est un langage qu'ils n'entendent pas. A voir le peu d'application avec quoi ils vous écoutent, combien ils entrent peu dans ce qu'on leur dit, avec quelle indifférence ils vous répondent, on s'aperçoit aisément de la malédiction de Dieu.

Toutes les marques que nous avons pour juger qu'un homme a l'esprit *fermé* (1), qu'il n'a nulle ouverture pour une science, qu'il n'y est point propre, qu'il s'y adonnerait inutilement, toutes ces marques, dis-je, se trouvent dans ces personnes à l'égard de la piété. Et, pour faire voir que la plupart de ceux qui ne vivent pas en vrais chrétiens sont déjà dans ce délaissement funeste, c'est qu'on en voit fort peu qui changent de vie et qui profitent de la parole de Dieu. Un missionnaire qui vit parmi les Chinois et les Indiens, compte par cent et par mille les idolâtres qu'il convertit à la foi :

(1) Le texte porte : *Bouché*, devenu familier.

tandis qu'un prédicateur qui prêche en Europe, à des catholiques relâchés, s'estime heureux si, dans toute une année, il en a pu porter un seul à une véritable pénitence. Cela me fait ressouvenir de la pensée de Saint Augustin, lequel applique aux mauvais chrétiens une comparaison que le prophète Ezéchiel n'avait faite que pour les Juifs. Les gentils, dit ce Saint Père, sont comme le bois des arbres stériles, lequel étant coupé, peut encore être poli, être mis en œuvre et servir à mille usages ; mais un chrétien tiède, un chrétien qui s'est séparé de Jésus-Christ, pour s'adonner à une vie mondaine, est semblable au bois de la vigne, lequel étant retranché du cep n'est bon à rien, si ce n'est à mettre au feu.

Voilà de quelle manière le Seigneur punit dès cette vie ceux qui se contentent de porter le nom de chrétien, sans se mettre en peine de s'acquitter des obligations qu'il impose ; il leur ôte le talent qu'ils ne veulent pas faire profiter, il les aveugle, il les abandonne, il les rend insensibles à toutes choses et devient lui-même insensible à leur malheur. Si ces gens-là faisaient un peu de réflexion à cet état d'insensibilité où il se trouvent, quelle serait, ou leur frayeur, ou même leur désespoir! Mais ils ne seraient pas aveugles, s'ils étaient capables de ces vues. Leur malheur est d'être délaissés de Dieu et de ne le connaître pas.

Il ne faut pas demander, si des personnes qui, dès ce monde ici, ont été punies de la sorte, seront encore punies éternellement en l'autre vie. Oui, cette première peine conduit naturellement à la seconde. Tout chrétiens

qu'ils sont, quoiqu'ils soient marqués du sang de l'Agneau et du caractère des enfants, ils ne laisseront pas d'aller en enfer. Mais quelle place, Dieu éternel, leur est réservée en cette horrible demeure ? Les idolâtres, les Juifs, ceux qui sont séparés de la véritable Église, tout cela souffrira dans les enfers ; mais peu, sans doute, et très peu, en comparaison d'un chrétien. Tous ces infidèles ont failli, ou sans grâce, ou sans sacrements, ou même sans connaissance ; au lieu qu'un chrétien ne saurait pécher qu'il ne fasse outrage à l'esprit même de la grâce qui est en lui, qu'il ne profane le sacrement de son adoption divine, qu'il ne foule aux pieds, qu'il ne crucifie Celui dont il connaît, dont il confesse, dont il publie la divinité. Le serviteur qui aura su la volonté de son maître et qui l'aura négligée sera battu rudement, dit Jésus-Christ : *Vapulabit multis.* Mais, qui l'a mieux connue que nous, cette divine volonté, nous, dis-je, qui ne faisons jamais de faute que notre indifférence ne nous la reproche incontinent, que nous ne nous en accusions nous-mêmes, quoique nous ne nous en corrigions pas ?

De plus, le Sauveur dit, dans l'Évangile, qu'il proportionnera les châtiments aux faveurs qu'on aura reçues de lui; et j'ai déjà observé que les avantages qu'un chrétien a sur le reste des hommes sont en quelque sorte infinis. Par conséquent, il est impossible de concevoir de combien la peine qu'on lui prépare doit surpasser celle des autres damnés : *Cui plus datum est, plus repetetur ab eo.* Plus on aura donné, et plus on redemandera, et plus rudement on punira. C'est-à-dire,

chrétienne Compagnie, que dans le jugement qu'on fera de nous, on mettra dans un même bassin de la balance non seulement nos péchés, mais encore toutes les lumières, tous les bons sentiments, toutes les instructions que nous aurons eues; on y mettra tous les mérites; tout le sang de Jésus-Christ, son corps, son âme, sa divinité, car tout cela nous a été donné pour en faire notre profit; et il faudra que la peine qui nous sera imposée pour nos désordres réponde à ces dons immenses, qu'elle balance, pour ainsi dire, tous ces bienfaits. J'avoue, Seigneur, qu'il y a de l'équité à ce jugement; mais, si cela doit être ainsi, où est-ce que vous pourrez trouver des tourments proportionnés à nos démérites? Car il est vrai que votre bonté s'est épuisée en notre faveur et que votre libéralité a passé toutes les bornes. Cela veut dire, chrétiens Auditeurs, que, comme son amour a été extrême, aussi ne gardera-t-il point de mesure dans sa vengeance; que sa colère se répandra toute entière, qu'elle se déborderá sur nous; que, comme le chrétien a été sur la terre son bien-aimé et son favori, aussi sera-t-il, dans les enfers, le principal objet de sa haine; que, comme il n'a rien épargné pour nous rendre heureux, il n'oubliera rien de tout ce qu'il croira capable d'augmenter notre supplice : que sa justice punira les autres, mais que ce sera sa fureur qui exécutera l'arrêt de notre condamnation; enfin, que les douleurs des autres seront infinies, et qu'elles seront légères toutefois en comparaison de ce que nous aurons à souffrir.

Il me semble que je le vois, ce chrétien condamné à

brûler dans les enfers ; il me semble, dis-je, que je le vois entrant dans ces affreuses prisons et y portant, pour sa confusion éternelle, le même caractère qui devait faire toute sa gloire. Ce caractère, qui ne se peut effacer, est comme un signal à toutes les flammes de se lancer contre lui, à tous les supplices de s'accumuler sur lui, à tous les damnés d'insulter à sa misère, à tous les démons de l'accabler d'outrages et de le couvrir d'opprobres. Quelle joie pour Lucifer de voir entre ses mains cet esclave qui lui avait été arraché, qui avait été fait son maître, qui pouvait le mépriser, le chasser comme un vil animal, le forcer d'obéir au moindre signe, le terrasser, le lier, le tourmenter ! Mais pour lui quelle honte, quel crève-cœur de se voir rabaissé jusqu'à servir de jouet à ces monstres hideux et infâmes, lui, dis-je, que les anges respectent, qu'ils honorent comme les temples du Saint-Esprit, comme les frères du Rédempteur, comme les enfants de Dieu, comme les héritiers présomptifs de son royaume ! Quelle douleur de nous voir plus malheureux que les Turcs, que tous les autres dont nous avons si souvent déploré le malheur et l'aveuglement ! Quel désespoir ! Quelle rage, lorsque nous ferons comparaison de ce que nous serons alors avec ce que nous aurions pu être !

Je serais trop long, chrétienne Compagnie, si je vous disais tout ce que je pense d'un tourment si épouvantable. Mais je vous prie, au nom de Dieu, de suppléer à mon défaut par votre méditation et d'employer une demi-heure de temps, ou aujourd'hui, ou demain, à

considérer dans les enfers un chrétien, un de vos frères damnés. Voyez un peu quelles doivent être ses pensées, lorsque, d'un côté, il envisage tous les biens qu'il a reçus, et de l'autre, tous les biens qu'il a perdus; lorsqu'il fait réflexion combien il a été aimé, et combien il est haï, combien il lui était aisé d'éviter de si grands maux, et combien il lui sera éternellement impossible de s'en retirer !

Et vous, ô mon très aimable Rédempteur, éclairez-les d'un rayon de votre divine lumière, dans le temps qu'ils s'occuperont à cette considération. Faites que ces vérités entrent si avant dans leurs cœurs, qu'elles leur deviennent utiles pour l'éternité ; faites qu'ils se rendent dignes du nom qu'ils ont reçu au baptême; qu'ils se distinguent par leur vie, de tous ceux qui déshonorent le même nom ; que si le nombre des véritables adorateurs est petit, qu'ils vous adorent du moins en vérité ; qu'ils fassent renaître en nos jours la piété des premiers fidèles et qu'ils vous donnent, s'il est possible, autant de gloire par leur ferveur, que vous en recevriez d'une Église plus nombreuse. En un mot, versez sur eux une si grande abondance de grâces qu'ils puissent accomplir exactement tout ce que vous attendez des véritables chrétiens et mériter tout ce que de véritables chrétiens peuvent attendre de vous. C'est ce que je vous souhaite, u nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit.

XLV^e SERMON

PREMIER SERMON

POUR

LES DERNIERS JOURS DU CARNAVAL

Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis.

Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez enfin réduits aux gémissements et aux larmes.

(*S. Luc*, c. 6.)

Un chrétien doit renoncer à tous les divertissements du monde ; il doit se contenter précisément de ceux qui peuvent être, et nécessaires à la nature, et utiles même pour le salut.

On a beau faire, chrétiens Auditeurs, on ne persuadera jamais aux hommes qu'une vie passée dans la joie, soit une vie fort malheureuse. Jésus-Christ l'a dit, mais jamais le monde ne l'a pu croire. Ce n'est pas que dans le christianisme on ose combattre ouvertement les paroles de la Sagesse Incarnée, qui déclarent si précisément cette vérité. Mais, comme toutes les paroles de

l'Évangile sont enveloppées de ténèbres à l'égard des esprits charnels, la plupart des chrétiens regardent celles que j'ai rapportées comme une énigme qui leur est incompréhensible et vivent cependant comme s'ils les entendaient dans un sens tout contraire au sens du Sauveur du monde. Ce n'est pas seulement durant certain temps de l'année qu'on ne pense qu'à se réjouir ; il n'y a que trop de gens, dans le monde, qui n'ont point d'autre occupation que le jeu et la débauche ; et ceux qui sont obligés de les interrompre, pour songer à leur subsistance, ceux-là, dis-je, ne croient pas d'avoir mal réglé leur vie, quand ils se sont déterminés à faire succéder, par une révolution continuelle, les affaires aux divertissements, et les divertissements aux affaires.

Ce que je trouve de plus déplorable dans un aveuglement si dangereux, c'est que en vain s'efforcerait-on de le guérir. La parole de Dieu ne se fait point entendre dans les assemblées, ni dans les académies ; la grâce n'a point d'accès dans des esprits dissipés, dans des cœurs pleins d'une vaine allégresse. D'ailleurs, on ne peut vivre sans quelque plaisir et ceux qu'on goûte sur la croix, les saintes délices de la pénitence leur passent pour des plaisirs chimériques.

Aussi vous avouerai-je, Messieurs, que, lorsque j'ai formé le dessein de parler contre les divertissements du monde, je n'ai nullement eu en vue les personnes qui s'y plongent avec plus d'emportement. Je n'ai pensé qu'à vous, chrétienne Compagnie. J'ai cru que ce discours ne serait peut-être pas inutile à tant d'âmes saintes qui se tirent de la foule des mauvais chrétiens ; j'ai cru qu'il

pourrait vous animer à opposer vos bons exemples aux pernicieuses coutumes qui semblent renouveler tout ce que le christianisme avait aboli ; et qu'en vous portant à pleurer ces désordres, je vous donnerais lieu de vous réjouir, en même temps, de n'avoir nulle part à la joie profane des chrétiens déréglés.

Divin Esprit, jetez donc les yeux sur cette assemblée de véritables fidèles. C'est vous qui les avez conduits en ce lieu pour les armer de votre parole toute puissante contre les enchantements de cette fausse joie, où les autres s'abandonnent avec si peu de réserve. Ne permettez pas qu'ils entendent sans fruit un discours qu'ils ont préféré aux vains entretiens du monde. Dites-leur par ma bouche ce que vous avez accoutume de dire vous-même au cœur de vos bien-aimés. Je vous demande cette grâce par l'intercession de votre divine Épouse : *Ave Maria.*

Si, dans le dessein que j'ai de combattre les divertissements du monde, je ne les considérais que dans l'état où la corruption de nos mœurs a porté même les plus innocents, il me serait aisé de faire voir qu'un chrétien doit s'en éloigner, que leur usage est illégitime. De la manière qu'on se divertit au siècle où nous sommes, attaquer les divertissements, c'est, à vrai dire, déclarer la guerre à tous les vices. Vous le savez mieux que moi, chrétiens Auditeurs, l'impiété, la médisance, l'amour impudique et déréglé forment aujourd'hui, dans le monde, la plupart des entretiens, et des hommes, et des femmes ; il y a du luxe et de la dissolution presque dans

tous leurs repas, on s'endort sur le jeu, si, d'un côté, la profusion, et de l'autre, l'avarice ne s'accordent pour l'animer : en un mot, on ne trouve plus de goût aux plaisirs, s'ils ne sont comme assaisonnés de quelque crime.

Mais, je passe bien plus avant, et, sans parler ici, ni des assemblées publiques où l'innocence est exposée à tant de périls, ni des conversations secrètes qui sont encore plus dangereuses, ni des festins où règne la vanité et l'intempérance, je dis qu'un chrétien doit renoncer à tous les divertissements du monde, c'est-à-dire, à tous les divertissements, ou profanes, ou superflus ; qu'il doit se contenter précisément de ceux qui peuvent être nécessaires à la nature et utiles même pour le salut. Je n'ai que deux raisons pour le prouver, et ces deux raisons seront les deux parties de notre entretien.

Un véritable chrétien doit s'éloigner autant qu'il peut des vains divertissements du monde. Et pourquoi ? Premièrement, parce qu'il n'a pas le loisir de s'y amuser : secondement, parce qu'il n'a pas sujet de s'y plaire. Les divertissements ne sont pas de saison au temps du travail ; ils sont même importuns aux jours d'affliction et de larmes. Or je prétends vous faire voir que les chrétiens ont obligation de travailler incessamment et sans interruption : ce sera le premier point : qu'ils ont sujet de pleurer continuellement et sans relâche, ce sera le second. Voilà, Messieurs, tout ce que j'ai à vous dire en ce discours.

PREMIER POINT

A juger de l'affaire du salut par la manière dont les chrétiens ordinaires ont coutume de s'y prendre, on dirait que ce n'est pas une affaire, et qu'après avoir reçu le caractère d'enfant de Dieu dans les eaux sacrées du baptême, quoi qu'on fasse ensuite, et même sans qu'on y pense, on ne peut manquer d'être sauvé. Mais, s'il faut s'en tenir à la règle infaillible de l'Évangile, il s'en faut beaucoup que la chose ne soit aussi aisée qu'on l'imagine. Dans la pensée de Jésus-Christ, de toutes les affaires du monde celle du salut est non seulement la plus importante, mais encore la plus incertaine, la plus délicate, la plus difficile à conduire, celle qui demande plus d'application, plus de vigilance, plus de fatigue. Pour y réussir, il faut être éternellement sur ses gardes ; après avoir travaillé durant tout le jour, il faut encore veiller et prier durant la nuit, et à toutes les heures de la nuit. Un seul moment de repos peut rendre inutiles les sueurs de plusieurs années et, ce *qu'il* est très important (1) de bien remarquer, c'est qu'on ne peut s'appliquer à nulle autre affaire sans ruiner entièrement celle-ci. Il n'est rien de si souvent répété dans le nouveau Testament, rien sur quoi le Sauveur se soit plus nettement expliqué. Vous n'avez tous qu'une seule affaire, nous dit-il ; il vous faut oublier toutes les autres

(1) Texte original : *Ce qui est très important de...*

ou du moins les rapporter toutes à celle-là. Il n'en excepte pas une seule. Le soin de pourvoir à sa subsistance, quelque nécessaire qu'il paraisse, n'est pas toutefois privilégié; si ce soin peut retarder tant soit peu, que dis-je, retarder, s'il ne sert même à avancer l'affaire du salut, c'est abandonner son âme, c'est mépriser Dieu, c'est être païen que de s'en embarrasser le moins du monde : *Hæc enim omnia gentes inquirunt.*

C'est pour cela que les affaires du monde et les soucis qui les accompagnent sont comparés, dans l'Évangile, aux épines qui étouffent la semence aussitôt qu'elle commence à lever. Ce furent toutes affaires importantes qui obligèrent les conviés à refuser l'honneur qu'on leur voulait faire : une emplette de conséquence, une nouvelle acquisition, un mariage, qui ne croirait que ces excuses sont légitimes? Cependant elles mettent en colère le Père de famille; il déclare toutes ces personnes indignes de manger à sa table et jure qu'il ne les y souffrira jamais : *Dico autem vobis, quod nemo virorum illorum, qui vocati sunt, gustabit cœnam meam.*

Or, s'il est vrai que les soucis et les occupations des gens du monde sont un si grand obstacle au salut, que doit-on dire de leurs amusements et de leurs jeux? Eh quoi! un chrétien n'aura pas un moment de temps pour songer à sa fortune, à ses biens, et il lui en restera pour l'oisiveté? Les soins de la vie lui ravissent des heures dont il a besoin pour se sauver et il n'a pas lieu de regretter les jours et les années qu'il donne à ses divertissements! S'il se perd, s'il hasarde sa grande affaire,

son unique affaire, lorsqu'il s'occupe à quelque autre chose qu'à servir Dieu, comment est-ce qu'il ne se fait point de tort de demeurer sans rien faire ?

Mais, d'où peut venir cette obligation si étroite, qu'on a dans le christianisme de travailler incessamment ? Je m'en vais vous le dire, Messieurs, c'est une chose que vous n'avez peut-être jamais bien conçue. Pour la comprendre, il faut supposer, avec les Pères et les Docteurs, que le christianisme est un état de perfection ; qu'être chrétien, c'est avoir voué solennellement de tendre sans relâche à une vertu consommée, de marcher sur les pas de Jésus-Christ et d'imiter, autant qu'il est possible, la sainteté de Dieu même : *Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.*

Il faut supposer, en second lieu, que l'obligation, que nous avons tous de nous acquitter des choses qui sont de notre état, est une obligation indispensable : *Quicumque profitetur statum aliquem,* dit le Docteur angélique, *tenetur ad ea, quæ illi statui conveniunt.* Et c'est sur ce principe que le même Docteur établit la nécessité absolue qu'on s'impose en entrant dans un ordre religieux, d'aspirer sans cesse au genre particulier de perfection, lequel est propre de la règle, quand même cette règle n'obligerait point sous peine de péché mortel. Selon cette doctrine, chrétiens Auditeurs, vous êtes obligés, en vertu du nom que vous portez, d'aspirer à la sainteté. Quand vous ne l'auriez pas promis à la face de l'Église ; quand vous n'y seriez pas engagé par le plus solennel de tous les serments, par les vœux de votre baptême ; c'est assez de faire profession du chris-

tianisme pour contracter cette obligation : *Quicumque profitetur aliquem statum, tenetur ad ea, quæ illi statui conveniunt.*

Mais, savez-vous bien ce que c'est que la sainteté, et ce que c'est qu'aspirer à la sainteté ? Etre saint, comme on doit l'entendre en cet endroit, c'est être exempt de tous vices et avoir acquis toutes les vertus. Aspirer à la sainteté, dans le sens le plus étendu, le plus favorable à l'amour-propre, c'est prendre tous les moyens de devenir saints que notre condition nous présente. Mais quoi ! me dira-t-on; ne prenez-vous point garde que cette doctrine impose même aux gens du siècle un joug étrangement rigoureux ? Voudriez-vous les obliger en effet de faire tout ce qu'ils peuvent faire pour parvenir à la sainteté ? Il faut donc qu'ils soient toujours en prières, toujours en pénitences, et qu'ils n'omettent aucune des bonnes œuvres qu'il ne leur est pas impossible de pratiquer ? Oui, Messieurs, il le faut sans doute : cela suit des principes incontestables que j'ai posés ; et Saint Thomas a déclaré lui-même qu'il était dans ce sentiment. Je vois bien que cela ne s'accorde pas avec cette vie agréable dont vous avez fait le projet en votre esprit, sans consulter les devoirs de votre religion, ni vos véritables intérêts. Mais enfin les gens du siècle, dit Saint Thomas, aussi bien que les personnes religieuses, sont obligés de faire tout le bien qu'ils peuvent faire, *Omnes, tam religiosi, quam sæculares, tenentur facere quidquid boni possunt*, parce que ce précepte de l'Ecclésiaste : Hâtez-vous de faire tout le bien que vous pouvez, ce précepte, dis-je, est également adressé à tout

le monde. *Omnibus enim dictum est : Quodcumque potest facere manus tua, instanter operare.*

Il est vrai, ajoute cette grande lumière de la théologie, qu'on peut borner ce commandement aux choses qui sont renfermées dans la perfection de l'état présent d'un chacun. Par exemple, un jeune homme, quoique engagé dans le monde, pourrait jeûner toute l'année et donner tous ses biens aux pauvres, et néanmoins il ne pèche pas, lorsqu'il ne pratique, ni cette longue austérité, ni ce dépouillement universel ; il suffit qu'il révère la vertu qui porte les plus fervents à des actions si héroïques. Mais s'il néglige de s'y instruire et de s'acquitter avec soin des obligations de sa charge ou de son état ; s'il néglige de s'examiner pour se bien connaître lui-même, de prier souvent selon ses besoins, de s'approcher des sacrements, de pratiquer les œuvres de miséricorde, de veiller sur ses passions, d'en prévenir les désordres par la mortification de ses sens, par une vie plus austère que celle des païens et des infidèles, par la considération fréquente des vérités de la foi et des exemples de Jésus-Christ, il est tout visible qu'il manque aux plus essentielles obligations du christianisme et qu'il n'est pas en voie de salut. Voilà, Messieurs, quelle est la doctrine de l'Ange de l'École, de cet homme si sage et si éclairé, qui a traité la morale avec tant de circonspection, et qui n'a jamais passé pour porter les choses dans une excessive sévérité.

Dites-moi donc, s'il vous plaît, chrétiens Auditeurs, ce soin de déraciner tous les vices de votre cœur, d'y mettre en leur place toutes les vertus, de tendre toujours

à une sainteté plus parfaite, plus excellente, plus semblable à celle de Jésus-Christ, plus semblable à celle de Dieu même ; cette obligation de faire tout le bien que vous pouvez ; tout cela, dis-je, peut-il bien s'allier avec cette vie oisive et inutile que tant d'hommes et beaucoup plus encore de femmes passent dans les divertissements ? Vous dites que vous n'avez rien à faire et qu'il vaut mieux passer le temps à se divertir que de le perdre dans une triste et dangereuse oisiveté. Est-ce que vous êtes déjà parvenus au comble de la perfection et de la sainteté chrétienne ? Quels sont donc les vices que vous avez détruits ? Quels sont ceux que vous avez combattus ou même découverts en vous par l'étude que vous avez faite de vous-mêmes ? Vous n'avez rien à faire, Chrétiens, et vous n'avez rien fait jusqu'à cette heure pour votre sanctification !

Rentrez, pour un moment, en votre âme, et considérez le déplorable état où elle est. Je ne vous demande point de combien de crimes elle est noircie ; combien de péchés vous avez commis autrefois dont vous n'avez jamais fait de pénitence. Je vous demande s'il est quelque passion dont votre cœur n'éprouve point la tyrannie ; si la prospérité d'autrui ne l'afflige point ; s'il n'aime point ce qu'il n'est pas permis d'aimer ou plus qu'il n'est permis d'aimer. N'est-il pas vrai que nul gain ne peut satisfaire votre avarice ; que votre ambition ne saurait se contenter du rang que la Providence vous a marqué ; que vous ne savez ce que c'est que d'oublier une injure ? Combien de fois, tous les jours, vous emportez-vous sans raison, et toujours au-delà des

bornes de la raison? Où est-ce qu'on trouve ailleurs plus d'orgueil, et, peut-être, moins de mérite? Allez, travaillez, et travaillez fortement, et travaillez sans relâche. Il se passera bien du temps avant que vous ayez acquis la douceur de Jésus-Christ, l'humilité de Jésus-Christ, la charité, la patience, le désintéressement de Jésus-Christ. Cependant si une seule de ces vertus vient à vous manquer vous êtes perdu sans ressource.

Vous croyez, dit Saint Jean Chrysostôme, en expliquant la parabole des dix vierges, vous croyez qu'on ne ferme l'entrée du royaume qu'à ceux qui n'ont nulle vertu. Vous vous trompez; on rejette aussi ceux qui n'ont pas toutes les vertus. Vous avez été chaste, mais vous n'avez pas fait l'aumône; vous avez conservé mon talent, mais vous ne l'avez pas multiplié; vous avez aimé la justice, mais vous avez aimé la gloire; votre sainteté n'a pas été plus abondante que celle des Pharisiens : n'espérez pas qu'on vous reconnaisse à la porte du paradis; attendez-vous plutôt à être jetés dans les ténèbres extérieures. D'ailleurs, Messieurs, quand vous auriez moins d'occupation chez vous-mêmes, il y a des malades dans votre quartier et dans votre voisinage qui ont besoin d'assistance et de consolation; Jésus-Christ vous attend dans les hôpitaux pour y recevoir, dans la personne des pauvres, des marques de votre foi et de votre amour. Vous n'ignorez pas qu'on vous fera votre procès sur l'omission de ces œuvres de charité et que la sentence est déjà portée contre les chrétiens qui n'auront pas donné à manger à ceux qui ont faim,

revêtu les nus, logé les pèlerins, instruit les *ignorants* (1) et visité les prisons.

Mais, si cela est vrai, dira quelqu'un, dites-nous, je vous prie, qui sera sauvé? Car enfin on voit peu de personnes s'appliquer fort sérieusement à se faire saints, ou s'adonner beaucoup à l'exercice de ces œuvres de miséricorde. Qui sera sauvé, chrétiens Auditeurs? Fort peu de chrétiens, sans doute : un entre mille, peut-être beaucoup moins encore. Ce bon solitaire sera sauvé, qui depuis trente ou quarante ans ne s'occupe qu'à considérer les exemples du Sauveur du monde pour les retracer en sa personne, qui, tous les jours et presque à toutes les heures, se rend à soi-même un compte exact de l'usage qu'il fait du temps et du progrès qu'il a fait en la vertu. Cette bonne femme sera sauvée, qui partage sa vie à la prière et à la lecture des livres saints et qui, tandis que vous vous divertissez, va chercher aux extrémités de la ville des malheureux que la honte y réduit à mourir de faim.

Il faut avouer que nous avons une idée bien basse du christianisme. Hé quoi! Messieurs, un Dieu se sera anéanti, un Dieu aura versé tout son sang et sera mort sur une croix; il aura institué tant de sacrements, il aura fait tant de miracles pour établir une religion ; et toute cette religion, ce fruit de tant de travaux, de tant de prodiges se réduira à recevoir quelques gouttes d'eau à notre naissance; après quoi on pourra, si l'on veut, passer sa vie à rêver sur des cartes et cajoler dans des

(1) Texte original : *Les idiots...*

ruelles ! Vous me demandez qui sera sauvé, si pour se sauver il faut renoncer aux divertissements du monde et embrasser le travail et la pratique des bonnes œuvres? Et moi je vous demande, si cela n'est pas nécessaire, qui est-ce qui ne sera point sauvé? Sur quel fondement l'Evangile a-t-il si fort exagéré le petit nombre des élus, si l'on peut aller au ciel en riant et en dansant? Repassez, un moment, par votre esprit la manière dont vivent les gens du monde et jugez s'il doit être si difficile de gagner le paradis, au cas qu'on le gagne en vivant comme l'on vit? Prendre dans chaque saison tous les plaisirs qu'elle présente à vos divers appétits; faire succéder les promenades du printemps aux repas et aux assemblées de l'hiver; faire chaque jour une nouvelle partie pour le lendemain; passer éternellement de la conversation au jeu, du jeu au festin, du festin au bal, à la comédie, est-ce là une vie fort malaisée à mener? Cependant le Sauveur nous crie que la porte est étroite, que la voie est épineuse, que le nombre des prédestinés est égal, à peu près, à celui des grappes de raisin qui échappent aux vendangeurs. Voyez un peu comment vous vous entendez avec la Vérité Incarnée; car pour moi, si vous n'êtes pas dans l'erreur, je ne puis comprendre comment c'est que Jésus-Christ ne s'est point trompé lui-même?

Mais enfin vous ne prétendez pas nous interdire l'usage modéré des divertissements honnêtes et légitimes? Après avoir travaillé toute la semaine à cent affaires différentes, n'est-il pas bien juste qu'on se réjouisse un peu le dimanche? Je réponds à cela, Chré-

tiens, qu'après avoir pensé toute la semaine à toutes vos autres affaires, il serait bien raisonnable que vous pensassiez un peu à l'affaire de votre salut. Si, travaillant tous les autres jours pour le monde, vous passez les jours de fêtes à vous divertir, quand est-ce que vous travaillerez pour le ciel? Vous avez sacrifié la plus grande partie de votre temps aux desseins et aux intérêts du monde, et vous voulez encore donner l'autre aux divertissements du monde! Quel partage d'une vie où le monde ne devrait avoir nulle part, qui devrait être toute consumée au service de Jésus-Christ!

Je réponds, en second lieu, que cet éloignement universel de toute sorte de divertissements qui vous paraît si étrange, a été pratiqué par les chrétiens aux temps les plus heureux de l'Église; jusque-là que les païens s'étant aperçus de l'horreur qu'ils en avaient, ils disaient, du temps de Tertullien, que c'était une politique de leur religion, qui voulait les détacher de la vie, en leur défendant l'usage de tout ce qui la peut rendre agréable, et les disposer ainsi à cette insensibilité qu'ils faisaient paraître, lorsqu'on les menait à la mort. *Sunt qui existiment*, ce sont les belles paroles de ce Père, au livre qu'il a fait contre les spectacles, *sunt qui existiment christianum, expeditum morti genus, ad hanc obstinationem abdicatione voluptatum erudiri, quo facilius vitam contemnant, amputatis quasi retinaculis ejus, ne desiderent quam jam supervacuam sibi fecerint.*

Mais non, Messieurs, je ne condamne point toute sorte de divertissements; il y en a de louables; il y en a même de chrétiens, qui, bien loin d'être des obstacles pour la

sainteté, peuvent être d'un grand secours à ceux qui désirent de l'acquérir. Les gens de lettres, à qui la vie paraissait déjà déjà trop courte pour le dessein qu'ils avaient de devenir doctes, se sont avisés de faire de temps en temps certaines lectures qui leur tiennent lieu de divertissements ; ils se relâchent dans des conversations savantes ; ils jouent à des jeux d'esprit, qui quelquefois leur sont plus utiles que les études les plus sérieuses. Un homme de guerre, qui désire de s'avancer par la voie des armes, ne se divertit point inutilement. La chasse, les tournois, les courses de bagues, les jeux d'arc et d'arquebuse sont tous exercices inventés, non seulement pour le plaisir, mais encore pour durcir le corps au travail et le former aux exercices de l'art militaire.

Les enfants du siècle seront-ils donc toujours plus sages dans leur conduite que les enfants de la lumière ! Un savant ne se divertit point en soldat, un homme d'épée a ses jeux à part et bien différents de ceux d'un homme d'étude : l'un et l'autre veut tirer quelque utilité de ses divertissements. Pourquoi est-ce que les chrétiens n'auront pas le même zèle et qu'ils ne croiront pas passer leur temps agréablement, s'ils ne le perdent ? Ce roman vous divertit, Mademoiselle. Mais est-ce là un divertissement de chrétienne? Pouvez-vous en tirer quelque avantage pour votre sanctification ? Les vies des saints vous édifieraient ; elles vous donneraient de l'amour pour la vertu et ne laisseraient pas de vous délasser l'esprit par la diversité des événements merveilleux et des actions héroïques dont elles sont toutes remplies. La compagnie vous plait, et je ne voudrais pas

vous condamner à une éternelle solitude. Mais n'ayez de commerce qu'avec des personnes saintes, et que les entretiens que vous aurez avec elles servent à réveiller en vous le désir de votre perfection. Les miracles de la puissance et de la miséricorde de Dieu, les mystères de sa vie et de sa mort, la vanité des choses d'ici-bas, les solides plaisirs d'une bonne conscience, les délices immortelles dont un moment de douleur doit être récompensé, n'est-ce pas de quoi fournir à de très agréables conversations? Pensez-vous qu'il y eût moins de plaisir à parler de toutes ces choses qu'à revenir sans cesse à vos jupes et à vos collets, à cette mode, à cette querelle, à ce mariage, qui sont les sujets ordinaires de vos plus innocents entretiens? Mon Dieu, qu'ils paraissent froids, ces entretiens, à ceux qui sont accoutumés à s'entretenir eux-mêmes dans des pensées plus sérieuses et plus solides! Quel ennui, quel supplice, pour une âme véritablement chrétienne, de se trouver engagée dans des conversations de cette nature! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua :* Seigneur, les gens du monde m'ont entretenu de leurs bagatelles; ils m'ont fait leurs contes frivoles ; il m'a fallu essuyer leurs discours profanes et puérils. Mais combien goûterais-je plus de plaisirs à entendre parler de votre loi et des prodiges qu'elle a opérés dans tous les siècles! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Voyez donc, Messieurs, quelles mesures vous devez prendre pour l'avenir, si le travail et les divertissements sont incompatibles. Pensez un peu, s'il vaut mieux se relâcher d'un travail si utile et si nécessaire que d'aban-

donner d'inutiles, de dangereux divertissements? Souvenez-vous que le temps que vous perdez à jouer, que ce temps, dis-je, est fort précieux, et parce qu'il a coûté un prix infini, et parce qu'il est lui-même le prix d'un bonheur inestimable. Souvenez-vous que vous en avez peu et que l'heure s'approche qu'il ne vous en restera plus du tout. Mais souvenez-vous, surtout, que cette vie ne vous a été donnée que pour l'autre, et, par conséquent, que chaque moment doit se rapporter à l'éternité. Elle est courte, cette vie, et vous avez beaucoup à faire. Ce n'est pas une petite entreprise que celle de votre sanctification. Vous n'avez guère de temps à perdre, si vous voulez parvenir où votre vocation vous oblige de prétendre. La sainteté du christianisme exclut tous les vices, elle embrasse toutes les vertus; la profession du christianisme vous oblige de tendre à cette sainteté par toutes les voies qui sont ouvertes aux personnes de votre état. Voilà bien des obligations de travailler sans relâche. Passons maintenant aux sujets que nous avons de pleurer incessamment : c'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT

Il est assez malaisé d'imaginer une conjoncture plus terrible que celle où se trouve un soldat, déjà blessé, au milieu d'une sanglante mêlée. Le sang qui coule de ses plaies, la mort qui l'assiège de toutes parts et qui, pour venir à lui, moissonne à ses yeux tout ce qui s'oppose

ou qui se rencontre à son passage : tout cela, dis-je, *ce* sont des objets bien capables d'inspirer de la terreur à à quiconque les envisage de sens froid, de quelque intrépidité qu'il se flatte. Mais, quand une fois le combat est échauffé, et que la colère, la vengeance ou le désespoir s'est emparé du cœur d'un homme de guerre, quelques coups qu'il ait reçus, quelques périls qui l'environnent, quoiqu'il ne marche plus que sur les corps de ses compagnons étendus sur la poussière, il n'est touché, ni de la mort de tant d'hommes, ni des hasards qu'il court de mourir lui-même à chaque moment et ne sent pas même ses propres blessures.

Chrétiens, nous sommes tous à peu près dans des circonstances toutes pareilles. Notre vie est un combat continuel, dit l'Écriture. Il est peu d'âmes qui, dans ce combat, n'aient reçu des plaies mortelles ; il n'en est aucune qui ne soit exposée à en recevoir de nouvelles à toutes les heures ; et nous voyons en effet périr à nos yeux la plupart de nos amis et de nos frères. Quel sujet, et de douleur, et de crainte, si les passions n'avaient éteint en nous jusqu'au plus petit rayon de prudence et étouffé jusqu'au plus faible sentiment d'humanité ! Comment pouvez-vous vous réjouir, si vous vous ressouvenez que vous avez offensé Dieu, si vous vous ressouvenez que vous êtes dans un danger continuel de l'offenser, si vous faites réflexion qu'on l'offense continuellement par toute la terre ?

Je ne parle point ici des crimes où votre cœur pourrait encore avoir quelque attache dans l'état où vous êtes. Si vous êtes dans la disgrâce de votre Dieu, je

m'étonne non seulement de ce que vous avez le courage de vous divertir, mais encore de ce que vous ne mourez pas de crainte. Pour être obligé de pleurer toute notre vie, il suffit d'avoir commis un péché mortel en toute la vie? Et qui sont ceux-là, mon Dieu, qui sont assez heureux pour n'être tombés qu'une fois dans cet épouvantable malheur! En faisant ce péché, vous avez fait deux pertes en même temps, que vous devez nécessairement pleurer jusqu'à la mort. Premièrement, il vous a ravi l'innocence, et, comme cette perte ne se peut réparer en nulle manière, vous devez en être inconsolable. En second lieu, le péché vous a dépouillé de la grâce : cette perte ne se peut réparer que par vos pleurs, et, par conséquent, il faut pleurer. Mais quelques larmes que vous ayez répandues, vous ne saurez jamais si vous l'avez réparée, et, par conséquent, il faut pleurer sans relâche, il ne faut jamais cesser de pleurer.

De plus, quand Dieu vous révèlerait, aujourd'hui, qu'il a perdu le souvenir de votre infidélité, que vous êtes en état de grâce, véritablement ce serait pour vous le sujet d'une grande joie; mais cependant vous ne seriez pas encore dispensé de pleurer et de gémir. Il faut pleurer, chrétiens Auditeurs, pour apaiser Dieu; mais après avoir mérité sa miséricorde par nos larmes, il faut encore pleurer pour satisfaire à sa justice. Il faut détester la joie criminelle qu'on a goûtée dans l'usage illicite des créatures, pour effacer le péché; il faut encore renoncer à la joie innocente que ces mêmes créatures pourraient nous causer : c'est une doctrine toute commune que celle-ci. Saint Grégoire dit expressément

qu'on doit se retrancher les choses mêmes permises par la loi de Dieu, lorsqu'on a bien osé se permettre les choses qu'elle défend. *Si quis in fornicationis culpam, vel certe, quod est gravius, in adulterium lapsus est, tanto a se licita debet abscindere, quanto se meminit et illicita perpetrasse.* Saint Thomas porte la chose encore plus loin et dit qu'un pénitent, c'est-à-dire quiconque a péché et veut réparer sa faute, qu'un pénitent doit s'éloigner de toutes sortes de jeux, de toutes sortes de spectacles, quelque licites, quelque utiles, il ajoute encore, quelque nécessaires qu'ils puissent être pour l'entretien de la vie. Il est des jeux honnêtes, dit-il en ce même endroit, comme sont la plupart de ceux qu'on a inventés pour l'exercice du corps, dont l'usage pourrait être louable dans une personne innocente, desquels toutefois il faut s'abstenir quand on a péché.

Je ne sais, Messieurs, si cette morale vous paraîtra fort sévère. Mais les saints pénitents ont suivi des règles bien plus rigoureuses que tout cela. La pénitence étant un abrégé des feux éternels, comme l'appelle Tertullien, *Compendium ignium æternorum*, ils ont cru qu'elle ne pouvait être parfaite, si elle n'embrassait toutes les rigueurs qui peuvent représenter, en cette vie, les peines dont Dieu punit les crimes en l'autre. On ne saurait lire sans frémir ce que Saint Jean Climacus rapporte de ceux de son temps. Les cellules des solitaires, les cachots destinés pour les malfaiteurs, les antres même des tigres et des lions, étaient pour eux des demeures trop spacieuses et trop commodes ; ils cherchaient dans les sépulcres des morts des retraites plus conformes à

l'état où le péché les avait réduits. Les uns se chargeaient de chaînes de fer, dont le poids les accablait et les rendait immobiles ; les autres s'arrachaient les cheveux et se déchiraient à coups de fouets. Quelques-uns, tout couverts d'ulcères, se laissaient pourrir dans l'ordure et manger tout vifs aux vers qui s'engendraient dans leurs plaies. Les uns et les autres n'avaient presque point d'autre nourriture que leurs larmes; et, après avoir vécu de cette manière durant l'espace de trente et de quarante ans, on ne pouvait encore les rassurer contre la terreur de la justice divine; ils tremblaient aux approches d'une mort qu'ils avaient hâtée par leurs austérités excessives, d'une mort qui était en eux l'effet de la pénitence, plutôt que la peine du péché.

On est bien éloigné, chrétiens Auditeurs, d'exiger de vous des rigueurs de cette nature. Quand on aurait dessein de vous y assujettir, votre lâcheté ne manquerait pas de prétextes pour s'en défendre. Vous auriez recours à votre âge, à vos infirmités, à vos emplois, à vos engagements dans le monde, à toutes ces belles raisons qu'on a coutume d'opposer à la juste sévérité d'un confesseur et aux préceptes mêmes de l'Église. Je ne sais si Dieu recevra toutes ces excuses. Je doute même si vous oserez les alléguer devant son tribunal redoutable. Mais qu'est-ce qui vous oblige à vous divertir? Si c'est une nécessité de punir en vous les désordres de votre vie, n'est-il pas tout visible qu'on ne peut moins faire que de retrancher les délices et les plaisirs? Peut-on vous condamner à quelque peine plus légère, et si votre Juge veut s'en contenter, comment pouvez-vous refuser de

vous y soumettre? Vous ne pouvez supporter le jeûne du carême; mais ne sauriez-vous vous abstenir des festins du carnaval? Vous seriez obligés d'aller passer le reste de vos jours dans quelque désert affreux ou du moins de vous renfermer dans un cloître : vous ne le pouvez pas, dites-vous; mais qui vous empêche de vous retirer du grand monde et de vous tenir dans votre maison? On se rendrait ridicule de vous parler d'un sac et de vous ordonner le cilice, tant la mollesse des hommes leur a perverti l'esprit et a étouffé dans leurs cœurs les véritables sentiments du christianisme. Mais ces perles et ces diamants, ces étoffes si éclatantes, ces collets de si grand prix, ces masques, ces habits de comédiennes, quelle nécessité avez-vous de les porter? Il ne s'agit plus ici, ni de haires, ni de solitude. Vous ne direz plus qu'on en veut à votre vie, ni même à votre santé. Cette même raison de santé, qui vous dispense du jeûne, vous condamne à vivre plus sobrement, à vous contenter des plus simples viandes, à manger peu, à n'écouter en vos repas, ni votre goût, ni votre appétit. Vous ne me persuaderez pas qu'on soit moins incommodé de passer la nuit au jeu et au bal que de veiller pour prier Dieu. Vos affaires, votre ménage ne vous permettent pas d'employer toute la journée à faire de bonnes œuvres; mais, quand vous vous divertirez un peu moins, vos affaires et votre ménage n'en iront sans doute que mieux. Et ainsi tout ce qui peut colorer ou même justifier votre aversion pour la pénitence que les saints ont pratiquée, tout cela, dis-je, vous engage à la pénitence que je vous prêche. Il est donc temps de pren-

dre parti et de renoncer, ou aux divertissements de cette vie, ou aux délices de l'autre.

Mais quoi, Chrétien, vous pensez à vous divertir? Mon Dieu, que je vous trouve de résolution, disons mieux, que vous me paraissez insensible! Quoi! tout banni que vous êtes du paradis? Dans cette vallée de larmes? Dans cette région de ténèbres et de malédictions? *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena*, Comment pourrons-nous chanter, disaient les Israélites, en Babylone? Comment pourrons-nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère? Vraiment nous avons bien plus de sujet de le dire, tandis que nous sommes sur la terre: *Quomodo cantabimus?* Et comment est-ce qu'on peut avoir un moment de joie dans un exil si long et si rude, dans un exil qui nous éloigne de notre Dieu et où même nous pouvons le perdre sans ressource, dans un exil que je dois quitter quelque jour et pour toujours, sans savoir si ce sera pour me rendre à ma patrie? Quelle peine de connaître Dieu, de l'aimer et de ne pas savoir s'il nous aime ou s'il nous hait; de n'avoir que du dégoût pour tout le reste et de douter si nous lui sommes agréables; de languir dans l'attente de sa possession et d'ignorer s'il n'a point résolu de nous priver éternellement de sa présence!

Quoi! je puis mourir et me damner autant de fois que je respire! Il ne faut qu'un regard, qu'une pensée pour ravager, pour anéantir cinquante et soixante années de travaux et de mérites! Quoi! toujours des passions à dompter, toujours des démons à combattre, toujours des tentations à vaincre! Jamais de trêve, ni de repos;

pas un seul moment de sûreté; partout des dangers et des périls; partout des pièges et des embuscades! Moi-même je suis divisé contre moi-même. J'ai à me défendre de tout ce qui m'est le plus cher. Tout ce qui me flatte me peut corrompre. Tout ce qui est conforme à ma nature est ennemi de ma vertu. Tous mes sens cherchent à surprendre ma raison. Je sens, au fond de mon cœur, une loi opposée à la loi de Dieu et comme une seconde volonté dont je ne suis pas le maître. Elle veut tout ce que je ne veux pas; elle aime ce que je hais; elle désire ce que j'ai en horreur; elle m'emporte à la poursuite de ce que je fuis. Quelle vie! Quel supplice! Quel enfer!

Que si les maux dont nous sommes accablés nous laissent encore quelque sentiment pour ceux des autres, tirons-nous de ce tumulte et de cet embarras du grand monde et montons, pour un moment, sur cette haute montagne d'où Saint Cyprien voulait que son ami Donat considérât les désordres de son temps. Sans parler des infidèles et des hérétiques, c'est-à-dire des trois parties du monde, qui périssent tous sans exception, que verrez-vous, parmi vos frères et dans le cœur même du christianisme, qui ne soit digne de votre compassion et de vos larmes? Le siècle fut-il jamais plus dépravé qu'il est aujourd'hui. Vit-on jamais plus de luxe et plus de mollesse, jamais moins de ferveur et de piété? Parmi tant de personnes qui croient en Jésus-Christ, y a-t-il encore quelqu'un qui vive selon les véritables maximes de Jésus-Christ? Où sont ceux qui font plus de cas de leur âme que de leur argent, qui font leur principale

affaire de l'affaire de leur salut, qui comptent même leur salut pour une de leurs affaires?

Voyez ce nombre presque innombrable de gens qui marchent, qui courent, qui travaillent, qui parlent, qui souvent se divertissent. Combien pensez-vous qu'il y en ait dans la disgrâce de Dieu? Et cependant nul ne se hâte de sortir d'un état si déplorable, nul n'est épouvanté du péril qui le menace! La plupart sont inquiets et chagrins; mais ce n'est rien moins que leur conscience qui les inquiète et qui les chagrine. Il est aisé à voir que chacun a quelque dessein, quelque pensée qui l'occupe: l'un songe à un procès qu'un ennemi lui a suscité, l'autre, à une intrigue qu'il a nouée; l'autre a une passion qui le possède tout entier; celui-ci trame une fourberie, celui-là médite une vengeance, cet autre s'afflige d'un mauvais succès. L'espérance d'un gain fait courir ce jeune marchand; la crainte de perdre une dette cause l'empressement de ce vieillard; ce gentilhomme vient de consumer au jeu tout son revenu; cette dame est toute occupée d'un habit qu'elle compose déjà pour la prochaine saison.

Mais qui pense à la mort qui nous suit partout? Qui pense au compte qu'il doit bientôt rendre à Dieu? Qui pense au paradis qui devrait être l'unique objet de nos pensées? Quel état, quel sexe, quel âge est exempt de la corruption universelle? L'innocence ne se trouve plus avec la raison? Les enfants sont à peine capables du bien qu'ils connaissent déjà le mal et qu'ils le pratiquent. La vieillesse n'étouffe certaines passions que pour faire place à cent autres. Les hommes font gloire

de leurs impudicités, les femmes n'en rougissent presque plus. Les petits sont sans conscience, les grands n'ont pas même de religion. Et la présomption et la paresse fait négliger aux *ignorants* (1) les instructions de l'Église ; l'orgueil des savants va jusqu'à vouloir réformer ses décisions. Quelques-uns ont honte de paraître vertueux, les autres ne retiennent les dehors de la vertu que pour mieux couvrir les vices qu'ils nourrissent dans leurs cœurs. On a enfin trouvé l'art de faire impunément des voleries insignes ; et, à voir le peu de restitutions qu'on fait aujourd'hui, on dirait qu'on a encore trouvé le secret d'entrer dans le ciel sans rendre ce qu'on a volé. Y a-t-il quelqu'un, en cette assemblée, qui mille fois n'ait entendu médire de son prochain? Y a-t-il quelqu'un qui ait été témoin d'une seule rétractation? De quelque côté que je tourne les yeux, je vois du dérèglement, des crimes, et je ne vois point de pénitence.

Cependant les chrétiens descendent en foule dans le tombeau ; la plupart meurent dans leurs mauvaises habitudes, quelques-uns même au milieu de leur débauche. Tous sortent de la vie les mains vides, sans avoir rien acquitté de tout ce qu'ils doivent à la justice divine, sans avoir rien fait pour l'éternité. Ce qui me paraît encore plus étrange que tout cela, c'est que ceux qui n'ont point de part à tous leurs désordres ne sont point touchés de leur malheur. La plupart du monde se perd, presque tous nos frères périssent, et nous ne laissons pas de nous divertir. Ce serait une cruauté, au

(1) Texte original : *Aux idiots...*

temps d'une calamité publique, lorsqu'une ville est sur le point d'être prise et livrée à l'avarice et à la licence du soldat, lorsque la peste et la famine remplissent toutes les maisons, ou de morts, ou de mourants, ce serait, dis-je, une cruauté tout à fait brutale que de donner alors, ou le bal, ou la comédie, que de passer les jours et les nuits en de magnifiques festins. Mais quelle guerre, hélas! quel fléau de Dieu peut causer une désolation plus funeste ou plus générale que celle que je viens de vous décrire? Cependant on se réjouit, et, ce qui nous surprendrait étrangement, si la charité n'était pas entièrement refroidie, c'est qu'on croit qu'on peut le faire en ce temps plus qu'en nul autre, parce que c'est un temps de débauche et de plaisir, c'est-à-dire, parce que l'ennemi fait partout de grands ravages et que la peste est plus allumée que jamais. Mais, quand sera-t-il donc temps de rire, s'il ne l'est en carnaval? Jamais, dit Saint Basile, tandis que nous serons sur la terre. Jésus-Christ n'a borné sa malédiction à aucun temps, lorsqu'il dit : *Malheur à vous qui vous réjouissez à cette heure.* Et ainsi il est tout visible qu'un chrétien ne peut rire que hors de raison, n'y ayant aucun jour où il ne doive pleurer un nombre presque infini de personnes qui meurent dans le péché.

Donc, malheur à vous qui consumez dans les divertissements des années toutes destinées aux larmes et au travail. Malheur à vous que le malheur de vos frères ne touche point, qui ne pleurez pas même vos propres maux! Malheur à vous qui vous flattez d'un bonheur imaginaire, tandis que la Sagesse éternelle vous estime

et vous déclare malheureux! Malheur à vous qui riez : *Væ vobis qui ridetis!* Mais malheur, et double malheur, à vous qui riez maintenant : *Væ vobis qui ridetis nunc,* en ces malheureux jours où tout l'enfer est déchaîné, où le prince de ce monde semble en avoir recouvré l'empire, où les péchés se multiplient à l'infini, où l'on ne distingue plus les fidèles des idolâtres; *nunc,* aujourd'hui que les anges de paix gémissent, que Jésus-Christ souffre, que Dieu est en colère contre son peuple! Malheur à vous qui vous mêlez avec les ennemis de Dieu, qui célébrez leurs fêtes profanes et scandaleuses, qui autorisez par votre exemple une coutume qui est l'opprobre de votre religion et qui n'avez point d'autre prétexte pour justifier votre conduite, si peu chrétienne, que la conduite des mauvais chrétiens!

Mais que vous êtes heureux, sage et fidèle Serviteur de Jésus-Christ, qui passez votre vie dans une sainte et salutaire componction, qui pleurez tous les jours, et vos péchés, et les nôtres, mais qui redoublez vos gémissements, tandis que les autres se répandent en des ris immodérés et font éclater leur joie avec scandale : *Beati qui nunc fletis.* Que vous êtes heureux, vous qui choisissez justement ces funestes jours pour vous recueillir dans la solitude, qui vous faites un plaisir exquis et délicat de vous priver de toutes sortes de plaisirs! Vous qui craignez d'augmenter le nombre de ceux qui affligent votre bon Maître, qui tâchez de le consoler de la perfidie de ses autres serviteurs, qui lui demandez pardon des outrages qu'il n'a pas reçus de vous, qui vous chargez, en sa présence, de tous les

crimes de vos frères, qui vous punissez de leurs désordres et faites pénitence de leur endurcissement : *Beati qui nunc fletis !* Mon Dieu, que vous prenez bien votre temps, pour faire votre cour à Jésus-Christ ! Que la conjoncture est favorable pour mériter toute sa faveur ! Que n'obtiendrez-vous point de sa libéralité, aujourd'hui qu'elle ne trouve personne sur qui se répandre !

Allez, chrétiens Auditeurs, allez si vous voulez, au sortir de cette Église, vous mêler dans les cercles et dans les assemblées de ces déserteurs. Allez vous asseoir à leurs tables magnifiques et délicieuses. Pour moi, mon adorable Sauveur, on m'arrachera plutôt la vie que de me tirer de votre présence. Que le monde se réjouisse tant qu'il lui plaira : je mêlerai cependant mes larmes avec les vôtres, et mon sang, s'il est nécessaire, avec le vôtre. Je n'envie point à vos ennemis les fades douceurs dont ils se repaissent ; je ne goûterai que trop de plaisirs auprès de vous, et je sens déjà que mon cœur nage dans une joie que toutes les créatures ne sauraient, ni me causer, ni me ravir. Mais non, ce n'est point ce que je cherche ; je désire seulement vous donner des preuves de mon zèle et de ma fidélité. Je ne connais point d'autre bonheur, sur la terre, que celui de pleurer avec vous, de souffrir avec vous, de mourir avec vous, pour régner enfin avec vous. *Ainsi soit-il.*

XLVI^e SERMON

DEUXIÈME SERMON

POUR

LES DERNIERS JOURS DU CARNAVAL

Præceptor, per totam noctem laborantes, nihil cepimus.

Seigneur, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre.

(*S. Luc*, c. 15).

L'affaire du salut est l'unique affaire du chrétien qui mérite son application, qui seule demande toute son application et qui seule dépende de son application.

Il est difficile de ne pas concevoir un mépris extrême pour toute la prudence des enfants du siècle, quand on s'est une fois aperçu de l'inutilité de leurs soins et de la vanité de leurs entreprises. Pour moi, quand je considère ces grands génies que nous regardons comme les intelligences du monde politique et comme les âmes des états qu'on a confiés à leur conduite ; quand je consi-

dère ces hommes extraordinaires qui portent toujours dans leur tête une partie du monde, qui ne s'occupent qu'à fonder ou à détruire des monarchies, qu'à troubler ou à pacifier l'univers ; il me semble, dit le grand Saint Chrysostôme, que je vois de petits enfants qui s'empressent sur le rivage de la mer à ramasser des coquilles ou à élever des châteaux de sable que le moindre vent peut renverser et que le premier flot doit infailliblement engloutir.

Si ces hommes de richesses, comme les appelle l'Écriture, se trouvent enfin les mains vides, lorsque le soleil commence à paraître : *Dormierunt somnum suum viri divitiarum, et nihil invenerunt in manibus suis*, ce n'est pas pour avoir aimé le repos avec excès, ce n'est pas *faute* (1) d'avoir travaillé même durant leur sommeil, qui ne fut jamais exempt de trouble et d'inquiétude ; c'est, au contraire, pour avoir embrassé trop d'affaires inutiles, c'est pour avoir beaucoup travaillé où il n'y avait rien à faire ; en un mot, c'est pour avoir préféré un commerce pénible et infructueux à un gain sûr et facile. Nous avons beaucoup travaillé, disent-ils eux-mêmes en soupirant ; mais, pour avoir mal appliqué notre travail, il ne nous reste aucun fruit de tant de fatigues : *Tota nocte laborantes nihil cepimus.*

Que je m'estimerais heureux, chrétiens Auditeurs, si je pouvais vous bien faire comprendre, aujourd'hui, quelles sont vos véritables affaires, quelles sont les affaires à quoi vous devez vous occuper pour ne pas

(1) Texte original : *à faute...*

vous occuper inutilement! Esprit Saint, c'est à vous à leur ouvrir l'esprit pour recevoir les vérités qu'il vous plaira *de* me mettre en bouche. C'est de vous que nous attendons, et les lumières pour connaître ce qui mérite notre application, et les forces pour y travailler avec vigueur, avec constance, et la bénédiction pour rendre ce travail aussi utile qu'il est important. Nous vous demandons toutes ces grâces par l'entremise de Marie : *Ave Maria.*

Dieu ne fut point injuste, lorsqu'il mit entre les mains du premier homme le salut de toute sa postérité, lorsqu'il voulut faire dépendre d'une volonté aveugle et fragile la volonté de tout ce qu'il devait y avoir de créatures libres et raisonnables. Comme il était le Maître absolu de tous les biens et que nous n'avions nul droit au paradis, il pouvait se déterminer à nous y admettre ou à nous en exclure, par des raisons où nous eussions eu encore moins de part qu'à la fidélité ou à la rébellion de nos pères. C'était toujours une grâce qu'il nous faisait de nous promettre la félicité, au cas qu'Adam ne s'en rendît pas indigne par sa désobéissance, et, puisque, sans nous faire tort, il pouvait ne s'engager à rien du tout, il est tout visible qu'il pouvait s'engager sous cette condition, sans nous donner lieu de nous plaindre.

Il est vrai qu'il aurait pu rendre chaque homme en particulier l'arbitre de sa propre destinée. Mais, sans examiner ici si cette conduite eût été plus ou moins sage que celle qu'il lui a plu de tenir, nous pouvons

juger, par ce que nous voyons tous les jours, que, à l'égard de la plupart même des chrétiens, cette conduite n'aurait guère été plus favorable.

Car enfin, chrétienne Compagnie, la grâce du Rédempteur nous met aujourd'hui dans les mêmes termes où nous voudrions avoir été avant la chute de notre père : notre bonheur éternel ne dépend plus que de nous. Que nos parents soient bons ou qu'ils soient mauvais, il ne tient qu'à nous de ne prendre nulle part à leurs désordres ; et, pourvu que notre vie soit réglée, on ne nous demande nul compte de tous leurs dérèglements. Et cependant, n'est-il pas véritable, du moins à l'égard de plusieurs, que nos intérêts seraient aussi bien entre toute autre main qu'entre les nôtres? Quel est l'homme si peu zélé, si peu charitable, qui pût négliger davantage notre salut que nous le négligeons nous-mêmes, si notre salut dépendait de lui, comme il dépend uniquement de nos soins? A quoi pensons-nous donc? A quoi nous amusons-nous? Dites-moi, je vous prie, à quoi c'est que vous employez cette raison si éclairée, cette intelligence si sublime, ces belles lumières, cette sagesse, ces forces, tous ces talents, cette vie que Dieu ne vous a pas donnée pour courir après du vent et pour *ne saisir* (1) enfin que de la fumée. Peut-être n'y avez-vous jamais bien pensé, que l'affaire de votre salut éternel est entièrement entre vos mains, que la vie ne vous a été donnée que pour y travailler sans relâche, en un mot, que c'est là votre importante affaire, votre unique affaire : Oui, je le

(1) Texte original : *n'attrapper...*

répète encore une fois, c'est là votre unique affaire; unique, parce que c'est la seule qui mérite votre application; unique, parce qu'elle seule demande toute votre application; unique, enfin, parce que c'est la seule qui dépende de votre application. Voilà trois grandes vérités, chrétienne Compagnie. Je suis assuré que, si vous les aviez une fois bien pénétrées, si le Saint Esprit veut bien vous en donner l'intelligence, je suis assuré, dis-je, que toutes les affaires du monde paraîtront à vos yeux ce qu'elles sont en effet, c'est-à-dire de purs amusements, des jeux ridicules et indignes de vous, ou plutôt, de véritables pièges que l'ennemi vous tend partout pour vous surprendre et pour vous perdre sans ressource.

Ce seront donc ces trois vérités qui feront les trois parties de cet entretien. L'affaire de notre salut doit nous occuper tout entiers, parce que cette seule affaire mérite bien tous nos soins : ce sera le premier point; parce que cette seule affaire demande absolument tous nos soins : ce sera le second : parce que c'est l'affaire, et la seule, qui dépend de nos soins : ce sera le troisième. Il est raisonnable de s'appliquer sérieusement à cette affaire; il est nécessaire de s'y appliquer uniquement; il est inutile de s'appliquer à tout le reste. Voilà tout le plan de ce discours.

PREMIER POINT

S'il ne s'agissait ici que d'emporter votre raison et vous faire avouer simplement que l'affaire de votre salut

est votre unique affaire, qui mérite tous vos soins, je ne douterais pas du succès de mon entreprise, car Dieu l'a dit, et cette seule autorité ne laisse plus de lieu, ni aux doutes, ni aux contestations. Vous verrez dans la suite de ce discours qu'il n'est point de vérité, dans l'Écriture, qu'il ait déclarée si expressément; il n'en est aucune qu'il ait établie par tant de preuves, aucune dont il ait eu plus à cœur de nous recommander la pratique. De quels motifs ne s'est-il point servi pour nous y porter? Combien de leçons, combien d'exemples, combien de miracles, et dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, pour nous bien faire comprendre le sens de cette divine parole : *Unum est necessarium!* Vous n'avez tous qu'une seule chose à faire en la vie; une seule chose doit emporter tous vos soins; vous ne devez prendre nul intérêt à tout le reste, et, si l'empressement qu'on fait paraître à me servir, dit le Sauveur, ne se rapporte pas à cette affaire importante, cet empressement, quelque raisonnable et quelque saint même qu'il paraisse, doit passer pour l'effet d'un zèle aveugle et mal réglé : *Martha, Martha, sollicita est et turbaris erga plurima : porro unum est necessarium.*

Mais savez-vous bien, chrétiens Auditeurs, que ce même Dieu, qui nous apprend par ces paroles l'estime que nous devons faire de notre salut, que Dieu, dis-je, ne l'a pas jugée lui-même indigne de toutes ses pensées et de toute son application? Je ne dis pas seulement que de toute éternité Dieu a pensé à cette grande, à cette importante affaire; que, dans l'ordre de ses décrets libres et éternels, la volonté de faire des créatures éter-

nellement heureuses a été la première qu'il a conçue ; qu'il a agi ensuite pour exécuter, dans le temps, ce dessein qu'il avait formé avant tous les siècles ; mais je dis que ce dessein est, à vrai dire, l'unique dessein de Dieu, et qu'il a fait, pour l'accomplir, tout ce qu'il a opéré hors de lui-même.

Cette vérité est incontestable. Comme Dieu n'a qu'une fin nécessaire, qui est de se glorifier, aussi n'a-t-il qu'une fin libre, qui est de se glorifier en se faisant connaître et aimer de ses créatures, c'est-à-dire, en les rendant bienheureuses. D'ailleurs, puisqu'il est vrai que la Providence, qui consiste dans ce rapport que les choses ont à cette dernière fin, puisqu'il est vrai que cette Providence embrasse tous les êtres et toutes leurs opérations, il est tout visible qu'il n'a jamais rien fait dans le monde, que même il ne s'y fait rien, par sa permission ou par ses ordres, qui ne se rapporte à notre salut et qui ne conspire, en sa manière, à nous rendre éternellement bienheureux.

De sorte que la création de l'univers et de toutes les parties qui le composent, l'ordre et la liaison qui se trouve entre ces mêmes parties, tous les embellissements qu'il a plu au Créateur d'ajouter à son ouvrage, le soin continuel qu'il prend de le conserver et de coopérer à la production de tous les effets des causes particulières ; de plus, tous ces grands événements, qui, dans le monde civil, étonnent et confondent la politique et la vaine prudence des hommes, toutes ces aventures si différentes, si bizarres, qui causent des mouvements si contraires dans nos esprits ; ces coups imprévus

qu'on attribue au caprice de la fortune ; ces élévations si subites, ces chutes si précipitées, l'établissement et la ruine des états, leurs accroissements, leur décadence ; tout cela *ce* sont des ouvrages de la main de Dieu, mais d'un Dieu qui travaille au salut des hommes, qui tente toute sorte de voies pour y réussir, qui n'épargne rien, qui sacrifie toutes choses pour avancer un dessein si important. Mais, dans l'état de la grâce, qu'a-t-il fait ou qu'a-t-il pu faire hors de cette vue, puisque la grâce elle-même a un rapport si essentiel à notre salut? Toute la loi de nature ne se rapporte-t-elle pas à la loi écrite ? Toute la loi écrite, qu'a-t-elle été autre chose qu'une longue préparation à la loi de grâce ? Et celle-ci n'est-elle pas une loi de salut et de bénédiction, où Dieu ne s'est pas contenté de travailler pour une fin si importante, mais où il a voulu devenir lui-même un moyen infaillible pour nous y faire arriver ? Oseriez-vous dire (1), chrétiens Auditeurs, qu'une affaire qui occupe Dieu, qui l'occupe uniquement, depuis tant de siècles, une affaire pour laquelle il fait tant de choses, pour laquelle il fait toutes choses, n'est pas bien digne de tous vos soins ? Est-ce que Dieu s'amuse ou qu'il se trompe? Aurait-il perdu tant de fatigues à ménager une affaire de néant, une affaire indigne du loisir et de l'application même d'un homme ?

Mais enfin, de quoi est-ce qu'il s'agit en cette affaire importante ? Je m'en vais vous le dire. Mais n'attendez pas que je puisse jamais vous le bien faire comprendre.

(1) Texte original : *Oseriez-vous le dire...*

Non, vous ne le comprendrez pas, à moins que le Père des miséricordes, que l'Esprit de science et de lumière ne descende en même temps en votre esprit pour l'ouvrir à la vérité que j'y porterai par mes paroles. Il s'agit, chrétienne Compagnie, il s'agit d'acquérir ou de perdre un Dieu, et de l'acquérir ou de le perdre pour une éternité toute entière !

Esprits saints, bienheureux Citoyens de la Jérusalem céleste, qui voyez ce Dieu à découvert et qui vivez dans les douces extases que vous cause une beauté si parfaite, si cet amour incompréhensible dont vous brûlez avec tant de plaisir laissait encore quelque place en votre cœur pour les autres passions dont nous sommes si susceptibles, de quelle crainte, mais de quelle horreur ne seriez-vous point saisis en entendant ces paroles : Perdre Dieu, et le perdre sans ressource, et le perdre pour une éternité toute entière ! Et vous, malheureuses Victimes de la haine et de la vengeance du Seigneur, Ames condamnées à brûler éternellement dans les flammes de l'enfer, dites-nous si, dans ces affreuses prisons où tous les maux sont rassemblés pour vous punir, il y a quelque chose de plus horrible que cette pensée qui vous occupe éternellement, d'un Dieu perdu, d'un Dieu perdu sans ressource, perdu pour une éternité toute entière !

Dispensez-moi, chrétienne Compagnie, dispensez-moi de vous dire ce que c'est que de perdre Dieu, ce que c'est que de le perdre pour ne le recouvrer jamais. Tout ce que je puis vous dire, c'est que cette perte renferme en soi toutes les autres et qu'on perd tout en la faisant.

On perd toutes choses en perdant Dieu, non seulement parce que le mauvais usage que nous faisons des créatures en l'offensant est puni par la privation de toutes les créatures, mais encore, parce que, hors de Dieu il ne peut y avoir de bien, qu'il est lui-même le seul bien qui se rencontre dans toutes les choses utiles et agréables et que, en ce sens aussi véritablement qu'en nul autre, on peut dire que Dieu est la bonté de tout ce qui a quelque sorte de bonté : *Deus est bonum omnis boni.*

Il est à l'égard de tous les biens ce que le soleil, dans la pensée des philosophes modernes, est à l'égard de toute sorte de couleurs. Non seulement c'est la lumière de cet astre qui nous rend visibles tous les objets, mais c'est cette lumière elle-même que nous voyons dans tous les objets visibles. Dans les temps mêmes les plus sombres, quelque épais que puisse être le nuage qui nous dérobe le soleil, il ne laisse pas de répandre une infinité d'imperceptibles rayons qui reviennent à nos yeux de tous les corps qui sont capables de les réfléchir. C'est de la verdure, ce sont des fleurs, c'est de l'or et de l'azur que vous croyez voir sur cette campagne et dans cette superbe maison ; mais, dans la vérité, ce n'est que de la lumière, répandue sur ces différents objets, qui frappe votre vue, qui la surprend, qui la réjouit. De même, tout ce qu'il y a d'aimable en chaque créature non seulement est l'ouvrage de Dieu, mais ce n'est autre chose que Dieu même. Cette source éternelle de lumières, tout invisible qu'elle est, ne laisse pas de se faire voir et de se faire sentir par tout ce qu'il y a de sensibilité

dans la nature. La beauté de cette personne, son esprit, ce je ne sais quoi qui vous charme et qui vous enchante, vous n'y pensez pas, c'est Dieu qui se présente à vous et que vous ne voulez pas reconnaitre : *In mundo erat et mundus eum non cognovit.* Il s'en faut bien que ce ne soit Dieu que vous aimez en cet enfant si bien né, en cet ami si fidèle et si complaisant, dans ces palais si magnifiques, dans ces ragoûts si délicieux. Vous n'y aimez que votre plaisir et votre intérêt ; vous n'y aimez que vous-même. Cependant, c'est Dieu seul qui vous y plaît ; c'est Dieu qui excite et qui contente vos désirs en toutes ces choses. S'il pouvait en être séparé, elles perdraient aussitôt tous leurs agréments, toute leur beauté ; elles ne pourraient plus servir qu'à nous tourmenter et à nous nuire, tout de même à peu près que le soleil ne s'est pas plus tôt éloigné de nous que toutes les couleurs disparaissent, que les plus grandes beautés perdent leur éclat, que même tout ce qui attirait nos regards nous effraie et nous épouvante.

C'est pour cela que, dans l'enfer, où l'on ne possède point Dieu, tout ce qui s'y trouve s'y trouve en qualité de pur mal et sans nul mélange de bien. C'est pour cela que les flammes y sont sans lumière, que la nuit n'y produit, ni le repos, ni le silence ; que les ténèbres n'y effacent point les objets hideux et terribles ; que le feu, tout ardent qu'il y soit, ne défend point du froid des glaçons ; que la glace n'y tempère point l'ardeur des fournaises allumées ; c'est pour cela que cette personne, qui fait ici toutes vos délices, y fera votre plus horrible tourment, et que vous-même, qui vous aimez aujourd'hui

d'un amour si excessif et si déréglé, que vous-même, dis-je, y serez insupportable à vous-même.

Que si cela est vrai, comme on n'en saurait douter, s'il est vrai que ce que les hommes aiment dans les créatures n'est autre chose que Dieu même, si pour toucher votre cœur il ne fallait que convaincre votre esprit, qu'auriez-vous aujourd'hui à me répondre ? Eh ! quoi ! une seule créature, c'est-à-dire une petite partie de Dieu, s'il m'est permis de parler ainsi, une petite partie de Dieu mérite qu'on s'empresse, qu'on sue, qu'on se consume de fatigues et de soucis, et Dieu tout entier ne mérite pas qu'on s'applique sérieusement à le rechercher ! Accordez-vous, s'il vous plaît, avec vous-même. Dieu caché, ou du moins ne se montrant qu'à travers de quelques voiles fort sombres, Dieu borné, si l'on peut s'exprimer de la sorte, Dieu fini, ou, pour parler plus exactement, Dieu possédé en partie et d'une manière si limitée, si imparfaite, Dieu, dis-je, en cet état attire tous vos regards, réveille tous vos désirs, allume toutes vos passions, est bien digne de tous vos soins ; et Dieu découvert, Dieu dévoilé et rayonnant de toutes parts, Dieu infini, Dieu possédé en lui-même, Dieu se donnant non plus goutte à goutte, mais tout entier, et inondant l'âme de la plénitude de son être, est un bien peu capable de vous toucher, ne mérite pas qu'on se mette en peine de l'acquérir !

Hélas ! que vous en jugerez bien autrement, lorsque effectivement vous aurez fait cette perte ! Comme vous aurez perdu toutes choses, votre douleur surpassera la douleur de tous les malheureux qui ont passé leur vie

dans les maux les plus cuisants ou qui l'ont finie par les accidents les plus tragiques. Rassemblez, s'il est possible, dans votre esprit tous les chagrins, toutes les afflictions, tous les désespoirs qui ont été ou qui peuvent être causés par toutes les pertes imaginables de biens, d'honneur, d'amis, d'enfants, de vie, en un mot, de tout ce qu'on peut posséder avec quelque sorte d'attachement ou de plaisir; en perdant Dieu, vous ferez en effet toutes ces pertes, puisque tous ces biens, tout ce qu'on craint de perdre en perdant ces biens, n'est autre chose que Dieu même, et, par conséquent, le regret de cette perte égalera du moins celui d'un homme qui, jouissant des biens de tout l'univers, de toutes les douceurs de la vie, se verrait tout d'un coup accablé de toutes sortes de maux et réduit à la dernière indigence.

Quel serait votre désespoir, chrétiens Auditeurs, si ce fils unique que Dieu vous a donné pour faire toute la joie et tout le bonheur de vos jours, si ce fils qui est né avec des inclinations si honnêtes, avec des passions si raisonnables, avec de si grands talents pour le monde, de si belles ouvertures pour les affaires et pour les sciences, avec de si heureuses dispositions pour la vertu; si cet enfant, dis-je, à la fleur de son âge, vous était enlevé par une funeste mort; cet enfant, ou du moins ce que vous regretteriez dans la mort de cet enfant, je le vous ai déjà dit, ce n'est autre chose que Dieu qui cesserait de se donner à vous, de se faire sentir à vous dans cette créature, mais de se donner fort imparfaitement, de se faire sentir d'une manière presque insensible. Vous avouez cependant que cette perte serait

capable de vous renverser l'esprit et de vous faire mourir de douleur. Que sera-ce donc, Dieu d'amour, lorsqu'à l'entrée de l'autre vie nous nous verrons privés de toutes sortes de biens et de la source de tous les biens ? Si vous perdez un ami, une femme, un procès, un peu d'argent, c'est-à-dire une goutte de cet océan infini, toute votre joie, toute votre constance, toute votre raison vous abandonne ; votre âme se donne en proie aux plus violentes passions et aux plus funestes : et vous croyez de pouvoir souffrir de sens froid la privation totale de Dieu, de cette mer inépuisable de bonté ? *Ibi erit fletus et stridor dentium* : Oui, sans doute, les larmes couleront alors en abondance, et les grincements de dents se feront entendre d'une manière affreuse et terrible : *Ibi erit fletus et stridor dentium*. Et certes je ne m'en étonne pas. Il n'y a rien de plus inutile que les plaintes, que le repentir d'une âme qui a perdu toutes choses en perdant Dieu ; mais il n'y a rien de plus juste, s'il est vrai qu'une âme qui aura perdu Dieu doit s'en affliger au point que l'Écriture nous le fait entendre. N'est-il pas vrai qu'un homme, qui peut perdre Dieu, s'il n'emploie tous ses soins pour éviter ce malheur, n'est-il pas vrai, dis-je, qu'il est fou, qu'il est désespéré, qu'il n'est plus homme ? Car enfin, un bien qui ne mérite pas d'être recherché, quand on peut le posséder, ne mérite pas d'être regretté, quand on l'a perdu ; et par conséquent, un bien qui mérite d'être infiniment regretté, et dont la perte doit causer des douleurs extrêmes, ce bien, dis-je, mérite sans doute qu'on le recherche avec de grands soins, avec les derniers empressements.

Que si vous ajoutez à cette perte si considérable, à ces regrets si cuisants, si vous y ajoutez, dis-je, que celle-là est sans ressource, et que ceux-ci seront éternels, que ne doit-on faire pour éviter de si grands maux? Si les hommes du monde s'excitent eux-mêmes à travailler durant leurs plus belles années, par l'espérance de jouir de leurs travaux sur les derniers jours de leur vie; si le désir de se préparer une vieillesse douce et tranquille les porte à passer plus des deux tiers de leur âge dans de continuelles fatigues, les porte à se priver non seulement des plaisirs les plus innocents, mais même du sommeil et des autres nécessités naturelles; l'assurance que nous avons de jouir, durant toute l'éternité, du fruit de nos travaux et de nos veilles, à quoi ne devrait-elle pas nous engager? Quoi! la pensée d'une vieillesse si éloignée, si incertaine, d'une vieillesse si rare, d'une vieillesse en tout cas si courte, porte les hommes à prendre, et de si loin, de si pénibles précautions; et la vue d'une éternité toute entière, d'une éternité si assurée, qui doit commencer dans peu de temps, peut-être dès aujourd'hui; cette vue, dis-je, ne saurait nous réveiller, ni nous animer à rien faire! Il faut, dit-on tous les jours, il faut travailler, tandis que les forces de l'esprit et du corps ne sont point encore usées; il faut amasser du bien pour cette saison froide et stérile; il faut acquérir du mérite et de la réputation pour ces dernières années où, pour l'ordinaire, nous devenons le rebut du monde, si la faiblesse où tombent alors, et les sens, et la raison, n'est soutenue par l'éclat de nos actions passées; enfin, il faut se préparer une

retraite commode et honorable, où l'on soit hors d'atteinte aux misères dont cet âge est menacé, et où l'on puisse attendre la mort, sans être obligé de la désirer. Vous avez raison, Messieurs, et l'on ne peut avec justice blâmer une conduite si judicieuse. Mais ne pensez-vous point aussi que, peut-être avant que cette vieillesse arrive, que du moins incontinent après vous entrerez dans une autre vie qui n'aura jamais de fin, que vous passerez dans un état où vous ne pourrez plus agir, où vous ne subsisterez que du fruit de vos bonnes œuvres passées, où vous deviendrez l'objet éternel du mépris et de la haine de Dieu et de toutes les créatures, si la vertu que vous aurez pratiquée sur la terre ne les oblige à vous considérer et à vous faire du bien. Si quelques années de misère et de pauvreté vous font tant de peur, ne pensez-vous point combien il sera rude de se voir plongé dans toutes sortes de misères pour une éternité toute entière ?

Il est donc vrai, chrétiens Auditeurs, que l'affaire de notre salut mérite bien toute notre application. Cette affaire, selon la parole de Jésus-Christ, est uniquement nécessaire; cette affaire a occupé Dieu durant toute l'éternité et l'occupera jusqu'à la fin des siècles; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il permet dans le monde se rapporte uniquement au salut et à la prédestination des hommes : *Omnia propter electos*. Cette affaire perdue, tout est perdu, puisque Dieu même, qui renferme tous les biens et hors duquel il ne peut y avoir de bien, que Dieu même est perdu pour toujours et sans ressource. Cette affaire perdue, l'âme sera plongée dans une douleur

amère, dans des regrets inexplicables qu'elle fera, éternellement mais inutilement, éclater par toutes les marques du plus funeste désespoir. Enfin, cette affaire est l'affaire de l'éternité. Dieu se serait-il trompé, en disant que tout le reste est de nulle conséquence? Dieu aurait-il mal employé ses soins et sa providence en rapportant tout à cela? Dieu est-il si peu de chose, lui qui comprend, et qui est en effet, toutes choses, qu'il nous doive être indifférent de le perdre? Pourquoi tant et de si cruels repentirs dans les enfers, si le bien qu'ils ont perdu méritait si peu d'être recherché? Mais pourquoi frémir à la seule pensée de l'éternité, si c'est peu de chose que d'être éternellement malheureux?

Je vois bien, chrétienne Compagnie, que vous êtes persuadés de l'importance de cette affaire, et que, si vous n'êtes pas encore déterminés à lui donner désormais toute votre application, ce n'est pas que vous ne soyez convaincus qu'elle la mérite bien, mais c'est que vous ne croyez peut-être pas qu'elle la demande toute entière, et c'est ce que je vais vous montrer dans cette seconde partie.

SECOND POINT

C'est une erreur assez commune parmi les chrétiens que celle que j'entreprends de combattre. On s'imagine qu'on peut partager son esprit à plusieurs occupations, qu'il y a temps pour toutes choses, et que les affaires du monde ne sont point incompatibles avec l'affaire de

notre salut. Mais on se trompe : ces affaires ne sont point d'une nature à être traitées en même temps et par une même personne; et d'ailleurs l'esprit de l'homme est trop borné, sa vie est trop courte pour en ménager plus d'une avec succès.

Je sais bien qu'il n'est pas impossible de prendre la conduite d'une maison, d'être engagé dans un commerce, d'exercer un emploi considérable, de travailler pour faire subsister une famille et de gagner en même temps le paradis. Je sais que toutes ces choses sont souvent des moyens que la Providence nous a marqués pour parvenir à cette fin. Mais je dis que, de prendre ces occupations avec trop d'empressement, avec des intentions et des vues purement humaines; avoir éternellement, et l'esprit, et le cœur trop occupés d'un procès, d'un enfant, d'une maison, d'une charge ; s'appliquer à vendre, à acheter, à parler, à écrire, à travailler dans une boutique, sans rapporter tout à Dieu et à l'éternité ; en un mot, faire son affaire de quelqu'une de ces choses, regarder tout cela comme nos véritables affaires, comme des affaires importantes, je dis que d'en user de la sorte, c'est mettre un obstacle invincible à son salut, et voici comment je le prouve.

Si, parmi les soins qui peuvent occuper un homme du monde, il y en avait quelqu'un de privilégié, quelqu'un qui ne fût pas incompatible avec le soin du salut, ce serait sans doute celui qu'on aurait de pourvoir aux choses nécessaires à la vie; et cependant ce soin-là même nous a été interdi par le Sauveur de nos âmes. Dans la doctrine de l'Évangile, il est autant impossible

de partager ses soins au salut de l'âme et à l'entretien du corps qu'il est impossible d'être à deux maîtres, d'être à Dieu et au démon des richesses : *Nemo potest servire Deo et mammonæ*, dit Jésus-Christ ; *ideo dico vobis, ne solliciti sitis animæ vestræ, quid manducetis, aut quid bibatis* : Personne ne peut servir Dieu et l'idole de l'argent; et c'est pour cela, remarquez, s'il vous plaît, cette conséquence, et c'est à cause de cette impossibilité que je vous ordonne de ne vous mettre point en peine des choses dont vous avez besoin pour l'entretien de votre vie; car ce serait là abandonner le service de votre Maître légitime pour embrasser celui de son ennemi : *Ideo dico vobis, ne solliciti sitis animæ vestræ, quid manducetis. Anima,* dit-il en un autre endroit, *plus est quam esca, et corpus, plus quam vestimentum* : Pourquoi vous mettre si fort en peine de chercher de la nourriture et des vêtements ? Votre âme ne vous doit-elle pas être plus précieuse que tout cela ? *Nonne anima plus est quam esca.* Mais, si l'on peut en même temps sauver son âme et se mettre en peine de nourrir le corps, que devient ce raisonnement de la Sagesse Incarnée ? Si l'empressement d'un homme qui tâche de pourvoir à sa subsistance n'est point contraire aux soins qu'il doit prendre de son salut, pourquoi cette comparaison de l'âme avec la viande, et que prétend Jésus-Christ en nous faisant avouer que celle-là est infiniment plus noble que celle-ci ? Et ne croyez pas, dit Saint Jean Chrysostôme, que l'Évangile parle ici d'une nourriture superflue, ni de ces raffinements qu'on a inventés pour satisfaire à l'intempérance du goût ? Plus le besoin que vous avez

est extrême, plus votre inquiétude est criminelle. La nécessité de boire et de manger, bien loin d'excuser votre empressement, condamne votre défiance. Vous ne pouvez vous passer de toutes ces choses, et c'est pour cela même que vous ne devez nullement en être en peine, parce que ce bon Père, qui a pourvu jusqu'à vos délices, n'a garde de négliger vos besoins; *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis.*

Mais il passe, ce me semble, plus avant, lorsqu'il dit que ces vains soucis sentent l'esprit du paganisme, et ne peuvent être pardonnés qu'à des gentils : *Hæc enim omnia gentes inquirunt.* Sur quoi Saint Chrysostôme forme un raisonnement qui prouve très bien ce que je dis. Jésus-Christ, dit ce Père, nous a déclaré que ceux des chrétiens dont la sainteté n'aura pas surpassé la justice des Pharisiens et des Juifs, que ceux-là ne doivent rien prétendre au Paradis. Si donc nous n'avons pas même le courage de nous élever au-dessus des païens, comment pouvons-nous espérer d'y avoir place? De sorte que, continue ce grand saint, lorsqu'il nous exhorte à ne rechercher que le royaume du ciel, ce n'est pas un simple conseil qu'il nous donne, c'est un commandement absolu et semblable à celui qu'il nous a fait d'aimer nos ennemis. Ce n'est pas assez, nous dit-il ailleurs, ce n'est pas assez pour vous d'aimer vos amis, puisqu'il n'y a pas jusqu'aux gentils qui n'aiment ceux dont ils sont aimés. Et ainsi ne soyez point en peine de ce que vous devez manger: c'est affaire aux gentils de s'embarrasser de pareils soins : *Hæc enim omnia gentes inquirunt.* Il s'est servi du même motif dans ces deux

rencontres différentes, pour nous faire entendre que, dans l'une et dans l'autre, il nous imposait une égale obligation. Et, certes, il n'y avait pas apparence que, nous ayant obligés de ne nous contenter pas des vertus des idolâtres, il laissât à notre choix d'imiter leur peu de courage et leur défiance.

Mais s'il est impossible d'allier le soin du salut avec des soucis qui semblent si raisonnables et si nécessaires; si c'est entreprendre de plaire à deux maîtres dont les intérêts sont tout opposés; si c'est préférer la nourriture à l'âme; si c'est vivre en païens que de songer avec un peu trop d'empressement aux choses nécessaires à la vie; que devons-nous dire de ce nombre presque infini d'affaires, d'entreprises, de projets, de désirs inutiles et épineux qui remplissent notre esprit, qui assiègent notre cœur, qui nous occupent, qui nous accablent entièrement? Il faut se défaire de toute autre pensée, quelque innocente, quelque nécessaire qu'elle paraisse, quand on veut penser tout de bon à son salut; et vous espérez que, formant tous les jours mille desseins pour vous enrichir, embrassant toutes les affaires qui flattent tant soit peu, ou votre ambition, ou votre avarice, vous pouvez encore faire tout ce qu'il faut pour vous sauver! Vous ne vous contentez pas de faire subsister votre famille et de conserver l'héritage de vos pères; vous pensez, jour et nuit, aux moyens de l'augmenter. Ce n'est jamais assez de charges, jamais assez de maisons, jamais assez de terres et de revenus; il faut encore entrer dans ce parti, il faut encore s'embarquer dans ce commerce, il faut encore

faire ce procès, encore acquérir ce champ, encore mettre cet intérêt à nouvel intérêt: il faut se faire cet ami, ménager cette alliance, s'appuyer du crédit de ce magistrat, gagner la faveur de ce grand ou de ce prince; il faut toujours croître, toujours monter, toujours s'élever au-dessus de soi-même; et vous prétendez qu'il reste encore assez de loisirs, assez d'application, assez de présence et de repos d'esprit, pour traiter comme il faut cette affaire unique, cette affaire si importante où il s'agit de votre âme, où il s'agit d'une éternité, où il s'agit de Dieu même! Il n'y a pas jusqu'aux idolâtres qui n'aient été dans des sentiments tout contraires. Les philosophes anciens, dit l'éloquent évêque de Nole, n'ont pas cru que le soin des biens temporels pût s'accorder avec l'étude de la sagesse, bien loin de pouvoir subsister avec la sagesse même. Ils ont été si persuadés de cette vérité que quelques-uns d'entre eux ont jeté dans la mer tout ce qu'ils avaient de bien au monde, pour se mettre en état de s'appliquer à une étude si importante : *Quæ veritas in tantum valet, ut nonnulli philosophorum inquirendæ tantum, nedum sequendæ sapientiæ vacari non posse senserint, nisi pecuniarum onera, quasi stercorum etiam in mare quidam projicerent.*

Mais, vous-mêmes, chrétiens Auditeurs, ne le dites-vous pas tous les jours; et ne peut-on pas vous convaincre par votre propre témoignage? Pour faire son salut, il faut y penser, puisque ce n'est que *faute* d'y penser (1) que la plupart des gens périssent : *Desolatione*

(1) Texte original : *Qu'à faute d'y penser...*

desolata est terra, quia nemo est, qui recogitet corde. Pour faire son salut, il faut s'instruire des moyens de se sauver; il est absolument nécessaire de vaquer à la prière, sans laquelle il y a peu, sans laquelle il n'y a peut-être point du tout de grâce pour vous, et, par conséquent, point de salut. Pour se sauver, il faut fréquenter les sacrements, il faut faire de bonnes œuvres et mériter d'entendre ces paroles que le Sauveur, au jour du jugement, doit adresser à tous les prédestinés : Venez, les bénis de mon Père, parce que j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai été malade, et vous m'avez visité. Mais, quand on vous parle de donner tous les jours une demi-heure à la considération de la mort et de votre dernière fin, de faire chaque jour un peu de réflexion sur votre vie passée, sur les désordres de celle que vous menez aujourd'hui, sur les obligations de votre état, sur ce que vous voudrez avoir fait, lorsqu'il vous faudra rendre compte à Dieu de tout ce que vous aurez fait: quand on vous exhorte d'employer un quart d'heure de temps à la lecture d'un livre de piété, qu'on vous avertit de prier, et de prier souvent, comme faisaient tous les premiers chrétiens, comme les apôtres le conseillaient, comme Jésus-Christ même le commande: quand on vous presse de vous approcher tous les quinze jours ou du moins tous les mois du sacrement de pénitence, de visiter les pauvres et les malades, d'instruire à la piété, et vos enfants et vos domestiques, qu'avez-vous coutume de répondre? Ne vous excusez-vous pas, pour l'ordinaire, de toutes choses sur l'embarras et sur la multiplicité de vos autres

occupations ? Ne prétendez-vous point qu'il est impossible d'allier ces exercices de dévotion avec les soins que demandent les emplois et les affaires du monde? Combien de fois avez-vous dit qu'il n'y avait que les religieux et les prêtres qui eussent le loisir de vaquer à la méditation, à la prière continuelle, à la lecture, à l'usage fréquent de l'eucharistie et de la confession, à l'instruction du prochain ? Que si cela est vrai, comme vous le dites, et que cependant toutes ces saintes pratiques soient absolument nécessaires pour se sauver, comme en effet elles le sont, du moins à l'égard de plusieurs, ne confessez-vous pas qu'il n'est pas possible de s'appliquer en même temps à l'affaire du salut et aux affaires temporelles ? Dire qu'il n'y a que ceux qui vivent dans les cloîtres ou qui sont entièrement dévoués au service des autels qui puissent s'exercer en ces œuvres saintes, n'est-ce pas avouer qu'il n'y a que ceux qui consacrent tous leurs soins à leur salut auxquels il ne soit pas impossible de se sauver.

Eh ! quoi ! me direz-vous, faut-il tout abandonner? Faut-il donc renoncer à tout et se dépouiller de toutes choses ? Faut-il que tout le monde embrasse la pauvreté et se retire dans la solitude? Je ne dis pas cela, Messieurs ; mais je dis bien, et je le dis après l'Apôtre des nations, que tous les hommes qui vivent dans le monde, y doivent vivre comme s'ils étaient hors du monde ; que ceux qui, par leur état se trouvent engagés dans d'autres affaires que dans celle de leur salut, doivent travailler à leur salut, comme s'ils n'avaient que cette seule affaire ; et que au milieu de tous vos biens et

de toutes vos richesses, vous devez conserver cette pauvreté d'esprit qui nous est si fort recommandée dans l'Évangile : *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur, quasi nihil habentes, et omnia possidentes.* Oui, vous pouvez vous sauver, même au milieu de vos trésors, pourvu que votre cœur n'y ait nulle attache, pourvu que vous n'en aimiez la possession, que vous n'en aimiez l'usage qu'autant qu'ils peuvent contribuer à votre salut; pourvu, enfin, que vous gardiez la belle règle de Saint Paul, c'est-à-dire, que le désir de les conserver ne vous inquiète pas plus que si vous n'aviez rien du tout : *Quasi nihil habentes,* et que vous ne soyez pas plus troublé par la passion de les accroître que si vous possédiez déjà toutes choses : *Et omnia possidentes.*

Mais, quel moyen de posséder de grands trésors et de n'y attacher pas son cœur ? Quel moyen de posséder de grands trésors et de n'avoir pas de grands soucis ? O qu'il est difficile d'être riche et de ne désirer pas avec ardeur de l'être encore davantage ; d'être riche et de n'appréhender pas de devenir pauvre ! Il est vrai, Chrétiens, cela est très difficile. Aussi Jésus-Christ a-t-il dit qu'il était plus aisé de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille que de faire entrer un riche dans le paradis. *Cela* (1) n'est pas toutefois absolument impossible. Mais si cela vous paraît trop malaisé, si vous vous sentez trop faible pour garder longtemps une conduite si délicate, *Vade, vende omnia quæ habes et da pauperibus ; et habebis thesaurum in cœlo.* Allez, vous

(1) Texte original : *Il n'est pas....*

dit le Sauveur du monde, vendez tout ce que vous possédez, distribuez-en le prix aux pauvres, et mettez ainsi votre salut en assurance. Faites ce que tant de personnes plus jeunes, peut-être aussi plus âgées que vous, ce que tant de personnes plus riches, plus sages que vous, attachées au monde par des liens plus forts que ceux qui vous retiennent, n'ont pas laissé de faire et font encore tous les jours pour se sauver. Que si vos engagements vous empêchent de prendre un parti si favorable, si avantageux et si sûr, il en faut nécessairement revenir au précepte de l'Apôtre : *Superest, ut qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur.* Il faut donner des bornes à cette avarice, à cette ambition déréglée ; il faut modérer ces craintes vaines et puériles ; il faut réprimer ces désirs si âpres et si violents ; il faut se débarrasser de tant d'affaires superflues, pour ne penser désormais qu'à l'affaire de votre salut.

Il le faut faire, et au plus tôt. Il ne vous reste plus assez de temps pour tant de desseins. Si Dieu vous révélait aujourd'hui que vous n'avez plus qu'un mois à vivre, n'est-il pas vrai, s'il vous reste encore un peu de foi, que, de ce moment, vous ne songeriez plus qu'à mourir que ce temps même vous paraîtrait assez court pour vous disposer à un passage de si grande conséquence, et que vous passeriez pour fou dans l'esprit de toutes les personnes raisonnables, si vous ne le donniez pas tout entier au soin de votre âme. *Stulte, hac nocte animam tuam repetent a te!* Imprudent et mal avisé que vous êtes, je vous dis de la part de Dieu que cette nuit même, et peut-être même avant la nuit, on redemandera votre

âme; je vous dis que vous n'avez pas peut-être vingt-quatre heures de vie, et vous ne pensez point encore à l'affaire de votre salut! Et en quel terme est-elle donc cette affaire si importante, que vous vous en mettez si peu en peine? Qu'avez-vous fait jusqu'aujourd'hui pour la mettre en état d'être terminée à votre avantage? Qu'avez-vous fait pour gagner le paradis? Voyons un peu sur quoi vous prétendez d'y être reçu? Où sont ces bonnes œuvres qui doivent en ouvrir la porte à tous les prédestinés? Quelle pénitence avez-vous faite de vos péchés? Quelle restitution, et du bien, et de l'honneur de votre prochain? Quelle réparation des scandales et des mauvais exemples que vous lui avez donnés? Votre confession générale est-elle prête? Cinq ou six heures de temps vous suffisent-elles pour faire tout ce que vous voudrez avoir fait, tout ce qu'il faut avoir fait à l'heure de la mort? Peut-être ne vous en reste-t-il que trois ou quatre, et, au lieu de les employer à une chose si pressante, vous vous amusez à tracer le plan d'une maison dont les fondements ne seront pas encore creusés qu'on ouvrira peut-être votre tombeau; vous vous amusez à commencer un procès dont vos petits-fils verront à peine la fin; vous ne pensez qu'à multiplier cet argent qui, peut-être, sera bientôt le partage d'un prodigue ou la proie même d'un ennemi! *Stulte, hac nocte animam tuam repetent à te, et quæ parasti cujus erunt?*

Mais, quand vous auriez encore plusieurs années à vivre, si vous ne sortez de cet embarras qui vous empêche de songer à votre salut, vous n'aurez pas pour

cela plus de loisir pour y travailler. Les affaires, au lieu de diminuer augmentent tous les jours et demandent une plus grande application, et, par conséquent, elles deviennent tous les jours plus incompatibles avec le soin que vous devez prendre de votre âme. Ainsi, si vous n'êtes résolu d'étouffer tous ces vains soucis, de vous tirer de tant d'épines, quand le jour de votre mort ne serait marqué qu'en la centième année de votre âge, vous ne pouvez manquer d'être surpris et d'être cité devant le tribunal de la justice divine avant que d'avoir jamais bien pensé à Dieu.

Voilà, ce me semble, chrétiens Auditeurs, de quoi vous persuader combien il est important de s'appliquer sérieusement à l'affaire du salut, combien il est nécessaire de s'y appliquer uniquement. Je n'ai plus qu'à vous montrer combien il est inutile de s'appliquer à tout le reste, pour vous faire avouer que cette affaire est absolument votre unique affaire, en quelque sens qu'on veuille prendre cette proposition. Oui, Chrétiens, l'affaire du salut est la seule affaire qui dépende de nos soins. Faites tout ce qu'il vous plaira, dit le Sauveur de nos âmes, vous ne viendrez jamais à bout d'ajouter à la grandeur de votre corps une coudée : *Quis autem vestrùm cogitando potest adjicere ad staturam suam cubitum unum?* Mais sachez qu'il dépend encore moins de vous de faire réussir les desseins que vous formez pour l'entretien ou pour la commodité de votre vie : *Si ergo neque quod minimum est potestis, quid de cæteris solliciti estis?*

TROISIÈME POINT

Remarquez, s'il vous plaît, qu'en cet endroit de l'Évangile, le Sauveur compare les vains efforts que ferait un homme pour croître tout d'un coup d'une coudée avec les soins que nous prenons pour multiplier ou pour conserver les biens que la Providence nous a donnés, et que non seulement il traite également de présomption et de folie l'une et l'autre de ces entreprises, mais qu'il appelle même la première, quelque ridicule et quelque extravagante qu'elle paraisse, il l'appelle très petite, c'est-à-dire, très aisée en comparaison de la seconde : *Si ergo neque quod minimum est potestis, quid de cæteris solliciti estis* ?

En effet, prétendre que le succès de vos affaires temporelles, que l'établissement ou la conservation de votre fortune dépende de votre assiduité ou de votre vigilance, n'est-ce pas prétendre gouverner la nature et disposer de tout ce que Dieu n'a pas mis en votre disposition ? Quelques mesures que vous preniez pour conduire heureusement cette entreprise, de quelques précautions que vous usiez pour prévenir tous les accidents dont elle peut être traversée, à moins que le ciel et les astres n'obéissent à votre voix, que les vents et les orages n'écoutent tous vos ordres, que vous ne soyez l'arbitre des saisons, que vous n'ayez entre les mains tous les cœurs des hommes et le pouvoir de Dieu même, de quoi pouvez-vous vous assurer ? Vous pouvez labourer la

terre, vous pouvez même y semer du grain. Mais, quelle puissance, si ce n'est celle de Dieu, peut vous répondre que ce grain lèvera, qu'il s'en formera des épis, que vous verrez mûrir la moisson et que la semence que vous avez tirée de vos greniers y rentrera quelque jour avec usure? Il dépend de vous de loger cet argent et d'embarquer ces marchandises. Mais, avant que cet argent revienne dans vos coffres avec l'intérêt que vous en avez espéré, avant que ces marchandises aient passé dans un autre monde, quelles y aient été débitées, que le prix en soit remis entre vos mains, que de tempêtes, que d'écueils, que de périls contre lesquels la prudence humaine n'a point de précautions, qu'on ne saurait même prévoir?

Vous, Monsieur, qui passez pour un homme sage et entendu dans les affaires du monde, quels soins n'avez-vous pas pris pour marier cette fille que vous aimiez avec tendresse? Cependant, vous savez de quelle manière elle vit avec son mari ; elle fait pitié à toute la ville; on dit qu'elle est la plus malheureuse femme du monde. Sachant quel était le fonds de ce marchand, quel était son crédit, son industrie, son application, son expérience, qui n'aurait jugé que ce nouveau trafic l'allait enrichir? Il l'a ruiné toutefois et a ruiné en même temps cent familles qui ne s'attendaient à rien moins et qui se savaient si bon gré de lui avoir confié leur bien. Messieurs, vous le savez mieux que moi, comme il arrive quelquefois, par une secrète conduite de Dieu, que des misérables, qui vivent dans l'oisiveté et dans la débauche, deviennent riches tout d'un coup, sans qu'ils

se soient donné la peine de le désirer, aussi arrive-t-il tous les jours que, ni le mérite des personnes, ni leur frugalité, ni leurs fatigues, ni leurs veilles ne peuvent les défendre de certains coups imprévus, qui les accablent contre toute sorte d'apparence et lorsqu'ils avaient moins de sujet de s'en défier.

Ces coups, chrétiens Auditeurs, sont des coups de Dieu, lequel est souvent obligé d'en user de la sorte, et par l'intérêt de sa gloire, et par notre propre intérêt. Cet empressement que vous avez pour les choses temporelles, je dis même pour celles dont vous ne sauriez vous passer, cet empressement déshonore Dieu, il fait outrage à sa providence. Il vous a assujetti à mille besoins pour avoir lieu de faire louer sa bonté et sa sagesse, par le soin qu'il veut prendre de pourvoir exactement à tous ces besoins. Si vous entreprenez de lui ravir cette gloire, en prenant sur vous un soin qu'il s'est réservé, et pensant acquérir par votre industrie ce qu'il vous ordonnait d'attendre de sa libéralité, il faut qu'il retrouve, dans votre châtiment, la gloire que votre défiance lui veut ravir ; il faut qu'au défaut de sa providence et de son amour, il fasse éclater sur vous sa puissance et sa justice, ou plutôt, que cette même sagesse qu'il aurait fait paraître en ne vous laissant manquer de rien, lors même que vous ne vous seriez mis en peine de rien, que cette même sagesse se signale en rompant toutes vos mesures, en déconcertant tous vos desseins, en faisant en sorte que vous manquiez de toutes choses, lors même que vous n'aurez rien oublié pour avoir toutes choses en abondance.

D'ailleurs, si Dieu a encore quelque amour pour vous, s'il n'a pas encore résolu votre perte et votre réprobation, il faut bien qu'il en use de la sorte à votre égard et qu'il arrache avec violence ce qui serait la cause infaillible de votre malheur éternel. Oui, chrétiens Auditeurs, par cet attachement extrême que vous avez aux choses de cette vie, par le soin excessif que vous en prenez, au préjudice de votre salut, vous mettez Dieu dans la nécessité, ou de vous perdre pour toujours, ou de vous dépouiller de toutes choses, ou de consentir à votre damnation, ou de s'opposer à toutes vos entreprises. Le moins qui vous puisse arriver, c'est de voir tous vos desseins anéantis, toute votre fortune renversée : voilà ce que Dieu fera, s'il vous aime. Vous êtes devenu semblable à un malade qui, pour avoir négligé une blessure légère, se verrait enfin réduit à mourir ou à perdre le bras ou la jambe. Que gagnez-vous donc en donnant tout votre loisir, toute votre application à des choses qui ne le méritent pas ? Je disais que, à la réserve du salut, toutes les autres affaires ne dépendaient pas de vos soins; mais vous voyez que vos soins peuvent nuire à toutes vos autres affaires.

Il n'est pas de même de l'affaire de votre salut. Dans l'état où Dieu l'a mise par sa miséricorde infinie, elle dépend uniquement de vos soins. Ne vous y trompez pas, le paradis ne vous viendra point en dormant : *Qui fecit te sine te*, dit Saint Augustin, *non salvabit te sine te*. Mais aussi n'appréhendez pas de travailler inutilement, lorsque vous travaillerez pour l'acquérir : tout ce que vous faites pour une fin si raisonnable ne peut manquer

de vous y conduire; il n'y aura pas un seul pas, pas une seule parole de perdue; on vous tiendra même compte de vos desseins et de tous les mouvements de votre cœur. Bien davantage : cette application, que vous donnerez à votre véritable affaire, est l'unique voie assurée de faire réussir toutes les autres; les moyens humains, comme nous le disions tout à l'heure, sont des moyens peu sûrs, sont même souvent des obstacles pour parvenir à ce que nous prétendons.

Mais en voulez-vous qui soient infaillibles et que Dieu même, qui dispose des événements et qui seul peut vous répondre de l'avenir, que Dieu même vous garantisse? *Quærite primum regnum Dei et hæc omnia adjicientur vobis.* Mettez votre principale étude à chercher le royaume de Dieu, et tout le reste, et toutes ces choses dont vous êtes si avides vous seront données par surcroît. *Inquirentes Dominum*, disait David, *non minuentur omni bono :* Ne vous imaginez pas que vous puissiez perdre quelque chose en cherchant Dieu, qui est le Seigneur absolu de toutes choses. Pauvre artisan, qui tous les jours dérobez *une* demi-heure de temps à votre travail pour venir entendre la sainte messe, gardez-vous bien de dire que c'est autant de perdu pour vous, que c'est un gain que vous sacrifiez à Dieu et à votre conscience; au contraire, c'est un dépôt que vous mettez entre les mains de votre bon Maître et qu'il vous rendra bientôt avec usure. Vous croyez peut-être d'avoir négligé vos intérêts temporels, pour avoir résisté à la tentation de travailler aujourd'hui que le travail vous est interdit par l'Église; et moi je vous dis que vous avez beaucoup

fait pour ces mêmes intérêts, puisque vous avez engagé Dieu à pourvoir à tous vos besoins et à vous faire trouver, par des ressources inconnues à l'avarice et à la fausse prudence de la chair, à vous faire trouver le centuple de ce que vous auriez acquis par ce travail illicite.

Après toutes ces considérations, souffrez, s'il vous plaît, Messieurs, que je vous fasse une demande. Quelle peut être la cause de cette effroyable indifférence que vous avez pour l'affaire de votre salut éternel? Car il faut l'avouer de bonne foi, de toutes les affaires que vous avez entre les mains, l'affaire de l'éternité est celle que vous négligez davantage et vous avez le moins à cœur. Dieu vous avait donné toute la vie pour y penser et il avait jugé qu'il n'en fallait pas moins pour y réussir. Peut-être êtes-vous à la veille de votre mort. Quelle partie de votre âge avez-vous employée à cette affaire importante? Combien lui avez-vous consacré d'années? Combien de jours, combien d'heures en toute la vie? Car je ne pense pas que vous osiez compter ces moments que vous passez dans nos églises, pendant qu'on y célèbre nos plus adorables mystères. Vous savez bien que vous n'y pensez à rien moins qu'à votre salut, que vous vous y entretenez de choses toutes profanes, que votre trafic, vos divertissements, vos querelles, vos débauches mêmes et vos crimes vous y accompagnent et vous y occupent la plupart du temps que vous y êtes. Quelle raison pouvez-vous donc rendre d'une conduite si déraisonnable, si ce n'est que vous ne croyez rien de tout ce que nous venons de dire? Car, si vous croyiez en effet

qu'il s'agit ici d'un Dieu, d'une éternité, d'un bonheur infini, d'un malheur qui renferme et qui surpasse tous les autres; si vous croyiez qu'on ne peut, à même temps, songer, et au ciel, et à la terre, que le temps est court, que la mort vous presse, que chaque moment peut être le dernier moment; si vous croyiez que c'est à vous, et à vous seul, de penser à votre salut, que ce n'est pas à vous de penser à tout le reste, qu'en négligeant votre âme, vous perdez tout, jusqu'aux choses temporelles, qu'en ne vous appliquant qu'à votre âme vous ne perdez rien, non pas même les biens du monde; si vous croyiez toutes ces choses, dites-moi, je vous prie, comment il se pourrait faire que vous eussiez d'autres soins que celui de vous sauver?

On les croit, me dites-vous, ces vérités, mais c'est qu'on n'y pense pas. Il est vrai qu'on n'y pense pas; mais c'est pour cela même que je dis qu'infailliblement on ne les croit pas. Comment, Chrétiens, si vous avez un procès de cent écus, vous y pensez jour et nuit, vous en rompez les oreilles à vos amis; à force d'en parler à tout propos, vous devenez fâcheux, vous vous rendez ridicule, vous n'êtes plus capable, ni de tenir, ni d'écouter d'autres discours; et, dans cette affaire qu'il s'agit de votre vie, de votre âme, de tout ce que vous pouvez, ou espérer de plus avantageux, ou craindre de plus terrible, si vous croyiez véritablement qu'on l'examine à l'heure qu'il est, qu'elle est entre les mains de votre juge, qu'elle sera peut-être décidée avant la nuit, vous pourriez n'y penser pas, vous pourriez penser à quelque autre chose? Les biens sensibles vous attirent

et vous enchantent, je le vois bien; mais un peu de foi pour les vérités que je vous ai expliquées aurait bientôt dissipé cet enchantement. Un marchand qui se voit dans la nécessité de périr ou de jeter dans la mer tout ce qu'il a de plus précieux au monde, ne délibère point sur le parti qu'il doit prendre. C'est tout le fruit de ses longues courses, de ses pénibles travaux; c'est toute l'espérance de la famille; il se voit par là réduit à la dernière misère. Il est vrai; mais toutes ces vues le touchent peu; il croit qu'il perdra la vie, s'il ne se résout à la perte de ses biens; dans cette croyance, il ne peut qu'il ne les abandonne sans peine ou du moins sans hésiter. Mais s'ils ont pour vous de si grands charmes, ces biens sensibles, d'où vient que, par votre conduite, vous obligez Dieu à vous les ôter? D'où vient que vous ne prenez pas les voies sûres et infaillibles de les retenir et de les accroître, si ce n'est parce que vous n'avez nulle foi pour les paroles de Jésus-Christ et que cette vérité évangélique : *Quærite primum Regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis,* vous passe, aussi bien que toutes les autres pour un conte à endormir les simples et les *ignorants* (1)? Cependant toutes ces vérités sont des vérités éternelles. Vous ne les croyez pas; mais votre incrédulité n'est pas capable de leur donner nulle atteinte. Le ciel et la terre passeront, Dieu même cessera d'être ce qu'il est, avant qu'elles puissent être démenties par aucun évènement.

Mais que deviendrez-vous, si ces vérités subsistent,

(1) Texte original : *Idiots*.

comme elles subsisteront, jusqu'à la fin des siècles? Vous persévérerez jusqu'à la mort dans cet aveuglement, dans cette malheureuse indifférence? Souvenez-vous qu'il s'agit ici de votre âme. Partout ailleurs, ce n'est rien moins que vos propres affaires qui vous occupent, ce sont les affaires de vos enfants, de vos amis, de vos frères, d'un je ne sais qui, qui recueillera, qui dissipera votre héritage. Mais ici c'est l'affaire de votre âme, de cette âme unique, et de cette âme immortelle, qui n'a pas été faite pour jouir d'une félicité passagère, mais bien moins encore pour endurer d'éternels supplices dans les enfers : *Miserere, miserere animæ tuæ placens Deo :* Ayez donc pitié de votre âme qui est l'image de Dieu, et qui a été faite pour l'aimer et pour le posséder éternellement. Ayez pitié de cette âme pour laquelle Jésus-Christ en a tant eu, de cette âme qui fait pitié à tous ceux qui connaissent bien les périls où votre négligence l'expose : *Miserere animæ tuæ.* Encore une fois, ayez pitié de cette âme qui ne peut être médiocrement malheureuse, qui ne peut être malheureuse qu'elle ne le soit pour toujours. C'est Dieu même, dit l'éloquent Salvien, qui vous fait pour elle cette prière, lui qui en connaît le prix, lui qui sait ce que vous perdez en la perdant. Il vous la demande, cette âme qu'il a créée, qui lui a coûté la vie, qu'il a lavée en son sang, cette âme qu'il aime avec des tendresses, avec des transports incroyables. Je sais que vous en faites peu d'état ; mais c'est pour cela même que vous ne devez pas la refuser à son Rédempteur. Aimerez-vous mieux périr que de la lui conserver? *O miserrime homo, cum Deus sic tecum agat,*

non acquiescis ! Malheureux homme, est-il possible que vous ne vous rendiez pas aux prières de votre Dieu ! Il vous prie d'avoir compassion de vous-même, et il vous trouve insensible; il plaide votre propre cause auprès de vous, et vous êtes inexorable ! Comment donc espérez-vous qu'il vous exauce au jugement, si vous lui avez fermé l'oreille, lors même qu'il vous parlait en votre faveur ? *Quomodo te postea supplicantem in judicio suo audiet, cum tu hic eum pro te rogantem audire ipse nolueris?* Si tout cela ne fait point d'impression sur nos esprits, prions, chrétiens Auditeurs, prions Jésus-Christ qu'il daigne nous ouvrir les yeux pour nous faire voir les maux qui le touchent et que nous ne sentons pas, pour nous faire bien comprendre les dangers que nous connaissons assez pour les pouvoir craindre, mais que nous ne craignons pas assez pour les vouloir éviter. C'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

XLVII^e SERMON

TROISIÈME SERMON

POUR

LES DERNIERS JOURS DU CARNAVAL

Respice, fides tua te salvum fecit.
Voyez, votre foi vous a sauvé.
(*S. Luc*, c. 18).

Quoique la foi soit une vertu de l'entendement, le peu de foi ne laisse pas d'être un vice de la volonté qui aime mieux laisser l'entendement dans son ignorance que l'obliger, comme elle pourrait, de se soumettre à la vérité connue ; elle le porte même à se révolter contre toutes sortes de lumières.

Messieurs, il faudrait avoir l'âme bien dure pour n'être point touché du malheur de ces pauvres infidèles qui sont nés dans l'idolâtrie et qui, sans une espèce de miracle, ne peuvent manquer d'y mourir. Mais il me semble que sans sortir de la chrétienté, je trouve des malheureux qui sont beaucoup plus à plaindre. Ce ne

sont pas des aveugles que la nature ou le hasard ait privés de l'usage de la lumière; ce sont des yeux malades qui, par leur mauvaise disposition, ne peuvent regarder le jour sans douleur et qui sont blessés de ce qui réjouit tout le monde. Ce ne sont pas des infidèles, ce sont des chrétiens de peu de foi, des chrétiens qui savent à peine leur christianisme, des chrétiens qui doutent eux-mêmes s'ils sont chrétiens. Que nous sert-il d'être environnés de lumière, de marcher par un si grand jour, si nous portons avec nous notre nuit et nos ténèbres? Que nous sert-il de croire de si grandes choses, si nous les croyons si faiblement; de croire tout ce qu'il faut croire pour être fidèle et de ne le croire pas assez pour être sauvé? Car enfin, on ne le peut pas dissimuler, il y a très peu de foi dans le monde. Notre vie en est une conviction si manifeste que nous sommes contraints de le confesser nous-mêmes. Je sais bien que quelques-uns en rejettent la cause sur cette volonté souveraine qui répand ses faveurs sur qui il lui plaît et qui nous distingue par ses grâces, avant que nous ayons pu nous distinguer nous-mêmes par nos mérites. Oui, je sais que quelques-uns regardent cette vive foi comme un don purement gratuit, et qu'ils prétendent même justifier tous les dérèglements de leur vie par le défaut de cette vertu, tant ils estiment ce défaut involontaire. Mais ils se trompent : nous sommes tous coupables de notre incrédulité et nous la devons attribuer qu'à nous-mêmes. Vous ne croyez pas, Messieurs, parce que vous ne le voulez pas. Il est vrai que la foi est une vertu de l'entendement; mais j'espère de vous faire voir aujour-

d'hui que le peu de foi est un vice de la volonté, et qu'il ne tient qu'à nous de nous en défaire. *Vos me amastis et credidistis*, dit le Fils de Dieu à ses disciples : Vous m'avez aimé, et c'est pour cela que vous n'avez pas eu de peine à croire. Comme pour leur faire entendre que l'obstination des incrédules était plutôt un effet de leur mauvaise volonté que de leur peu de lumières. Ce discours nous sera fort utile, si nous demandons au Saint-Esprit les lumières nécessaires. Pour les obtenir employons l'intercession de la Sainte Vierge et disons-lui avec l'ange : *Ave Maria.*

De tous les états où l'homme se peut rencontrer ici-bas, je n'en trouve point de plus misérable que celui d'un chrétien qui ne croit que faiblement. Un athée, s'il peut y en avoir dans le monde, jouit en paix de tous les plaisirs de la vie ; un véritable fidèle trouve des douceurs dans la mort même ; mais pour un chrétien de peu de foi, il semble qu'il n'y ait, ni repos, ni délices sur la terre. Dieu le persécute ou l'incommode partout ; il est importuné par sa présence, lorsqu'il pèche ; il est accablé du joug de ses commandements, lorsqu'il veut les observer ; il est trop éclairé pour manquer impunément à son devoir ; il ne l'est pas assez pour s'en acquitter avec plaisir. C'est un malade désespéré, en qui la nature manque de forces pour se rétablir, mais qui n'en a que trop pour sentir sa propre faiblesse et les mortelles atteintes de la douleur.

Au contraire, peut-on imaginer un calme plus grand, un bonheur plus accompli que celui d'un chrétien,

lequel est bien persuadé de ce qu'il est obligé de croire? La loi de Jésus-Christ, qui parait insupportable aux hommes de peu de foi, est pour celui-ci un fardeau qui le soulage. Peut-être qu'il est des commandements qui vous paraissent impossibles; un homme qui croit ne se plaint que de ce qu'ils sont trop aisés: *Latum mandatum tuum nimis.* C'est pour cela qu'il prend plaisir à faire des vœux pour multiplier ses liens, qu'il s'impose tous les jours de nouvelles obligations et que, par des engagements volontaires et éternels, il s'interdit les plaisirs et les biens dont l'usage lui est permis par la loi de Dieu. Il y a bien des gens qui ne peuvent croire qu'on puisse passer la vie sans offenser Dieu mortellement; et lui ne peut comprendre comment c'est que de plein gré on se précipite dans le crime et qu'on peut survivre un moment à cette chute. Peut-on se passer de quelques plaisirs dans la vie, dit un chrétien ordinaire? Mais, est-il ici-bas d'autre plaisir que celui d'être attaché à la croix de son bon Maître, dit un homme qui croit comme il faut. Mais si nous n'avons pas cette vive foi qui en fait tout le bonheur, sommes-nous coupables de nous trouver en des dispositions toutes contraires? Oui, Chrétiens, nous sommes tout à fait coupables. Je vous ai déjà dit que, quoique la foi soit une vertu de l'entendement, le peu de foi ne laisse pas d'être un vice de la volonté. On en peut rendre deux raisons que j'expliquerai dans ce discours et qui le diviseront comme en deux parties. La première, parce que la volonté néglige de procurer à l'entendement les connaissances qu'il n'a pas; la seconde, parce qu'elle lui rend même

inutiles celles qu'il a. Elle pourrait lui faire connaitre la vérité; elle pourrait l'obliger de se soumettre à la vérité connue. Elle aime mieux le laisser dans son ignorance: ce sera le premier point; elle le porte même à se révolter contre toutes sortes de lumières; ce sera le second point.

PREMIER POINT

Il est plus d'une voie pour acquérir les lumières dont nous avons besoin pour bien croire. On peut se les procurer par l'étude; on peut les obtenir par la prière; nous les pouvons mériter par nos bonnes œuvres. L'étude nous dispose à les recevoir; la prière dispose Dieu à nous les donner; et les bonnes œuvres l'y obligent en quelque sorte. Heureuse âme, et cent fois heureuse, qui a pu s'élever à un état si divin, à un état où elle se fait un plaisir de son devoir et une passion, si je l'ose dire, de la vertu; où non seulement le péché lui paraît horrible en soi-même, mais où elle a horreur des douceurs mêmes et des attraits du péché; où elle ne sent presque plus de pente au mal; où elle a perdu, en quelque sorte, jusqu'à la liberté de mal faire. Je ne doute point, chrétiens Auditeurs, que cet état ne vous paraisse digne d'envie.

Pour commencer par le premier et par le plus naturel de ces trois moyens, s'il est vrai que la foi est une science, comme l'appelle Saint Bernard : *Fides est scientia Dei*, il est tout visible que l'étude est non seulement d'un

grand secours pour y devenir habile, mais qu'elle est nécessaire pour en avoir même une légère teinture. Comme nous ne recevons pas en naissant les connaissances humaines, mais seulement une faculté avec quoi nous pouvons y parvenir, aussi, disent les théologiens, nous ne recevons pas en renaissant par le baptême, la connaissance des choses surnaturelles, mais seulement une habitude et comme une faculté qui nous rend capables d'acquérir une science si sublime. Je sais bien qu'on donne le nom de foi à cette divine habitude; mais, à parler exactement, elle n'est que le principe de la foi, tout de même que la raison n'est pas la science, quoi qu'elle soit l'instrument général de toutes les sciences acquises et naturelles. On peut avoir cette foi sans avoir la science de la foi, sans savoir même les éléments de cette science. On peut avoir cette foi sans croire, sans avoir jamais cru, sans être même en état de croire, puisque les enfants la reçoivent avec la grâce, au sortir du ventre de leur mère. Comme pour savoir il faut appliquer son esprit et que pour savoir beaucoup il faut joindre beaucoup d'application aux talents qu'on peut avoir pour les lettres ; de même aussi pour croire, outre les dons que nous recevons du ciel, il faut s'instruire avec soin des vérités qui doivent être l'objet de notre croyance et des raisons qui en peuvent être les motifs. C'est pour cela que Salomon nous avertit que le commencement de la sagesse est de s'appliquer à l'étude de la sagesse : *Initium sapientiæ disce sapientiam*, et que Saint Paul dit qu'il est nécessaire qu'il y ait des docteurs dans l'Église et que la foi entre dans nos âmes

avec la parole de Dieu par le sens de l'ouïe : *Fides ex auditu; auditus autem per verbum Dei.*

Il ne faut donc pas s'étonner que la foi soit faible en nous, s'il arrive que l'ignorance y soit extrême. Comment est-ce que nous croirons, si nous savons à peine ce qu'il faut croire, si nous ignorons jusqu'aux principes de notre foi ? Nous ne croyons en Dieu que faiblement, parce que notre connaissance de Dieu est imparfaite. Nous n'avons jamais pesé dans les secrets de sa providence, jamais découvert les merveilles de son amour, jamais sondé les abîmes de sa sagesse infinie. Il habite au milieu de nous, cet être incompréhensible, il s'y fait entendre, il s'y fait sentir en mille manières. Mais qui sont ceux qui se connaissent bien eux-mêmes, qui sont ceux qui ont appris à étudier en leur propre cœur les mouvements de la nature d'avec les impressions de la grâce et à distinguer Dieu de l'homme ? Savons-nous bien, en outre, en quoi consiste notre religion, et quels avantages elle a sur toutes les autres ? Savons-nous comment elle s'est établie, et par quels moyens elle subsiste depuis tant de siècles ? Lisons-nous fort assez dans l'histoire des saints qu'elle a formés, des héros qu'elle a produits en tous les temps, des victoires qu'elle a remportées sur toutes les puissances des ténèbres ? Comment est-ce que notre foi ne serait pas faible et languissante ? Nous sommes dans l'Église, et nous ignorons peut-être ce que c'est qu'être membre d'un corps si saint. Nous prétendons les droits sans savoir nos bienfaits. Nous obéissons à ses lois sans savoir les motifs, à la première fausse doctrine qui les

lui a inspirées. Nous sommes témoins de ses augustes cérémonies sans en pénétrer les mystères. Bien plus, nous recevons ses sacrements, sans en connaître les admirables effets, sans savoir presque ce que c'est qu'*un* sacrement (1).

Je ne dis pas que la connaissance exacte et parfaite de toutes ces choses soit absolument nécessaire pour avoir la foi; mais je dis qu'elle est nécessaire pour avoir beaucoup de foi. Si ce n'est pas là le fondement qui soutient notre créance, c'est du moins l'appui qui la rend inébranlable. En un mot, si ce n'est pas ce qui nous fait croire, c'est ce qui nous empêche de douter. Nous croyons parce que Dieu a parlé; mais nous croyons avec plus de fermeté, parce que nous sommes mieux convaincus qu'il y a un Dieu, parce que nous connaissons plus parfaitement ce que c'est que Dieu, parce que nous entrons plus avant dans le sens de ses divines paroles, parce que nous voyons plus clairement qu'en effet il a parlé.

Or, si nous sommes si ignorants aux choses du salut et de la religion, s'il est vrai qu'il n'est point d'homme qui pût, en conscience, ou qui osât même professer un art dans le monde, s'il n'en savait mieux les règles que nous ne savons quelquefois les principes du christianisme, duquel néanmoins nous sommes obligés de faire une profession ouverte, dites-moi, je vous prie, à qui tient-il que nous n'ayons plus de lumières? *Numquid non est hic prophetes Domini*, disait autrefois le roi

(1) Texte original: *Que sacrement...*

Josaphat au roi d'Israël : Est-ce que l'on manque ici de docteur et de prophète ? Les prédicateurs ont-ils été jamais plus multipliés ni les prédications plus fréquentes ? Quand je considère que Saint François-Xavier a pu convertir et instruire en dix ans de temps la plus grande partie de l'Orient, et l'instruire si parfaitement que, plusieurs années après sa mort, on a trouvé des îles entières qui, quoique destituées de prêtres et de catéchistes, n'avaient, ni moins de foi, ni moins de ferveur que les chrétiens des premiers siècles ; d'où vient, dis-je en moi-même, que cent prédicateurs ne peuvent faire aujourd'hui dans une ville ce qu'un seul homme a fait en si peu de temps dans tout un monde ? Mon Dieu, ne serait-ce point la faute de ceux à qui vous confiez le sacré ministère de votre parole ? Ne s'amusent-ils point trop à nous étaler une doctrine vaine et obscure, au lieu de s'accommoder à notre ignorance ? Les chrétiens auraient besoin, quelques-uns mêmes souhaiteraient avec ardeur qu'on leur enseignât ce qu'ils ignorent ; ils seraient ravis qu'on leur annonçât le Rédempteur, qu'on leur développât ses mystères, qu'on leur éclaircît les points les plus importants de leur croyance ; en un mot, qu'on leur donnât du pain à manger, selon l'expression de l'Écriture, qu'on leur servît des viandes solides : *Parvuli petierunt panem et non fuit qui frangeret eis.* Et peut-être qu'on ne les nourrit que de fumée, qu'on ne leur présente que des viandes creuses et légères, des viandes qui ne peuvent servir qu'à les tromper et à repaître leurs yeux ! Mais non, chrétiens Auditeurs, nous aurions tort de nous plaindre. Il y a des hommes

apostoliques dans l'Église de Jésus-Christ, il y a de véritables prophètes. Mais la vérité est que les apôtres ne sont guère à la mode en ce temps-ci et qu'on aime mieux consulter les faux prophètes. Il y a des gens de vertu qui, dans la conversation, nous communiqueraient insensiblement leurs lumières et leur foi; mais leur seule vue nous fait peur et il nous faut des gens de meilleure compagnie. N'avons-nous pas des bibliothèques entières de livres saints? La lecture d'un seul de ces livres pourrait dissiper toutes nos ténèbres; et quand nous serions privés de ces secours, ne pouvons-nous pas nous approcher, à toute heure, de notre Dieu et être éclairés des rayons mêmes de sa face? Qui nous empêche de donner une heure tous les jours à cet admirable Maître, nous qui employons si mal la plupart de notre temps et qui le passons même quelquefois assez désagréablement en la compagnie des *ignorants* et des indiscrets? *Accedite ad eum et illuminamini* : Approchez-vous de Dieu et vous serez d'abord éclairés. Vous n'avez qu'à lui prêter l'oreille, il se fera bientôt entendre à votre cœur. Quand il vous prend une forte envie de vous rendre habile en quelque science, quelque légère qu'elle puisse être; quand, par exemple, on s'est mis en l'esprit d'apprendre à chanter, à jouer d'un instrument, à parler une langue, à tourner un vers ou quelque autre chose semblable, n'est-il pas vrai qu'on y donne volontiers une partie de son loisir, qu'on cherche avec empressement les auteurs qui en ont le mieux traité, qu'on ne rebute point le maître, quelque désagréable qu'il soit d'ailleurs s'il est

habile? N'est-il pas vrai qu'on ne songe qu'à son étude et qu'on ne peut parler d'autre chose? C'est que c'est tout de bon qu'on veut apprendre. Si donc, au lieu de ce zèle et de cette application, il arrive que tous les prédicateurs vous endorment; si vous ne goûtez en leurs discours que ce que Dieu peut-être y réprouve; si vous ne lisez jamais de livre saint pour en être édifié; si vous fuyez le commerce des hommes de Dieu; si vous n'en voulez pas avoir avec Dieu même: n'est-il pas visible que vous n'avez nulle passion pour la science de Dieu, que vous ne vous souciez pas de bien croire?

Mais ce qui fait encore mieux voir que nous sommes en cette mauvaise disposition, c'est que, pouvant facilement obtenir le don de sagesse et d'intelligence par le moyen de la prière, nous ne daignons pas même le demander. Vous savez ce que c'est que le don d'intelligence. C'est une lumière surnaturelle qui résout en un moment tous nos doutes, qui fixe toutes les agitations de notre esprit, qui dissipe toutes les ténèbres. C'est un rayon qui nous découvre ce qu'il y a de plus caché dans la conduite de Dieu et de plus profond dans ses jugements; qui nous fait voir les raisons des choses qui sont le plus élevées au-dessus de la raison, qui fait que l'esprit se soumet sans peine, qu'il s'aveugle avec plaisir et qu'il n'est pas moins persuadé de ce qu'il fait par la foi que de ce qu'il connaît par les sens.

Or, ce don qui donne tant de force et de vigueur à la foi, c'est une grâce que Dieu peut accorder à qui bon lui semble, mais qu'il n'accorde presque jamais qu'à la

prière, que du moins il ne lui refuse jamais. Vous attendez que Dieu vous le donne, cet esprit d'intelligence, et il attend que vous le lui demandiez pour vous le donner. Quand vous ne seriez pas coupable pour vous être trouvé dans les ténèbres, la source de la lumière vous étant ouverte, vous le seriez pour n'y avoir pas recours. Lorsque le Sauveur du monde expliquait aux Juifs les plus hauts mystères de la loi de grâce, outre l'obscurité qu'ils ont par eux-mêmes à notre égard, il les enveloppait encore, à dessein, de figures et de paraboles. On pouvait bien pardonner à ce peuple, s'il ne les entendait pas, puisque les apôtres mêmes n'y voyaient goutte ; mais il était inexcusable de n'en demander pas l'intelligence, comme faisaient les apôtres : *Interrogabant autem eum discipuli ejus, quæ esset ista parabola.* Si quelqu'un manque de sagesse, c'est-à-dire de discernement et *de* pénétration pour développer les mystères de la foi, qu'il en demande à Dieu, dit Saint Jacques, à Dieu, dis-je, qui donne libéralement à tout le monde et qui ne reproche point ce qu'il donne, et il lui en accordera : *Si quis indiget sapientia, postulet a Deo, qui dat omnibus affluenter, et dabitur ei.*

Comment croyez-vous que les Docteurs et les Pères aient acquis cette science si sublime, qui les a toujours fait considérer comme les oracles de l'Église ? Comment, dis-je, pensez-vous qu'ils aient acquis cette science, si ce n'est par la prière ? Il y a des choses, dans notre religion, qui vous sont incompréhensibles, dit Saint Augustin écrivant à l'hérétique Faustus ; vous ne pouvez accorder certains endroits de l'Écriture qui

semblent se combattre et s'entre-détruire. Mais croyez-vous être le seul qui vous soyez aperçu de ces contradictions apparentes? Tant de docteurs, tant de saints prélats, qui ont étudié les Livres saints avant vous, n'ont-ils point vu ce qui vous fait de la peine? Ils l'ont vu, sans doute, car à quels yeux cela pourrait-il avoir échappé? D'où vient donc qu'ils n'ont pas laissé de croire, qu'ils n'ont point été blessés de ce qui vous scandalise? C'est qu'ils ont bien jugé que sous ces paroles il y avait quelque chose de caché dont il fallait attendre l'intelligence du Saint-Esprit. Ils ont eu recours à la prière et ils ont été éclairés d'en-haut. Ils ont demandé, dit ce Saint Père, ils ont cherché, ils ont frappé avec confiance et ils ont obtenu, ils ont trouvé, ils sont entrés : *Petierunt, quæsierunt, pulsaverunt, acceperunt, invenerunt, intraverunt.*

De plus, quand le Seigneur ne pourrait être obligé par nos prières à nous accorder une grande foi, j'ai dit qu'il peut y être comme forcé par nos mérites. L'habitude de la foi peut recevoir des accroissements et se fortifier en nous par les mêmes voies que la grâce sanctifiante a coutume de s'augmenter. Quand cela ne serait pas, les dons de sagesse et d'intelligence, dont nous parlions tout à l'heure, accompagnent toujours la charité et ne sont peut-être qu'une même chose avec elle ; et ainsi, tout ce qui augmente en nous cette vertu y perfectionne nécessairement l'intelligence ; tout ce qui nous rend plus agréables à Dieu, nous rend Dieu en quelque façon plus visible. De sorte que, si la foi est le principe des actions saintes et vertueuses, on peut dire

que la foi parfaite est le fruit de ces mêmes actions. C'est par la pratique continuelle de toutes les autres vertus, dit le dévot Saint Bernard, que la foi s'accroît, qu'elle devient plus clairvoyante, qu'elle devient plus parfaite, qu'elle devient inébranlable : *Continua operatione virtutum fides eruditur, et erudiendo illuminatur, et illuminando augetur, et augendo perficitur, et perficiendo stabilitur.* David assure que cet expédient lui a toujours réussi et que, quelque épaisses qu'aient été les ténèbres qui lui ont dérobé la vue de Dieu, il ne s'est jamais trompé à le chercher avec ses mains, c'est-à-dire par de bonnes œuvres. *Exquisivi Deum manibus meis nocte contra eum et non sum deceptus.* On ne se trompe que trop souvent, lorsqu'on le cherche par l'étude des sciences humaines ou même par la considération des choses divines ; les savants tombent dans l'erreur et les contemplatifs dans l'illusion. Mais j'ose dire que l'on n'a jamais vu d'homme qui se soit appliqué à rendre à son prochain des offices de charité, à s'humilier et à se mortifier soi-même, qui n'ait été fortifié dans la foi. On enseigne mieux, dit-on d'ordinaire, par les actions que par les paroles ; mais il n'est pas moins véritable, du moins en matière de foi, qu'on apprend beaucoup plus en agissant qu'en écoutant et qu'un des meilleurs moyens pour savoir bientôt ce qu'on ignore, c'est de bien pratiquer ce que l'on sait.

Cela étant supposé, à qui tient-il donc que nous n'ayons tous autant de foi que les prophètes et que les martyrs ? Vous êtes riches, Chrétiens ? Faites couler ces biens sur les pauvres, et les richesses, qui aveuglent la

plupart des hommes, seront pour vous une source de lumières. Vous êtes pauvres ? Il ne vous est peut-être que trop aisé de jeûner? C'est donner de la nourriture à la foi que de soustraire la matière à l'intempérance. *Quisquis ergo vult audita intelligere,* dit Saint Grégoire, *festinet ea, quæ iam audire potuit opere implere ; ecce Dominus non est cognitus, dum loqueretur ; et dignatus est cognosci, dum pateretur.* Est-ce tout de bon, Messieurs, que vous avez envie de connaître Jésus-Christ? Allez-vous-en dans les hôpitaux, où il souffre, et dans les prisons, où il gémit; courez au tribunal de la pénitence, où il vous attend, au sacrement de l'autel, à ce festin de lumière, comme l'appelle l'église grecque, où il vous invite avec tant d'amour. Que si vous refusez des moyens si faciles et si sûrs, peut-on nier que votre infidélité ne soit entièrement volontaire ? Lorsque Dieu vous reprochera les dérèglements de votre vie, vous vous retrancherez peut-être sur votre aveuglement et sur votre peu de foi; mais, lorsqu'il vous comptera pour un crime ce même défaut par lequel vous prétendez couvrir tous les autres, comment pourrez-vous le justifier ?

Que diront ces beaux esprits qui font gloire de douter de l'immortalité de l'âme et d'être détrompés de tout ce qui épouvante le vulgaire? Quel moyen, disent-ils, de se persuader ce qu'on nous veut faire croire? Quel moyen ? Je vous en ai proposé plusieurs que vous n'avez jamais employés et dont le moins efficace vous aurait tiré de l'état où vous êtes, de cet état si funeste, au sentiment de tous les gens de bien, et, selon vous-même, si hasardeux. Quand Dieu vous aurait fait naître dans le

sein de l'idolâtrie, au milieu de cette barbarie affreuse où l'on ignore peut-être qu'il y ait au monde un christianisme, vous seriez sans doute digne de compassion, mais néanmoins vous seriez inexcusable. Ces malheureux, dit le Docteur de la grâce, quoique marchant dans la nuit, quoique destitués de guide, pourraient faire certaines démarches pour s'approcher en quelque sorte de la lumière. La raison n'est pas entièrement éteinte en eux ; le péché, qui a corrompu la nature, ne l'a pas tout à fait détruite; en un mot, ils sont raisonnables, ils sont hommes : en voilà assez pour les rendre coupables de leur infidélité et pour les damner éternellement, sans qu'ils aient lieu de se plaindre. Et vous à qui toutes les voies de salut ont été ouvertes; vous, qui êtes environné de maîtres et de docteurs, à qui l'on présente mille moyens infaillibles de s'éclaircir, vous prétendez-vous sauver sur votre ignorance ? Je vous ai déjà dit qu'il ne s'est jamais vu personne qui, ayant cherché de bonne foi à s'instruire, n'ait pas trouvé ce qu'il cherchait ; et j'ose encore vous défier de me donner un seul homme qui ait consulté Dieu, qui l'ait prié, qui ait tâché de le fléchir par ses jeûnes et par ses aumônes, et qui se plaigne d'y avoir perdu son temps et ses soins.

Mais, quand tous ces moyens ne serviraient qu'à calmer les inquiétudes de votre cœur qui ne peut être en repos, quoiqu'il fasse, tandis que votre esprit est agité de doutes si importants, est-il quelque voie que vous ne deviez tenter, si vous êtes sage, quand ce ne serait que pour n'avoir rien à vous reprocher dans une affaire de si grande conséquence ? Si, après les soins

que vous aurez pris, le ciel ne s'ouvre point pour vous. s'il vous laisse dans l'obscurité, quand même vous seriez aussi dans l'erreur, du moins n'y aurait-il pas lieu de vous faire un crime de vos ténèbres. Mais n'est-ce pas une négligence tout à fait brutale, d'aimer mieux exposer son âme, son salut, sa félicité éternelle que de hasarder quelques moments de réflexions, quelques heures de prières, quelques pièces d'or ou d'argent pour s'assurer pleinement contre un si effroyable péril ? Je me trompe, chrétiens Auditeurs; ce serait en vain qu'ils chercheraient d'autres convictions que celles qu'ils ont, puisqu'ils sont déterminés à ne se rendre à nulle conviction. Non seulement ils ne veulent pas savoir ce qu'il faut croire, mais ils ne veulent pas même croire ce qu'ils savent. Je veux dire que la volonté se rend coupable en deux manières de l'infidélité de l'esprit : en négligeant de lui faire connaître la vérité connue, comme je viens de le faire voir, et en le portant à résister à la vérité connue. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT

C'est une doctrine catholique que la foi est une vertu où le cœur n'a pas moins de part que l'esprit. Il est vrai que, lorsque la vérité parait dans tout son éclat, bien loin d'avoir besoin de secours pour aller à elle, l'entendement ne peut, ni s'en défendre lui-même, ni en être empêché par nul obstacle. Mais comme dans la foi cette vérité est enveloppée de ténèbres, non seulement elle ne

force pas l'esprit à la suivre, mais elle l'attire même si faiblement qu'il demeurerait immobile, si la volonté ne le portait à l'embrasser. C'est pour cela que les théologiens disent que la foi est composée de deux habitudes, dont l'une sert à fortifier en notre âme cette partie qui connaît, et l'autre, à plier celle qui aime. C'est pour cela que Saint Augustin l'appelle l'œil du cœur : *Fides est oculus cordis*, et que Saint Paul nous assure que c'est par le cœur que nous croyons : *Corde creditur ad justitiam*. C'est pour cela qu'il y a du mérite à croire, parce que le cœur agit toujours librement et sans contrainte ; qu'il y a de la justice à punir ceux qui ne croient pas, parce que la volonté peut commander à l'esprit, partout où la vérité n'est pas assez évidente pour le contraindre.

Or, s'il est vrai qu'il nous est entièrement libre de croire, d'où peut donc venir qu'on ne croit pas ? Il est tout visible que c'est qu'on ne le veut pas. Mais comment se peut-il faire qu'on se prive volontairement d'une vertu dont on connaît les avantages et qui, bien loin d'être pénible dans sa pratique, nous peut adoucir l'exercice de toutes les autres ? J'avoue, Messieurs, que la chose paraît d'abord incroyable. Il est aisé toutefois d'en développer le mystère. C'est que, comme l'entendement se laisse gouverner par la volonté lorsqu'il manque de lumières pour se conduire lui-même, aussi la volonté se laisse gouverner par sa passion, surtout lorsque l'entendement ne lui représente qu'avec obscurité l'objet qu'elle devrait suivre. Notre esprit, il est vrai, suit aveuglément le cœur qui le guide ; mais comme celui-ci ne suit lui-même que ses désirs, dès que nos désirs sont

déréglés, il faut nécessairement que le cœur s'égare et, par conséquent, qu'il l'engage dans le même égarement que l'esprit qui s'était abandonné à sa conduite. Ainsi, comme il est peu d'hommes exempts de toute passion, il ne faut pas s'étonner si l'on trouve peu de foi parmi les hommes.

Pour ranimer notre foi, il faudrait étouffer tous nos désirs ou du moins faire en sorte que l'objet de nos désirs fût le même que celui de notre foi. *Charitas omnia credit*, dit Saint Paul ; un homme qui aime Dieu croit aveuglément tout ce que Dieu lui révèle de soi-même ; son esprit se porte sans peine où son cœur le conduit avec plaisir. De sorte que, quoiqu'il soit vrai, qu'il faut croire pour aimer, il n'est pas moins véritable qu'il faut aimer pour bien croire. *Non intratur in veritatem nisi per charitatem*, dit Saint Augustin. Le saint concile de Trente appelle la foi la base et la racine de la charité. Mais la charité, dans le langage de Saint Thomas, ne laisse pas d'être l'âme de la foi, de sorte que, comme l'arbre naît de la semence et la semence de l'arbre, et l'un et l'autre, par cette mutuelle reproduction, multiplie à l'infini ; de même la petite connaissance que la foi chrétienne donne d'abord excite l'amour, cet amour produit une nouvelle lumière ; sur quoi Saint Paul dit, à la seconde aux Colossiens, que l'Ante-Christ séduira ceux qui périssent, *eo quod charitatem veritatis non receperunt, ut salvi fierent;* il ne dit pas, *veritatem*, mais *charitatem veritatis*, allant à la source du mal.

La plupart des hérésiarques n'ont que trop bien connu cette vérité. C'est pourquoi dans le dessein qu'ils ont eu

de se faire auteurs de nouvelles sectes, ils ont cru que le moyen le plus sûr pour donner créance à leurs erreurs, c'était de les accommoder aux inclinations de la nature corrompue. Voici apparemment de quelle manière ils ont raisonné : Les chrétiens, ont-ils dit, ne manquent de foi pour les vérités qu'on leur propose, que parce qu'ils n'aiment pas ces vérités. On ne peut donc manquer d'être suivi, si on ne les oblige à croire que ce qu'ils aiment. Les passions et les vices sont les seuls obstacles qu'ait la doctrine catholique dans l'esprit des hommes ; inventons une doctrine qui autorise les vices, qui flatte les passions et où l'amour propre trouve son compte. En effet, Messieurs, dès que ces malheureux ont commencé à publier leurs dogmes impies, ils ont ébranlé des villes et des provinces entières. Mais on a toujours observé que les temps et les lieux où ils ont fait plus de ravages ont été ceux où le dérèglement des mœurs avait comme préparé les esprits à recevoir leurs fausses opinions, et qu'ils n'ont séduit, pour l'ordinaire, que ceux dont la volonté était déjà corrompue.

Aujourd'hui que les pièges du démon sont tout à fait découverts et qu'il n'est point de chrétien assez simple pour se laisser éblouir par le prétexte de réforme, dont les disciples de Calvin colorent leur abominable schisme, on voit de temps en temps des catholiques qui perdent la foi et qui renoncent leur bonne Mère. Mais avez-vous jamais vu un seul de ces déserteurs qui eût vécu régulièrement avant son apostasie, qui n'eût pas déshonoré l'Église par des actions scandaleuses, qui n'eût pas mérité d'en être retranché avec infamie, s'il ne s'en était

séparé lui-même volontairement ? Au contraire, dans le grand nombre d'hérétiques qui rentrent tous les jours dans le bercail, à peine en trouverez-vous un seul qui ne fût la gloire de son parti et dont la vie, à la religion près, ne fût éloignée des désordres que l'Évangile condamne ? C'est ainsi que la chaste et l'innocente colombe s'étant aperçue qu'il n'y avait pas de sûreté pour elle hors de l'arche revint bientôt à l'asile qu'elle avait abandonné, tandis que le corbeau, ayant trouvé de quoi satisfaire son avidité dans les cadavres qui flottaient sur les ondes du déluge, s'acharna à cette proie et ne songea plus à retourner. C'est ici sans doute un fort argument contre Messieurs de la Prétendue (1). L'Église romaine se purge de ses ordures dans les égouts de Genève, tandis que ce qu'il y a de plus sain dans leurs corps se vient réunir au corps des fidèles. Mais c'est une preuve bien évidente que la foi ne manque guère par l'esprit, et que, quand le cœur est sans passion, l'entendement ne demeure pas longtemps dans les ténèbres.

Vous vous plaignez, Messieurs, de ce que votre religion est fort élevée au-dessus de la raison. Il est vrai. Mais, pour vous faire voir que ce n'est pas là ce qui vous blesse, celle des Mahométans, laquelle est entièrement contraire à cette même raison, qui choque si fort le sens commun, a-t-elle, pour cela, manqué de sectateurs dans le monde ? L'Église nous parle d'un Dieu fait homme, d'un Dieu pauvre et souffrant pour l'amour des hommes, le démon proposait aux païens des dieux

(1) Le Calvinisme était appelé : Église prétendue réformée.

changés en bêtes, pour faire des actions dont les bêtes mêmes auraient horreur; cependant, on n'était point rebuté par ces contes infâmes et ridicules, et presque toute la terre ne laissait pas de suivre cette créance. Non, non, dit Saint Augustin, la pauvreté de Jésus-Christ ne choque que les avares; la virginité de sa sainte Mère n'est inconcevable qu'aux impudiques. Il n'y a que les orgueilleux qui ne puissent allier son pouvoir infini avec sa patience dans les outrages. Ses douleurs ne le rendent suspect qu'aux délicats et sa mort ne fait douter de sa divinité qu'à ceux qui sont trop attachés à la vie. Je sais bien, continue ce Père, qu'ils rendent d'autres raisons de leur incrédulité; mais ce sont de fausses raisons; ils n'oseraient alléguer les véritables, de peur de faire voir qu'ils ne combattent la religion que pour justifier leurs désordres: *Ut non vilia sua videantur defendere, unum hoc dicunt: Hoc sibi displicere in Filio Dei.*

Ne faut-il pas être tout à fait fou, dit l'illustre Pic de la Mirandole, pour ne douter pas de la vérité de l'Évangile et vivre néanmoins comme si on ne doutait pas de sa fausseté? Il est vrai qu'on ne peut imaginer une plus extravagante folie; mais j'ose dire qu'elle n'est pas tout à fait si commune que l'on pense. Faites-y réflexion, chrétiens Auditeurs: on trouve, pour l'ordinaire, une assez grande conformité entre la vie des hommes et leur créance. C'est un chrétien qui vit dans sa tiédeur et dans le relâchement; vous trouverez que sa foi est languissante et comme morte. Cette personne qui ne refuse rien à ses appétits, qui se plonge dans tous les plaisirs du

corps, doutera si son âme est immortelle ; et cet autre, qui s'abandonne à toutes sortes de crimes, n'aura point du tout de religion. D'où vient cela ? C'est que la volonté n'est pas plutôt corrompue qu'elle corrompt insensiblement l'esprit. Elle tâche de détruire la foi, qui détruirait ses passions, si elle venait à subsister. Elle fait bien plus, dit Saint Bernard ; cette mauvaise volonté fait tous ses efforts pour anéantir Dieu même, ce Dieu qui ne s'accommode pas à ses désirs et qui la menace de venger ses crimes. C'est ainsi que se sont formés tous les athées, selon la remarque d'un des plus sages et des plus savants hommes du siècle passé, ne s'étant jamais trouvé personne qui ait osé nier la divinité, si ce n'est ceux qui, à cause de leurs désordres, avaient intérêt qu'il n'y en eût point effectivement.

Si le mal était à l'entendement, il ne faudrait que le convaincre pour le guérir. Mais nous voyons tous les jours que toutes les démonstrations, tous les miracles mêmes sont inutiles, si la volonté est préoccupée, si elle ne se rend la première. D'où vient que cet hérétique, qui vient d'être désarmé dans la dispute, qui tout visiblement est au bout de ses réponses sophistiques, d'où vient, dis-je, qu'il ne se rend pas à la vérité, qu'il se retire au contraire plus envenimé qu'il n'était contre la véritable religion ? Ce n'est pas parce qu'il n'a pas été convaincu ; c'est qu'en dissipant ses ténèbres on a irrité sa passion ; c'est qu'on l'a confondu en le convainquant et qu'on a insulté à sa défaite. Il fallait guérir son orgueil, en lui faisant voir son ignorance, et le rendre humble, s'il était possible, au lieu de l'humilier. Qu'on

oppose à ce même homme un adversaire qui le ménage, qui lui fasse moins de honte de sa faiblesse, un adversaire qui gagne son cœur par un procédé plus honnête et plus charitable; donnez lui un Saint François de Sales qui, en lui faisant connaître la vérité, la lui rende aimable par sa douceur : il n'attendra pas *pour* rendre (1) les armes qu'il se voie hors de combat; il sera ravi de faire honneur à la modestie de ce grand saint par une conversion prompte et parfaite.

Combien de miracles avaient vus les Juifs qui firent crucifier le Fils de Dieu ! Ne reconnaissent-ils pas eux-mêmes qu'il s'en fait tous les jours et en grand nombre : *quia hic homo multa signa facit*, cet homme, disent-ils, fait plusieurs miracles, c'est-à-dire, nous donne plusieurs marques infaillibles qu'il est Dieu. Et cependant, bien loin d'en être touchés, c'est sur ces mêmes prodiges, c'est sur ces preuves incontestables qu'ils se déterminent à le faire mourir comme un séducteur : *quia hic homo multa signa facit !*

Ce vieux pécheur, qui ne croit que faiblement que son âme est immortelle et qui cherche partout une preuve qui le convainque, ce pécheur, dis-je, cherche une chose qu'il ne trouvera jamais. Il y a mille raisons qui établissent l'immortalité de nos âmes; mais un homme passionné est-il capable d'entendre raison ? Bien loin de voir les choses invisibles et spirituelles, la passion ne trouble-t-elle pas jusqu'aux sens extérieurs, ne rend-elle pas, tout à la fois, sourds, aveugles et

(1) Texte original : *De rendre.....*

insensibles la plupart de ceux qu'elle possède? Mais, d'où vient que, ne doutant presque pas que son âme ne doive mourir avec le corps, il a de la peine à se persuader que ce même corps doive mourir? D'où vient que, quoiqu'il soit accablé d'années et usé de débauches, il fait tous les jours des projets de jeune homme, dont l'exécution demanderait des siècles entiers, et de vie, et de santé? D'où vient qu'il croit la mort encore si éloignée, quoique tout lui annonce qu'elle est proche, quoiqu'elle se présente elle-même, quoiqu'il l'ait déjà dans les entrailles? Qu'attend-il pour croire enfin qu'il lui faut quitter la vie? Son âge, sa maladie, son médecin, ses amis, tout cela ne suffit pas pour l'en convaincre; il espère toujours d'en réchapper; il donne encore des ordres pour le lendemain et meurt enfin, sans croire qu'il doive mourir. Et cet homme ose dire qu'un argument lui ferait avouer qu'il y a une autre vie, à lui qui est si aveuglé pour l'amour de celle-ci que la mort même ne peut lui persuader qu'il est mortel! Qu'il règle ses désirs et ses passions, cet avare, ce voluptueux; qu'il détache sa volonté des objets qui la révoltent contre la foi, et il trouvera que toutes les créatures lui prêchent que son âme ne peut mourir, mais qu'il y a à craindre pour elle une vie mille fois plus terrible que la mort.

Il est donc vrai que, malgré les connaissances de l'esprit les plus parfaites, la volonté peut détruire entièrement notre foi. Si cela est, pouvez-vous douter qu'elle ne soit capable de l'affaiblir? Les passions l'étouffent dans les hérétiques et dans les athées. Faut-il

s'étonner qu'elles la tiennent comme assoupie dans les les mauvais catholiques? Vous ne l'apercevez pas, Messieurs, ce défaut secret qui rend votre foi toute languissante? Je ne m'en étonne pas. Quand on a les yeux bandés, dit Saint Augustin, non seulement on ne voit pas les objets qui sont éloignés, mais on ne voit pas même le bandeau qui nous les cache : *Si tegatur oculus carnis, nec aliud vides, nec id unde tegitur, vides.* Mais voulez-vous bien que je vous le dise? Ce défaut est dans votre cœur : c'est cette soif de l'or et de l'argent; c'est ce désir trop ardent d'accumuler des richesses, quoique par des moyens légitimes. Oui : c'est là ce qui vous empêche de comprendre la plupart des vérités éternelles; c'est ce qui vous fait douter de la Providence et des biens de l'autre vie; c'est ce qui vous fait méconnaître Jésus-Christ en la personne des pauvres. Tandis que vous conserverez ce ressentiment des injures qu'on vous a faites, quand même il n'éclaterait pas au dehors, quand il ne passerait point jusqu'à une vengeance effective, il ne laissera pas de rendre votre foi chancelante et ténébreuse. Vous n'entrerez jamais dans le cœur de Jésus-Christ pour y découvrir les merveilles de sa charité; vous ignorerez éternellement ce qu'il y a de plus aimable et de plus tendre dans les mystères de sa vie et de sa mort. Pour vous qui ne soupirez que pour la gloire et qui vous êtes fait une idole de cette passion à laquelle vous sacrifiez tout le reste, devez-vous trouver étrange que vous ne croyiez que faiblement? Comment pourriez-vous croire, dit Jésus-Christ, vous qui recherchez cette gloire que vous vous donnez les

uns aux autres ? *Quomodo potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis?* Voulez-vous savoir, Femme chrétienne, d'où vient que vous avez si peu de foi ? C'est que vous avez beaucoup d'amour pour vous-même ; c'est que le vain désir de plaire possède encore tout votre cœur : témoins, ces ajustements que vous ne pouvez quitter quoiqu'ils soient contraires à l'Évangile et qu'à votre âge, dans les règles mêmes du monde, ils commencent peut-être à n'être plus de saison. Le bandeau qui vous aveugle, c'est ce jeu presque continuel, où vous perdez un temps que Jésus-Christ ne vous avait pas acheté, par tant de douleurs, pour être ainsi misérablement consumé; c'est cette mollesse si peu chrétienne, cet éloignement de toutes sortes de mortifications, ce soin presque unique de procurer au corps tout ce qui l'accommode ou qui le flatte ; c'est cet orgueil que vous nourrissez en votre cœur, cette fausse persuation de votre propre mérite, ce désir secret d'effacer tous les autres, tantôt par la vivacité de l'esprit ou, enfin, lorsque tout le reste vous abandonne, par une dévotion pleine de faste et de vanité.

Voilà, chrétiens Auditeurs, ce qui rend nos volontés rebelles aux lumières de la foi. De là vient que la parole de Dieu, cette parole qui a fondu tant de glaces, qui a amolli tant de rochers, cette parole toute brûlante, comme parle David, ne nous touche pas plus que la parole d'un homme. De là vient qu'on lit l'Évangile avec la même froideur qu'on lirait un livre profane et que le corps même de Jésus n'a pas un autre goût pour nous que le pain matériel.

Que faites-vous donc, Prédicateurs, avec vos preuves et vos raisonnements théologiques ? Quel sera le fruit de tant de motifs de foi, de tant d'invincibles raisons, dont vous accablez l'incrédulité des mauvais chrétiens ? C'est comme si vous espériez de faire voir un aveugle, à force d'allumer des flambeaux autour de lui. C'est ce cœur qu'il faut attaquer, et le détacher, s'il est possible, de l'amour des créatures. Donnez-moi un homme sans passion, disait un grand saint ; eût-il vieilli dans toutes les superstitions du paganisme, je le convertirai en lui récitant le symbole de notre créance et les commandements de Dieu. Mais quelle sera, en peu de temps, la foi d'un chrétien innocent et mortifié ? Avec quelle promptitude, avec quelle fermeté ne croira-t-il point ? Il n'aura pas besoin qu'on lui choisisse, ni les prédicateurs, ni les livres : au défaut des uns et des autres, le ciel, les astres, tous les éléments, les plus simples fleurs, les plus petites créatures lui donneront de sublimes leçons. Le moindre rayon produira un grand jour en son esprit. Il ne faudra qu'un mot pour lui découvrir plusieurs mystères. On peut dire qu'une âme ainsi disposée apprend beaucoup plus qu'on ne lui enseigne, que ses maîtres lui enseignent même souvent plus qu'ils ne savent, *super omnes docentes me intellexi, quia mandata tua quæsivi*. Oui, Seigneur, disait David, parce que je me suis attaché à vos commandements, j'ai eu plus de lumières que tous les docteurs ; j'ai compris, dans leurs discours, des choses qu'ils n'y entendaient pas eux-mêmes. Tout ce qui exerce la foi des autres chrétiens, tout ce qui les rebute, tout ce qui les scanda-

lise, raffermit celui-ci dans sa créance. La réprobation des gentils, qui paraît si dure aux petits esprits; la prospérité des méchants, qui avait presque ébranlé le roi prophète ; le relâchement et les scandales qui servent de prétexte aux hérétiques pour se séparer de l'Église; tout cela lui donne sujet d'admirer, ou la clémence, ou la sagesse de Dieu; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qui arrive dans la vie est pour lui une nouvelle raison de croire. Vous me demandez, si je crois qu'il y a un Dieu. Eh! peut-on en douter, à moins d'avoir perdu la raison et l'usage même des sens? Je le crois vraiment, si toutefois on peut croire ce qu'on sait, ce qu'on voit, en quelque sorte, de ses yeux, ce que l'on sent au fond du cœur et dont on se rend un témoignage à soi-même, qu'on ne saurait démentir.

Eh! comment douterais-je de la Providence, moi qui la trouve partout où je me trouve moi-même? Elle me prévient, elle me suit, elle m'accompagne, elle m'environne de toutes parts; on dirait qu'elle ne pense qu'à ma conduite particulière, tant elle est soigneuse de pourvoir à tous mes besoins, de régler en ma faveur les plus petits incidents, de profiter de toutes les occasions de me faire du bien et de procurer mes avantages. Vous ne savez que croire de la présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie? O Dieu, vous ne le sentez donc pas, lorsque vous avez le bonheur de communier! Vous ne le reconnaissez pas à cette lumière qu'il répand dans l'âme, à cette joie dont il la comble, à ce feu dont il l'embrase! *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* Heureux donc mille fois ceux qui ont purifié leur

cœur des désirs qui le souillent et qui l'offusquent. C'est à vous que je m'adresse, bienheureuses Ames ; car je ne doute point qu'il n'y en ait plusieurs en cette assemblée. Je ne saurais vous dire combien cette pensée me soutient et me console dans un emploi qui d'ailleurs ne manque, ni de chagrins, ni de périls ?

Dès le commencement et dans la suite de tout ce discours je suis persuadé que je parle à des gens de bien, à des personnes de piété, à des personnes qui ne viennent entendre la parole de Dieu que par le désir de se sanctifier. J'ai mille raisons de le croire et dont je me tais ici, pour ne penser qu'au fruit que ce discours fera dans vos âmes et à la gloire que je me promets de donner à Dieu. Le prédicateur dans ces occasions le plus ignorant, le discours le plus mal entendu, la manière la plus désagréable, les paroles les plus simples, tout entre, tout germe, tout rapporte dans ces sortes de champs, et toujours jusqu'au centuple : *Vobis datum est nosse mysterium regni Dei.* C'est à vous, Troupe bénie et choisie, qu'il est accordé d'entrer dans les secrets du royaume de votre Dieu : c'est à vous qu'est réservée l'intelligence des plus hauts mystères ; c'est à vous proprement que Dieu parle par notre bouche et qu'il adresse ce qu'il y a de plus touchant dans les Livres saints : *Vobis datum est nosse mysteria regni Dei ; cæteris autem*, pour tous les autres, pour ces hommes charnels et mondains, pour ces âmes impures et attachées à la terre, *in parabolis*, ils ne trouvent partout qu'énigmes et que ténèbres, ils écoutent sans entendre, ils entendent sans concevoir, ils conçoivent même sans que pour cela

ils croient encore : *Cæteris autem in parabolis, ut videntes, non videant, et intelligentes, non intelligant.*

Qu'ils fuient donc la lumière, ces réprouvés, puisqu'ils sont déterminés à lui résister et que la lumière les fuie eux-mêmes en quelque sorte. Qu'ils aient horreur de la parole de Dieu, qu'ils ne comprendront jamais et qui ne laissera pas de les condamner. Mais vous, chrétiens Auditeurs, qui êtes occupés à dompter vos passions, qui menez une vie pure et véritablement pénitente, courez sans cesse après la voix de votre Époux et ne vous lassez jamais de l'entendre. Que vos entretiens avec lui soient continuels. Demandez hardiment et cherchez avec constance, puisqu'on ne vous peut rien refuser et que votre Bien-aimé vous cherche de son côté pour vous montrer son divin visage. Mais, surtout, purifiez-vous tous les jours de plus en plus et ne vous contentez jamais de la sainteté que vous aurez une fois acquise : *Qui justus est justificetur adhuc, et sanctus sanctificetur adhuc.* Que votre cœur devienne plus net, s'il est possible, que le cristal, afin qu'il puisse être tout pénétré des lumières de la foi, jusqu'à ce que nous entrions dans le grand jour de la gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

XLVIII^e SERMON

QUATRIÈME SERMON

POUR

LES DERNIERS JOURS DU CARNAVAL

Time Dominum Deum tuum omni tempore.

Craignez le Seigneur votre Dieu en tous les temps.

Un chrétien doit toujours vivre en chrétien, servant le plus grand de tous les Maîtres, dans le plus saint de tous les états et contre le plus redoutable des ennemis.

Il faut avouer que ces jours de licence et de débauche présentent à nos yeux un spectacle bien différent de celui que nous avons vu il n'y a que peu de jours. Quelle consolation pour tous les véritables catholiques, lorsque le ciel versant sur nous ses plus précieuses influences à la naissance du Rédempteur, nous avons vu les prêtres accablés par la foule des pénitents, les

temples sacrés étaient trop petits pour contenir le nombre des véritables adorateurs, et les journées trop courtes pour suffire à l'ardeur de leur infatigable piété. Qui de nous, Messieurs, ne s'est point senti confirmé dans la foi et fortifié dans l'espérance d'une autre vie, en voyant ce peuple dévot et religieux aborder en foule dans nos églises et y passer une partie de la nuit, en attendant le moment heureux qui vit naître le Sauveur du monde? Cette joie modeste et chrétienne qui se produisait sur tous les visages, ces sacrés cantiques qu'on entendait de toutes parts, le son même de nos instruments et de nos cloches qui nous inspiraient la joie et la piété tout ensemble: toutes ces choses ne nous ont-elles pas portés cent fois à nous réjouir, dans le secret de notre cœur, du bonheur que nous avions d'être les membres d'un corps si saint, et à rendre grâces au Seigneur de nous avoir fait naître dans une religion qui avait des marques si sensibles de la vérité de sa créance?

Mais hélas! quand je vois de si saintes fêtes suivies immédiatement de ces jours que la corruption de nos mœurs a rendu si scandaleux et si profanes: quand je vois le carnaval commencer dès le jour même de l'Epiphanie, la débauche succéder à la piété, la dissolution à cette sainte allégresse qu'a coutume de produire en nos cœurs le souvenir de nos adorables mystères; quand je vois les places et les carrefours remplis de mauvais chrétiens qui exposent aux yeux des hérétiques la honte de notre religion et déshonorent le christianisme par l'extravagance de leurs divertissements; en un mot,

quand je vois les fidèles faire retentir toute une ville de leurs ris immodérés, du bruit de leurs festins et de leurs danses lascives, passer les jours et les nuits dans des excès qu'on ne pardonne pas à des païens, dans des assemblées où l'idole du monde est adorée et où le démon préside : quoi donc, me dis-je à moi-même, s'est-il bien pu faire qu'un christianisme si florissant ait dégénéré en si peu de temps en un infâme paganisme ? N'est-ce point un songe et une illusion que tout ceci ? Par quel enchantement me vois-je porté, tout d'un coup, du milieu de la chrétienté en un pays d'infidèles et d'idolâtres ? Une même religion peut-elle accorder, peut-elle souffrir des fêtes si opposées ? Le démon a-t-il donc son temps et ses sacrifices au milieu du royaume de Jésus-Christ ? Quoi ! les combats de tant de martyrs, ces fleuves de sang qui ont consacré la terre que nous foulons sous nos pieds, n'ont-ils pu éteindre jusqu'aux moindres étincelles de l'idolâtrie ? Et comment est-ce qu'elle se réveille aujourd'hui, qu'elle sort de dessous tant de ruines, pour faire partout de si grands et de si funestes ravages ?

Permettez-moi, Messieurs, de combattre dans ce discours un dérèglement si honteux. Souffrez aujourd'hui que j'emploie tout ce que j'ai de forces pour lever, s'il est possible, cette pierre de scandale, qui est la cause de tant de chutes et qui couvre de confusion l'Épouse de Jésus-Christ, la Mère commune de tous les fidèles.

Esprit Saint, ce n'est ici, ni l'ouvrage, ni l'entreprise d'un homme. Il n'appartient qu'à vous d'ôter cet opprobre du christianisme. C'est à l'Esprit qui soutient et qui

vivifie l'Église de lui rendre cet éclat et cette fleur de beauté qu'elle a fait paraître dans ses premières années. C'est de vous que nous attendons un renouvellement si avantageux ; c'est à vous que nous le demandons par l'intercession de Marie : *Ave Maria.*

Je ne sais sur quel fondement la plupart des gens se persuadent que tout est permis dans le temps où nous sommes et qu'une coutume, que le prince des ténèbres a introduite parmi les chrétiens, peut autoriser des actions qui choquent toutes les lois du christianisme. Pour détruire une erreur si pernicieuse, et néanmoins si établie, mon dessein n'est pas de faire ici l'éloge des larmes, ni de ramasser tout ce que les Livres saints ont dit en faveur de la tristesse et de la componction du cœur. Je ne vous obligerai point de rappeler en votre mémoire les anathèmes que le Sauveur du monde a prononcés contre les divertissements du monde, ni cette épouvantable malédiction dont le souvenir est capable de troubler toute la joie que nous pouvons goûter dans les créatures : *Væ vobis qui ridetis, quia flebitis* : Malheur à vous qui riez, parce que vous pleurerez ! Je ne prétends pas non plus condamner en vous, comme un grand désordre, cet enjouement et cette belle humeur dont le monde vous sait si bon gré et qui vous fait régner dans les compagnies et dans les assemblées les plus brillantes. Je sais que, si c'est bienheureux que de pleurer toujours, on peut rire quelquefois sans se rendre pour cela coupable d'un fort grand crime ; je sais qu'il peut y avoir d'innocents plaisirs et qu'il y a en effet des temps

pour se relâcher de la méditation et du travail. Mais, je prétends, chrétienne Compagnie, qu'il n'est point de temps où le péché soit permis ; qu'il n'en est pas même où il soit permis de s'exposer à le commettre. Nous sommes en carnaval, dites-vous; c'est tout ce qu'on répond à ceux qui trouvent étrange qu'on fasse tant de choses qui blessent la modestie et la piété chrétienne ; c'est le temps qu'il est permis de se réjouir. Et moi je vous dis qu'un chrétien en tout temps est obligé de vivre en chrétien. Voilà, Messieurs, l'unique vérité que j'entreprends de vous montrer aujourd'hui. Pour vous en convaincre, je n'ai que trois raisons à vous proposer. Un chrétien doit toujours vivre en chrétien, parce qu'il sert le plus grand de tous les Maîtres, parce qu'il le sert dans le plus saint de tous les états, parce qu'il le sert contre le plus redoutable des ennemis. La grandeur infinie de Dieu, la sainteté du christianisme, la malice et les artifices du démon ne nous permettent pas de nous relâcher un seul moment. Cette fausse persuasion que nous avons, qu'on peut faire le carnaval, qu'on peut consacrer quelque temps au monde et à ses vains divertissements, ne peut subsister que dans un esprit qui a peu d'idée de notre Dieu : ce sera le premier point ; qui n'a nulle idée de notre religion : ce sera le second point ; qui a une fausse idée des forces et de la conduite de nos adversaires : c'est le troisième. Voilà, Messieurs, le sujet et l'ordre de ce discours.

PREMIER POINT

Comme le Seigneur avait marqué à son peuple certains jours de l'année qu'il voulait être sanctifiés par une piété plus exemplaire et par des sacrifices plus solennels, je ne m'étonne pas que le démon, qui a toujours affecté de paraître égal à Dieu, tâche d'avoir un temps où ceux qui lui sont dévoués donnent des marques extraordinaires et publiques de leur attachement à son service. Mais je ne saurais comprendre comment il se peut faire que des chrétiens oublient leur Dieu, s'oublient eux-mêmes jusqu'à ce point que d'accorder à cet infâme usurpateur un tribut de cette importance et qu'en lui assignant des fêtes et un carnaval, ils lui sacrifient quelque chose de plus précieux que tout l'encens et toutes les victimes des idolâtres. Comment est-ce que nous traitons notre Dieu, chrétienne Compagnie? Ignorons-nous qu'il est le Maître de tous les temps, qu'il en est le dispensateur et l'arbitre, que tous nos jours sont entre ses mains, que c'est par lui que nous subsistons, et que nous n'avons pas un moment de vie qui ne soit un présent de sa bonté, comme il est un effet de sa puissance infinie?

Nous n'adorons pas seulement le véritable Dieu, nous nous flattons encore d'être ses véritables adorateurs ; et, par conséquent, nous lui devons rendre un culte qui soit, en quelque sorte, proportionné à sa grandeur et qui exprime, autant qu'il est possible, l'excellence et la

souveraineté de son domaine. Sans cela, toute la religion, qui n'est autre chose qu'un aveu public de l'indépendance du Créateur et de ses perfections infinies,sans cela, dis-je, toute la religion n'est plus qu'une abomination et un sacrilège ; elle déshonore, elle outrage Dieu, bien loin de le glorifier. C'est pour cela qu'il a toujours eu en horreur les sacrifices imparfaits, parce qu'ils sont mal propres à donner l'idée du plus parfait de tous les êtres. C'est pour cela qu'il donna sa malédiction aux offrandes de Caïn, parce qu'il ne lui présentait pas ses plus beaux fruits, et qu'à juger de Dieu par les présents qu'il lui faisait, on avait lieu de croire qu'il y avait quelque chose de meilleur que lui dans la nature. C'est pour cela que, dans l'ancien Testament, il veut qu'on lui sacrifie de toutes choses, et les prémices de chaque chose, et que ceux qui en usent autrement y sont punis avec la même sévérité que s'ils lui avaient préféré quelque créature ou borné l'étendue de son domaine. Notre Dieu est l'auteur et le maître de tout ce qui est créé ; il faut donc lui sacrifier tout ce qu'il y a de créatures, et dans le ciel, et sur la terre. Il est immense : donc, il doit être honoré dans tous les lieux de l'univers. Mais il est encore éternel : et par conséquent il est juste que tous les temps soient employés à le servir. Quelque grands que soient nos services, s'ils sont limités par une seule de ces circonstances, ils ne sauraient répondre à l'infinité de Dieu. Il lui faut tout donner, si nous voulons avouer qu'il mérite tout; il faut tout donner au Créateur et ne rien réserver pour les créatures, si nous reconnaissons en effet que, comme il y a une distance infinie

entre le tout et le rien, aussi n'y a-t-il nulle proportion entre Dieu et tout le reste du monde.

Il est impossible, dit le Sauveur, de servir Dieu et l'idole des richesses : *Nemo potest Deo servire et mammonæ.* Voulez-vous savoir la véritable cause de cette impossibilité? C'est que tout est dû au véritable Dieu, et qu'après lui avoir donné ce que sa Majesté infinie exige de nous, il n'est pas possible qu'il reste rien pour une autre divinité. Il serait difficile d'accorder le service de deux maîtres dont le mérite ne serait pas infini; cependant il ne serait pas absolument impossible, et l'on pourrait enfin leur rendre, à l'un et à l'autre, tout ce qu'ils auraient droit de prétendre. Mais, supposé que l'un des deux soit infiniment adorable, tout ce qu'on aura de respect et de déférence pour le second doit passer pour un mépris formel de l'autorité souveraine du premier : *Uni adhærebit, et alterum contemnet.* En lui donnant toutes choses, vous ne laissez pas d'être un serviteur inutile : mais en lui refusant la moindre chose, vous êtes un serviteur infidèle; un serviteur digne de sa haine et de toute la rigueur de sa justice.

C'est pour cette même raison que, quelque créance que vous donniez aux vérités que Dieu nous a révélées, si vous doutez d'une seule de ses paroles, vous ne croyez rien du tout; vous ne croyez pas même les points dont vous ne doutez nullement. Non, quand vous seriez prêt de verser votre sang pour tous les articles de la foi, si vous n'êtes pas dans la même disposition à l'égard d'un seul, vous n'avez point du tout de foi, parce que la foi que nous devons à Dieu doit s'étendre

à toutes choses ; elle ne peut recevoir des bornes, sans cesser d'être divine ; tout de même qu'on ne peut limiter Dieu sans le détruire. Vous êtes prêts d'obéir à Dieu en tout ce qu'il lui plaira de vous ordonner ; vous en exceptez un seul précepte, vous manquez à une seule circonstance du commandement, vous n'avez point d'obéissance, vous êtes rebelles, en quelque sorte, à tous les commandements : *Qui peccat in uno factus est omnium reus.* Pour obéir véritablement à Dieu, il lui faut obéir sans réserve ; toute autre obéissance est une fausse obéissance, une véritable rébellion.

Or, si cela est vrai, n'ai-je pas raison de dire que, pour être véritablement chrétien, il faut toujours vivre en chrétien ? Si c'est donner des bornes à l'autorité de Dieu que de ne croire pas aveuglément tout ce qui est appuyé par son témoignage, n'est-ce pas limiter, en quelque sorte, son éternité que de lui refuser une partie de notre temps ? Il ne veut point de votre cœur, s'il ne le possède toujours ; et vous croyez qu'il agréera des années que le monde partage avec lui ? Il vous déclare que tous vos services l'irritent et le déshonorent, pour peu qu'un autre maître y ait de part : et vous osez prétendre qu'il s'estime honoré d'une vie dont tant de beaux jours sont destinés au démon ? Vous vous trompez, Chrétien ; il n'est pas possible qu'un seul homme contente ces deux maîtres, même en des temps différents. Ce Dieu, qui mérite tous vos services, ne les mérite pas moins en carnaval qu'à Noël et en carême ; il les exige en toutes saisons et ne peut souffrir que le monde lui en dérobe un seul moment. Et, si vous

trouvez que c'est trop d'une année entière et de toute votre vie pour un Dieu qui vous a tiré du néant et de l'enfer, pour un Dieu qui vous a aimé durant toute l'éternité, qui veut encore vous aimer éternellement à l'avenir et de qui vous attendez une récompense éternelle, petite Créature, Ver de terre, allez porter vos services à qui voudra bien les recevoir! Le Seigneur du ciel et de la terre a bien besoin de vos offrandes! Vous lui refusez une partie de votre temps : sachez qu'il ne veut point de l'autre et que tout votre sacrifice est abominable devant ses yeux. Peut-être qu'il ne pourra se passer de vous et qu'enfin il se verra réduit à accepter les conditions qu'il vous aura plu *de* lui prescrire? Ne saurait-il être heureux, si vous ne l'aimez, lui qui l'a été avant que vous eussiez le bonheur de le connaître et dont la félicité ne pourra être altérée par la haine mortelle que vous lui porterez peut-être durant toute l'éternité?

Cette raison, sans doute, est très forte, surtout à l'égard de ceux à qui le Saint-Esprit veut bien en donner l'intelligence et qui sont persuadés de la grandeur de Dieu, d'une certaine manière connue de peu de personnes.

Mais disons, s'il vous plaît, quelque chose de plus sensible. Une personne qui fait profession du christianisme doit toujours vivre en chrétien. Pourquoi? Ce n'est pas seulement pour honorer Dieu, comme il mérite, mais encore pour ne pas déshonorer sa profession. C'est la seconde raison et la seconde partie de mon discours.

SECOND POINT

C'est une loi établie par la nature, et qui subsiste encore dans le monde même le plus corrompu, que, dans la conduite particulière qu'il plaît à chacun de se prescrire, il faut avoir égard à sa naissance, à son état, à son âge et se faire des règles qu'on puisse observer sans choquer celles de la bienséance. Or cette loi, Chrétiens, vous le savez, elle s'étend à toute la vie et à toutes les actions de la vie, et, par conséquent, il n'est point de temps, point de rencontre où un enfant de l'Église ne soit obligé de se souvenir de sa renaissance spirituelle, où il soit permis à un disciple de Jésus-Christ de s'éloigner des maximes de son Maître : en un mot, où un chrétien ne doive vivre en chrétien.

Mais quoi, dira-t-on, les plaisirs et les divertissements nous sont-ils entièrement interdits? Non, Messieurs ; il est permis à tout le monde de se divertir ; mais, toutes sortes de divertissements ne siéent pas bien à toutes sortes de personnes. Un vieillard, déjà vénérable par son âge, ne peut avec bienséance reprendre les jeux qui ont servi d'amusement à ses premières années, ni même se permettre certaines libertés qu'on pardonnait autrefois à sa jeunesse. Un grand magistrat, lors même qu'il se relâche, est obligé de garder son caractère et de choisir des divertissements qui soient conformes au rang qu'il tient parmi les hommes. Ainsi, Chrétiens, lors même que vous vous divertissez, vous devez le faire en chrétien.

Que dira-t-on d'un prince ou d'un grand seigneur qui n'aurait de commerce qu'avec la lie du peuple, qu'on verrait aller de *taverne* en *taverne*, (1) et chanter au milieu des rues avec des porteurs de chaises et des laquais? Mais ne faut-il pas que cet homme-là se divertisse? Qu'il se divertisse, à la bonne heure; mais qu'il se divertisse en homme de qualité; qu'il se divertisse en prince. Que diriez-vous, mais que ne dites-vous point tous les jours, de ces ecclésiastiques qu'on a tant de peine à distinguer des personnes les plus profanes, qui affectent une propreté si mondaine, des habits si vains, des ajustements si ridicules, des manières si peu séantes à leur état? Mais quoi? Trouvez-vous mauvais qu'ils s'habillent et qu'ils soient propres, qu'ils soient honnêtes et qu'ils sachent vivre? Nullement: vous ne seriez pas raisonnable de condamner en eux ce qui est un effet de la nécessité ou ce qui peut être même une vertu. Qu'ils s'habillent donc, dites-vous, qu'ils s'habillent même proprement; qu'ils voient les honnêtes gens et qu'ils vivent honnêtement avec eux. Mais qu'ils s'habillent en gens d'Église; que leur propreté soit conforme à leur profession et que leur vie fasse respecter leur caractère de tous ceux qui seront témoins de leurs actions. Quel scandale! Et quel est l'homme, quelque libertin qu'il pût être, qui n'en aurait pas horreur? Si quelqu'un de ces solitaires, qui se sont volontairement condamnés à passer leur vie en jeûnes et en prières, venait aujourd'hui se montrer dans vos assemblées, s'inviter lui-même à

(1) Texte original: *De bouchon en bouchon.*

vos plus célèbres repas, voulait être de toutes vos parties, et, ce qu'on ne peut même penser sans frémir, marcher en masque par les rues de votre ville, quel désordre, s'écrierait-on! Quelle indignité! Quelle abomination! Quel monstre dans une ville chrétienne! Un religieux paraître en une posture si extravagante, si scandaleuse! Mais si je vous disais que nous sommes en carnaval, que ce religieux est homme aussi bien que vous, et que, après une année entière de retraite et de pénitence, il est bien juste qu'il se divertisse durant quelques jours pour se disposer à rentrer dans ses premiers exercices, pourriez-vous seulement souffrir ce discours? Ne me traiteriez-vous pas moi-même d'extravagant et d'insensé? Sont-ce là des divertissements de religieux? Ne saurait-il se divertir sans scandaliser toute la terre? S'il veut prendre part à nos plaisirs et à nos débauches, qu'il renonce à ses vœux et à sa profession? Voilà, Messieurs, quels sont vos sentiments sur la conduite des autres. Mais, d'où vient que vous ne vous appliquez point des règles si justes et si raisonnables?

Hé! quoi, Messieurs, le christianisme n'est-il donc qu'un fantôme et une chimère? Le nom de Jésus-Christ, que nous portons et qui lui a coûté tant de sang, est-ce un nom si vil et si méprisable qu'il ne puisse être déshonoré par aucune action, quelque folle et quelque indécente qu'elle puisse être? Est-il possible qu'il n'y ait nulle bienséance à garder dans un état qui nous élève jusqu'à la Divinité, qui nous fait enfants de Dieu par adoption? Un prince n'oserait faire le comédien;

un simple bourgeois croit qu'il y a des divertissements indignes de sa condition; un religieux se rendrait infâme en se divertissant comme la plus grande partie des chrétiens; et un chrétien se persuade qu'il n'y a rien de messéant à un si grand nom! Il n'a point de honte de se divertir en païen!

Quoi! Mesdames, mettre cinq ou six heures de temps à se parer et à se peindre le visage, pour aller ensuite dans une assemblée tendre des pièges à la chasteté des hommes et servir de flambeau au démon pour allumer partout le feu de l'impudicité; demeurer les nuits entières exposées aux yeux et à la cajolerie de jeunes fous et de tout ce qu'il y a de libertins dans une ville; employer tout ce que l'art et la nature ont de plus dangereux pour attirer leurs regards et pour leur renverser l'esprit; déguiser vos personnes et votre sexe pour n'avoir plus honte de rien et pour ôter à la grâce ce petit secours qu'elle trouve dans la pudeur qui vous est si naturelle; rouler de quartier en quartier sous un habit de théâtre et avec une impudence de comédiennes pour être vues de tous les yeux et pour voir, dans un jour, tous les visages d'une ville; joindre aux excès de luxe et de galanterie des excès de bouche et d'intempérance; ne se pas contenter des discours qui noircissent le prochain, se relâcher jusqu'à dire des paroles qui le scandalisent; en un mot, ajouter aux vices des femmes tous les vices et tous les désordres des hommes: en vérité, sont-ce là des divertissements de chrétiennes?

Depuis quand est-ce, Messieurs, que ces festins licencieux, que ces bals, que ces danses molles et lascives

que les premiers chrétiens reprochaient aux idolâtres comme des marques toutes visibles de la corruption de leurs mœurs et de la fausseté même de leur religion, depuis quand, dis-je, sont-elles devenues des divertissements honnêtes, des divertissements de chrétien ?

Je sais bien que vous me direz que c'est être trop rigoureux que de vouloir vous retrancher ces sortes de divertissements. Je l'ai cru longtemps aussi bien que vous. Je me suis reproché plus d'une fois à moi-même d'avoir sur ce point des sentiments trop sévères et je vous avoue que j'ai cherché des tempéraments pour sauver le christianisme, sans troubler vos délices et vos plaisirs. Mais enfin il m'a été impossible d'accorder ces vanités et ces dissolutions avec la qualité sainte et vénérable de membre de Jésus-Christ. Des chrétiens qui doivent être le sel et la lumière du monde, qui doivent être revêtus de Jésus-Christ et exprimer dans toute leur vie la vie de ce Chef humilié et chargé d'épines ! Et dans quel endroit de sa vie prenez-vous donc le carnaval et l'exemple des libertés que vous vous donnez en ce temps ? Quoi ! les successeurs de ces premiers fidèles dont la sainteté exemplaire n'a pas moins converti d'idolâtres à notre foi que tous les miracles des apôtres, que tout le sang des martyrs ! Les enfants de ces premiers enfants de l'Église, auxquels les païens n'avaient point d'autres reproches à faire, si ce n'est qu'ils ne paraissaient point dans le cirque, qu'ils fuyaient le théâtre et les spectacles publics, qu'on ne les voyait, ni couronnés de fleurs, ni vêtus de pourpre, qu'ils aimaient la pauvreté et qu'ils avaient horreur des charges et des

honneurs ! Car enfin, Messieurs, c'étaient là les crimes dont on les chargeait et nous avons encore les éloquentes apologies qu'ils publiaient pour répondre à ces glorieuses accusations. En vérité, avons-nous la même foi ? Osons-nous bien attendre le même paradis que ces hommes dont Tertullien fait l'éloge dans son *Apologétique*, lesquels se glorifient de ne savoir ce que c'est que l'amphithéâtre, de ne prendre nulle part à ces profanes divertissements, de n'oser en faire le sujet de leur entretien, de ne pas endurer qu'on leur en parle ? *Nihil est nobis dictu, visu, auditu.* Voyez, s'il vous plaît, si ces mots ne disent pas tout ce que je viens de dire en les expliquant : *nihil est nobis dictu, visu, auditu, cum insania circi, cum impudicitia theatri, cum atrocitate arenarum, xysti vanitate.* Nulle impureté, dit Minutius Félix, ne souille l'innocence de nos festins et la tempérance des conviés y répond toujours à la frugalité de nos tables. Nos divertissements ne consistent pas à nous gorger de viandes ou à noyer notre raison dans le vin ; une modestie chrétienne accompagne nos plus grandes joies. *Convivia non tantum pudica colimus, sed et sobria ; nec enim indulgemus epulis, aut convivium mero ducimus, sed gravitate hilaritatem temperamus.* Quelle différence, leur disait encore le grand Arnobe, au quatrième livre de sa *Dispute contre les Gentils*, quelle différence entre vos cercles, vos repas, vos jeux publics et ces assemblées que nous faisons quelquefois pour nous réjouir : ces assemblées, dis-je, où l'on ne voit, où l'on n'entend rien qui n'inspire la vertu, d'où nous sortons toujours plus humains, plus chastes, plus modestes,

plus réservés, plus unis entre nous et plus disposés à nous donner des témoignages mutuels d'une véritable charité ! *In quibus aliud auditur nihil, nisi quod humanos faciat, nisi quod mites, verecundos, pudicos, castos,* et le reste.

De tous ces éloges que ces grands saints donnaient à ces premiers imitateurs de Jésus-Christ y en a-t-il un seul, Messieurs, qui convienne aux chrétiens de notre temps ? Au contraire, de tous les reproches qu'ils faisaient aux infidèles y en a-t-il quelqu'un qu'on ne nous puisse faire avec justice ? Dites-moi, chrétiens Auditeurs, pouvons-nous aujourd'hui opposer nos divertissements aux fêtes des Turcs et des Indiens ? Et, après leur avoir reproché les excès de leurs tables et la légèreté de leurs danses, oserions-nous leur proposer pour modèle nos bals, nos mascarades et nos festins ? Que sert-il de le dissimuler ? Il n'y a guère moins de différence entre ces premiers chrétiens et ceux qui portent aujourd'hui ce nom qu'il y en avait alors entre ces mêmes chrétiens et ces idolâtres de leur temps.

Aussi, ceux-là ont attiré toute la terre à Jésus-Christ, par l'odeur de leur sainteté, et ont fait avouer aux plus opiniâtres d'entre les gentils qu'il n'y avait point d'apparence que l'erreur pût se trouver où brillait tant de vertu ; au lieu que nos dérèglements servent de prétexte aux hérétiques pour se séparer de l'Église et persuadent aux âmes simples et peu éclairées que la vérité ne se peut rencontrer où règnent tant de désordres ? Comment voulez-vous, disait autrefois Saint Chrysostôme à ceux d'Antioche, comment voulez-vous que, vous voyant

occupés à bâtir de magnifiques maisons, à embellir vos jardins, à acheter tous les jours de nouveaux domaines, les païens se persuadent que vous vous regardez ici comme étrangers et que vous pensez à quitter la terre pour allez vivre en un autre lieu? Ne voyez-vous pas que vous vous rendez coupables de l'endurcissement de ces malheureux et que, par une conduite si peu chrétienne, vous les confirmez dans leurs superstitions? Qu'aurait dit ce grand saint, s'il avait été témoin de notre relâchement? Mais qu'en auraient dit les païens mêmes de ce temps-là? Que diraient ceux du Japon et de la Chine, s'ils voyaient notre carnaval, eux, dis-je, à qui l'on fait entendre que le christianisme est une si sainte profession et qui n'ont point de plus puissant motif pour l'embrasser que la sainteté des prédicateurs qui les instruisent? Combien pensez-vous qu'il y ait, en effet, d'hérétiques, lesquels, pour me servir des termes du même Père, amassent des charbons de feu sur notre tête, c'est-à-dire qui se fortifient tous les jours dans leurs erreurs à la vue de nos débauches, et qui, par un aveuglement étrange, à la vérité, mais que nous prenons plaisir de rendre tous les jours plus incurable, rendent peut-être grâces à Dieu de les avoir fait naître hors d'un christianisme si corrompu?

Et ne me dites pas ce que quelques libertins opposèrent autrefois à Saint Cyprien, que l'Évangile, que l'Écriture sainte ne défend nulle part, ni les bals, ni les comédies, ni les mascarades. L'Écriture, répond ce grand saint, a plus dit en se taisant, que si elle s'était expliquée par des défenses expresses; elle a eu honte de faire un

précepte pour des choses qui étaient si visiblement indignes du chrétien qu'elle formait. Quel sentiment aurait-elle eu des fidèles, si elle avait jugé nécessaire de leur interdire positivement ces vanités? *Verecundiam passa plus interdixit, quia tacuit ; veritas, si ad hæc usque descenderet, pessime de fidelibus suis sensisset.* La raison nous parle, au défaut de l'Écriture. Nous n'avons qu'à nous consulter nous-mêmes et à faire un peu de réflexion sur notre état, pour nous éloigner de ces jeux qui le déshonorent. *Ratio loquitur quæ Scriptura conticuit : secum tantum unusquisque deliberet et cum persona professionis suæ loquatur ; nihil unquam indecorum geret.* Elle a condamné les danses et les spectacles en détruisant l'idolâtrie qui les avait enfantés et qui a mis au jour tous ces monstres de vanité et de dissolution. *Omnia ista spectaculorum genera damnavit, quando idolatriam sustulit, ludorum omnium matrem : unde hæc vanitatis et levitatis monstra venerunt.*

Mais, quand il ne serait pas de la justice de donner tout au Seigneur de toutes choses, quand il ne serait pas de la bienséance de ne démentir en rien sa profession, certainement il est de la prudence chrétienne de ne nous pas exposer aux surprises de nos ennemis, de ne nous pas abandonner volontairement et de gaieté de cœur à la rage du démon. C'est la troisième raison et la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME POINT

Vous savez, Messieurs, que le démon ne s'endort point, qu'il profite de tous les moments, qu'il se sert admirablement bien de ses avantages et que, pour peu qu'on lui ouvre ou qu'on lui aplanisse les chemins, il s'avance et fait des progrès surprenants, avant même qu'on se soit aperçu de ses desseins. C'est pour cela que tous les saints, qui avaient reconnu ses forces et étudié sa conduite, ont condamné de péché mortel la témérité de ceux qui, sans raison, s'exposent à le commettre. C'est pour cela que les docteurs croient que la grâce suffisante, qui nous est absolument nécessaire pour éviter le péché et qui ne nous manque jamais, que cette grâce, dis-je, dans la conduite ordinaire de la Providence, ne se donne pas pour résister à la tentation, mais pour l'éviter, quand on le peut. Dieu vous avertira bien de fuir ; mais, si vous méprisez cet avis, il vous laissera combattre tout seul et vous verra périr, sans vous aider du moindre secours. Avec la grâce qu'il vous donne, vous pouvez ne tomber pas, puisqu'elle vous découvre le péril et vous presse de ne vous y pas engager. Mais, si vous donnez de plein gré dans le piège qu'on vous a tendu, votre chute est inévitable, puisque, pour punir votre présomption, Dieu vous abandonne à votre faiblesse et ne prend plus de part au succès de votre combat.

Je n'examine point ici les fondements d'une opinion,

laquelle est si commune dans l'École, quand elle ne serait pas véritable. Vous m'avouerez, du moins, que la difficulté de se sauver dans une occasion qu'on a recherchée doit être grande et les chutes de ceux qui s'y exposent bien ordinaires, puisqu'un si grand nombre de très savants théologiens ont pu croire que la grâce nous manquait le plus souvent en ces rencontres et que la nécessité de ne commettre pas le péché y devenait absolue.

Cela supposé, je vous demande, Messieurs, lorsqu'un chrétien, quoique pour un temps seulement, s'oublie de vivre en chrétien, c'est-à-dire, lorsque durant l'espace de plusieurs jours il ne songe qu'à rire et à danser, qu'il ne refuse rien à ses sens, qu'il ne veille, ni sur son cœur, ni sur ses pensées, qu'il n'est en garde contre aucune de ses passions, qu'il s'expose à tout voir, à tout entendre, à tout faire : en un mot, qu'il accorde au monde tout ce qu'il désire, qu'il se donne à lui sans réserve pour tout ce temps-là; je vous demande s'il n'y a rien à craindre pour lui, s'il ne court aucun hasard, aucun danger de se perdre? Mais ce n'est que pour quinze jours et, après cela, on se remettra dans l'ordre, on reviendra à sa première façon de vivre. Qui vous l'a dit, Chrétiens, que vous y pourrez revenir et qu'il vous restera assez de forces, assez de liberté pour le faire? Vous vous jetez, comme à l'aveugle, au milieu de vos plus mortels ennemis ; vous allez à eux tout découvert, sans armes, sans sûreté ; vous vous mettez entièrement en leur pouvoir et à leur discrétion ; et vous espérez qu'ils vous laisseront en état de vous tirer de leurs

mains et de renouveler la guerre, quand il vous plaira? Le monde ne vous demande que quinze jours; et ne savez-vous pas qu'il ne se contente d'un terme si court que parce qu'il ne lui en faut pas d'avantage pour vous perdre sans ressource? Le démon, dit Saint Chrysostôme, n'a besoin que d'une de nos démarches, pour nous faire tomber dans le fond du précipice. Que ne fera-t-il point dans l'espace de quinze jours? Quel renversement ne causera-t-il point dans votre imagination? Quel désordre dans votre cœur? Quel trouble, quelle confusion dans toutes les puissances de votre âme? L'ennemi qui vous assiège, qui vous presse, ne vous demande la place que pour quinze jours, il est vrai; mais, dans ces quinze jours, il fera sauter les bastions, il comblera les fossés, il ruinera les dehors, il mettra le feu aux magasins, il enclouera le canon et vous réduira au point de ne pouvoir désormais, ni l'attaquer, ni vous défendre. Cette ambitieuse reine de Babylone, qui osa dépouiller son propre mari pour se rendre absolue et indépendante, la fameuse Sémiramis, ne demanda, dit-on, à cet époux trop complaisant que le pouvoir de régner durant un jour; mais, dans ce jour, elle lui arracha la couronne, elle lui fit perdre la liberté, enfin, elle lui ôta la vie.

Savez-vous bien, chrétiens Auditeurs, qu'un pareil espace de temps donné à Dieu, de la même manière que vous le donnez au monde, suffirait pour vous faire un saint et un grand saint? Saint Ignace, le fondateur de notre Compagnie, a souvent usé de cet artifice; et jamais il n'a manqué de lui réussir. Lorsque, ni par ses

discours, ni par ses exemples, il ne pouvait rien gagner sur les personnes dont il avait à cœur la conversion, il tâchait d'obtenir d'eux qu'ils se donnassent à lui, du moins pour un peu de temps : durant tout ce temps-là il les priait de ne s'occuper que des pensées qu'il leur aurait inspirées, de n'arrêter la vue que sur les objets qu'il jugerait à propos de leur mettre devant les yeux : en un mot, de n'avoir d'autre occupation que celle qu'il trouverait bon de leur marquer. Ils étaient quelquefois comme contraints d'accorder cinq ou six jours à son importunité, dans l'espérance de reprendre incontinent après leurs premières routes et de retourner à eux-mêmes. Mais, qu'arrivait-il enfin? Vous le savez, il arrivait que le Saint-Esprit, trouvant ces âmes vides et débarrassées des soins et des pensées que donne la vue et le commerce du monde, agissait sur elles avec tant de force qu'il s'en rendait le maître absolu. Ils quittaient enfin à regret une solitude qui, d'abord, leur avait paru si pénible. Après quelques jours donnés au saint, ils étaient à Dieu pour toute leur vie. Et c'est à une retraite de quatre ou cinq jours, extorquée de cette manière, que nous devons le grand Saint François Xavier, le thaumaturge de son siècle et l'apôtre du nouveau monde.

Hé! quoi, chrétienne Compagnie, est-il donc plus mal aisé de pervertir un chrétien lâche et endormi que de sanctifier un pécheur; de se laisser emporter au poids de la nature, que de faire violence à toutes ses inclinations; d'entrer dans cette voie large et commode, qui conduit si doucement dans l'abîme, que dans ce sentier étroit, par lequel on arrive avec tant de

peine sur le haut de la montagne ? Il est difficile de se défendre des charmes de la vertu, pour peu qu'on lui donne d'ouverture et qu'on se rende attentif aux inspirations du ciel ; et vous croyez qu'aidant vous-même l'enfer à vous surmonter et ouvrant cent portes au démon pour l'introduire en votre cœur, il ne pourra pas s'y établir ?

A quoi pensez-vous, Chrétiens, lorsque vous dites que, après le carnaval vous retournerez à Dieu et à vos premiers exercices de piété ? Durant ce temps de débauche vous serez tout entier au monde ; vous lui donnerez toutes vos pensées ; vos yeux seront ouverts, aussi bien que vos oreilles, à tout ce qu'il a de plus capable de vous enchanter et de vous corrompre ; vous ne songerez qu'à lui plaire, pendant qu'il ne pensera qu'à vous séduire. Le démon ne saurait vous prendre dans une disposition plus favorable ; il ne manquera pas d'en profiter ; il a déjà mille intelligences dans votre cœur ; il vous donnera mille attaques : et vous espérez de lui résister ! Et vous prétendez que tous ses efforts seront inutiles ! Il tremblerait lui-même, le démon, s'il voyait entrer un pécheur endurci dans une retraite de quatre jours et, ni le penchant qu'il aurait à la volupté, ni la force de ses habitudes envieillies, ni la violence de ses passions ne seraient pas capables de le rassurer ; et vous voulez qu'on soit sans crainte pour vous, lorsque vous vous jetez dans le monde, comme un homme désespéré au milieu de ses ennemis, et que vous passez les jours et les nuits parmi les pièges qu'on vous tend de toutes parts !

Mais, ne savez-vous pas que souvent un seul regard a jeté le désordre et la confusion dans votre esprit ; qu'une simple parole, qu'une chanson ébranle votre vertu, et que toute votre constance vous abandonne après un quart d'heure de conversation un peu trop libre et trop enjouée ? Le tentateur, dit Saint Jérôme écrivant à une dame romaine, pénètre dans les plus affreuses solitudes ; et il n'est point de vie si retirée ni si sauvage où la chasteté ne trouve des ennemis. Vous savez bien, chrétiens Auditeurs, que la prière même, toute puissante qu'elle est, est souvent un rempart trop faible pour vous garantir des insultes du démon. Il vous a souvent attaqué à la face des autels. Et combien, tous les jours, fait-il commettre d'adultères de désir et de cœur, comme les appelle Saint Chrysostôme, en présence de ce Dieu caché, qui doit un jour révéler à toute la terre nos plus secrètes pensées ? Que ne fera-t-il donc point, s'il peut vous attirer dans son fort et que vous lui donniez vous-mêmes des armes pour vous combattre ?

Le carnaval passe, chrétienne Compagnie ; mais les crimes du carnaval entrent bien avant dans le carême et retournent bientôt après les fêtes de Pâques. C'est en ce temps qu'on avale le poison ; mais, hélas ! qu'on souffre longtemps les horribles convulsions que cause à l'âme un breuvage si dangereux. Vous avez été blessé dans cette assemblée, et le trait a passé bien avant dans votre cœur. L'assemblée ne dure plus, mais la plaie n'est pas pour cela fermée ; et vous en mourrez mille fois, avant que d'en pouvoir guérir. En un mot, c'est au bal, c'est dans les festins que le feu s'allume, que les passions

se réveillent, que l'on conçoit les désirs et qu'on forme les desseins; mais ensuite, et au défaut des objets, l'âme se trouve comme assiégée d'images et de fantômes détestables qui nourrissent le feu et la passion, qui irritent, qui enflamment les désirs et qui portent enfin à exécuter les desseins les plus infâmes.

N'est-ce pas parmi ces funestes divertissements que cette jeune personne a perdu son innocence, cette belle fleur qui la rendait si agréable aux yeux du Seigneur et qu'elle ne recouvrera jamais? N'est-ce pas là qu'elle a commencé à connaître ce qu'il lui eût été si avantageux d'ignorer toute sa vie; que le monde lui a ravi, presque en un moment, le fruit de plusieurs années de soins et d'instructions; que son esprit s'est rempli de toutes les pensées que la vanité a coutume d'inspirer aux personnes de ce sexe et de cet âge; qu'elle a perdu le goût de la piété, et qu'elle a appris insensiblement à traiter la modestie et la pudeur de sottise, la chasteté de simplicité (car on va jusque-là au siècle où nous sommes), et la religion même de superstition et de folie?

Malheureuses Mères, Mères cruelles et parricides, qui parez vos filles, comme on faisait autrefois les victimes qu'on destinait à la mort, qui les parez, dis-je, avec tant de soin pour les aller sacrifier de votre propre main à l'idole du monde et de l'impudicité! Je ne parle point du crime que vous commettez en préparant ainsi le poison que vous présentez ensuite à toute la terre; je ne parle point des péchés des autres, dont on doit néanmoins vous redemander un compte si rigoureux; mais quel est votre désespoir de porter ainsi le poignard

dans le sein de vos enfants ? N'avez-vous souhaité d'en avoir que pour les corrompre ? Ne les avez-vous mis au monde que pour les damner ? Je sais bien ce que vous avez à me répondre pour colorer un si étrange dérèglement. Qui penserait à elles, dites-vous, si elles n'étaient vues de personne, si elles ne tâchaient de paraître belles et agréables ? Qui y penserait, Chrétiens ? Dieu, en tout cas, y penserait, au défaut des hommes ? Mais est-il possible que les desseins que le ciel a sur votre famille ne se puissent exécuter que par des voies si abominables ? Quoi ! si cette fille n'est vaine et ne voit ce monde, elle ne saurait rencontrer ce que Dieu lui a destiné avant tous les siècles, et les décrets éternels de sa providence ne seront jamais accomplis en elle, si elle ne paraît à tous les bals et à toutes les fêtes d'une ville ? Prenez garde, au contraire, que le dessein qu'il avait de vous sauver avec elle ne soit traversé par une conduite si peu chrétienne. Je ne vous blâme pas du désir que vous avez de la rendre heureuse, dès cette vie : mais vous êtes bien misérables, si vous pensez qu'il faille hasarder, et son salut et le vôtre, et son éternité et la vôtre, pour une félicité si vaine, si chimérique, pour une félicité qui ne doit durer qu'un moment !

On peut ajouter à ce danger d'être séduits par le démon, le péril où nous vivons continuellement d'être surpris par la mort. Le Sauveur nous a avertis, plus d'une fois, que la mort doit venir dans le temps que nous y penserons le moins : *Qua hora non putatis.* Or, Messieurs, il est tout visible qu'il n'est point de temps où vous pensiez moins à mourir que lorsque vous

oubliez même de vivre en chrétien, que lorsque vous êtes occupés à faire le carnaval ; et par conséquent, si Jésus-Christ ne nous a point donné un faux avis, s'il ne nous a point trompés, s'il ne s'est point trompé lui-même, il n'est point de temps où vous ayez plus de sujet de craindre la mort : *Qua hora non putatis Filius hominis veniet.* Seriez-vous le premier qu'on aurait trouvé mort sous un masque, qui aurait expiré subitement le premier jour de carême, après avoir dansé toute la nuit précédente, qu'on aurait emporté le mardi-gras du festin dans le cercueil ? O Dieu ! quelle mort pour un chrétien ! Finir ses jours par un excès d'intempérance ! Aller, s'il m'est permis de parler de la sorte, aller en dansant au tribunal de Jésus-Christ et paraître en masque devant un Juge si redoutable !

Mais je m'arrête trop à parler à des personnes qui apparemment ne sont pas ici, et que je n'oserais presque espérer de fléchir, quand elles y seraient pour m'entendre. Il est temps que je m'adresse à vous, chrétienne Compagnie ; que je m'adresse à tant de gens de bien dont cet auditoire est composé. Je ne le saurais faire, ce me semble, plus à propos que par les mêmes paroles dont le Sauveur du monde se servit autrefois pour arrêter les apôtres auprès de sa personne divine, en un temps où tous les autres disciples venaient de l'abandonner : *Numquid et vos vultis abire?* Hé ! bien, mes apôtres, leur dit-il, me voilà réduit à vous seuls ; tous mes autres disciples s'éloignent de moi ; n'êtes-vous point tentés de suivre un si mauvais exemple et de me laisser tout seul ici : *Numquid et vos vultis abire?*

Chrétiens Auditeurs, voici le temps que votre Maître va être abandonné de tout le monde. A voir la conduite de la plupart de vos frères, il semblera qu'il n'y ait plus de christianisme, qu'il n'y ait plus de religion. Il aura beau paraître sur nos autels, ce Dieu immortel et invisible, pour y soutenir, par sa présence, la faiblesse de ces lâches déserteurs. Il y paraîtra sans cour et sans suite. L'idole du monde attirera toute la terre; tout pliera sous le joug de cette infâme divinité. Ne penseriez-vous point aussi à vous retirer et à prendre parti contre votre légitime Souverain ? *Numquid et vos vultis abire?*

Il ne s'agit plus ici du carnaval tout entier; je ne vous demande point de quelle manière vous avez passé ces jours de débauche. Il ne s'agit plus que d'un seul jour; c'est sur l'emploi de vingt-quatre heures de temps que nous délibérons aujourd'hui. Souvenez-vous que ce temps est à Dieu seul, comme tous les autres, et que ce n'est que sa bonté infinie que vous pouvez espérer de vivre jusqu'au carême. Vous pouvez mourir mille fois avant la fin du carnaval; mais, si Dieu vous conserve jusqu'au bout, n'est-il pas bien juste que vous viviez pour celui de qui vous tiendrez uniquement cette grâce ?

D'ailleurs, ce baptême, qui fait toute notre gloire et toute notre espérance; ce caractère qui nous distingue des enfants de ténèbres et des esclaves du démon; en un mot, le christianisme qui nous doit ouvrir la porte du paradis, qu'en devons-nous espérer au jour du jugement, si nous l'avons compté pour rien, durant toute notre vie, si nous l'avons profané par des actions honteuses et criminelles, par des divertissements de

païen ? Vous êtes bon, je le veux croire. Vous avez tous le bonheur de vivre, et dans la crainte de Dieu, et dans sa grâce ; mais certainement vous faites peu de cas de l'un et de l'autre, vous êtes bien indigne de l'un et de l'autre, si vous pouvez vous résoudre d'exposer de si grands biens aux périls qu'ils courent en ce temps et aux embûches que l'enfer prépare à votre vertu. Que si tout cela ne vous touche point, peut-être que vous serez plus sensibles au plaisir que trouve un bon cœur à donner à Jésus-Christ une preuve illustre de son amour et à se distinguer de la foule des chrétiens par un zèle et par une fidélité héroïque.

Mon Dieu, la belle occasion que vous avez de vous signaler auprès de ce bon Maître et de mériter toute sa tendresse ! Quel gré ne vous saurait-il point, si vous aviez le courage de passer ce carnaval à lui faire votre cour, à le consoler de la perfidie de ses autres serviteurs ! Avec quelle complaisance verrait-il une personne qui s'occuperait, devant un crucifix ou dans la lecture d'un livre saint, durant ces malheureuses nuits que tant d'autres emploieront à l'offenser ! Quel spectacle pour les yeux de Dieu, si, demain, tous ceux qui m'écoutent se pouvaient résoudre à partager la journée à la lecture, à la méditation, à la prière, aux visites des prisons et des hôpitaux, au soulagement des pauvres et des affligés ! En bonne foi, pensez-vous qu'il ne vous en tiendrait pas bon compte ? Croyez-vous qu'il ne vous saurait pas récompenser de tous les plaisirs que vous lui auriez sacrifiés ?

Faisons, Chrétiens, faisons une fois en notre vie,

quelque chose qui soit digne du Maître que nous servons, quelque chose qui réponde à la qualité d'enfants de Dieu que nous avons l'honneur de porter. Saint Cyprien, écrivant à son église affligée, dans un temps où la persécution faisait beaucoup plus d'apostats que de martyrs, exhorte ceux qui n'avaient point encore succombé à la crainte de la mort, à vivre d'une vie plus sainte et plus exemplaire qu'ils ne faisaient auparavant, afin, leur dit-il, que la joie dont vous comblerez l'Église, votre bonne Mère, essuie ses larmes et la console de la chute honteuse et funeste de tant de malheureux enfants : *Ut lacrymas Matris Ecclesiæ, quæ plangit ruinas et funera plurimorum, vos, vestra lætitia, tergeatis.* Je vous dis la même chose, chrétienne Compagnie. Oui, dans ce temps, vous devez prolonger vos exercices de piété, multiplier vos bonnes œuvres, vous défendre les plaisirs même légitimes et innocents, afin que, par ce surcroît de piété et de ferveur, vous ayez la gloire et la consolation de suppléer au défaut de tous les autres ; afin que Jésus-Christ retrouve en vous ce qu'il perdra par la lâcheté de tant de mauvais chrétiens ; que, dans la révolte presque générale de ses sujets, vous seul lui teniez lieu d'un royaume tout entier, et que l'Église, désolée et accablée de tristesse, rencontre en votre fidélité l'adoucissement de sa douleur : *Ut lacrymas Matris Ecclesiæ, vos, vestra lætitia, tergeatis.* C'est ainsi que, corrigeant, autant qu'il est possible, les désordres de vos frères et tâchant de réparer les outrages qu'ils osent faire à Jésus-Christ et à son Épouse, vous attirerez sur vous toutes les grâces qui leur étaient destinées, et

que vous augmenterez de beaucoup la gloire qu'on vous prépare dans le ciel. *Amen.*

XLIX^e SERMON

DE LA MORT

Venit hora, et nunc est.
Le temps vient et il est déjà venu.
(*S. Jean*, c. 5).

La Mort nous réduit au même état où nous étions dans le sein de nos mères, en nous dépouillant de toutes choses ; elle nous rappelle au même état que nous étions avant que d'être conçus, en réduisant nos corps à la boue dont ils ont été formés ; elle nous fait revenir au même état où nous serions, si nous n'avions jamais été au monde, en nous effaçant entièrement de la mémoire des hommes.

On ne saurait dire combien le souvenir de la Mort est utile à tous les hommes. Rien n'est plus capable de détruire ce charme funeste qui nous retient dans le monde et dans l'amour des choses mondaines, malgré la connaissance que nous avons de leur vanité. Rien n'est plus capable de nous faire revenir de ce mortel assoupissement où nous passons nos jours et où nous sommes en danger de les finir. Si quelque chose peut balancer ce poids qui nous entraîne au péché et nous fortifier

contre tous les objets qui font naître et qui nourrissent les passions, c'est assurément la pensée de la Mort et la méditation des tristes mystères qui se doivent accomplir sous la pierre de notre sépulcre. C'est ma pensée, chrétiens Auditeurs, que, comme il n'est, ni puissance, ni force, ni autorité, ni sagesse qui puisse se défendre de la mort, aussi n'y a-t-il, ni vice, ni passion, ni habitude, quelque invétérée qu'elle puisse être, que le souvenir de la Mort ne déracine, qu'il ne détruise entièrement.

Je suis sûr qu'en vous entretenant sur cette matière je suspendrai, du moins pour le temps que je parlerai, tous les mouvements déréglés de votre cœur, tous ses désirs terrestres et sensuels, toute l'affection qu'il peut avoir au péché ; et j'oserais vous répondre d'une parfaite conversion, si je pouvais rendre constante l'impression que je ne puis faire qu'en passant sur vos esprits. Mais il n'appartient qu'à vous, Esprit-Saint, de faire entrer si avant dans nos âmes les vérités qui peuvent les sanctifier qu'elles n'y puissent jamais être effacées. Je puis rendre mes auditeurs inexcusables, en leur faisant voir la vanité des choses qui les attachent ; mais c'est à vous à les rendre bons, en leur inspirant le mépris de ces mêmes choses et l'amour des biens solides et éternels. C'est dans l'espérance que vous leur ferez cette grâce que je m'engage au discours qui les y doit préparer et que je m'adresse à Marie, votre Épouse bien aimée : *Ave Maria.*

Une des choses qui me surprend le plus dans la vie,

c'est que tous les hommes étant si assurés de mourir, étant en danger de mourir à tout moment, ayant sans cesse devant les yeux des objets qui les avertissent de ce péril, presque toutes choses les entretenant de la Mort, la Mort soit la chose du monde à quoi ils songent le moins. Il est certain que tous les pas que nous faisons nous approchent de notre sépulcre. Que ce soit à l'église ou au bal, au sermon ou à la comédie que vous alliez, vous vous avancez vers le dernier jour. Nous y courons sans relâche, soit que nous veillions ou que nous dormions, soit que nous soyons en prière ou que nous perdions le temps dans l'oisiveté. Que dirait-on d'un voyageur qui ne penserait jamais au terme de son voyage, quoique pour s'y rendre il marchât le jour et la nuit sans s'arrêter nulle part un seul moment?

Mais quelque surprenant que cet oubli m'ait paru d'abord, je vous avoue, Messieurs, que je commence à m'en étonner un peu moins, lorsque je considère ce que c'est dans les chrétiens que l'oubli de la pensée de la Mort. Quel spectacle, chrétienne Compagnie! Et peut-on trouver étrange qu'on en détourne la vue le plus qu'on peut? Je ne m'arrêterai point à vous faire ici la peinture d'un cadavre ou d'un squelette. Sans avoir recours aux images et aux figures, pour dire quelque chose de la Mort de plus terrible que tout ce que les peintres en peuvent représenter, il ne faut que la définir. Savez-vous ce que c'est que la Mort? C'est la preuve sensible et incontestable du néant de l'homme; c'est le retour de l'homme à ce triste néant d'où il est sorti; c'est son entière destruction et, par conséquent, la

chose du monde de quoi naturellement il doit avoir le plus d'horreur.

Je m'en vais vous faire voir, chrétiens Auditeurs, par quels degrés la Mort nous fait descendre à ce triste état. J'en distingue trois, qui feront, s'il vous plaît, les trois points de ce discours. La Mort nous réduit au même état où nous étions dans le sein de nos mères, en nous dépouillant de toutes choses et de l'usage même de la vie. La Mort nous rappelle au même état que nous étions avant que d'être conçus, en réduisant nos corps à la boue dont ils ont été formés. La Mort nous fait revenir au même état où nous serions, si nous n'avions jamais été au monde, en nous effaçant entièrement de la mémoire même des hommes.

PREMIER POINT

La mort est la peine du péché. C'est pourquoi, quand je vois un agonisant, je m'imagine voir un criminel sur l'échafaud, que Dieu a livré à la Mort, comme à l'exécuteur de sa justice. Et, comme avant que de faire mourir un seigneur qui s'est révolté contre son prince ou qu'on a surpris dans une trahison contre l'État, on confisque ses biens, on le dégrade, on le déclare déchu de ses charges, de tous ses emplois; de même, la première peine que la Mort fait souffrir à l'homme pour le péché, c'est de le dépouiller de toutes ses richesses, de tous ses titres, de tous les honneurs qu'il possédait dans le monde. C'était un roi, un marquis, un comte, un

conseiller d'État, un pair du royaume, une duchesse, une princesse, une dame de la plus haute qualité : la Mort l'égale aux personnes de la condition la plus vile et la plus abjecte.

C'était une chose bien triste de voir sortir David de son palais et de la capitale de son royaume, pieds nus, tête nue, suivi d'un petit nombre de serviteurs, tout le reste ayant suivi son fils rebelle, lequel s'était rendu maître du palais royal, qui se faisait obéir dans Jérusalem, qui disposait à sa fantaisie des trésors et même des femmes de son père. Mais c'est un spectacle encore bien plus triste de voir un homme qu'on porte les pieds premiers hors de cette riche maison, pour n'y rentrer jamais, un autre demeurant le maître de son argent, de ses meubles, de ses charges et de tout ce qu'il avait au monde. Il est étrange qu'il n'emporte pas seulement un sou de tant de richesses, pas un haillon de tant de riches habits, pas un meuble, pas une chemise ; que de tant de soldats, de tant de courtisans et de serviteurs dont ce prince était assiégé le jour et la nuit, il soit réduit tout d'un coup à ces ténèbres, à cette affreuse solitude, qu'il ne lui reste pas un seul domestique pour veiller auprès de son tombeau !

C'est ici, Messieurs, que parait principalement le néant de la grandeur et de la puissance humaine. Car, à peine un prince a-t-il rendu le dernier soupir, que le voilà dépouillé de tout ce que la fortune lui avait donné, n'ayant plus, ni crédit, ni autorité, ne pouvant, ni se faire aimer, ni se faire craindre, ni protéger ses partisans, ni humilier ses ennemis. On commence à se moquer de sa

colère, à maltraiter ses favoris, à considérer ceux pour qui il avait plus d'aversion, à censurer sa conduite, à la condamner impunément. On oublie ses commandements, on casse ses lois, on les réforme, on établit des ordres contraires à ceux qu'il a prescrits, on ne les compte plus pour rien, et, en effet, il n'a plus rien, et il n'est plus rien parmi les hommes.

La Mort ne s'arrête pas encore là. Lorsqu'un homme de la plus haute fortune tombe dans le dernier mépris et dans la dernière indigence par la perte de sa dignité, de ses emplois et de tous ses biens, tout le monde lui porte compassion, parce qu'on sait quelle douleur a coutume de causer un si grand changement. Cependant, dans cette disgrâce, outre l'espérance de revenir, on conserve ses talents naturels, s'il a de l'esprit, de la science, du mérite par où l'on peut se faire considérer et tenir quelque rang parmi les hommes. Mais la Mort ôte tout cela. Cette mémoire, cette éloquence, cet esprit souple, insinuant, agréable, délicat, fertile en expédients, capable de réjouir, d'égayer, de conseiller tout le monde, de gouverner un état, de ménager les affaires les plus épineuses, tout cela périt avec la vie. Il perd, en un moment, tout ce que l'étude, la lecture, la conversation, l'expérience avait ajouté à ses qualités naturelles. Voilà le fruit de plusieurs années de réflexions anéanti ; les talents même spirituels, comme le zèle, le don de toucher les cœurs, la piété envers les pauvres, la science des choses spirituelles, le talent de tout cela est enlevé, et rendu inutile par la Mort.

Ce qui est étrange, elle nous prive même de l'usage des

sens et des facultés par quoi s'entretient la vie civile, des yeux, de l'ouïe, de la parole, du goût, du toucher, du mouvement, de tout sentiment corporel. Un homme se croit malheureux, quand il perd une seule de ses facultés : il devient tout d'un coup muet, aveugle, paralytique, sourd. Quelle misère de les perdre toutes, de ne voir plus, ni le soleil, ni les astres, ni ces belles fleurs, ni ces riantes campagnes, ni ces spectacles si magnifiques ; de ne goûter plus ces fruits, ces ragoûts, ces boissons délicieuses ; de n'entendre plus ces concerts, ces nouvelles, ces douceurs, ces flatteries! Ames voluptueuses, voilà tous vos plaisirs anéantis! Je ne vous demande point si vous comptez cela pour beaucoup, vous qui ne sauriez vous priver du moindre plaisir pour l'amour de Dieu ; les voilà ; ils sont retranchés pour toujours!

Et non seulement la Mort nous ravit ce qui nous rend considérables parmi les hommes, ce qui nous rend utiles à ceux parmi lesquels nous vivons,mais elle nous sépare même des hommes et surtout de nos amis, de nos proches et de tout ce qu'on a de plus cher au monde. Quelle plaie de perdre tout d'un coup sa femme, ses frères, ses enfants, et tout cela sans espérance d'en avoir d'autres! Une mère quoique chargée de fils et de filles est inconsolable, si la mort lui en ravit un ; si quelqu'un veut se donner à Dieu, ce sont des combats, quand il faut se séparer ; à la Mort, il faudra tout quitter tout d'un coup. Enfin, Messieurs, la Mort ôte le temps, le moyen de travailler davantage au salut, de faire de bonnes œuvres pour le ciel, de se convertir, de se réfor-

mer, d'acquérir la sainteté et la perfection chrétienne. Comme ces biens sont spirituels, ils semblaient devoir être hors du pouvoir de la Mort. Mais non : avec cet homme, avec cette jeune femme, mourront tous les grands desseins de pénitence qu'elle prétendait exécuter en ses derniers jours, ces beaux désirs de perfection qu'on avait résolu d'exécuter dès que la grande jeunesse serait passée. Il faudra abandonner non seulement cette maison commencée, ce procès, ce mariage, mais cette bonne œuvre, ce pèlerinage, la lecture de ce bon livre, la conversion de cette âme, cet établissement de piété, en un mot, sa propre sanctification, dans le temps qu'on y travaillait peut-être avec plus d'ardeur et de joie et qu'on avait plus d'espérance d'y réussir. Vit-on jamais une nudité pareille, un néant plus entier et plus profond ? Jésus compare la Mort à un voleur ; mais quel voleur enlèvera jamais à un passant biens, charges, qualités, honneurs, plaisirs, amis, parents, talents naturels et surnaturels, à moins qu'il ne lui ôte la vie ? Voilà donc cet homme réduit à l'être purement corporel ; il n'est plus au monde que ce qu'y est une pierre ou un amas de terre et de boue. Il n'en reste qu'un corps froid et défiguré, et à ce corps il ne reste plus que le sépulcre : *Solum mihi superest sepulcrum.*

O Mors, quam amara est memoria tua! O Mort que ton souvenir est rude ! Mais, en quoi est-ce qu'on peut établir sa paix et son bonheur de telle sorte qu'on ne soit point troublé par la pensée de la Mort ? Et si cette pensée me trouble, si elle glace mon sang dans mes veines, si elle me cause une si noire mélancolie, que

sera-ce de la Mort même et de la séparation effective de tout ce que j'aime le plus? Non, je ne m'étonne point qu'on ne pense pas volontiers à ce qu'on doit souffrir avec tant de douleur; mais je ne saurais m'étonner assez que, sachant la nécessité indispensable où nous sommes de nous séparer de toutes choses, prévoyant la peine horrible que nous sentirons à cette séparation, au lieu de dénouer insensiblement les uns après les autres les liens qu'il faudra rompre alors avec tant de violence, nous tâchons de les serrer davantage, d'en former de nouveaux tous les jours, comme si, à force de nous attacher au monde, nous espérions de pouvoir résister à la force de la Mort qui nous doit tout arracher, et nous arracher nous-mêmes à toutes les choses du monde. Mais retournons, s'il vous plaît, à ce cadavre; accompagnons-le jusqu'au sépulcre; voyons quel traitement il reçoit de la Mort, après la Mort même, et comme elle nous fait descendre au même état où nous étions avant que d'être conçus, en nous réduisant à la boue et à la poussière dont nous avons été formés. C'est la seconde partie.

SECOND POINT

Nous lisons, au trente-deuxième chapitre de l'Exode, que Moïse étant revenu de la montagne et ayant trouvé le veau d'or que le peuple avait élevé pour en faire son Dieu, il ne se contenta pas de le renverser et de le fouler aux pieds; il le fit fondre pour détruire sa figure; il

le fit réduire et jeter au vent pour anéantir, autant qu'il était possible, jusqu'à la matière qui avait servi à former l'idole. Nous avons une parfaite image de la grandeur humaine dans cette idole d'or formée de la main des hommes et adorée durant quelque temps, et, dans sa destruction, ce qui arrive à la Mort de l'homme. Ce n'est pas assez de dégrader cette idole, de la renverser, il faut lui ôter toute figure et la mettre en état de n'en pouvoir jamais reprendre. Cette destruction commence dans la maison, dans le lit, et s'achève au tombeau. Je ne parle point du changement qui se fait, au moment qu'*elle* (1) a expiré, dans la plus belle personne du monde. Cette tête abaissée et collée à la poitrine, ces cheveux encore humides de la sueur de la Mort, mal arrangés, ces tempes serrées, ces oreilles pendantes, ces yeux enfoncés, affreusement ouverts, ces joues abattues et comme attachées aux os, ce nez effilé, ces lèvres retirées, ces dents noires, cette langue sèche, ce teint crasseux et livide, tout ce corps froid et immobile comme un marbre : ce spectacle est quelque chose de si triste que je défie la personne du monde la plus enjouée de le voir sans en concevoir des pensées de mélancolie. Tous ceux qui s'approchent de ce lit s'en retirent pâles, muets, pensifs, portant partout, dans leur esprit, la triste image de ce cadavre, incapables de joie et de divertissement, jusqu'à ce que d'autres objets l'aient entièrement effacée. Combien de personnes, à cet aspect, ont été guéries des plus ardentes passions, détachées de la vie! Combien ont pris la résolution de quitter le monde, et l'ont exécutée!

(1) Texte original : *Qu'il a expiré...*

Toutefois, il ne faut pas s'arrêter longtemps : il commence à se corrompre et à exhaler une odeur capable d'empester toute la maison. L'infection est d'autant plus grande que la personne a été d'un tempérament plus délicat et nourrie avec plus de soin et de mollesse : *Gravius fœtent divitum corpora luxuria distenta*, dit Saint Ambroise. Il n'y a pas encore vingt-quatre heures qu'il a expiré, et cependant on ne peut plus *demeurer* (1) dans la chambre ; il faut ouvrir les fenêtres, brûler des parfums; il faut le mettre, ce cadavre, *ces restes fétides* (2), hors de la maison, le porter bien loin, l'enfoncer le plus qu'on pourra dans la terre, de peur que l'air n'en soit infecté. O mon Dieu, qu'elle épouvantable misère ! Quel sujet d'humiliation ! Est-ce là cet homme, ce chef-d'œuvre de vos mains, qui se vante d'être immortel, spirituel, qui méprisait les autres hommes, qui voulait être considéré comme une espèce de divinité ? Quoique ses enfants fussent pleins d'amour pour leur père, quoiqu'il n'y ait jamais eu de domestiques plus affectionnés envers leurs maîtres, quoique la tendresse que cette femme avait pour son mari allât jusqu'à l'excès, que tout le monde soit dans un pitoyable accablement, qu'on pleure, qu'ils crient, qu'ils se désespèrent : cependant on ne peut plus supporter cette puanteur, il faut au plus tôt s'en défaire. Maris, femmes, enfants, amis, proches parents, voisins, chacun s'empresse de tirer ce corps hors de la maison ; on gage des gens pour l'em-

(1) Texte original : *Durer...*
(2) Texte original : *Fumier puant...*

porter et l'abandonner au plus tôt à la proie des vers ; on en dérobe la vue à ses plus confidents, on le couvre, on l'enferme, on l'emprisonne dans du bois et quelquefois, par grâce, si on le dérobe à la pourriture pour consumer ces chairs dans la chaux vive, c'est la plus forte marque du plus tendre empressement!

Cependant, tout cela n'est encore rien en comparaison de ce qui se passe dans le sépulcre. Il y a des peuples, dont Saint Jérôme parle, qui en ont eu tant d'horreur que, pour s'exempter de tomber dans cet état, les uns faisaient mourir leurs parents dans leur vieillesse et les mangeaient eux-mêmes, afin qu'ils ne fussent pas mangés des vers ; les autres les pendaient à des poteaux, pour les faire sécher et consumer peu à peu par l'air et par le souffle des vents ; les autres les donnaient en proie aux oiseaux et aux bêtes carnassières ; d'autres nourrissaient des chiens exprès pour faire dévorer leurs vieillards, lorsqu'ils les croyaient plus près de la mort : tout cela, pour s'empêcher de pourrir dans la terre, pour éviter la corruption du sépulcre.

Saint Augustin dit qu'étant à Rome avec sa mère, il fut invité à aller voir le corps de l'empereur, qui avait été inhumé depuis quelque temps. Je vis, dit ce saint, une chair toute livide, qui tombait en pourriture de toutes parts ; son ventre était une fourmilière affreuse de vers qui en sortaient et qui en rentraient par troupes ; j'en aperçus deux, entre autres, dans les deux creux de ses yeux ; ses cheveux lui étaient tombés ; ses lèvres et son nez étaient déjà consumés, de sorte qu'on lui voyait toutes les dents et jusqu'à la naissance des narines.

Mais, Messieurs, ne nous en fions à personne; entrons nous-mêmes dans le tombeau et rendons-nous spectateurs de ce qui s'y passe. Nous recevrons là l'intelligence de ces paroles de Job : *Putredini dixi : Pater meus es; mater mea et soror mea, vermibus.* Quel discours peut bien représenter ce que vous verrez là de vos propres yeux? A peine le corps de cette personne, si belle, si saine, si bien faite, est-il renfermé dans le tombeau que, changeant entièrement de couleur, il devient bleuâtre en certaines parties, jaunâtre en d'autres, puis entièrement noir depuis la tête jusqu'aux pieds, tout de même que vous avez peut-être vu quelquefois, en des personnes blessées, lorsque la gangrène s'est mise à leur plaie, et qu'elle a gagné jusqu'aux parties voisines. Peu de temps après, il s'élève sur le visage, sur les bras, sur la poitrine et sur tout le corps une mousse, une espèce de moisissure, une vilaine fleur qui précède la pourriture. Ensuite, les chairs commencent à s'ouvrir et à se dissoudre ; il sort de toutes parts un pus horrible, infect et gluant, qui coule à terre et dans lequel le cadavre nage quelque temps. Dans ce pus, soit de celui qui coule des parties extérieures, soit de celui qui se ramasse au fond du corps, il s'engendre une quantité prodigieuse de petits vers, de petits serpents et d'autre vermine qu'on n'oserait nommer, qui, étant crûs dans cette ordure, commencent à se nourrir des mêmes chairs où ils ont été engendrés. Vous en verriez qui dévorent les yeux, d'autres qui sortent des narines, d'autres qui se roulent dans la bouche, dans le sein, qui entrent et qui sortent de la poitrine entr'ouverte! Cependant, les cheveux se

détachent de la tête; le nez, les lèvres, les joues tombent par morceaux; la gorge s'ouvre, les côtes, toutes noircies par la corruption, se découvrent les premières, puis les os des bras et des jambes. Ce n'est plus qu'un fumier, qu'un cloaque, qu'un horrible amas de corruption. Enfin, les vers ayant tout consumé, ils se consument eux-mêmes de faim; il ne reste qu'un affreux squelette qui se dément (1) peu à peu comme un vieux bâtiment ruineux et est enfin réduit dans une poussière si sèche et stérile qu'elle ne peut être bonne à rien, qui est, à ce que pensent quelques-uns, le dernier des éléments, ce qu'on appelle la matière d'où toutes les choses corporelles ont été tirées!

Voilà ce qui se passe dans le tombeau : *Subter te sternetur tinea et operimentum tuum erunt vermes.* Voilà la fin de toute beauté, la fin de tous les plaisirs, de toutes les délices de la vie! Ce corps, nourri si délicatement et dans un si grand embonpoint, ce corps qu'on habille avec tant de mollesse, à qui on fait des lits si délicieux, que l'on défend avec tant de soin du froid et du chaud : ce corps, pour qui tant de médecins, tant de pourvoyeurs, tant de cuisiniers, tant de parfumeurs sont employés pour sa conservation, et pour les plaisirs duquel on travaille tant, doit enfin servir de nourriture aux vers et engendrer une surprenante corruption! O, que j'aime bien mieux que ma chair se consume peu à peu par les jeûnes, par les veilles et par les autres exercices de mortification! Qu'il vaut bien mieux que ces

(1) Perd sa solidité.

membres s'usent dans les œuvres de charité, qu'ils s'épuisent dans les emplois de zèle et dans les travaux apostoliques pour la gloire de mon Dieu et pour le salut de mes frères! Que vous avez été sages, ô grands saints, d'avoir méprisé ce corps, de l'avoir traité si durement, de lui avoir refusé toutes sortes de délices, de l'avoir si peu épargné durant sa vie! Aujourd'hui, on en conserve les précieux restes dans des draps d'or, dans des reliquaires d'argent et de cristal, dans des châsses enrichies de tout ce qu'il y a de plus précieux dans la nature. Cependant votre âme reçoit dans le ciel, avec tant d'usure, la récompense de cette généreuse mortification, en attendant que la chair elle-même aille prendre part à votre gloire, comme elle a eu part aux travaux de votre vie. Qu'on soigne, qu'on engraisse ces animaux qui, après leur mort, peuvent servir de nourriture à l'homme! Mais, que sert ce corps au monde? Que me sert-il à moi-même, si, devant pourrir après la mort, comme le corps des chevaux et des chiens, il ne se rend pas utile par le travail et par les services qu'il rend à son âme? Sainte pénitence, qui faites un si saint usage de cette chair corruptible, de cet amas de boue et de fange, qui ne lui soustrayez (1) pas seulement les humeurs qui avancent sa corruption et qui la rendent plus infecte, mais qui lui servez de baume pour la conserver incorruptible, qui lui devez procurer une résurrection si glorieuse et la rendre plus brillante que les astres, que l'aveuglement des hommes est étrange de

(1) Texte original : *soustraisez*.

vous haïr, par l'amour qu'ils ont pour leur chair, au lieu que cet amour même devrait les porter à vous aimer !

Voilà donc l'homme réduit au même état où il était avant que d'être. Voyons, en deux mots, comme c'est, qu'après la mort, il est comme s'il n'avait jamais été. C'est ce qui me reste à vous faire voir.

TROISIÈME POINT

C'est une espérance qui flatte les morts, que, quoiqu'ils doivent retourner au même état qu'ils étaient avant que d'être, néanmoins, on se ressouviendra qu'ils ont été ; ils vivront dans le cœur de leurs amis et dans la mémoire des hommes. Mais je ne sais si vous avez jamais observé la vanité de cette espérance. Faites du bien, signalez-vous par votre conduite, par votre vertu; mais, croyez-moi, n'en attendez point de récompense des hommes : *Non erit memoria sapientis, sicut et stulti, in perpetuum.* La mémoire des sages périt aussi bien que celle des fous. Quand on apprendra votre mort, le peu de gens qui vous ont connu diront deux mots à votre louange. Vos amis diront : J'en suis fâché ; c'était un bon homme ; d'autres : Dieu lui pardonne ; il a bien fait du tort à des gens; cette femme était fort honnête, celle-là a bien fait parler de sa conduite ; après quoi, on n'en dit plus mot et on gardera sur votre chapitre un silence éternel. Nous voyons même, dans les vieillards, mourir leur réputation et leur gloire même

avant leur Mort; dès qu'ils sont inutiles, qu'ils ne sont plus rien, on les méprise, on oublie ce qu'ils ont fait; on est tout occupé à considérer ceux qui sont entrés sur les rangs et qui remplissent la scène. Que sera-ce donc quand on sera mort?

Il ne faut point nous flatter: le jour même que nous mourrons, nos amis verseront quelques larmes, dans la pensée qu'ils ont perdu quelque plaisir, quelque appui en nous perdant; ensuite, ils tâchent, au plus tôt, de se consoler, et, pour peu d'avantage qu'on trouve à votre Mort, pour peu de part qu'on ait à votre héritage, on n'aura pas trop de peine à s'en réjouir. Je ne vous dis point que dans le monde, dans le voisinage on mangera, on boira, on dansera, on rira comme auparavant; que, le lendemain, il en mourra un autre qui vous fera oublier; que le jour même il arrivera la nouvelle d'un combat, d'une victoire qu'on célèbrera, un mariage qui tournera ailleurs tous les esprits: je parle de votre propre famille. A peine aurez-vous expiré que votre mari songera à une autre femme, votre femme bénira Dieu de se voir en liberté et assez de bien; les enfants auront de la peine à dissimuler la joie qu'ils auront de se voir en possession de vos terres et de vos titres; les plus affectionnés de vos valets se consoleront, si votre mort leur peut valoir seulement un habit! Mais, quelle joie pour ceux qui vous succèderont, pour les marchands qui fourniront les choses nécessaires à vos funérailles? Etes-vous en terre? Voilà qui est fait; chacun retourne à ses occupations; on songe à se faire d'autres amis, aux affaires que vous avez laissées, à placer cet argent,

à continuer ce commerce, à entretenir les amis, à prévenir les dommages que votre Mort pourrait causer. Mais, pour vous, vous voilà entièrement oublié et on ne pense pas plus à vous que si vous n'aviez jamais été au monde : *Homo vero cum mortuus fuerit et nudatus atque consumptus, ubi, quæso, est?*

Où est donc cet homme, chrétiens Auditeurs? Où est ce prince, cette grande dame qui, durant quelques années, a été un des plus beaux ornements de la cour, qui était comme l'âme de toutes les fêtes, de tous les plaisirs, qui brillait partout, qui se faisait distinguer par les avantages de son corps et de son esprit? Une fièvre l'a emportée depuis deux jours et il n'en reste plus nulle trace sur la terre : *Homo, cum mortuus fuerit et nudatus atque consumptus, ubi, quæso, est?* Dites-moi, je vous prie, où c'est qu'on la peut trouver depuis que la Mort l'a enlevée du milieu de sa grandeur et de ses plaisirs? Si j'entre dans l'appartement où elle a passé et fini ses jours, un profond et morne silence m'apprend qu'elle n'y est plus. Je trouve le superbe lit où elle prenait son repos, le riche dais sous lequel elle avait coutume de recevoir, pour ainsi dire, les adorations des hommes; je vois le cabinet tout ouvert, la ruelle déserte, le fauteuil vide; je trouve la chaise, le carrosse, les coiffes, les jupes, le dernier habit qu'elle a porté; mais je n'aperçois nulle part la personne à qui appartenaient toutes ces choses. Dans son sépulcre, ce n'est plus qu'ordure et qu'infection, des os décharnés, des cendres, de la poussière. Il faut donc la chercher dans la mémoire des hommes. Mais, hélas! de nouveaux objets

ont déjà effacé jusqu'au souvenir de ses bienfaits et de ses mérites. C'en est fait; on n'y songe plus, on n'en parle plus, ni en bien, ni en mal.

Filii hominum, usquequo gravi corde; ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium? O Enfants des hommes, est-il possible que rien ne vous puisse faire ressouvenir de la Mort? Est-il possible que le souvenir de la Mort ne vous détache point de la vie? Grands de la terre, Riches mondains, voilà où votre grandeur et vos richesses seront réduites dans peu de temps : à un simple drap, à six pieds de terre, à une épouvantable corruption, à un prompt, à un éternel oubli! Voilà ce qui est arrivé à tous vos ancêtres, à tous vos prédécesseurs. Plusieurs d'entre eux ont peut être vécu et sont morts dans le palais où vous logez, dans cette même alcôve où vous dormez tous les jours; vous les suivrez et vous serez suivi de mille autres. On vous viendra voir, peut-être dans peu de jours, cousu dans un suaire, étendu dans un cercueil pour méditer, à la vue de votre cadavre, sur la vanité des choses d'ici-bas, pour s'instruire, par votre exemple, à mépriser ce que vous avez aimé. *Usquequo gravi corde, ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium?* Quoi! vous vous enflez d'orgueil, Homme de terre et de boue, vous méprisez ceux qui sont au-dessous de vous, vous ne daignez pas les regarder; eux qui auront le plaisir, peut-être dans quatre jours, de danser sur votre tombeau, de gloser sur votre épitaphe, de manier vos os, de s'en jouer, de les fouler aux pieds, de voir vos cendres confondues avec celles des plus misérables d'entre les humains! Et

vous, Ames voluptueuses, jusqu'à quand serez-vous amoureuses de cette chair qui commence déjà à se flétrir, qui tend tous les jours à la pourriture? Jusqu'à quand serez-vous idolâtres de cette créature qui est toute composée des humeurs sales et infectes qui la feront pourrir quelque jour dans toutes les parties de son corps qui porte déjà les semences des vers qui la doivent ronger dans le sépulcre? Pauvres insensés, qui courez après les biens et les honneurs de la terre, qui vous morfondez au service de maîtres qui peuvent mourir avant vous, et pour des récompenses qui doivent périr avec vous! Les grands peuvent-ils vous donner un jour de vie? Ou attendez-vous quelque chose que vous puissiez sauver des mains de la mort? *Filii hominum, usquequo gravi corde; ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium?*

O, que ceux-là sont sages, qui se dépouillent volontairement ou, du moins, qui détachent leur cœur de tout ce qu'il faudrait aussi bien abandonner en mourant! Quelle folie d'attendre que la dernière maladie, que nous portons peut-être déjà dans les entrailles, nous vienne ravir les fragiles biens que nous possédons, lorsque nous pouvons nous faire un si grand mérite de la nécessité indispensable de tout quitter! Croyez-moi, Ame chrétienne; ôtons à cette cruelle Mort le moyen de nous nuire, en faisant à Dieu un sacrifice de tout ce qu'elle regarde déjà comme sa proie. Il faut nous hâter, si nous avons envie de la prévenir; car, peut-être, a-t-elle déjà levé le bras pour nous donner le coup mortel. O l'heureuse Mort, chrétienne Compagnie, que celle que l'amour nous fait ainsi souffrir avant la

Mort même! Que l'autre Mort est peu terrible, qu'elle est agréable à qui s'est ainsi défait de tout ce qui la rend si redoutable aux gens du monde! Ce n'est plus un monstre affreux, ce n'est plus un tyran impitoyable; c'est un fantôme dont on se joue; c'est un lion apprivoisé dont on ne craint, ni les ongles, ni les dents; on y songe sans frayeur; on la défie, on la désire, quand elle est éloignée; on l'envisage sans crainte, quand elle est proche; on la reçoit avec joie, quand elle est présente, comme celle qui, bien loin de nous dépouiller, nous doit rendre, avec usure, tout ce que nous avons quitté pour Dieu, qui bien loin de nous séparer de ce que nous aimons, nous va réunir avec l'objet de tous nos désirs, et d'une union qu'elle ne pourra jamais rompre. *Amen.*

L^e SERMON

DE

LA NÉCESSITÉ DE SE PRÉPARER A LA MORT

Venit nox, quando nemo potest operari.
Il vient une nuit dans laquelle personne ne peut agir.
(*S. Jean*, c. 9.)

Il est important de se préparer à bien mourir, et il est inutile de renvoyer cette préparation à la mort.

Si, par cette nuit dont il est fait mention dans l'Évangile, Jésus-Christ a voulu parler de la Mort, comme l'assurent Saint Cyrille et Saint Augustin, voici un texte qui renferme des vérités, et fort importantes, et fort terribles. *Veni nox* : la Mort s'approche, cette nuit où vos yeux, qui sont comme la lumière de votre corps selon le mot du Sauveur, où ces yeux, dis-je, seront éteints pour jamais ; cette nuit où tous vos membres

glacés ne sentiront plus cette douce chaleur dont le soleil ranime la nature languissante; cette nuit dont les noires ombres inspirent la crainte et l'effroi aux plus intrépides ; *venit*, elle s'avance à chaque moment, à chaque moment nous nous avançons vers elle, elle vient, elle est tout proche, elle est à la porte. O la triste pensée pour une âme qui doit perdre en mourant tout ce qu'elle aime et qui court hasard de périr elle-même, en perdant tout ! *Venit nox in qua nemo potest operari.* Le temps de cette Mort n'est pas seulement la plus triste de toutes les saisons, mais elle est encore la plus stérile et la moins propre au travail. Le Fils de Dieu ne dit pas seulement qu'il est difficile de rien faire en ce temps-là, mais même qu'il est impossible, non seulement pour quelques-uns, pour ceux qui sont surpris ou qui ont l'esprit troublé, mais généralement pour tout le monde : *Venit nox in qua nemo potest operari* ! Mais, si tout cela est vrai, nous sommes bien malheureux. Nous n'avons rien fait jusqu'aujourd'hui ; nous ne ferons rien au dernier jour ; et ce dernier jour n'est pas fort loin. J'espère néanmoins qu'il reste encore un moment que je vous exhorterai à bien ménager, après que j'aurai prié le Saint Esprit de rendre mes exhortations efficaces. Comme c'est par le crédit de Marie que j'attends cette faveur, saluons-la, s'il vous plaît, avec l'Église : *Ave Maria.*

De tous ceux qui songent quelquefois à la Mort, il n'en est aucun qui ne souhaite de bien mourir. Mais ce désir est fort faible en la plupart des chrétiens, et la raison que j'ai de le croire ainsi, c'est que la plupart se

contentent de le désirer. Cependant, chrétienne Compagnie, si nous voulons avoir une bonne Mort, il faut que nous tâchions de nous la procurer par nos soins et de prévenir les accidents qui la peuvent rendre funeste. La chose est entièrement en notre pouvoir; et si nous sommes du nombre des malheureux, nous n'en pourrons accuser que notre paresse. Mais, à quoi est-ce que nous attribuerons cette paresse qui nous cause un si grand malheur ? Certainement, plus j'y songe et moins je me satisfais sur ce point. Je vois bien qu'on ne se prépare non plus à la Mort que si on ne devait jamais mourir; mais je ne puis croire que cette négligence puisse venir du peu de lumières que nous avons, vu que l'Évangile et ceux qui le prêchent ne se lassent point de nous répéter tout ce qui peut, et nous réveiller, et nous instruire. Ignore-t-on qu'il faut se disposer à la Mort ? Ignore-t-on que ce ne soit trop tard d'attendre la Mort même pour cette préparation? Faudra-t-il que nous revenions encore à la preuve de deux vérités que la foi nous oblige de croire et dont l'expérience ne nous permet pas de douter ? Je le ferai, chrétiens Auditeurs, non pour vous apprendre des choses que je croie vous être inconnues, mais pour vous obliger à y faire des réflexions qui vous sont très importantes et que j'espère vous devoir être très utiles. Voici donc quel sera le sujet et le partage de ce discours. Je vous montrerai, dans le premier point, combien il est important de se préparer à bien mourir; et, dans le second, combien il est inutile de renvoyer cette préparation à la Mort. C'est tout ce que j'ai à dire aujourd'hui.

PREMIER POINT

Il est arrêté que les hommes meurent une fois, dit le grand apôtre : *Statutum est hominibus semel mori.* De tant de personnes de qualité qui composaient cette cour, il y a cent ans, de tant de millions d'hommes, de femmes, d'enfants qui peuplaient cette ville, ce grand royaume, il n'en reste pas un seul aujourd'hui, tout est cendre, tout est pourriture ; et de tous ceux qui vivent aujourd'hui, soit en Angleterre, soit dans les autres parties du monde, vieux, jeunes, pauvres, riches, il est certain qu'il n'en restera pas un seul en moins de cent ans. Mais de ce grand nombre d'hommes qui sont tous assurés de mourir en si peu de temps, combien y en a-t-il qui soient assurés de bien mourir ? Pas un seul. Combien y en a-t-il qui se disposent à bien mourir ? Hélas ! on peut dire que le nombre en est plus petit que celui des grappes qu'on trouve encore après la vendange ou des fruits qui restent sur l'arbre et qui ont échappé aux yeux d'un laboureur soigneux et avare. Or c'est ici, Messieurs, que je veux vous faire avouer que notre imprudence est extrême. Car, dans la nécessité où nous sommes tous de mourir, dans l'incertitude où nous sommes si nous ferons une bonne ou une mauvaise Mort, si quelque raison pouvait nous dispenser de nous y préparer soigneusement, ce serait sans doute, ou le peu d'importance de la chose, ou le peu de difficulté qu'on trouverait à la bien faire, ou la facilité qu'il y aurait à la

réparer, au cas qu'elle eût été mal faite. Mais, au contraire, il n'est rien pour nous de si grande conséquence que la Mort, rien de si difficile qu'une bonne Mort, rien de plus irréparable qu'une Mort qui aura été mauvaise.

Quoiqu'il nous importe beaucoup de bien vivre, il est vrai toutefois qu'il nous importe encore plus de bien mourir, puisque la plus sainte vie ne nous peut servir de rien, si elle n'est suivie d'une bonne Mort. Plus nous avons travaillé pour le ciel, plus notre vie a été sainte, plus nous avons d'intérêt à la finir saintement, pour sauver le fruit de nos travaux et de notre sainteté. Si, après une longue pénitence, après une longue suite de bonnes œuvres, nous ne faisions pas une fin chrétienne, tout serait éternellement perdu pour nous. La Mort, que l'Écriture a comparée à un voleur, nous dépouillerait de tous les trésors de grâce et de vertu que nous aurions amassés et nous enverrait nus en l'autre monde, comme de pauvres marchands qui, après une longue et périlleuse navigation, viennent faire naufrage au port et perdent, à la vue de leur patrie, le fruit de plusieurs années de courses et de fatigues. C'est ce qui arriva à ce malheureux soldat qui était du nombre des quarante martyrs et qui, étant sur le point d'expirer glorieusement dans un étang glacé, renonça la foi pour se délivrer de ce supplice, ou plutôt pour passer à un supplice éternel, n'ayant survécu qu'un moment à sa perfidie. Telle fut encore la disgrâce de ce Japonais qui, voulant sortir, à demi-brûlé, du feu où il avait été condamné pour la foi de Jésus-Christ, fut repoussé malgré lui par

ses bourreaux et mourut apostat dans les mêmes flammes où un moment de constance lui allait donner la couronne du martyre. Quoique ces exemples ne doivent nullement épouvanter les gens de bien, parce que je ne vois pas qu'il soit jamais arrivé qu'une âme, après avoir servi Dieu de bonne foi, ait fini ses jours si malheureusement, et que je tiens cela pour moralement impossible, néanmoins cela doit inspirer auz plus vertueux une grande vigilance et les porter à se préparer à mourir. Car enfin il est très certain qu'une mauvaise Mort peut anéantir tous leurs mérites et que tous leurs mérites ne peuvent pas leur répondre d'une bonne Mort.

Mais que serait-ce, chrétiens Auditeurs, que la perte du peu de bien que nous pouvons avoir fait en notre vie, si nous ne perdions encore notre âme ! A la Mort, il s'agit de tout pour moi. Si je meurs chrétiennement, me voilà établi dans un bonheur qui ne finira jamais ; sinon, je suis perdu, je suis damné sans ressources. De cette dernière heure, de cette dernière action dépend mon éternité. N'est-ce point la peine de songer comment cette dernière action se passera et de quelle manière on doit s'y prendre pour réussir ? Quand un athlète devait lutter dans l'amphithéâtre, on ne saurait dire combien de soin il prenait pour se disposer à ce combat : il étudiait longtemps toutes les souplesses qu'il avait dessein d'employer ; il tâchait de prévoir tous les artifices dont on se pouvait servir pour le surprendre ; il s'essayait mille fois contre de feints adversaires ; il vivait durant plusieurs jours avec une grande frugalité et dans une parfaite continence, de peur que ses forces ne fussent affai-

blies par l'usage des plaisirs ; et tout cela, dit Saint Paul, dans l'espérance d'un vain honneur et d'une couronne corruptible : *Et illi quidem, ut corruptibilem coronam accipiant.*

Quand, à l'occasion de quelque fête, on propose un prix pour la course ou pour quelque autre exercice de chevalerie, combien de fois ceux qui y prétendent montent-ils à cheval pour s'exercer ? Combien de fois mesurent-ils la carrière en courant, avant que le jour marqué pour ces jeux soit arrivé? Si, au lieu d'un diamant ou d'une épée qui sera la récompense de leur adresse, il s'agissait de gagner un royaume entier ou de se garantir de la Mort, ne seraient-ils pas les plus insensés de tous les hommes de s'aller offrir pour courre avant que de s'être souvent éprouvés, sans avoir jamais monté à cheval. Que doit-on dire de nous ? Nous n'ignorons pas que de la manière que nous mourrons dépend notre bonheur ou notre malheur éternel ; et nous voulons entrer dans ce dernier combat, sans avoir prévu les moyens qu'on doit employer pour n'y être pas vaincu, sans avoir jamais manié les armes ! Une dame ne se hasardera jamais à danser publiquement une danse nouvelle, ni même à faire un nouveau pas, qu'après l'avoir répété plusieurs fois en particulier ; et nous mourrons sans avoir jamais appris à mourir !

Encore, s'il était aisé de le bien faire, notre négligence serait supportable ; mais il n'est rien de plus difficile. Car, qu'est-ce, à votre avis, chrétiens Auditeurs, que faire une bonne Mort ? Croyez-vous que ce soit rendre l'esprit après une confession générale, après avoir

communié en forme de viatique et reçu l'extrême-onction ? Si ce n'était autre chose, il n'y a rien à tout cela de fort difficile. Mais combien de chrétiens brûleront éternellement dans les enfers avec les démons, à qui rien n'a manqué de tout cela ? Mourir dans la cendre et sous le cilice, entre les bras du crucifix, environné de saints prêtres et de saints religieux, en prononçant le doux nom de Jésus et de Marie, c'est mourir d'une manière fort édifiante ; ce sont là de grandes marques d'une bonne Mort, mais ce n'est pourtant pas en quoi consiste précisément la bonne Mort. Le fameux compagnon de Saint Bruno mourut de la sorte, et il ne laissa pas d'être damné ; Saint François Xavier rendit l'âme sur un écueil, en un pays d'idolâtre, sans sacrements, sans prêtres, sans nul secours spirituel de la part des hommes, et, néanmoins, cette âme fut portée sur l'heure bien haut dans le ciel. Bien mourir, Messieurs, c'est mourir sans péché et sans attache au péché ; c'est mourir après avoir effacé tous les désordres de la vie, après avoir pleinement satisfait à la justice de Dieu, après avoir entièrement arraché du cœur toute l'affection qu'on a jamais eue pour le monde, dans une sincère disposition de souffrir plutôt mille morts que d'acheter cent ans de vie par une seule offense mortelle ; c'est mourir plein d'une foi ferme, d'une espérance invincible, d'un amour pour Dieu qui surpasse tout autre amour et d'une charité pour nos frères qui égale la tendresse que nous avons pour nous-mêmes.

Si cela nous paraît facile, certainement, ou nous sommes dans une grande erreur, ou tous les saints se

sont furieusement trompés. Car les saints n'ont jeûné, ils n'ont prié, ils n'ont versé tant de larmes, ils ne se sont interdit tout commerce avec les hommes que pour avoir l'avantage de mourir dans l'état et dans les sentiments que je viens de dire. Voyez ce jeune seigneur, cette demoiselle si délicate qui était née avec de si grands avantages pour le monde; voyez, dis-je, ces personnes qui, à la fleur de leur âge, renoncent à tant de biens, à tant de délices. Que prétendent-ils, si ce n'est de se disposer à faire la Mort que je viens de dire? Quoi! tandis que vos propres frères, votre propre enfant, pour avoir le bonheur de mourir ami de Dieu, s'arrache pour ainsi dire de votre sein et se prive volontairement de vos caresses et de tout votre héritage, Mère chrétienne, tandis que votre fille va, sur les pas d'une Sainte Claire ou d'une Sainte Thérèse, se revêtir d'un sac, se condamner à n'avoir plus d'autre lit que de simples ais ou un peu de paille, tandis qu'elle voue une chasteté éternelle, un jeûne éternel, une éternelle solitude, qu'elle s'enterre toute vivante, qu'elle se fait faire ses funérailles, pour ainsi dire, cinquante ans avant sa Mort; vous croyez qu'au milieu des soucis et des plaisirs de la terre, sans que vous daignez même y songer, vous pouvez attendre cette même Mort qu'elle n'ose quasi se promettre et qu'elle n'espère qu'en tremblant!

Mais, qu'y a-t-il donc qui soit si fort à craindre à la mort? Tout y est à craindre : la colère de Dieu qui a coutume de se réserver cette heure pour punir nos délais, nos tiédeurs, le mépris de ses grâces qu'il a si longtemps dissimulé pour le punir, dis-je, par la

soustraction de la plus importante de toutes les grâces qui est celle de la persévérance ; en second lieu, nos passions, nos mauvaises habitudes, qui sont alors d'autant plus fortes pour nous perdre que toutes les facultés, et du corps, et de l'esprit, sont plus affaiblies. enfin, le démon qui, voyant qu'il n'a plus de temps à perdre, n'oublie rien pour empêcher la conversion du pécheur et pour pervertir l'homme de bien : il effraie, il assure, il flatte, il menace, il trouble, il endort ; il ôte la pensée du péril pour détourner celle de la pénitence, il en exagère la grandeur pour porter au désespoir, il réveille les idées des objets qu'on a aimés, il fait naître des pensées, il presse pour obtenir, pour arracher du moins un consentement. Si vous n'êtes instruits de ses ruses, si vous n'avez appris à les vaincre par une longue expérience, si vous n'avez prévu les coups, si vous n'êtes armé depuis longtemps contre ses attaques, il est infaillible qu'il vous fera périr en se jouant. Je veux que vous ayez reçu tous les sacrements de l'Église, qu'ils aient produit en vous tout l'effet qu'on en peut attendre ; quand le tentateur a affaire à une âme mondaine, dont le cœur est, pour ainsi dire, encore fumant des passions dont il a brûlé toute sa vie, pourvu qu'il ait un moment entre l'extrême-onction et la Mort, il n'en a que trop pour faire perdre tout le fruit de cette tardive préparation.

Je sais qu'on fait grand fond sur la personne dont on espère d'être assisté en ce dernier péril et il est vrai qu'en cette rencontre un confesseur zélé et habile peut être d'un grand secours contre les surprises de Satan.

Mais, outre qu'on peut mourir sans nulle assistance, croyez-moi, pour un homme qui est neuf en cette sorte de combat, un confesseur, quelque zélé, quelque habile qu'il puisse être, est ordinairement un faible secours. Que servirait à un jeune cavalier, qui aurait à faire à la meilleure épée du royaume, que lui servirait-il dis-je, de se battre en présence d'un savant maître de salle, si, avant que de se porter sur le pré, il n'avait souvent pris des leçons de lui, s'il ne s'était formé à cet exercice par un long usage? Combien aurait-il reçu de coups mortels, avant qu'il eut appris à se mettre en garde? Le maître aurait beau lui donner sur l'heure d'excellents avis. N'est-il pas vrai qu'il ne les comprendrait pas, qu'il n'entendrait pas même les termes et que, quand il les entendrait, n'ayant nulle expérience, il serait incapable d'en profiter? Voilà justement ce que nous voyons arriver tous les jours à des gens qui, durant leur vie, ont négligé de se disposer à bien mourir. Le prêtre dit merveille au chevet du lit; il donne des avis, il suggère des moyens très salutaires pour vaincre la tentation. Mais il n'est pas temps d'apprendre à combattre, quand on est aux prises avec l'ennemi. Le malade ne comprend rien à ce qu'on lui dit; il répète bien, quelquefois, les mêmes paroles, mais c'est la bouche qui les répète, elles n'ont pu pénétrer jusqu'au cœur; en un mot, il est perdu, avant qu'il ait pu mettre en usage les bons conseils qu'on lui donne. Mais n'est-il pas bien digne de son malheur, chrétienne Compagnie? Quelle imprudence d'avoir à faire à un ennemi si redoutable et d'attendre l'heure du combat, pour apprendre à parer ses coups et à se défendre de ses ruses?

Encore, si les fautes qu'on fait en ce point pouvaient être réparées en quelque manière. Mais, hélas ! vous le savez, Messieurs, nous ne mourrons pas deux fois, pour réparer, par une seconde Mort, les défauts de la première. Quand, aujourd'hui, j'aurais été assez malheureux pour faire une confession sacrilège faute de préparation, je n'aurais garde de me désespérer, parce que, dès demain, si je veux, ou aujourd'hui même, je puis apporter du remède à un si grand mal. Mais, si je suis assez malheureux pour faire une mauvaise Mort, il n'y a plus de retour et, durant toute l'éternité, je serai au même état où j'aurai été surpris en mourant. Pensons-y bien, chrétienne Compagnie, à ce que nous voulons être durant toute l'éternité, soit amis, soit ennemis du Seigneur, et prenons si bien nos mesures que nous le soyons au moment qu'il nous faudra partir de cette vie ; car, ce moment passé, nous ne pouvons plus, ni retomber, ni nous rétablir.

On peut dire que la Mort, qui change tout, rend aussi toutes choses immuables. Elle fait de grands changements en la personne, aux sentiments, aux désirs des hommes ; les plus grandes beautés deviennent hideuses, les plus libertins prennent des sentiments de religion ; les plus voluptueux conçoivent un mépris horrible des voluptés les plus délicates. Mais, d'un autre côté, elle fixe la mobilité de la volonté humaine, elle rend inflexible celle de Dieu. Elle arrête le cours du temps, de sorte qu'il n'y en a plus ou qu'il ne passe plus pour nous. Oui, Messieurs, cette volonté si changeante, pendant qu'il nous reste un souffle de vie, cette volonté

qu'une occasion, une parole, une petite pensée fait passer en un instant du bien au mal, et du mal au bien, cette volonté, dis-je, est liée par la mort et comme clouée à l'objet auquel elle se trouve attachée et dans la même disposition où elle est à l'égard de cet objet, comme le malheureux Sisara fut cloué par Jael, au même lieu et à la même posture où il s'était endormi. De sorte qu'un chrétien mort dans le crime ne pourra jamais le détester; tous les tourments qu'il souffrira durant toute l'éternité ne pourront lui causer un véritable repentir. De plus, la volonté de Dieu, que l'on peut dire, en quelque sens, n'être pas moins changeante que la nôtre tandis que nous sommes sur la terre, puisqu'elle imite tous nos changements, qu'elle se laisse fléchir à un soupir, à une larme, à un moment de douleur, cette volonté, dis-je, deviendra inexorable et ne pourra être touchée de nul sentiment de compassion. Enfin, après la mort, il n'y aura plus de temps, ou du moins le temps ne sera plus autre chose que le dernier moment de la vie rendu fixe et immobile pour jamais, de sorte qu'éternellement il sera autant impossible de changer la disposition où l'âme aura été surprise, de la faire passer de la haine de Dieu à l'amour de Dieu, qu'il est impossible d'être dans deux dispositions contraires, d'aimer et de haïr dans le même instant.

Et c'est-là, chrétiens Auditeurs, le sens de ces paroles de l'Écriture : L'arbre sera là où il sera tombé, *ubi ceciderit arbor, ibi erit.* Malheureux arbre, fallait-il balancer si longtemps, pour tomber enfin si mal à propos! Est-il possible, Messieurs, qu'il n'ait occupé la terre durant

tant d'années, qu'il se soit nourri de son suc et chargé de tant de branches que pour fournir au feu un aliment éternel ! Hélas ! il a tenu à si peu de chose qu'il ne soit tombé d'un autre biais ! Il y avait été poussé fortement par le vent du Saint-Esprit. On l'avait vu si souvent penché du bon côté ; on a cru si longtemps qu'il s'était élevé pour Celui qui l'avait planté et arrosé avec tant de soin ! Faut-il qu'un souffle léger, qu'une parole, qu'une vaine considération, une vaine crainte, l'ait emporté sur de si puissantes inspirations ! Mais, c'est en vain que nous regrettons une chute si funeste : toute notre compassion ne le relèvera pas : *ubi ceciderit, ibi erit.* C'est un arrêt irrévocable ; là où il est tombé, il y sera, il y brûlera et, comme il n'y sera jamais consumé, il y brûlera éternellement !

Si toutes ces choses sont véritables, que dirons-nous, chrétiens Auditeurs, de ceux qui ne se préparent point à la mort? Que dirons-nous de ceux qui n'y songent non plus que s'ils étaient assurés, ou de ne point mourir, ou de bien mourir, ou de mourir plus d'une fois ? Que s'ils ne devaient rien perdre en mourant mal, ou s'ils pouvaient recouvrer ce qu'ils auront une fois perdu ! Vous me direz, peut-être, que peu de gens sont dans une aussi grande insensibilité que celle-là ; que la plupart des chrétiens sont persuadés qu'on a besoin de préparation pour bien mourir ; que c'est pour cela qu'on craint si fort de mourir subitement et qu'une pareille mort est comptée parmi les plus grands maux de la vie. C'est pour cela qu'on est si effrayé, quand on apprend que quelqu'un a été emporté par un accident imprévu ;

qu'au récit de ce malheur, les compagnies les plus enjouées passent en un moment dans une énorme tristesse, que les plus grandes fêtes en sont troublées pour quelque temps. Mais enfin, que produit cette crainte et à quelle préparation nous a-t-elle engagés jusqu'à cette heure? Elle fait, me direz-vous, que du moment qu'on se croit atteint de la dernière maladie on fait appeler le confesseur pour mettre ordre aux affaires de sa conscience. Cela est vrai. Mais c'est justement ce que j'appelle attendre la Mort pour se préparer à la Mort, ce qui, à mon sens, est une imprudence égale à celle de ne s'y point préparer du tout. C'est la seconde partie.

SECOND POINT

Lorsque nous avons conçu qu'il est important de se préparer à bien mourir, c'est un artifice du démon de nous porter à renvoyer cette préparation aux derniers moments de la vie. Mais c'est un artifice si grossier que c'est merveille que tant d'habiles gens s'y laissent surprendre. Nous voulons attendre le temps de la Mort pour nous disposer à faire une bonne Mort. Mais, qui nous a dit qu'alors nous aurions du temps pour cette préparation? De plus, quand nous serions assurés de quelques moments, ce peu de temps pourrait-il suffire pour tout ce que nous y renvoyons? Et quand nous en aurions assez pour toutes choses, est-ce un temps propre à faire quoi que ce soit? Ce temps est incertain, il est court, il est mauvais; est-ce être sage

que de le réserver pour nos affaires les plus importantes? Je dis, en premier lieu, qu'il est incertain si nous aurons du temps à la Mort. Que dis-je, Messieurs! Nous sommes certains que nous n'en aurons pas : c'est un article de foi. Dieu même, qui est le maître de la vie et de la mort, qui a compté nos jours, qui leur a marqué un terme que nul homme ne peut passer, qui doit rompre de sa propre main le fragile nœud qui lie l'âme à cette prison de boue; Dieu, dis-je, a déclaré nettement, et il l'a répété cent fois, qu'il nous surprendra, qu'il viendra comme un voleur, dans le temps du sommeil le plus profond, qu'il nous frappera par derrière et justement à une heure où nous l'attendrons le moins. C'est pourquoi il n'a pas dit : Lorsque vous verrez venir le temps, lorsque vous m'apercevrez de loin, quand vous jugerez que l'heure de mon arrivée est proche, alors préparez-vous soigneusement à me recevoir; mais, soyez prêts, car je viendrai lorsque vous n'y songerez pas : *Estote parati, quia qua hora non putatis Filius hominis veniet.*

Pensez-vous, Messieurs, qu'il n'y ait que ceux qui se noient, qui sont étouffés par un catarrhe, qu'un ennemi tue dans une embuscade ou qui meurent d'un coup de tonnerre, qu'il n'y ait, dis-je, que ces infortunés qui soient surpris par la Mort? De quelque manière que la Mort puisse venir, fiez-vous en à ma parole, elle viendra infailliblement en un temps où vous la croirez encore éloignée. C'est une loi aussi générale que la loi qui nous condamne à mourir; les plus gens de bien, le serviteur le plus fidèle, celui qui ne s'endort point, entendra frapper à la porte à une heure qu'il n'avait nulle-

ment prévue, *qua hora non putatis Filius hominis veniet.*

J'avoue que la maladie est un avertissement capable de réveiller les plus assoupis. Mais combien de personnes sont emportées avant que la maladie ait été jugée mortelle? Combien d'autres, par un particulier jugement de Dieu, n'en veulent croire, ni leurs amis, ni les médecins et se sentent, disent-ils, pleins de forces et santé, quoiqu'ils aient déjà l'âme sur les lèvres? Je vois tous les jours que les personnes mêmes vertueuses, la veille de leur Mort, font encore des projets pour l'avenir et renvoient les affaires dont on leur parle au temps qu'ils auront plus de santé. Qui pourrait dire en combien de manières il peut arriver qu'un homme meure dans son lit et d'une fort longue fièvre, et que, néanmoins, il meure subitement? Quoiqu'il en soit, tous nos raisonnements ne prévaudront pas contre la parole de Dieu. Il a dit que nous mourrons en un temps que nous ne croirons pas mourir. De sorte que si, pour nous préparer, nous attendons que ce temps nous semble venu, nous ne nous préparerons jamais.

Cependant, Messieurs, tout le monde compte sur ce dernier temps. Si Jésus-Christ avait juré que la mort ne viendra point sans nous avertir, qu'elle nous donnera tout le loisir dont nous aurons besoin pour mettre ordre à nos affaires, nous ne vivrions pas dans une plus grande assurance. Cependant il a juré tout le contraire. O mon Dieu, quel aveuglement! Jusqu'où est-ce que l'amour des biens et des plaisirs d'ici-bas est capable de conduire une âme qui s'y attache! Mais, quand, nonobstant tout cela, je supposerais, avec les plus présomptueux, qu'il

n'y a point de surprise à craindre, je dis que le temps que vous aurez à la Mort ne suffira pas pour vous y bien préparer. Vous savez assez, chrétiens Auditeurs, que ce n'est pas ordinairement par les première atteintes que la maladie dont on meurt se distingue des autres qui arrivent pendant la vie. On est quelques jours qu'on ne craint encore rien et par conséquent on ne pense point à se préparer. Le péril se découvre ensuite ; mais, comme il n'est pas d'abord si visible, qu'il reste quelque espérance, on ne songe qu'aux moyens de guérir bientôt ; c'est le temps des médecins ; toute la famille est incessamment occupée autour du malade à exécuter leurs ordonnances. Jugez si le malade n'a pas lui-même assez à faire, à souffrir l'application et l'opération de tant de remèdes? Enfin, toute la médecine s'étant épuisée inutilement, on l'avertit de se disposer à la Mort. C'est quelquefois vingt-quatre heures de temps avant qu'il expire et souvent beaucoup moins avant qu'il perde le jugement et l'usage de la parole. Dans ce petit espace de temps, il faut faire un testament, instruire un héritier, donner les ordres pour les obsèques, régler toutes les affaires domestiques, de telle sorte que tout le monde puisse être content, qu'on ne laisse point de lieu, ni aux procès, ni aux injustices : on y est obligé en conscience. Pour faire comme il faut toutes ces choses, en pleine santé, on aurait besoin de plusieurs jours, d'un fort grand loisir : comment donc quelques heures suffiront-elles à une personne qui se meurt? Davantage : pour se préparer à mourir, à faire une Mort douce et tranquille, il me semble qu'il ne faudrait pas omettre

une confession générale. Remarquez, s'il vous plaît, que je ne parle que pour ceux qui ont attendu jusqu'à ce temps-là de mettre leur conscience dans une parfaite tranquillité et qui n'ont pas fait par avance tout ce qu'on sera bien aise d'avoir fait avant d'aller rendre compte à la justice divine. Or, pour bien faire cette confession générale, il faudrait examiner, du moins en gros, toutes les confessions particulières, rappeler en son esprit toutes les actions, toutes les omissions de la vie. Il serait à propos de s'instruire à fond de ses devoirs qu'on a souvent ignorés, d'éclaircir mille doutes qu'on a négligés, de répéter cent choses dont on s'est autrefois accusé, ou sans componction, ou sans désir d'amendement, ou d'une manière faible et obscure, de sorte que les confesseurs n'ont pas bien pu les comprendre. Nous voyons que, quand une personne vraiment touchée de Dieu entreprend de calmer son cœur et de le purger par une semblable confession, elle ne demande pas moins de sept ou huit jours de temps pour s'y disposer ; et encore ne saurait-elle prendre tant de soin qu'elle ne laisse rien à dire ; il reste toujours quelque chose, pour une seconde et une troisième confession, qu'on ne serait pas bien aise d'avoir omis ; il y a des péchés qui ne reviennent à l'esprit qu'après six mois et un an d'une vie pénitente et réformée. Que si ensuite il y a des restitutions de bien, des réparations d'honneur, des réconciliations à faire, des scandales à ôter, comment, dans l'espace d'une petite journée, pourra-t-on exécuter tout cela avec la perfection qui serait à souhaiter en cette rencontre ? Je ne dis rien du viatique qu'on reçoit

à la hâte et presque sans fruit, aussi bien que l'extrême-onction; c'est une chose pitoyable de voir comme on fait ces actions, qu'on ne fait qu'une fois dans la vie et qui sont les dernières de la vie. Je ne parle pas non plus des vertus de foi, d'espérance, d'amour de Dieu, de contrition, de charité fraternelle, de désir sincère de la perfection chrétienne qu'on est obligé de pratiquer surtout à la Mort, et qui demanderaient d'autant plus de temps qu'elles sont extrêmement relevées, et qu'il y a des gens qui en ont à peine formé un seul acte en toute leur vie.

Tout cela ne se saurait bien faire en si peu de temps. Mais peut-on ne pas mal faire toutes ces choses en un temps où l'on a si peu de forces, si peu de connaissance, si peu de mémoire, et où le sentiment des douleurs dont le corps est accablé attire à soi toute l'application de l'âme, selon ce mot de Saint Augustin : *Illuc rapitur intentio mentis, ubi est vis doloris*? L'homme est alors au même état où se trouve une ville étroitement assiégée et rudement battue par les ennemis : toutes les fonctions civiles y sont suspendues ; les cours de justice, les académies de lettres, le commerce, les arts, tout cesse durant cette calamité ; on est assez occupé à se défendre des assauts et de l'artillerie des assiégeants ; tout le monde court aux brèches et sur les remparts, où le péril commun les appelle. Ainsi une personne assiégée des douleurs de la mort, pour me servir de l'expression de David, cette personne, dis-je, ne songe qu'à ses douleurs ; son âme est toute entière aux parties qui souffrent le plus ; c'est là qu'elle fait tous ses efforts pour repousser

l'ennemi qui est sur le point de se rendre maître de la place et de la ravager entièrement; en ce temps-là elle ne voit plus, elle n'entend plus, elle ne sent plus que son mal; en ce temps-là on n'ose plus l'entretenir de nulle affaire importante. Et cependant c'est le temps réservé pour la grande, pour l'unique affaire, pour l'affaire où il s'agit du corps et de l'âme, où il s'agit de tout pour toute l'éternité! Malheur à moi, oui malheur et double malheur, si je suis si mal avisé que d'en user de la sorte! Malheur à moi, dis-je, si je diffère ainsi, jusqu'à l'extrémité de la vie, ce qui doit être l'occupation de toute la vie; si, au lieu de donner tout mon temps à mon salut, j'y destine si peu de temps, et un temps si peu propre pour y travailler!

Croyez-moi donc, chrétiens Auditeurs, faites au plus tôt ce que Dieu laisse encore en votre disposition, ce que vous souhaiteriez avoir fait, ce que vous ne pourrez pas faire à la mort, ce que du moins vous n'y pourrez pas bien faire : *Quodcumque potest facere manus tua, instanter operare, quia nec opus, nec ratio, nec scientia erunt apud inferos, quo tu properas :* Faites au plus tôt tout le bien que vous pouvez faire, parce que, dans le tombeau, il ne reste plus, ni force, ni jugement, ni sagesse, ni lumière pour travailler au salut. J'ajoute qu'il n'en reste pas même au lit de la Mort; non, certainement. On ne sait ce qu'on y fait; on n'est capable de rien; et jusqu'ici je n'ai vu aucun exemple qui m'ait pu donner d'autres pensées. Au contraire, à la réserve de ceux qui ont passé leur vie dans les exercices de la piété ou qui avaient heureusement commencé à vivre chré-

tiennement un an ou six mois avant leur dernière maladie, comme j'en ai connu quelques-uns, je suis obligé d'avouer que j'ai trouvé peu de personnes qui aient eu à la mort autant de bon sens et de présence d'esprit que je croyais qu'il en fallait pour se confesser comme il faut, pour concevoir un véritable regret de leurs fautes, peu, très peu, et peut-être point du tout, qui aient fait une Mort dont j'aie eu lieu d'être tout à fait content.

Leur raison est pour l'ordinaire si faible et si obscure que je ne sens pas qu'ils puissent rien faire de bien raisonnable. L'esprit n'agit plus que par habitude; on s'accuse non pas de péchés qu'on a commis, mais de ceux qu'on a coutume de commettre; on exprime, en parlant, non pas ce qu'on sent ou ce qu'on pense, mais ce qu'on entend dire au confesseur. Encore sont-ce des équivoques, des méprises continuelles. Dans le temps que vous croyez qu'ils doivent être le plus touchés, ils s'endorment, ils vous interrompent pour vous parler de leur mal ou de leurs affaires, ils vous conjurent de les laisser en repos; tantôt ils ne savent ce qu'ils doivent vous répondre, tantôt ils vous répondent sans savoir ce qu'ils disent. Il faut pourtant donner l'absolution à tout hasard, car il n'y a pas d'espérance qu'on revienne à un état plus raisonnable. Voilà comment meurent, non seulement les grands pécheurs, mais même presque tous ceux qui ont mené une vie lâche et mondaine sans trop songer, ni à bien vivre, ni à bien mourir.

L'unique temps qui est propre pour se préparer à la Mort, c'est le temps présent, c'est le seul temps qui est

à nous et dont nous pouvons disposer à notre gré. Dès le premier discours (1), je vous dirai mes pensées sur la manière dont il se faut prendre à cette préparation, pourvu toutefois que ce ne soit pas encore trop tard pour quelqu'un de nous. Cependant ne perdons pas des moments si précieux. Hélas ! nous en avons déjà tant perdus, dont nous pouvions faire un si saint usage ! Hâtons-nous de profiter de ce qui nous reste ; peut-être n'avons-nous que quelques jours, que quelques heures de vie. Imitons la sage prévoyance des Juifs, lesquels se voyant à la veille de leurs fêtes solennelles, marchaient jour et nuit, travaillaient avec une ardeur et un empressement incroyables, parce que, dès que la fête avait commencé, il ne leur était pas même permis de préparer les choses nécessaires à la vie, ni de continuer leur voyage, s'ils étaient surpris en chemin.

Chrétiens, le temps de notre répos s'approche. Nous sommes à la veille, non d'une fête de quelques jours, après quoi l'on puisse retourner à l'œuvre et se mettre en voie pour se rendre à sa patrie, mais d'un sabbat éternel, comme l'appelle Isaïe, d'une fête qui n'aura jamais de fin : *et erunt perpetuæ neomeniæ et perpetua sabbata*. Vraiment, c'est bien le temps de se divertir ou de demeurer dans l'oisiveté ! Allons, chrétiens Auditeurs, allons, de ce moment faire provision de bonnes œuvres. Faisons au plus tôt tout le bien que nous pourrons. C'est pour une éternité toute entière que nous avons à travailler. Dès que la Mort sera venue, nous ne

(1) Le L[e] sermon fut donc prononcé immédiatement avant le LI[e].

pourrons plus rien pour notre propre bonheur. Que le soleil nous trouve donc en prière, lorsqu'il se couche ; qu'il nous y retrouve encore à son lever. N'attendons pas les jeûnes de l'Église pour faire pénitence, et que notre ferveur nous porte bien au-delà de ses préceptes. Hâtons-nous de distribuer nos biens aux pauvres ; que chaque heure du jour soit marquée par quelqu'une de nos charités, et chaque moment, s'il est possible, par l'exercice de quelque vertu. *Tempus breve est*, nous crie Saint Paul, *tempus breve est*, le temps est court. C'est pourquoi, dit ce grand apôtre, tenez-vous déjà pour morts au monde et n'usez de la vie qu'autant qu'elle peut vous être utile pour vous préparer à bien mourir. Ne considérez point si elle se passe dans le deuil ou dans la joie, dans la pauvreté ou dans l'abondance ; considérez seulement qu'elle passe, et servez-vous des biens et des maux, des prospérités et des malheurs, pour mériter celle qui ne passera jamais et qui se passera toute dans la possession du Souverain Bien et dans une joie ineffable que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

LI^e SERMON

DE

LA MANIÈRE DE SE PRÉPARER A BIEN MOURIR

Venit nox, quando nemo potest operari.
Il vient une nuit dans laquelle personne ne peut agir.
(*S. Jean*, c. 9).

Pour se préparer à bien mourir, il faut faire présentement ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort ; il faut faire ce qu'il faudra faire nécessairement à la mort ; il faut faire présentement ce qu'infailliblement on voudra avoir fait à la mort.

Je ne crois pas que je m'éloigne du sens de Jésus-Christ, ni de l'explication des Saints Pères, si je dis que cette nuit dont il est parlé dans notre évangile, en laquelle on ne pourra plus rien faire pour l'éternité, que cette nuit, dis-je, n'est autre chose que la Mort et les

derniers moments qui la précèdent. Il y a quelques jours que je fis voir, aux pécheurs impénitents (1), qu'ils se devaient attendre à finir leur vie d'une manière funeste. J'ai dessein d'apprendre aujourd'hui, à tout le monde, comment c'est que l'on peut se procurer une bonne Mort et ce qu'il faut faire pour s'y préparer.

Cette préparation, chrétiens Auditeurs, est d'une plus grande nécessité que je ne saurais vous le dire; car enfin rien ne nous est d'une plus grande conséquence que la Mort, rien n'est si difficile que la bonne Mort, rien n'est plus irréparable qu'une Mort qui a été malheureuse. D'ailleurs, renvoyer ce soin à sa dernière maladie, c'est attendre un temps trop incertain pour une affaire de cette importance, un temps trop court pour une affaire de si longue discussion, un temps trop mauvais pour une affaire si épineuse et si délicate. Il faut donc nous y prendre de meilleure heure; il faut commencer dès cette heure à nous disposer, de peur, si nous différons davantage, ou que nous n'y soyons pas à temps, ou que nous n'ayons pas assez de temps, ou que le temps que nous aurons ne soit pas propre pour nous procurer une bonne Mort.

Au reste, Messieurs, vous ne devez pas craindre que le soin de vous préparer à la Mort rende votre vie triste et moins agréable; au contraire, en vous apprenant l'art de bien mourir, je prétends vous enseigner l'art de vivre heureusement, et je défie tous les hommes du monde de pouvoir jamais, ici-bas, parvenir à une félicité

(1) Voir sermon L^e^.

solide, que par les mêmes voies qui conduisent à l'heureuse Mort. Divin Esprit, nous ne pouvons pas entrer dans ces voies sans votre secours; nous ne pouvons pas même les découvrir, si ce n'est à la faveur de vos célestes lumières. Nous vous les demandons par l'intercession de Marie : *Ave Maria.*

Je suppose que nous sommes tous bien persuadés qu'il nous faut mourir un jour, que ce jour s'approche à chaque moment et qu'il n'est peut-être plus éloigné que de peu de jours. Je suppose que, par la miséricorde de Dieu, vous êtes pénétrés de ces grandes vérités : Je mourrai une fois, je ne mourrai qu'une fois; je suis assuré de mourir, je ne suis pas assuré de bien mourir; il est extrêmement important de faire une bonne Mort, mais *cela* (1) est extrêmement difficile; enfin, tout est perdu, si je ne meurs bien, et tout est perdu sans ressource. Je suppose que vous avez bien conçu l'imprudence de ceux qui, pour se préparer à la Mort, attendent le dernier temps de la vie, c'est-à-dire un temps où ils n'auront peut-être point de temps, un temps qui ne suffira pas pour ce qu'ils auront à faire, un temps qui n'est bon à rien, qui est le temps de la colère de Dieu, un temps, en un mot, qui ne sera plus un temps pour eux. Leur aveuglement vous fait pitié; vous êtes effrayés à la vue du péril où ils s'exposent; vous le voulez éviter à quelque prix que ce soit; vous souhaitez de vous disposer au plus tôt à un passage si important; vous n'atten-

(1) Le texte original est : *Mais il est...*

dez plus que de savoir ce qu'il faut faire pour cela. Messieurs, je m'en vais vous le dire. Il n'y a que trois mots, que j'expliquerai brièvement dans les trois points de ce discours.

Pour se préparer à bien mourir, il faut faire présentement ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la Mort ; il faut faire présentement ce qu'il faudra faire nécessairement à la Mort ; il faut faire présentement ce qu'infailliblement on voudra avoir fait à la Mort. Le premier de ces soins rendra notre Mort tranquille ; le second, la rendra aisée ; et le troisième la rendra même agréable. Voilà tout notre entretien.

PREMIER POINT

Lorsqu'on nous apportera la nouvelle de notre Mort, il est certain que la première chose qui se présentera à notre esprit, ce sera l'image de notre vie. Nous en verrons d'une seule vue toutes les parties ; nous en verrons tous les désordres ; mais nous verrons chaque chose dans un jour bien différent de celui où nous les voyons aujourd'hui. Un péché qui n'était rien, quand on le commit, paraîtra énorme à la faveur de ce jour ; un devoir qu'on avait négligé, comme de peu d'importance, sera jugé pour lors un devoir essentiel et indispensable. Mille doutes sur quoi on n'avait pas daigné demander éclaircissement, s'éclairciront d'eux mêmes de telle sorte qu'on verra qu'il n'y avait pas même sujet de douter ; au contraire, on commencera à se défier de cent choses

qui n'avaient fait nulle peine jusqu'alors, comme des premières confessions qu'on a faites au sortir de l'enfance, de celles qu'on fit depuis dans la jeunesse, lorsque les passions étaient maîtresses du cœur et où il n'est que trop probable qu'on avait rarement un désir bien sincère de s'amender, enfin de toutes les confessions qui auront été faites en certains temps de tiédeur, où l'on ne fait guère d'état des choses qui regardent le salut et où l'on apporte beaucoup de négligence à l'usage des sacrements, aussi bien qu'à tous les autres exercices de piété, où l'on ne se confesse que parce que c'est la coutume, qu'il y a quelque bienséance à le faire et que les autres le font. On commencera à découvrir des vengeances qu'on s'est pardonnées, des scandales à quoi on n'a pas fait réflexion, des libertés de voir et de penser, ou plus criminelles, ou plus périlleuses qu'on ne croyait pas ou qu'on ne voulait pas croire, des plaisirs défendus qu'on s'est fait passer pour innocents, des défauts de conséquence dans le commerce, dans les sociétés, dans les acquisitions, dans les paiements, en toutes sortes de contrats, dans le maniement du bien d'autrui, dans l'usage de ses propres biens, surtout s'il y a eu du superflu ; en un mot, presque dans toutes les fonctions de la vie et dans toutes les actions.

Cette vue, chrétiens Auditeurs, jette dans le désespoir la plupart de ceux qui meurent subitement ; elle cause un grand trouble à ceux qui n'ont que peu d'heures pour se préparer à mourir. On voit la nécessité de faire une confession générale et on en voit, en même temps, la difficulté ou, pour mieux dire, l'impossibilité absolue.

Pour réparer tant de ruines, pour réformer tant d'irrégularités, pour fermer tant de plaies, on aurait besoin de plus de loisir, de plus de vigueur, de plus de tranquillité d'esprit; il faudrait examiner, consulter, délibérer sur divers points, exécuter cent choses pour lesquelles on n'a plus, ni assez de sens froid, ni assez de connaissance, ni assez de vie.

C'est pourquoi, pour ne se trouver pas alors dans cette cruelle peine, le premier pas que doit faire un sage chrétien, c'est de mettre au plus tôt sa conscience en un état qu'elle n'ait rien à lui reprocher et qu'il ne lui reste nul scrupule sur toute sa vie passée. Pour cela il faut prendre sept ou huit jours, durant lesquels on tâche de faire tout ce qu'on ferait infailliblement, si un ange était venu de la part de Dieu nous dire que nous n'avons que ces huit jours de temps à vivre et que, ce terme expiré, nous serons contraints de rendre compte.

Après vous être donc prosterné devant votre crucifix, après l'avoir remercié tendrement de ce qu'il vous donne encore et le temps et la pensée de vous préparer à la Mort, après lui avoir demandé la grâce de bien profiter d'une faveur si signalée, vous commencerez une revue exacte de toutes les pensées, de toutes les paroles, de toutes les actions, et surtout de toutes les omissions de votre vie; vous tâcherez de rappeler en votre mémoire tous les péchés que vous avez commis en chaque âge et surtout en la jeunesse, en chaque état où vous avez vécu, en chaque emploi que vous avez exercé, en chaque lieu où vous avez habité; vous considèrerez attentivement quel était le devoir d'un véritable chrétien en ces

différentes circonstances, à quoi vous obligeait la qualité d'enfant envers vos pères et vos mères, celle de père et de mère envers vos enfants, de maître envers vos domestiques, de serviteur envers vos maîtres, de frère à l'égard de tous les enfants de Dieu, et surtout de vos ennemis, de vos voisins, des pauvres, de ceux qui sont encore vos frères selon la chair, et vous remarquerez toutes les fautes que vous avez faites contre ces devoirs importants. Vous pouvez ensuite parcourir les sept péchés mortels, les commandements de Dieu et de l'Église, toutes les actions dont la journée est ordinairement composée et qui reviennent quasi tous les jours, comme les prières, le travail, les conversations, les repas, les divertissements, les lectures des bons livres, et, si vous savez écrire, il sera bon de marquer en peu de mots en quoi vous aurez manqué. Mais pour le faire d'une manière capable de mettre votre âme en une parfaite tranquillité, c'est que, dans tous les doutes qui surviendront, ou sur les choses dont vous devez vous accuser, ou sur l'expression dont vous devez vous servir pour faire entendre chaque chose, il faut vous dire à vous-même : ce n'est pas pour huit jours, ni pour une année, c'est pour une éternité que je travaille. Il s'agit d'abolir tout ce qui s'est passé jusqu'à cette heure ; il s'agit de faire les choses de telle sorte qu'il ne soit pas besoin d'y revenir. S'il fallait mourir, dirais-je cette circonstance, et comment est-ce que je voudrais l'expliquer ? De quels termes le démon se servira-t-il, au jugement, pour m'en accuser ? Il faut, s'il est possible, que je me serve aujourd'hui de ces mêmes termes; il faut que

mon confesseur voie dans mon âme tout ce que j'y vois, tout ce que Dieu y voit, tout ce qu'il y fera voir quelque jour à toute la terre, si je ne préviens cette terrible manifestation par une confession claire et entière.

Vos péchés étant ainsi écrits avec tout le soin et toute la sincérité possible, il y a trois ou quatre articles sur quoi il est nécessaire de repasser, pour voir s'ils ne demandent point quelque chose de plus qu'une simple déclaration. Ces articles sont le bien d'autrui, l'honneur d'autrui, le salut d'autrui, et votre propre salut. Il faut rendre le bien d'autrui usurpé par les larcins, par les injustices; il faut réparer l'honneur d'autrui blessé par les médisances ; il faut rétablir le salut d'autrui intéressé par les scandales ; tirer votre propre salut des périls où il est exposé, en vous retirant vous-même des occasions d'offenser Dieu. De plus, il faut vous réconcilier avec vos ennemis et le faire en la manière que vous souhaitez que Jésus-Christ se réconcilie avec vous. Ce sont toutes obligations indispensables que celles-là. Vous avez beau faire : on n'entre point dans le ciel qu'on ne s'en soit acquitté ; il faut, une fois pour *toutes* (1), vous mettre en repos sur tout cela. C'est pour l'ordinaire ce qui nous inquiète le plus à la Mort, ce qui nous rend le salut plus incertain ; et s'il est difficile de le faire à cette heure, il sera pour lors, moralement, et, peut-être même, absolument, impossible. Néanmoins avant que de rien exécuter, il est à propos que vous consultiez un homme sage et savant, pour savoir précisément à

(1) Texte original : *Une fois pour tout...*

quoi vous oblige la loi de Dieu. Je dis un homme sage et savant, car un confesseur indiscret ou médiocrement docte, serait pour vous jeter dans *d'étranges* (1) embarras et pour vous faire perdre tout le fruit de cette action.

Toutes ces choses étant fidèlement et généreusement accomplies, vous commencerez à goûter les premiers fruits de la paix intérieure et à sentir les mêmes mouvements de joie que ressent toute la nature, lorsque l'aurore a dissipé les plus grosses ténèbres de la nuit et que le soleil est sur le point de paraître. Il n'est pourtant pas encore temps d'aller au tribunal de la pénitence. Avant que de vous y présenter, il faut que, durant deux ou trois jours, vous fassiez tous vos efforts pour exciter en votre âme une douleur sincère, un véritable repentir d'avoir offensé Dieu. Vous savez combien il est important de s'approcher du prêtre avec ces sentiments dans le cœur. D'ailleurs il est aisé, ce me semble, en voyant tant d'infidélités, tant de crimes rassemblés, d'une part, et, de l'autre, la patience infinie de Dieu, lequel n'en a pas été rebuté, qui vous rappelle encore après tant de perfidies, qui ne laisse pas de vous traiter en prédestiné et en favori, qui veut vous sauver à toute force, qui, en cela même que vous vous préparez si soigneusement à mourir, vous fait une grâce qu'il n'a jamais accordée qu'aux plus grands saints : il est aisé, dis-je, par toutes ces considérations, de concevoir un regret amer de ses fautes. De plus, la vue de notre dernière fin dont on s'aperçoit qu'on s'est si horriblement écarté, le souve-

(1) Texte original : *Des étranges embarras...*

nir des bienfaits du Créateur desquels on s'est servi pour lui déplaire, le souvenir des souffrances et de la Mort du Fils de Dieu, dont nos péchés ont été la cause, la vue de l'enfer qu'on a mérité, celle du paradis qu'on a été sur le point de perdre ; toutes ces pensées sont encore propres pour inspirer une très grande componction. Mais il faut, sur toutes choses, demander cette componction par de ferventes prières, faire dire ou entendre des messes à cette intention, jeûner, donner des aumônes, pour engager Dieu à vous faire cette insigne miséricorde : enfin, après vous être cent fois prosterné en présence de votre souverain Juge, après lui avoir répété mille fois, avec beaucoup d'humilité et de confiance, ces paroles du publicain : *Domine, propitius esto mihi peccatori*, mon Dieu, ayez pitié de ce pécheur qui n'a pas de plus grand regret en la vie que de vous avoir offensé, ni de désir plus ardent que de vivre éternellement en votre grâce, allez, allez vous plonger dans le sang de Jésus-Christ, allez remettre votre âme en ce bienheureux état où elle avait été mise par le baptême, au même état où il faut qu'elle soit pour entrer dans le paradis.

Il n'est point d'expression qui puisse faire comprendre le plaisir que vous goûterez, lorsque vous vous serez ainsi purgé de toutes vos fautes, et que vous ne pourrez plus douter que vous ne soyez ami de Dieu. Je dis que vous n'en pourrez plus douter, parce que c'est un article de foi que Dieu ne refuse point la grâce, ni son amitié à qui fait ce qu'il peut pour s'en rendre digne. *Nunc vere scio*, direz-vous alors avec Saint Pierre, *quia misit Domi-*

nus angelum suum, et eripuit me de manu Herodis, et de omni expectatione plebis Judæorum. C'est à cette heure que je reconnais véritablement que le Seigneur a envoyé son ange, qu'il a brisé toutes mes chaînes, qu'il m'a affranchi de la tyrannie du démon. Non, ce n'est plus une illusion, c'est une vérité que je sens et dont il me semble que Dieu même me rend témoignage au fond de mon cœur : *Nunc vere scio, quia eripuit me de manu Herodis.* Quelle douceur de pouvoir désormais marcher sans crainte au milieu des périls dont la vie est assiégée, de pouvoir dire, quand on se couche : Je puis mourir cette nuit, il est vrai ; si Dieu le veut, à la bonne heure ; que sa volonté soit faite ; ce danger ne m'empêchera pas de m'endormir entre les bras de son aimable Providence. Quelle douceur d'entendre gronder le tonnerre, sans en être ému, dans l'assurance que ce n'est plus la colère de Dieu qui s'exprime par ce bruit terrible, ou du moins que ce n'est plus à nous qu'elle en veut !

Vous me direz peut-être qu'il est difficile, vu notre fragilité, d'être longtemps en ce bienheureux état et que, si l'on vient à retomber, voilà bien des soins rendus inutiles, bien de la peine perdue. Je réponds à cela que, quand on serait assez malheureux pour retomber, ce péché ne ferait pas revivre les précédents. C'est toujours vingt, trente, quarante ou cinquante années, sur quoi on ne pourra plus vous rechercher. Comptez-vous pour rien de n'avoir rien à craindre pour tout le temps qui est passé, pour le temps le plus obscur, le plus embrouillé, le plus suspect et peut-être le plus long de votre vie ? Quant à cette nouvelle chute, il serait aisé de

se relever et de rentrer promptement dans l'état où l'on s'était mis par la confession générale. Après tout, ce ne serait qu'un péché; il faudrait seulement prendre garde de ne s'y endormir pas, de peur d'y être surpris. Mais non : quand une fois on s'est confessé en la manière que j'ai dite, on se défend du péché mortel plus aisément qu'on ne saurait croire. On voit par expérience que cette action attire à l'âme des grâces si fortes qu'elle devient comme invincible. Au reste, il est bon de vous avertir, en passant, que tout ce que je viens de dire ne serait pas nécessaire pour ceux qui se seraient déjà mis, quelque autre fois, en l'état que j'ai expliqué, surtout si cette préparation avait été suivie d'un amendement considérable : en tout cas, le conseil du directeur doit être suivi sur toutes choses, parce qu'il a sur ce point des lumières que nul autre ne peut avoir.

Les affaires de la conscience terminées, il faut songer aux temporelles et disposer de tous les biens que vous avez reçus de Dieu. Ce conseil, Messieurs, est du grand Saint Augustin dans un traité qu'il a fait du soin que nous devons avoir de notre âme : *Fac testamentum tuum, dum sanus es, dum sapiens es, dum tuus es.* Faites votre testament tandis que vous êtes en santé, tandis que vous êtes en votre bon sens, tandis que vous êtes le maître, et du temps, et de vous-mêmes. Plusieurs raisons vous doivent porter à suivre l'avis de ce Père. Si vous veniez à mourir d'une Mort subite, il est certain que vous seriez responsable de tous les procès, de toutes les querelles qui se feraient au sujet de votre succession. Davantage : quand on diffère à la Mort, on

ne sait bien souvent ce que l'on fait ; on est exposé aux flatteries, aux importunités, aux surprises de mille sortes de gens qui assiègent un pauvre malade, les uns pour l'empêcher de déclarer ses dernières volontés, les autres pour l'obliger de le faire à leur fantaisie : *In infirmitate*, dit le même Père, *blanditiis et minis duceris, quo tu non vis*. Il s'est trouvé des enfants assez brutaux pour fermer la porte de la chambre au confesseur, de peur qu'on ne fît ressouvenir leur père ou leur mère de faire leur testament, aimant mieux les voir mourir sans confession que de se mettre en danger de perdre quelque petite partie de l'héritage, laquelle aurait été distribuée peut-être en legs pieux. En troisième lieu, lorsque les médecins vous auront abandonné, qu'enfin on vous aura dit qu'il faut mourir, ce sera une chose très édifiante, d'une grande consolation pour votre famille de vous entendre dire que vous avez mis ordre à tout; qu'on ne vous parle plus de nulle affaire d'ici-bas ; qu'on trouvera toutes vos intentions, tous les mémoires, tous les éclaircissements qu'on peut souhaiter, qu'on les trouvera, dis-je, dans votre cassette ; que vous n'avez plus que faire, ni de notaire, ni de témoins ; que vous ne voulez plus penser qu'à Dieu, ni voir autour de votre lit aucun homme qui vous fasse ressouvenir de la terre.

En effet, Messieurs, le peu de temps qui vous restera pour lors à vivre, ce temps, dis-je, est trop précieux pour en consumer une partie à ces bagatelles. Lorsque, durant ces dernières heures, un chrétien se trouve sans affaires, soit de conscience, soit temporelles, on ne peut dire de combien il peut aisément abréger son purga-

toire et augmenter sa récompense. J'ose dire que c'est pour lui le temps de la plus grande moisson. C'est pourquoi il doit avoir si bien pris toutes ses mesures qu'il puisse mettre tout le reste de temps à profit. Il faut que du moment qu'on lui a donné la nouvelle de la Mort, il puisse dire à Dieu avec une tranquillité parfaite : Eh bien! mon Dieu, il ne me reste plus que quelques heures à vivre; il ne me reste plus que quelques heures à croire en vous, à espérer en vous, à souffrir pour vous. La Mort va m'ôter tous les moyens de vous honorer, de vous glorifier, de vous aimer librement et avec mérite. Il faut du moins que, jusqu'à la Mort, je ne m'applique qu'à vous honorer et à vous aimer de toutes mes forces.

Ça, mon âme, profitons bien du temps qui nous reste! Aimons, s'il est possible, à chaque moment autant que tous les saints ont aimé en tout le cours de leur vie. Que l'ardeur de nos soupirs supplée à la *briéveté* (1) du terme. Faisons, en vingt-quatre heures, plus que nous n'avons fait en soixante années. Servons Dieu comme il mérite d'être servi, du moins en ce dernier jour. Mourons en saint, si nous avons vécu en pécheur. Souffrons ces dernières atteintes de la maladie avec la soumission, avec la constance des martyrs. Recevons la mort de la main de notre Créateur avec la même joie que nous avons reçu les plus grands biens de la vie. Mon Dieu, je voudrais avoir mille vies à vous offrir, je vous les sacrifierais toutes! Vous me redemandez celle que vous m'avez donnée; je souhaiterais bien qu'elle fût plus

(1) Texte original : *Brèveté...*

pure, plus digne de vous être présentée ; mais, telle qu'elle est, je vous l'abandonnerais, quand il serait à mon pouvoir de la retenir. Oui, mon Dieu, j'accepte de tout mon cœur d'être dépouillé de tout ce que j'aimais sur la terre, et même de ce corps que je n'ai que trop chéri. J'accepte l'état hideux où bientôt il sera réduit ; je consens qu'il tombe en pourriture et qu'il soit mangé des vers. Pour ces douleurs, que je sens, hélas ! elles ne sont que trop légères, elles ne seront que trop courtes, puisque c'est la dernière preuve que je vous donnerai de mon amour et du désir que j'ai de vous plaire. Je me soumets volontiers à toutes celles de l'autre vie, quelque rigoureuses qu'elles puissent être, et quand elles devraient durer jusqu'à la fin des siècles. Glorifiez-vous Seigneur, en me punissant ; *cela* (1) est juste, puisque je n'ai pas voulu vous honorer en exécutant vos volontés. Au reste, je crois aveuglément tout ce que vous révélez ici-bas à votre Église ; j'espère fermement tout ce que vous découvrez à vos élus dans le ciel. Je connais l'énormité de mes crimes et je suis inconsolable d'avoir si mal servi un si bon Maître ; mais toutes mes infidélités ne sauraient affaiblir la confiance que j'ai en votre miséricorde. Quelque criminel que je sois, je ne serai point éternellement malheureux, parce que vous êtes infiniment bon. Non ; il n'y aura point d'enfer pour moi, quoique je l'aie bien mérité, parce que mon Sauveur m'a mérité le paradis ; tous les démons ne me sauraient arracher cette espérance ; ils ont beau faire, je chanterai

(1) Texte original : *Il est juste...*

éternellement vos miséricordes. Je vous verrai, je vous possèderai, je vous aimerai éternellement !

Voilà, chrétiens Auditeurs, en quels exercices il faudra passer vos dernières heures, et non pas à entretenir un héritier ou un notaire de vos revenus et de vos papiers ; de ce que vous devez et de ce qu'il vous est dû. Mais, je ne dois pas omettre que, pour avoir ces sentiments si utiles, si dignes d'un chrétien mourant, outre qu'il faut l'esprit libre de tout souci, il faut encore s'y être exercé souvent durant la vie : autrement on s'en trouve incapable en ce temps de langueur et de faiblesse. C'est pourquoi je ne saurais assez louer la sainte coutume de quelques personnes qui, au commencement ou à la fin de chaque mois, après s'être confessé et avoir communié, comme pour mourir, tâchent de renouveler tous les actes que j'ai marqués, avec la même ferveur que si elles devaient expirer un moment après. Voilà le premier pas d'une sainte préparation à la Mort. Il faut faire présentement ce qu'alors vous ne pourrez peut-être pas faire. Une personne qui aura exécuté toutes ces choses, mourra sans inquiétude. Mais ce n'est pas encore assez ; il faut tâcher de mourir sans peine et sans douleur et, pour cela, à cette première préparation dont nous venons de parler, il en faut ajouter une seconde, qui est de faire aujourd'hui ce qu'il faudra faire nécessairement à la Mort.

SECOND POINT

Saint Ambroise expliquant ces paroles de l'Apocalypse : *Beati mortui qui in Domino moriuntur*, heureux sont les morts qui meurent en Dieu, demande si les morts peuvent mourir, comme il semble que Saint Jean l'a supposé dans ce texte ; et il répond qu'ils le peuvent, en effet, et qu'il n'y a qu'eux qui puissent espérer une Mort heureuse. L'énigme n'est pas fort difficile à expliquer. Il appelle morts ceux dont le cœur est détaché de toutes les choses dont la Mort doit nous séparer effectivement, de sorte que tout ce qu'il y a dans la vie, et la vie même, n'ait plus rien qui les touche ou qui les arrête.

Oui, Messieurs, pour mourir sans peine et sans regret, après vous être mis en état de mourir à toutes les heures, il faut vous occuper à vous détacher peu à peu de ce que vous aimez le plus en la vie. Il faut prévenir en cela la mort et imiter ceux qui se font mourir eux-mêmes le plus doucement qu'ils peuvent, de peur d'éprouver la cruauté de leurs ennemis, s'ils tombaient vifs entre leurs mains. Je veux dire qu'il faut s'exercer à donner à Dieu, de plein gré, ce que la Mort nous arracherait de force ; qu'il faut délier doucement les nœuds par lesquels nous tenons aux créatures, pour éviter l'extrême douleur que nous ressentirions en mourant, lorsque Dieu romprait ces nœuds tout d'un coup et sans ménager notre faiblesse.

Mais vous me demanderez comment c'est qu'on peut

acquérir ce détachement, qu'on peut ainsi mourir à toutes les choses de la vie. Je réponds avec le grand Saint Grégoire, que quiconque pense souvent qu'il doit mourir n'a pas beaucoup de peine à mépriser toutes choses : *Facile contemnit omnia, qui semper se cogitat moriturum.* La pensée de la Mort, chrétiens Auditeurs, vous aura bientôt détachés de tout ce dont la Mort même vous doit dépouiller un jour. Voyez un peu par quoi c'est que le monde vous tient encore enchaîné. Il n'est pas malaisé de le découvrir. Si vous consultez votre cœur, il vous dira incontinent que ce qui vous fait aimer la vie, c'est cette femme, ce mari, cet enfant, cette maison, cette charge, cette compagnie, ces plaisirs, cette beauté dont vous vous piquez, ces grandes richesses dont Dieu vous a donné la jouissance. Eh! bien, pour combien de temps pensez-vous que ces choses vous aient été accordées? Faites-vous tous les jours cette question à vous-mêmes. Hélas! peut-être que le terme s'en va expirer, et que vous avez déjà dans les entrailles l'humeur maligne qui vous doit mettre au tombeau. Quand vous seriez assurés de quelques années, elles passeront comme ont fait les précédentes, et vous vous trouverez au lit de mort qu'il vous semblera que vous ne ferez que de commencer à vivre. Ce sera pour lors qu'il faudra nécessairement abandonner ces enfants à la Providence, cette femme peut-être à un second mari, ces biens à des héritiers ingrats et prodigues, ce corps à la terre et à une horrible corruption. Pourquoi vous attacher si fort à des choses si fragiles? Pourquoi aimer avec tant d'ardeur ce que vous posséderez si peu de

temps? Que ne détachez-vous votre cœur, dès cette heure, de ce qu'on vous arrachera peut-être dans quelques heures? Quel regret n'aurez-vous pas, pour lors, de vous voir contraints de faire, sans mérite, ce que vous pouvez faire aujourd'hui, avec tant d'avantage pour votre âme? Qu'elle honte d'avoir réduit votre Dieu à vous ôter de force ce qu'il vous avait demandé avec tant d'instance et de bonté.

Ces motifs, chrétiens Auditeurs, seraient bien capables, si je ne me trompe, d'inspirer à une personne qui les repasserait dans son esprit une fois le jour, ce détachement que je dis être une disposition si excellente pour mourir sans peine. Si vous voulez encore savoir la pratique de ce même détachement, elle consiste à nourrir le corps avec moins de délicatesse, à l'habiller non seulement moins superbement, mais encore moins mollement, à le traiter à peu près comme on le traitera après votre mort. Elle consiste à aimer la retraite, à souffrir avec moins d'inquiétude l'absence des personnes qui vous sont chères, à attendre avec résignation le succès de vos affaires temporelles, à réprimer les désirs de grandeur et de réputation qui s'élèvent en votre âme, à vous retrancher quelquefois l'usage des délices et des plaisirs mêmes permis, à faire de grandes aumônes à proportion de vos biens ; enfin, à offrir souvent à Dieu tout ce que vous aimez davantage, à le prier d'en disposer selon sa sainte volonté, à lui protester que vous êtes prêt de vous en passer entièrement et pour toujours, s'il le veut ainsi, et, dans les rencontres où il permettra des pertes, des maladies, des morts, des confusions

effectives, à vous soumettre sans murmure aux ordres de sa Providence. De sorte que vous puissiez dire avec l'apôtre : *Quotidie morior*, je meurs tous les jours, non seulement, parce que le temps de ma mort s'approche à chaque moment, mais encore parce que je me trouve tous les jours moins d'affection pour la vie. Je ne me sens plus, ni tant d'empressement pour la bagatelle, ni tant de désir de plaire aux hommes, ni tant d'amour pour moi-même, ni tant d'ardeur pour le gain, ni tant de souci pour l'établissement de ma famille, il me semble que mon cœur ne s'attache plus si fortement aux choses du monde, et que mon âme commence, en quelque sorte, à se séparer du corps : *Quotidie morior.*

Après avoir fait tout ce que vous ne pourrez peut-être pas faire à la Mort, faites tout ce qu'il faudra faire nécessairement à la Mort ; c'est encore un grand secret pour bien mourir, de faire présentement tout ce qu'infailliblement vous voudrez avoir fait à la Mort. C'est ma troisième partie. Je n'en dis qu'un mot en finissant. Le premier de ces soins fait qu'on meurt sans trouble d'esprit ; le second qu'on meurt sans peine ; le troisième fait qu'on meurt avec douceur.

TROISIÈME POINT

Il est certain qu'une des plus grandes peines qu'on ait à la Mort, c'est de voir le mauvais usage qu'on a fait du temps. Cette vue cause des regrets d'autant plus amers qu'on se ressouvient que la vie ne nous avait été donnée

que pour gagner le paradis; que, tandis qu'elle a duré, on pouvait très facilement faire un fort grand amas de mérites, et qu'au reste elle est passée pour ne revenir jamais. C'est pour lors qu'on commence à entrer dans le sens de ces affligeantes paroles que le père de famille dit au fermier infidèle : *Jam non poteris amplius villicare*, mon pauvre ami, c'en est fait; vous ne pouvez plus rien ménager pour l'autre vie. Jusqu'ici vous êtes demeuré les bras croisés; vous les aurez liés à l'avenir et vous ne sortirez jamais de cette extrême et honteuse indigence où vous mourrez : *Jam non poteris villicare.* Quelle peine d'être obligé de s'aller présenter à Dieu les mains vides et sans avoir rien fait pour lui! Au même moment que je paraîtrai devant ce grand Maître, il y paraîtra avec moi des chartreux, des capucins, des religieuses carmélites, des religieuses de Sainte Claire, *de* saints prêtres, *de* saintes veuves (1), des hommes et des femmes qui ont vécu dans le monde aussi saintement que les religieux les plus réguliers. L'un offrira à Dieu quarante ou cinquante ans de jeûnes et de solitude; l'autre, une vie toute passée dans la pauvreté volontaire, et dans les incommodités qui l'accompagnent; cette fille y viendra avec la fleur de sa virginité; cet homme y paraîtra tout couvert de sanglantes marques de sa pénitence; ce missionnaire y sera accompagné d'une grande troupe d'âmes arrachées au démon, cette femme suivie d'un nombre innombrable de pauvres qu'elle a nourris, qu'elle a assistés, qu'elle a visités

(1) Texte original : *Des saints prêtres, des saintes veuves...*

dans leurs maladies. Et moi, malheureux que je suis, qu'est-ce que je vais présenter à mon Juge? En vertu de quoi lui demanderai-je le paradis? Pourrai-je bien soutenir ses regards et la comparaison qu'il fera de ma nudité avec les richesses de ces saintes âmes? De tant d'années, combien en ai-je consacré à son service? Quelle part lui ai-je fait de tant de biens? Oserai-je lui parler de ces communions si tièdes, de ces confessions si froides, de ces prières où je n'ai pensé à rien moins qu'à lui? Messieurs, pour comprendre combien ces tristes réflexions tourmentent un pauvre mourant, il faudrait s'être trouvé en cette même conjoncture.

Pour prévenir une si grande douleur, faisons, faisons dès cette heure ce qu'alors nous souhaiterons si ardemment, mais si inutilement, d'avoir fait. Vous n'avez point encore choisi d'état : choisissez-en un que vous soyez bien aise à la Mort d'avoir préféré à tous les autres états. Vous êtes déjà engagé : hâtez-vous de faire tout le bien que vous pouvez faire dans votre condition. Vous n'en ferez jamais tant, qu'à l'heure de la Mort vous ne voulussiez en avoir fait davantage. Vous avez beaucoup de loisir, beaucoup de biens, de forces, d'esprit, d'autorité : songez un peu quel usage vous voudrez avoir fait de toutes ces choses, lorsque la Mort viendra pour vous les ravir? Pensez, au commencement de chaque journée, quel travail vous voudriez avoir fait, si à la fin de la journée Dieu vous appelait pour vous donner votre salaire, comme il vous doit peut-être appeler; prenez la même pensée au commencement de chaque action, et tâchez de les faire toutes, comme si

chacune devait être la dernière : *Beatus ille servus, quem, cum venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem.*

Heureuse mille fois l'âme que la Mort trouvera veillant et se comportant de la sorte ! Que la joie qu'elle goûtera à ce dernier moment la paiera bien de ses soins et de ses fatigues ! Qu'elle recevra de caresses de son bon Maître ! Que de louanges, que de gloire, que de trésors pour prix de sa vigilance ! *Beatus ille servus quem, cum venerit Dominus ejus, invenerit sic faciẽntem !* Qu'elle meure, cette sage et prudente, qu'elle meure âgée ou dans la fleur de sa jeunesse, dans le fort du travail ou dans le plus profond sommeil, durant la prière ou, si vous voulez, dans le temps de son divertissement, qu'une longue maladie la consume peu à peu ou qu'elle soit emportée d'un coup de foudre, elle est également bienheureuse, et ce serait lui faire tort que de la regretter le moins du monde. Une personne qui a pris les précautions que je viens de dire, qui de bonne heure a mis ordre à sa conscience et à ses affaires, qui songe à la Mort, qui s'exerce, pour ainsi dire, à la Mort, qui la prévient par la mortification de ses passions et de ses désirs, qui s'applique à faire les choses qu'elle voudra avoir faites à la fin de la carrière, et à les faire en la manière qu'elle voudra les avoir faites : cette personne, dis-je, ne saurait faire une mauvaise Mort. Elle peut mourir sans sacrements, sans secours, sans connaissance, elle ne laissera pas de bien mourir et de passer, par la Mort, à une vie éternelle et bienheureuse, que je vous souhaite, Messieurs, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

LII^e SERMON

DE

LA PÉNITENCE DIFFÉRÉE A LA MORT

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.
La mort de cet homme est encore pire que n'a été sa vie.
(*S. Luc*, c. 11).

Ceux qui renvoient la pénitence à l'extrémité de la vie hasardent tout, parce qu'il n'est nullement probable que Dieu leur pardonne à la mort ; il paraît même qu'ils veulent tout perdre, puisqu'il est absolument faux et contraire à l'Évangile que Dieu leur pardonne dans ces derniers moments.

C'est une chose bien digne d'admiration que, le Patriarche Abraham ayant reçu ordre de faire mourir son fils Isaac, non seulement il ne murmura point contre Dieu, mais il ne laissa pas de croire qu'il deviendrait, par ce même fils, le père d'une très nombreuse nation,

il espéra contre toute espérance, dit Saint Paul, c'est-à-dire, qu'il ne douta point de la promesse que le Seigneur lui avait faite, quoiqu'elle semblât détruite par ce premier commandement : *In spem contra spem credidit, ut fieret pater multarum gentium.*

Mais, quelque grande qu'ait été la confiance de ce saint homme, il faut avouer que celle des pécheurs va plus loin encore. Non seulement ils espèrent contre l'espérance, mais ils espèrent même contre la foi. Ils espèrent en Dieu, pour le dire ainsi, contre Dieu même ; et, au lieu qu'Abraham crut que le Seigneur ferait un miracle plutôt que de manquer à sa parole, ceux-ci croient que la parole de Dieu manquera plutôt qu'il ne se fasse un miracle en leur faveur. Dieu a beau les avertir de hâter leur conversion ; ils croient que rien ne les presse de se convertir. Toute l'Écriture leur prédit que, pour peu qu'ils diffèrent davantage, il ne sera plus temps d'y songer ; et ils ne laissent pas de dire qu'ils y seront toujours à temps. Enfin, Jésus-Christ leur déclare en termes formels que, s'ils ne profitent de l'occasion présente, ils mourront dans leurs péchés ; et ils demeurent fermes en cette créance qu'ils feront pénitence à la Mort.

Esprit Saint, Vérité éternelle et immuable, que peut ici le zèle et l'éloquence chrétienne ? Comment recevra-t-on notre témoignage, si l'on n'a pas de foi même pour votre divine parole ? Est-il quelque raison capable de réduire des esprits qui sont rebelles à la lumière et qui refusent de se rendre à la souveraine Raison ? Il n'y a que vous, ô Esprit divin, qui puissiez vaincre une si

grande opiniâtreté, ou, si nous y pouvons quelque chose, ce ne peut être que par une assistance très particulière de votre grâce, que nous vous demandons au nom de Marie : *Ave Maria.*

Tout le monde convient que, quelque terrible que soit la Mort, elle n'aurait rien de trop affreux pour un chrétien, si l'on était assuré de mourir chrétiennement. Suivant ce sentiment, si commun et si véritable, il est tout visible que notre plus grand soin ne devrait pas être de fuir la Mort, mais d'éviter la mauvaise Mort ; d'autant plus que la Mort est inévitable et qu'il est, en quelque sorte, en notre pouvoir de bien mourir ! Cependant il faut avouer que la plupart des hommes font tout le contraire. On se précautionne contre la Mort, comme s'il n'y avait point de plus grand mal à craindre en la vie et qu'on pût l'éviter à force de précautions, pendant qu'on néglige de prévenir la mauvaise Mort, comme si ce n'était rien ou que tous nos soins y dussent être inutiles. Comment est-ce que nous l'entendons, chrétiens Auditeurs ? N'est-il pas vrai que le plus épouvantable de tous les malheurs, c'est de mourir dans le péché? D'où vient donc que nous craignons si fort de mourir et que nous craignons si peu le péché ? D'où vient qu'on fait tous les jours des remèdes contre les plus légères incommodités et que, néanmoins, on souffre que la conscience demeure blessée et chargée des crimes les plus énormes ? C'est, dit-on, qu'on se réserve de demander pardon à Dieu en la dernière maladie. Oui ; mais êtes-vous bien assuré que, pour lors, Dieu

vous accordera le pardon que vous lui demanderez? Prenez un peu garde à ce que vous faites. Ne risquez-vous rien en différant de la sorte? Ne présumez-vous point trop, et de vos forces, et de la miséricorde divine? Si vous voulez bien me permettre de vous dire ma pensée, je crains, en premier lieu, que vous ne vous flattiez beaucoup en votre espérance et, en second lieu, que vous ne vous trompiez même tout visiblement. Oui, Messieurs, je dis que renvoyer la pénitence à l'extrémité de la vie, premièrement, c'est tout hasarder; je dis, de plus, que c'est vouloir tout perdre. Vous dites que Dieu vous pardonnera à la Mort. Cela n'est nullement probable : voilà le premier point de ce discours; cela est absolument faux et contraire à l'Évangile : c'est le second point. Voilà tout notre entretien d'aujourd'hui.

PREMIER POINT

Parmi les pécheurs qui espèrent de faire pénitence à la mort, je ne pense pas qu'il y en ait d'assez présomptueux pour s'attendre à cela comme à une chose qui ne peut manquer. Leur espérance doit être du moins aussi incertaine qu'il est incertain par quel genre de Mort ils doivent finir leurs jours. Car il est assez aisé de comprendre qu'une Mort subite ne donne pas le temps de se repentir et que, par conséquent, s'ils sont emportés par quelque accident imprévu, tout est désespéré pour eux. Vous ne savez pas en quel lieu c'est que la Mort vous attend, disait un ancien : *Incertum est quo te loco mors ex-*

pectat. Or, de mille et mille endroits où elle peut surprendre un pécheur, il n'y a quasi que sa maison où il puisse espérer de faire une bonne Mort. Êtes-vous certain de mourir en votre maison? Qui peut vous répondre des naufrages, des chutes, du tonnerre, des assassinats? Et quand vous seriez assuré de mourir en votre lit, combien de sortes de maux peuvent vous y accabler en un instant? Combien de maladies qui privent d'abord, ou de la raison, ou de l'ouïe, ou de l'usage de la parole? Je ne dis point que le médecin vous trompera, qu'il sera trompé, que ceux qui seront auprès de vous manqueront de zèle et de vigilance, qu'ils négligeront d'appeler le confesseur, que le confesseur sera lui-même négligent, qu'il viendra une heure trop tard, qu'on n'en trouvera pas sur l'heure qui puisse vous assister : tout cela est arrivé mille fois et les livres sont pleins de pareils exemples. Mais je veux que vous soyez assuré que Dieu ne permettra pas que nul de ces malheurs vous arrive : nonobstant cela, non seulement je dis qu'il n'est pas certain que vous ferez à la Mort une véritable pénitence, mais je soutiens que *cela* (1) n'est nullement probable. Voici les raisons sur quoi je me fonde :

La première. C'est une vérité, confirmée par le témoignage de tous les siècles, que la Mort est toujours semblable à la vie. Je ne vous dis point que tous les Pères nous en avertissent, que nous en avons mille preuves dans l'histoire sainte : je me contente de dire que cela a passé en proverbe, et qu'on dit ordinairement que telle

(1) Texte original : *Qu'il n'est...*

est la vie, telle est la Mort. De sorte que le nier, c'est renoncer au sens commun pour s'attacher à son propre sens, c'est se croire seul plus éclairé que tout le reste du monde. Cependant voici des pécheurs qui multiplient tous les jours leurs crimes, qui persévèrent dans l'impénitence, qui s'y endorment, espérant qu'après avoir vécu comme des démons ils ne laisseront pas de mourir comme des saints. Je vous demande, Messieurs, s'il y a quelque apparence que ce qu'ils espèrent doive arriver. Est-il probable qu'ils mourront bien, après avoir mal vécu? Quoi de moins probable qu'un sentiment qui est opposé au sentiment universel, qui combat une règle reçue généralement de tous les hommes? *Non potest male mori, qui bene vixit*, dit Saint Augustin : Quiconque a fait une sainte vie ne peut faire une malheureuse Mort. Donc il n'est pas probable que celui qui a mené une vie déréglée puisse faire une Mort chrétienne, parce que le retour du mal au bien est beaucoup plus difficile que le retour du bien au mal. En second lieu, un saint ne peut pas mériter une sainte Mort, comme nous le dirons tantôt, et néanmoins il n'en peut pas avoir une mauvaise. Donc, à plus forte raison, celui qui aura mal vécu ne saurait manquer de mourir d'une Mort funeste,puisqu'il le mérite et que ses désordres et son obstination le rendent très digne de ce châtiment.

La deuxième raison. C'est que, lorsque vous vous promettez ainsi de faire pénitence en mourant, vous témoignez ignorer ce que c'est que pénitence. Pour être vraiment pénitent, il faut haïr le péché, et le haïr de bonne foi, et le haïr plus que la Mort, plus que l'enfer

même, plus que toutes les choses du monde. Cela peut-il être aisé à un homme qui l'a aimé toute sa vie, à un homme qui ne le quitte que par force, qui continuerait de l'aimer, s'il avait encore du temps à vivre? De plus, pour faire une pénitence salutaire, il faut se repentir d'avoir péché, par un motif surnaturel, c'est-à-dire en vue de Dieu et non pas seulement pour l'intérêt propre. Or, comment est-ce qu'un homme qui n'a jamais eu en vue que soi-même, qui n'a jamais agi que par les mouvements de la nature, comment est-ce, dis-je, que tout d'un coup il s'élèvera au-dessus de toutes les choses créées et qu'il fera des actes intérieurs qu'on a peine à former après qu'on s'y est exercé plusieurs années? Une personne qui a vieilli dans des habitudes criminelles, à qui le mal est devenu comme naturel, à qui, ni le bien, ni l'honneur, ni le paradis, ni Dieu même n'ont jamais rien été, en comparaison de sa passion, comment est-ce que, dans un instant, elle peut concevoir pour cette même passion autant d'horreur qu'elle a eu d'empressement pour les objets qui l'ont émue? Cela est absolument nécessaire pour faire une véritable pénitence. Il est aisé de conter sa vie au premier prêtre qui se présente; et, quand le confesseur demande si l'on est bien marri d'avoir offensé Notre-Seigneur, on a bientôt répondu que oui. Mais cela suffit-il pour obtenir la rémission de ses péchés? Mon Dieu, s'il n'y avait que cela à faire, qu'il y aurait de chrétiens dans le ciel, lesquels n'y entreront jamais! Mais il faut que le cœur parle, qu'il soit percé, qu'il soit brisé de douleur, qu'il conçoive des désirs tout opposés à ceux qu'il a eus

jusqu'alors, qu'il aime ce qu'il n'a jamais aimé, ce qui ne lui a jamais paru aimable, ce qui a toujours été l'objet de son aversion. Je vous demande, Messieurs, s'il est probable qu'un si grand changement, qu'un renversement si général de tous les sentiments, de toutes les affections de l'âme se puisse faire en si peu de temps? Quelle apparence qu'une victoire, qui coûta douze ans de combats à Saint Augustin et qu'il ne remporta enfin que par un miracle, soit ici l'ouvrage d'un seul moment, et d'un moment de trouble, de faiblesse, de confusion, d'un moment qui est entre la vie et la Mort, d'un moment qui est si proche du dernier moment? Comment est-ce qu'un esprit qui commence à se détacher du corps, un homme accablé de douleurs mortelles, en un état où rien n'agit plus en nous que nos habitudes, où l'âme ne fait plus que suivre languissamment les impressions qui lui restent de ses actions passées; comment est-ce, dis-je, qu'en cet état on est capable de faire un effort qu'on n'a jamais fait, qu'on n'a jamais essayé de faire, qui a paru impossible, lorsqu'on avait encore toute sa vigueur? On a raison de dire qu'un bon *Peccavi* à la Mort peut sauver un fort méchant homme ; cela est vrai; mais il le faut dire, ce bon *Peccavi*. Cela vous paraît aisé ; et moi plus je considère, plus j'examine la chose, plus je comprends qu'il n'est rien au monde de plus difficile.

Supposons néanmoins, pour troisième raison, que le pécheur ne doive trouver en lui-même nul obstacle à la pénitence. C'est une vérité de foi que la bonne Mort est une grâce purement gratuite, qu'on ne peut non plus la

mériter que la grâce de la vocation au christianisme ou de la conversion après le péché : Dieu s'est voulu réserver à lui seul le pouvoir de commencer et d'achever la prédestination des hommes, comme ces grands peintres qui veulent toujours donner les premiers et les derniers traits à leurs tableaux, quoiqu'ils abandonnent souvent à d'autres mains tout le reste de l'ouvrage. De sorte qu'espérer de faire une bonne Mort, c'est espérer non seulement la plus grande de toutes les grâces, une grâce sans quoi toutes les autres sont inutiles ; mais encore une grâce qui est au-dessus de tout mérite, une grâce que les plus grands saints n'auraient osé demander pour récompense de leurs services, une grâce que Jésus-Christ aurait pu refuser à la Sainte Vierge sans lui faire tort. Et vous l'espérez, Pécheur, cette grâce ? Mais ne faites-vous point réflexion que c'est de votre ennemi mortel que vous l'espérez, que c'est de ce Dieu-là même que vous aurez négligé, que vous n'aurez cessé d'offenser jusqu'alors ? Quoi ! vous aurez passé votre vie en toutes sortes de dérèglements, vous aurez fermé l'oreille à toutes les inspirations du Seigneur, vous aurez méprisé ses avis, ses menaces, ses commandements, vous aurez mille fois foulé aux pieds le sang qu'il a versé pour vous, et vous vous attendez encore, non seulement à des faveurs, mais à la plus grande de toutes les faveurs, à la plus signalée, en quelque sens, qu'il ait jamais faite, qu'il ait même pu faire au plus grand saint qui soit dans le ciel ! Sur qui est-ce donc que le Seigneur exercera ses vengeances, s'il traite ainsi ses sujets les plus rebelles ? Je croirais bien plutôt que tout ingrat,

tout impie que vous êtes, Dieu vous donnerait le don de prédire l'avenir, le don de guérir toutes sortes de maladies et de ressusciter même des morts. Oui, Messieurs, cela me paraîtrait plus vraisemblable. Car enfin, le prophète et le faiseur de miracles ne laisseront pas d'être damnés, s'ils ont mal vécu. Mais espérer la grâce de la persévérance, espérer une bonne Mort, après une si longue obstination, c'est espérer de Dieu l'impunité de nos crimes et l'attendre justement au jour qu'il s'est réservé pour faire éclater sa colère et toute la rigueur de sa justice! Quelle témérité de s'exposer au plus grand de tous les périls, sans espérance d'autre secours que celui qu'on peut attendre d'un esprit malade, d'un corps mort, d'un maître offensé, poussé à bout, outragé en mille manières!

Voulez-vous savoir quelle sera la pénitence de cet homme qui ne la fera qu'à l'extrémité? On lui parlera de la Mort le plus tard que l'on pourra, justement lorsqu'il ne lui restera plus qu'un souffle de vie. Cette surprenante nouvelle lui fera naître tout d'un coup une foule incroyable de tristes et de funestes pensées ; la femme, les enfants, les biens, les plaisirs, les affaires, les crimes, le suaire, le tombeau, la pourriture, le souverain Juge, l'enfer, les flammes, l'éternité, tout cela se présentera, en un moment, à son esprit abattu, et lui causera un si grand trouble qu'il en perdra le peu de jugement qui lui reste. Ce sera dans ce trouble, dans cette confusion de ses pensées qu'il parlera au confesseur, qu'il lui répondra, qu'il recevra l'absolution, qu'il rendra le dernier soupir : c'est-à-dire qu'il fera tout cela

sans savoir s'il est vif ou mort, si ce sont des hommes ou des démons qui l'environnent, si c'est encore le feu de la fièvre ou si ce n'est point déjà le feu d'enfer dont il ressent les ardeurs : *Subito morientur, et in media nocte turbabuntur populi, et pertransibunt*, dit le Prophète. *Turbabuntur !* Ils seront surpris, alarmés, épouvantés, mais nullement contrits, nullement touchés de cette douleur sincère et surnaturelle qui produit la joie, le calme et la confiance dans le cœur des prédestinés. Ils seront troublés, et dans ce trouble ils finiront leur vie et leur prétendue pénitence : *Turbabuntur, et pertransibunt.*

Mais on voit quelquefois de grands pécheurs qui se confessent en mourant avec une douleur très sensible, qui ont des sentiments admirables, qui font pleurer tous les assistants, qui versent eux-mêmes des larmes ; en un mot, qui donnent tous les signes d'une très grande componction. J'avoue que cela peut arriver et que *cela* (1) arrive même quelquefois. Mais, croyez-moi, tous ces signes sont forts équivoques, et il n'y a guère d'apparence que cela suffise pour les sauver. Pour moi, lorsque je veux me former une juste idée de la disposition où sont alors la plupart de ces gens-là, je me représente un malheureux qui, sans y penser, est tombé entre les mains de son ennemi et qui se voit sur le point d'en être égorgé. Quelles prières, quelles humbles et pressantes supplications ne lui arrache point l'amour de la vie et l'impuissance où il est de détourner par la force le péril qui le menace ? Mais qui ne sait que, dans ce

(1) Texte original : *Qu'il arrive...*

même moment, il a le cœur plein de fiel contre celui qu'il prie et qu'il tâche de fléchir, qu'il enrage de se voir réduit à lui demander pardon, qu'il souhaiterait pouvoir l'étrangler sur l'heure pour se tirer de ce mauvais pas, et que, s'il en échappe, au lieu de ces termes pleins de soumission et de tendresse, on le verra bientôt se répandre en injures et en malédictions, et chercher toutes les voies de se venger de la peur qu'on lui a faite. Voilà l'image de la pénitence qui a été différée jusqu'à la Mort. On se trouve tout d'un coup au pouvoir de Dieu qu'on a offensé ; il n'y a pas d'autre moyen d'éviter l'enfer que de recourir à sa clémence ; on se met donc à supplier, à gémir, à demander miséricorde. Mais qui ne voit que c'est la vue du danger présent qui exprime ce repentir ? Qui ne voit que, si l'on pouvait se tirer d'affaire par quelque autre voie, on ne songerait pas seulement à détester ses péchés ; qu'on serait tout prêt à recommencer, s'il n'y avait à craindre que la haine de Dieu, pourvu qu'on fût à couvert de sa justice, et que, si on en revient, on sera jusqu'à une autre maladie, encore pire qu'auparavant ?

C'est pour cela que ces pénitences tardives quoique acceptées par l'Église, lui ont pourtant toujours été fort suspectes. Il est vrai, dit Saint Augustin, qu'on reçoit la pénitence des pécheurs, lesquels attendent à l'extrémité de se réconcilier avec Dieu. Mais, franchement, je ne crois pas qu'il faille faire grand fond sur ces sortes de réconciliations. Non, dit-il, il ne faut pas vous tromper ; je ne le crois pas : *Non præsumo, non vos fallo, non præsumo.* Nous sommes assurés que la pénitence désarme

Dieu, qu'elle est un remède infaillible contre le péché. Mais, quand on n'a recours à ce remède que lorsque le malade est désespéré, on ne laisse pas de le donner à tout hasard; mais on ne peut plus répondre de son effet: *Pœnitentiam dare possum, securitatem non possum.*

Vous me direz peut-être que tout cela est avancé sur de simples conjectures, dont on ne peut tirer qu'une conséquence incertaine, et qu'ainsi, nonobstant toutes ces preuves, on peut encore espérer une bonne Mort après une mauvaise vie. Il est vrai que jusqu'ici je n'ai raisonné que sur des conjectures; mais toutes les conjectures, toutes les apparences étant contre vous, vous seriez le plus imprudent de tous les hommes, si vous hasardiez, je ne dis pas votre salut éternel, mais l'affaire du monde qui serait de la plus petite conséquence. Ce sont des conjectures à la vérité; mais, elles ont paru si fortes au grand Saint Jérôme qu'il ne fit nulle difficulté de dire en mourant que, de cent mille personnes qui ont mal vécu jusqu'à la Mort, à peine y en a-t-il une seule qui reçoive le pardon de ses péchés : *Vix unus de centum millibus, qui male semper vixerit, meretur à Deo indulgentiam.* De tout ce que j'ai dit il ne suit pas que vous deviez nécessairement faire une mauvaise Mort; mais il suit par une conséquence nécessaire, qu'il n'est nullement probable que vous en fassiez une bonne. Je passe plus avant et, je dis qu'il est certain, en quelque sorte, qu'un pécheur qui renvoie sa pénitence à la Mort, mourra dans l'impénitence. C'est la seconde partie.

SECOND POINT

Je ne sais, Messieurs, d'où vient, qu'en parlant du délai de la pénitence on se contente ordinairement de dire qu'à la Mort on n'aura peut-être pas le temps de la faire. On croit sans doute que cela suffit pour nous rendre plus vigilants ; on croit que personne ne sera si mal avisé que d'exposer son âme dans le doute, que personne ne pourra vivre dans l'incertitude de bien mourir. Quoiqu'il en soit, si je consulte l'Évangile, je ne trouve rien de douteux sur ce point de si grande conséquence. Il est dit absolument que le Fils de l'homme viendra, lorsqu'il sera le moins attendu : *Quâ horâ non putatis, Filius hominis veniet.* Ce n'est pas simplement ici l'avis d'un ami fort sage et fort éclairé ; Celui qui parle est le Maître de la vie et de la mort; il ne peut pas ignorer quand c'est qu'il a résolu de vous enlever du monde. Or, il vous déclare qu'il prendra son temps, lorsque vous songerez à toute autre chose. Tous les hommes ne meurent pas subitement, non sans doute ; mais croyez-vous qu'il n'y ait que ceux qui se noient, qui sont étouffés par un catarrhe, qu'un ennemi tue dans une embuscade ou qui meurent d'un coup de foudre, qui soient surpris par la Mort? De quelque manière que la Mort puisse venir, elle viendra comme un larron, dit le Fils de Dieu ; elle viendra lorsque vous serez endormis ; les gens de bien même seront pris, quand ils y penseront le moins. Les vierges sages dormaient aussi bien que les vierges

folles, lorsque l'Époux arriva; elles furent toutes surprises également, avec cette seule différence que les sages avaient fait leur provision d'huile avant que de s'abandonner au sommeil et que les autres trouvèrent leurs lampes dégarnies. La maladie est bien un avertissement capable de nous réveiller; mais combien de malades sont emportés avant que la maladie ait été jugée mortelle? Combien d'autres, par une particulière permission de Dieu, n'en veulent croire, ni leurs amis, ni les médecins, et rendent l'âme en disant que rien ne presse et qu'ils se sentent encore pleins de vie et de santé? Quoiqu'il en soit, nos raisonnements ne prévaudront pas contre la parole de Dieu; nous mourrons à une heure que nous ne croirons pas mourir : c'est un article de foi. De sorte que, si, pour faire pénitence, nous attendons que cette dernière heure nous semble arriver, nous ne ferons jamais de pénitence. Chacun compte sur cette heure; toutefois, si Jésus-Christ nous avait promis avec serment que nous serions avertis du temps qu'il viendra, nous ne vivrions pas dans une plus grande assurance que nous faisons; et cependant nous savons qu'il a juré le contraire.

Mais je veux supposer encore une fois, contre l'oracle de l'Évangile, contre le témoignage de la Vérité éternelle, je veux supposer, dis-je, que vous aurez une heure pour songer à votre salut. Que prétendez-vous faire à cette heure-là? — J'aurai recours à Dieu et à sa miséricorde infinie. — Mais, s'il n'y a plus de miséricorde, plus de Dieu qui vous écoute, que vous servira-t-il d'y recourir? N'avez-vous jamais ouï ce tonnerre sorti la de bouche

du Verbe Incarné : *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini*? Il ne dit pas que vous demeurerez obstiné jusqu'au bout, que vous négligerez de lui demander pardon ou que vous n'aurez pas le temps de le faire; non. Vous me chercherez, dit-il; mais je vous prédis que vous ne me trouverez pas et que vous mourrez comme vous avez vécu. Vous dites que vous le fléchirez par vos larmes, que vous l'obligerez à avoir pitié de vous : mais comment pouvez-vous le dire, après qu'il vous a déclaré qu'il se rendra inflexible, qu'il se moquera de vos larmes, qu'il fera des railleries sur votre malheur ? *Ego autem in interitu vestro ridebo et subsannabo vos.*

Ferez-vous, à l'heure de la mort, plus que ne firent les vierges folles? Elles implorèrent la charité de leurs vertueuses compagnes, elles coururent acheter de l'huile, c'est-à-dire, faire provision de bonnes œuvres, elles revinrent très bien fournies. Elles frappent à la porte, elles crient, elles supplient avec instances qu'on leur vienne ouvrir, et nonobstant tout cela elles sont exclues. *Nescio vos,* on ne vous connaît point ; vous êtes venues trop tard, il n'y a point ici de place pour vous. Voilà, Messieurs, quel est le fruit de la pénitence tardive. Un pécheur qui se verra réduit à l'extrémité, invoquera, si vous voulez, tous les saints ; il fera faire des prières de tous côtés ; il fera lui-même des vœux et distribuera des aumônes ; il priera ; il pleura, il recevra tous ses sacrements. Mais il s'y prend un peu trop tard; l'Époux est entré et il a fermé la porte ; on n'a nul égard à tous ces soins qui n'ont pas été pris au temps qu'il fallait : *Nescio*

vos. Tenez-vous donc prêts, ajoute ensuite le Fils de Dieu : *Estote parati.* Il ne dit pas : Préparez-vous, lorsque je viendrai; mais, soyez prêts; que je vous trouve tout disposés à me suivre; car si vous attendez à mettre ordre à vos affaires que je commence à frapper par la maladie, je vous déclare que vous n'y serez pas à temps. *Estote parati, quia qua hora non putatis Filius hominis veniet.*

Mais Dieu n'a-t-il pas dit qu'en quelque temps que le pécheur se convertisse, il acceptera sa pénitence? — Il est vrai ; mais a-t-il dit que le pécheur se convertira à la Mort? N'a-t-il pas dit au contraire qu'il ne se convertira pas et qu'il mourra dans son péché? *Et in peccato vestro moriemini.* Oui, toutes les fois que le pécheur se convertira, il trouvera Dieu disposé à le recevoir; mais la difficulté est de se convertir et de le faire de bonne foi et comme il faut. Après la vie qu'un pécheur a menée, il ne peut avoir à la Mort un véritable repentir, à moins d'un secours extraordinaire, d'une grâce spéciale, différente de celles qui se donnent dans le cours ordinaire de sa Providence. Vous espérez cette grâce singulière, quoique vous vous soyez rendu indigne des plus communes ; à la bonne heure. Mais vous l'espérez, quoique Dieu ait juré qu'il ne vous la donnera pas et qu'alors vous le chercherez en vain. Vit-on jamais un aveuglement plus déplorable? Vous n'êtes pas assuré d'avoir du temps pour faire pénitence, vous êtes assuré que, quand vous auriez du temps pour cela, ce temps doit être, et fort court, et peu propre pour une affaire si difficile; vous n'êtes pas assuré que votre volonté soit dis-

posée à faire alors ce que vous ne voulez pas faire aujourd'hui, et vous êtes assuré que la volonté de Dieu sera dans une disposition qui vous sera tout à fait contraire; et vous espérez toutefois, et, sur cette espérance, vous hasardez le salut de votre corps et de votre âme!

Que feriez-vous, Messieurs, à des gens qui sont déterminés à se perdre, des gens qui se précipitent, les yeux ouverts, qui peuvent faire un acte de foi de leur damnation à venir, et qui veulent croire néanmoins que leur salut est hors de danger? — Il faut toujours avoir bonne espérance. — Oui, sans doute, mais cette espérance peut-elle être bonne, laquelle est contraire à la foi? Les mérites de Jésus-Christ vous sauveront? Cela pourrait être, si son Évangile ne vous avait pas déjà condamnés. Où il s'agit de l'éternité, faudrait-il rien espérer que sur un fondement solide, sur la parole même de Dieu? Vous espérez, néanmoins, quoique cette parole soit contre vous, quoique votre malheur soit inévitable, à moins que Dieu n'ait eu dessein de nous tromper ou qu'il ne se soit trompé lui-même. Il est en votre pouvoir de faire à présent tout ce qu'on désire en vain de ce pauvre apoplectique; pourquoi voulez-vous attendre un temps où vous ne le pourrez peut-être non plus que lui? Puisque l'Écriture nous exhorte à chercher Dieu dans le temps qu'on peut le trouver : *Quærite Dominum, dum inveneri potest : invocate eum, dum prope est*, il faut donc qu'il y ait un temps auquel on le cherche inutilement.

Au nom de Dieu, chrétiens Auditeurs, faisons un peu de réflexion sur ces vérités. Considérons quelle est l'affaire que nous traitons et, puisqu'elle est pour nous

de la dernière importance, qu'il s'agit de notre âme et d'une éternité de biens ou de maux, n'espérons rien légèrement et sans avoir examiné sur quoi notre espérance est appuyée ! Voyez ce pauvre homme, qu'une apoplexie a privé tout d'un coup de l'usage de tous les sens. Hélas ! il s'était toujours attendu qu'il se confesserait au lit de la Mort. Cependant il y a quatre jours qu'on ne cesse de le tourmenter jour et nuit, non pas pour lui rendre la santé, car c'est une affaire faite, il n'en saurait revenir, mais seulement pour lui donner un moment de connaissance, pour lui arracher une parole, un signe sur quoi on puisse hasarder l'absolution ! On a employé le fer et le feu ; il n'est genre de cruauté qu'on n'ait exercé sur lui ; les chirurgiens se sont enfin retirés après avoir épuisé leur art inutilement ; le confesseur crie encore à ses oreilles, quoique désormais il n'espère nul fruit de ses soins ; toute la famille est en pleurs ; cette femme, cette mère est inconsolable de le voir mourir ainsi sans nulle marque de pénitence. Si, dans le désespoir où l'on est de ne pouvoir rien tirer de ce malheureux, il serrait enfin la main du prêtre, s'il prenait le crucifix pour le baiser, si sa langue se déliait pour un moment et qu'il proférât ces paroles : Mon Dieu, ayez pitié de moi ; je déteste tous mes péchés ; qu'il demandât l'absolution, qu'on la lui donnât, quelle joie, quel sujet d'actions de grâces !

Vous êtes encore, Dieu merci, plein de connaissance et de santé ; il est en votre pouvoir de faire à cette heure ce qu'on désire en vain de ce pauvre agonisant. Pourquoi voulez-vous attendre une heure où vous ne le

pourrez peut-être non plus que lui? Un jour viendra qu'on courra de toutes parts pour vous faire venir un confesseur, et je ne sais si l'on en trouvera pour lors : aujourd'hui, tous les confesseurs sont à votre disposition; il ne tient qu'à vous de choisir et de faire, non seulement deux mots de confession, qui est tout ce que vous pourrez faire à la Mort, mais encore une confession générale qui répare tous les défauts des confessions passées, qui rende à votre âme la même pureté qu'elle reçut aux eaux du baptême. Il sera bien temps de nous mander, lorsque vous ne pourrez plus nous entendre, lorsqu'il faudra vous donner la torture et nous égorger nous-même pour vous faire prononcer une seule fois le nom de Jésus! Aujourd'hui, on pourrait vous aider à former des actes de toutes les vertus chrétiennes, à concevoir une véritable douleur de vos fautes, à faire exactement et avec ferveur tout ce qu'il faut faire pour purger votre conscience, pour apaiser Dieu, pour l'obliger à changer en amour toute la haine qu'il avait conçue. Voilà qui est étrange : nous sommes effrayés à la vue d'une personne qui meurt sans confession ; nous ne pouvons nous empêcher de verser des larmes sur son malheur et, au lieu d'en profiter, nous *ne* songeons non plus à prévenir une pareille disgrâce que si une léthargie mortelle avait déjà lié tous nos sens. Vous verrez que, nonobstant ces exemples, nous nous laisserons surprendre à la Mort et que nous serons nous-mêmes de tristes exemples de la pénitence différée.

Vous dites que Dieu est bon. Il est vrai ; mais, cependant, voilà des personnes qui meurent sans confession,

sans douleur, sans sentiment. Dieu est bon : mais cela n'empêche pas que l'enfer ne se remplisse et que, pour un chrétien qui se sauve, il n'y en ait mille de damnés. Il ne désire pas la mort du pécheur, mais le pécheur ne laisse pas de mourir, et de mourir en son péché. *Deus noster, Deus salvos faciendi :* Notre Dieu veut sauver tout le monde, dit le prophète ; *verumtamen confringet capita inimicorum suorum, et verticem capilli perambulantium in delictis suis :* toutefois, il brisera la tête de ses ennemis et de tous ceux qui persévèrent dans leurs désordres. Que nous servira la bonté de Dieu, si nous n'en profitons point, si nous sommes toujours mauvais? Que nous servira sa miséricorde, lorsque le temps de la miséricorde sera passé? Elle nous attend longtemps, mais elle ne nous attend pas toujours ; et ce n'est point au dernier jour qu'elle nous attend. C'est aujourd'hui, chrétiens Auditeurs, en ce temps de salut, en ce temps destiné à la pénitence et à la rémission des péchés, en ce temps où toute l'Église est en deuil et ne cesse de demander pardon avec larmes pour tous ses enfants. Ne laissons pas échapper une conjoncture si favorable ; mettons-nous en état de ne plus craindre nulle surprise, et commençons une vie irréprochable et si sainte qu'elle ne puisse manquer d'être suivie d'une sainte Mort. *Amen.*

LIII^e SERMON

PREMIER SERMON

DU

JUGEMENT UNIVERSEL

Erunt signa in sole, et luna, et stellis, et in terris pressura gentium, arescentibus hominibus præ timore et expectatione, quæ supervenient universo orbi.

Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles ; sur la terre les peuples seront dans la consternation, les hommes séchant de frayeur dans l'attente des choses qui arriveront à tout le monde.

(*S. Luc*, c. 21).

Il est nécessaire qu'il y ait un Jugement universel, auquel Dieu se fasse justice, justifiant sa conduite à l'égard des bons, qu'il persécute en ce monde, et des réprouvés, qu'il punit en l'autre ; il doit aussi cette justice à ses fidèles serviteurs, dont il doit faire connaître l'excellence de la vertu, la pureté des mœurs et la sagesse des sentiments.

Ce sera sans doute un spectacle affreux de voir le monde, en son dernier jour, frappé de tous les fléaux

dont la justice de Dieu s'est jamais servie pour punir les hommes, et consumé enfin par un embrasement universel, tout étant détruit, tout réduit en cendres, tout enseveli dans les ténèbres et dans l'horreur de la mort. Ce sera encore quelque chose de plus terrible d'entendre le son funeste de cette trompette qui retentira au fond des tombeaux, qui percera les abîmes et qui ira faire trembler les puissances du ciel jusque sur leur trône. Mais qui pourra exprimer la terreur, le tremblement, le morne silence de tant de morts qui, sortant de leurs sépulcres, se rendront de toutes parts au lieu où ils doivent apprendre leur éternelle destinée. D'ailleurs il me semble voir ce Juge plein de majesté, descendant sur un nuage lumineux au dedans et qui éclate au dehors en éclairs et en tonnerres. Les anges portent devant lui une croix plus brillante que le soleil; un nombre innombrable d'esprits bienheureux l'accompagnent et l'environnent de toutes parts; toute l'hémisphère est remplie de ce superbe cortège. J'aperçois dans ses yeux étincelants et dans tout l'air de son visage allumé la colère qui le transporte, et cette colère d'un Dieu offensé m'effraie encore plus que tout le reste. Que ne puis-je ici vous représenter, Messieurs, cette manifestation des consciences où tous les crimes seront mis au jour, où chacun sera connu de tout le monde; cette honte, cette horrible confusion que les Saints Pères assurent être quelque chose de plus insupportable que le feu d'enfer! Que ne puis-je vous faire sentir la cruelle séparation qui se fera des parents d'avec les parents, des amis d'avec les amis les plus intimes, et de tous les

méchants d'avec les bons ; enfin, ce tonnerre qui sortira de la bouche de Jésus-Christ, qui excitera de si grands cris, des hurlements si épouvantables dans toute la troupe des réprouvés et qui leur annoncera un malheur infini et éternel : tout cela, dis-je, serait sans doute le sujet d'un discours fort profitable. Je me trompe : tout cela, *ce* sont des points de méditations plutôt que des sujets de discours. Je vous supplie, chrétienne Compagnie, de les considérer attentivement à votre oratoire et de me dispenser de vous en dire ici davantage. Toutes les fois que j'ai songé à vous faire la peinture du Jugement, je suis tombé dans une si grande confusion, et de mouvement, et de pensée ; tout ce que j'ai conçu m'a paru si étonnant, si terrible, et tout ce j'en pouvais exprimer, si faible, si fort au-dessous de mes sentiments que, désespérant d'en pouvoir jamais dire assez, je me suis presque résolu à ne rien dire. Enfin j'ai pris le parti de dire peu, et de parler d'une manière fort simple et fort commune d'une des plus grandes vérités du christianisme. Je laisse donc à ceux qui ont reçu de Dieu une éloquence plus forte et de plus grandes lumières, je leur laisse, dis-je, le soin de vous faire la peinture de ce terrible Jugement et de vous entretenir de la justice, de la rigueur qu'on y exercera envers les coupables. Pour moi, Messieurs, je ne puis m'engager à autre chose, si ce n'est à vous faire voir qu'il y a un Jugement. Je m'en vais vous proposer, en ce discours, les raisons qui prouvent cette vérité. Il y en a qui sont tirées du côté de Dieu, il y en a qui regardent les saints qui l'ont servi fidèlement en ce monde. Je vous montrerai fort brièvement, dans le pre-

mier point, que Dieu se doit cette justice à lui-même, personne n'en doute ; et, dans le second, qu'il la doit à ses serviteurs. Je commencerai, Messieurs, dès que nous aurons imploré le secours du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave Maria.*

PREMIER POINT

Je serais d'abord entré en matière, si, me déterminant à vous parler du Jugement, je n'eusse fait réflexion qu'il y a toujours eu des esprits présomptueux qui se sont déclarés contre les vérités les mieux établies et qui ont voulu juger des points de notre créance, non seulement par les lumières de la raison, mais par leurs lumières propres, qui sont ordinairement de fausses lumières. Notre siècle n'est pas moins malheureux à produire ces sortes d'esprits, et je ne doute point que, s'il y en avait en cette assemblée, l'histoire du Jugement universel ne leur passât pour une fable ou, du moins, pour une histoire fort incertaine.

Cependant, Messieurs, il n'est rien, dans l'ancien, ni dans le nouveau Testament, qui ait été si souvent prédit, ni avec tant d'exactitude, sans m'arrêter à ce que les prophètes Ezéchiel, Daniel, Saint Jean, dans l'Apocalypse, et les évangélistes en ont dit comme à l'envi les uns des autres, pour nous faire une peinture de ce dernier jour. — Je me suis rendu attentif, dit Daniel, et j'ai vu certains sièges et l'Ancien des années assis pour juger. Il était environné d'un million d'Anges, cent mille

autres étaient debout en sa présence, attendant ses ordres pour les exécuter sur l'heure. Le Jugement se commença et les livres furents ouverts. — J'ai vu un trône, dit Saint Jean, et un homme assis sur ce trône, devant la face duquel, et le ciel, et la terre tremblaient. J'ai vu tous les morts, grands et petits, debout en présence de cet homme. On ouvrit les livres et tous les morts furent jugés selon leurs œuvres. — Saint Mathieu, Saint Marc, Saint Luc, Saint Paul et Saint Pierre dans leurs épîtres, parlent du Jugement en ces termes : Il y aura des signes au soleil, dans la lune et dans les étoiles ; le soleil sera obscurci, la lune ne donnera plus de lumière ; les étoiles tomberont de leurs places et toutes les puissances du ciel seront ébranlées. Le firmament changera de situation, la chaleur fera dissoudre tous les éléments et l'univers, avec tout ce qu'il renferme, sera consumé par le feu. La terre perdra son immobilité ; tous les peuples seront dans une consternation incroyable, et les hommes sècheront de crainte dans l'attente des choses qui menaceront tout l'univers. Un coup de trompette ouvrira tous les sépulcres, éveillera tous les morts ; ceux qui auront vécu saintement ressuscitant pour la vie et les autres pour la condamnation. Alors, le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel et toutes les nations verront venir cet Homme-Dieu sur une nue, accompagné de ses anges, avec beaucoup de pouvoir et de majesté. Il enverra ses anges pour rassembler ses élus, pour les séparer de ses ennemis. Enfin, il dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bien-aimés de mon Père ; prenez possession

du royaume qui vous a été préparé dès la naissance du monde ; et aux réprouvés : Allez, malheureux, au feu éternel allumé pour le démon et pour ses complices.

Voilà comment Jésus-Christ a parlé du Jugement ; voilà ce qu'il en a prédit, soit par lui-même, soit par ses disciples. Toutes les autres prédictions qu'il a faites ont été entièrement vérifiées ; toutes les circonstances de sa passion, l'infidélité de ses disciples, sa mort, sa sépulture, sa résurrection, la descente du Saint-Esprit, la ruine de Jérusalem, la servitude des juifs, la publication de l'Évangile, les prodiges que ses apôtres devaient opérer dans tout l'univers, la conversion des gentils, l'établissement de son Église, ses persécutions, les schismes, les hérésies et, au milieu de tant de tempêtes, sa fermeté inébranlable, tout cela a été prévu. De toutes les prophéties, dit Saint Augustin, la seule qui reste à accomplir, c'est le Jugement. Ne vous y trompez pas, dit ce grand homme ; comme toutes les autres choses qui ont été promises sont arrivées, le jour du Jugement, où les méchants seront punis et les bons récompensés, ce jour, dis-je, arrivera infailliblement *Nemo se circumveniat : quomodo illa omnia venerunt, quæ promissa sunt, sic et dies judicii, et malorum pœna, bonorum præmia sine ulla dubitatione ventura sunt.* Cependant les libertins se moquent de ces prophéties ; ils traitent de visionnaires ceux qui y ajoutent quelque créance. Mais, c'est pour cela même que je dis qu'il est juste qu'il y ait un Jugement pour vérifier les paroles de Jésus-Christ, pour confondre les libertins qui osent l'accuser de nous avoir donné de

fausses alarmes, et pour faire voir, à tout l'univers, combien il a été éloigné, ou de se tromper, ou de vouloir tromper personne. Il faut donc qu'il y ait un Jugement, afin que Dieu justifie sa parole. J'ajoute qu'il y en doit avoir un, afin qu'il justifie sa conduite.

Une des choses qui fait le plus de peine aux incrédules, qui les fait douter de la Providence de Dieu, de sa justice et par conséquent du Jugement à venir, c'est la conduite qu'il observe ici-bas avec les pécheurs qu'il comble souvent de biens et de gloire, tandis qu'il accable les bons de toutes sortes de disgrâces. Mais certainement les Saints Pères raisonnent bien d'une autre manière. Ils disent, au contraire, qu'il n'est point de preuve plus évidente du Jugement à venir que cette conduite de Dieu qui ne fait, ce semble, nulle justice en ce monde, qui souffre les murmures, les blasphèmes que lui attire sa patience à l'égard des vicieux et son indifférence pour les gens de bien. Car enfin, disent-ils, il est juste que Dieu découvre l'erreur de ces indignes soupçons. Il faut que, pour l'intérêt de sa gloire, il produise, en présence de tous les hommes, les grandes raisons qu'il a eues d'en user comme il a fait; en un mot, il faut qu'il fasse admirer l'équité de cette injustice apparente à tous ceux qui auront osé la blâmer. C'est pour cela que Job, au plus fort de ses douleurs, bien loin de penser que Dieu négligeât les hommes et qu'il eût les yeux fermés sur tout ce qui se fait au monde de bien ou de mal, se sentait, au contraire, fortifié dans la foi de la résurrection par ces mêmes calamités qu'il semblait souffrir injustement : *Scio*,

disait-il, *quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum, et rursus circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum Salvatorem meum*? Je sais que je dois ressusciter au dernier jour et que, dans ce même corps qui tombe aujourd'hui par pièces, j'aurai le bonheur de voir mon Dieu.

Oui, sans doute, il est à propos qu'il y ait un Jugement pour éclaircir ce mystère qui faisait tant de peine à David et que la plupart même des chrétiens ne peuvent comprendre. Pauvres Affligés qui cherchez quelquefois avec tant d'inquiétude la cause de vos malheurs et qui vous étonnez que votre innocence ne vous garantisse point des tristes revers où le seul vice devrait, ce semble, être exposé, Dieu vous fera voir, en ce dernier jour, qu'il ne laisse, ni le crime impuni, ni la vertu sans récompense ; il vous fera même voir qu'il a commencé à vous payer de votre fidélité en la mettant à de nouvelles épreuves et qu'il n'a jamais puni les pécheurs si sévèrement que lorsqu'il a paru les favoriser. Ce sera pour lors, o mon Dieu, que toute la terre assemblée fera justice à votre adorable Providence, que tous les prédestinés la béniront, qu'ils s'écrieront avec David : *Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala.* O heureux jours, auxquels il nous est arrivé des humiliations ! O années dont nous ne ne perdrons jamais la mémoire ! Belle saison que nous avons passée en pleurs, où nous avons essuyé les rigueurs de la maladie et de l'indigence ! Malheureuse prospérité que nous avons enviée, qui aurait jamais pensé que tu fusses un objet de compassion ! Qui aurait

jamais pu persuader aux impies que tu étais le plus dangereux de tous les fléaux et que Dieu les traitait véritablement en ennemis !

Je dis que Dieu se doit justifier de la rigueur qu'il tient en ce monde aux plus gens de bien. Mais j'ajoute qu'il n'est pas moins obligé de se purger de l'injustice qu'il semble exercer en l'autre vie à l'égard des pécheurs qu'il condamne à un enfer si cruel, et pour une éternité toute entière. Vous savez, Messieurs, que ce point de notre foi a paru si étrange à quelques-uns même des plus savants qu'ils n'ont jamais pu y soumettre leur esprit. Enfin il est, ce semble, incroyable qu'un Dieu si bon et si tendre se puisse résoudre à condamner pour toujours et à de si grands supplices des âmes qu'il a formées de ses mains et pour lesquelles il a versé tout son sang; il semble qu'il y ait en cela une extrême dureté ; et, quand on songe pourquoi c'est qu'il en use de la sorte, qu'on fait réflexion que c'est pour punir des fautes d'un moment, dans lesquelles on a été emporté par la pente de la nature, la chose paraît tout à fait incompréhensible.

Il est donc absolument nécessaire que, dans une assemblée générale de tout le genre humain, il fasse voir sur quoi il condamne les reprouvés et les raisons qu'il a de leur imposer de si grandes peines. Ce sera là, chrétiens Auditeurs, que Dieu voudra se soumettre à plaider sa cause et rendre tout l'univers juge de son procédé envers le pécheur : *Judicio contendam vobiscum, et cum filiis vestris disceptabo.* Ce sera devant cette grande assemblée que les livres seront ouverts, c'est-à-

dire toutes les consciences dévoilées, de sorte que personne ne pourra ignorer les sujets qu'il aura, ou de condamner, ou d'absoudre. Il répandra sur tous les hommes une lumière si vive et si pénétrante qu'elle rendra visibles les péchés les plus secrets, les intentions les plus cachées, ces actions qu'on a pris tant de soin de dérober à la connaissance des hommes, que la honte a supprimées même en la confession. Ce rayon mettra au jour toute la vie de cet hypocrite qui, sous des dehors si spécieux, a couvert une âme si corrompue; il révèlera ces vieux péchés dont le temps a fait perdre le souvenir; il exposera aux yeux des parents, des amis, des ennemis, des gens de bien et des libertins ces intrigues, ces mystères d'iniquité; il fera voir tous les désirs que cette personne a conçus, tous les pas, toutes les avances qu'elle a faites, le temps, le lieu, toutes les circonstances les plus honteuses; il rendra toute la terre comme témoin des choses les plus infâmes; chacun se trouvera au même état qu'on a coutume d'être quand on est surpris sur le fait et qu'on est contraint de boire toute la confusion due au péché, sans pouvoir rien nier, sans pouvoir dire un seul mot en sa défense, sans pouvoir, ni espérer de pardon, ni éviter l'infamie en nulle manière.

Ames voluptueuses, vous n'y pensez pas, j'en suis très certain. Si vous faisiez réflexion qu'on doit un jour savoir toute votre histoire, qu'on doit exposer aux yeux de l'univers le tableau de votre vie, où tant de petites choses, qui se sont passées dans les ténèbres, dans la solitude, au fond même de votre cœur, seront représen-

tées au naturel et d'une manière si nette et si vive que vous y découvrirez vous-même cent particularités ridicules et honteuses qui vous sont échappées dans la passion. Je suis sûr que vous songeriez à prévenir cette horrible honte. Je sais, Messieurs, qu'il est des personnes qui s'accoutument au déshonneur, qui en viennent jusqu'à déclarer elles-mêmes ce qui les décrie, jusqu'à en faire gloire. Messieurs, cela est bon avec des amis qui ne valent pas mieux que nous, et parmi un certain monde tout corrompu où le vice règne ; mais, aux yeux de tout l'univers, devant une cour si nombreuse de saints et de saintes de toutes conditions qui auront vécu avec tant d'honneur et tant de vertu, en présence d'un Dieu si pur et si redoutable, il n'y aura plus de lieu pour l'effronterie : là où sera le règne de la vertu, elle abandonnera les plus insolents, les plus endurcis. Le Seigneur qui comptera tous les péchés qu'on aura commis, qui en découvrira tant, et dans les pensées, et dans les paroles, et dans les actions mêmes les plus saintes, qui examinera tous les emplois, tous âges, tous les jours et tous les moments de chaque jour, qui accablera les malheureux par la multitude presque infinie des désordres qu'il aura à leur reprocher : le Seigneur, dis-je, prendra en même temps le soin de faire voir la laideur du péché, d'en exagérer la malice, de représenter l'ingratitude, la brutalité, l'obstination, l'insolence du pécheur, avec des couleurs si fortes et d'une manière si odieuse que le pécheur se trouvera lui-même insupportable à lui-même, que les saints qui ne se sentiront coupables que de fautes légères, par-

données, effacées par la pénitence, les saints, dis-je, trembleront de crainte, ils douteront du Jugement auquel ils doivent s'attendre, ils se trouveront dignes des plus grands supplices, ils croiront qu'on leur fera grâce, si on ne les damne pas éternellement.

Pour achever d'accabler les réprouvés et de justifier la rigueur de leurs supplices, Jésus-Christ produira ses soins paternels et l'empressement qu'il a eu pour ces ingrats ; il leur reprochera les saintes inspirations, les bons mouvements, toutes les grâces extérieures et intérieures dont il les a favorisés : *Quid potui facere vineæ meæ et non feci?* Je ne parle point des bienfaits dont je vous ai prévenus, en vous tirant du néant et veillant sans cesse à votre conservation ; je ne parle, ni de mes instructions, ni de mes exemples ; je veux que l'on compte pour rien mes sueurs, mon sang, ma cruelle mort. L'enfer, ce même enfer qui a paru un trop grand supplice à quelques-uns, ne vous rend-il pas, lui, dignes de ses flammes éternelles? *Quid potui facere vineæ meæ et non feci!* Que pouvais-je faire de plus fort pour vous donner horreur du péché, pour témoigner le désir que j'avais de vous rendre heureux que de vous menacer d'une éternité de peine? Quoi! Méchant, cette digue que j'ai opposée à votre malice n'a pas été capable de vous arrêter! Vous vous plaignez de ma rigueur : c'est *à* moi à me plaindre de votre haine enragée que cette rigueur n'a pu vaincre. Vous ne l'ignoriez pas qu'il y avait un enfer préparé pour ceux qui auraient osé m'offenser ; mais cet enfer vous a paru si peu de chose que vous n'avez pas cru qu'on dût pour cela s'empêcher de me

déplaire. Comment osez-vous donc m'accuser d'une excessive sévérité? Peut-on trop punir celui que rien n'a pu retenir dans son devoir? Est-ce trop pour des pécheurs qu'une éternité de peines, lorsque ces peines, même éternelles, n'ont pas été suffisantes pour les faire sortir du péché. Il est donc vrai que le Seigneur est obligé de juger tout l'univers publiquement et, pour ainsi dire, dans les formes, afin de se faire justice à lui-même. En voilà assez pour ce premier point. Faisons voir dans le second point, qu'il le doit encore pour faire justice à ses serviteurs. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT

Les gens de bien souffrent en cette vie trois sortes d'injustices, qui ne peuvent bien être réparées que par un Jugement universel. La première leur est faite par leur propre humilité, qui cache leur vertu ; la seconde, par la malice de leurs ennemis, qui va jusqu'à la noircir ; et la troisième, par l'orgueil des personnes mondaines, qui osent la mépriser et la traiter de folie.

Pour le premier point, il est vrai, chrétiens Auditeurs, que la vertu n'est méprisée et haïe des hommes que parce qu'elle n'en est pas connue. Cette ignorance vient, en partie, de la nature de la vertu, laquelle est toute spirituelle et ne peut être aperçue des sens, et, en partie, de l'inclination qu'elle a à se cacher elle-même et à fuir la lumière. Un grand homme a dit que le vulgaire loue les petites vertus, qu'il admire les médiocres, mais

qu'il ne comprend pas même les grandes, au contraire des fleurs qui s'épanouissent, qui déplient leurs feuilles à mesure que le soleil leur donne une couleur plus vive et plus éclatante. Mais la vertu se replie, pour ainsi dire ; elle s'enveloppe d'autant plus qu'elle est plus parfaite. Le vice, tout hideux qu'il est, ne cherche pas les ténèbres avec plus de soin. C'est pour cela que les saints se sont plus dans les déserts, qu'ils ont fait leur demeure dans des cavernes, qu'ils ont fui de province en province pour éviter la vue des hommes. C'est pour cela qu'ils ont caché leur naissance sous des habits pauvres, leurs talents naturels sous un silence affecté, et les grâces surnaturelles qu'ils avaient reçues sous l'apparence d'une simplicité quasi puérile et quelquefois même d'une folie achevée.

Il est vrai que, pour confondre les méchants et pour animer les faibles, Dieu a quelquefois découvert ces lampes cachées, par des voies extraordinaires. C'est ainsi que Saint Paul, premier ermite, après avoir passé cent ans dans la solitude, sans avoir commerce avec aucun homme, fut enfin honoré par Saint Antoine, à qui un ange avait révélé sa demeure et sa sainteté. Ainsi, ce grand homme, qui s'était fait charbonnier pour vivre inconnu, fut déclaré par un enfant et fait évêque malgré lui. Saint Alexis mourut dans la maison de son père, quatorze ans après qu'il eut été reçu en qualité de mendiant ; et, si le ciel n'eût pris le soin de le faire connaître après sa mort, on ignorerait encore aujourd'hui une vertu si héroïque. Que dirai-je de ce Marcus qui feignit d'être fou, durant l'espace de sept

années, et qu'on trouva mort dans une cabane, le lendemain que sa feinte eût été malheureusement découverte? Une religieuse, nommée Isidore, contrefit longtemps l'insensée, avec tant de succès qu'elle était devenue le jouet d'une communauté fort nombreuse et comme la bête de charge du monastère où elle était mise à tout et où elle feignait d'aimer par extravagance tout ce qui faisait le plus de peine et le plus d'horreur à la nature : un grand saint fut envoyé de Dieu tout exprès, pour publier l'éminente sagesse de cette généreuse fille. Mais combien y a-t-il eu de saints et de saintes dont la sainteté est demeurée ensevelie dans l'obscurité qu'ils ont recherchée? Combien y en a-t-il, encore aujourd'hui, d'inconnus dans les maisons religieuses, dans le monde même, surtout dans les pays où la persécution favorise et rend comme nécessaire le dessein qu'on a d'éviter l'éclat et les louanges des hommes?

Combien d'âmes choisies qui, loin de tout commerce avec le monde, se faisant de leur propre maison comme un cloître, comme un désert, passent leurs jours dans la solitude, inconnues à leurs propres domestiques, connues à peine de leurs directeurs, lesquelles, après avoir dompté leurs passions et arraché leurs mauvaises habitudes, s'exercent avec joie dans les plus excellentes vertus, n'ayant que Dieu pour objet et pour témoin de leur amour! N'est-ce pas à ces âmes que David a promis, de la part de Dieu, que leur sainteté sera produite tout d'un coup comme une lumière que l'on tenait enfermée et qui la rendra aussi visible que le soleil en plein midi : *Et educet quasi*

lumen justitiam tuam et judicium tuum quasi meridiem.

Oui, Messieurs, ces âmes brilleront au Jugement comme des astres; on les fera asseoir sur des trônes pour juger les nations; on leur donnera une autorité souveraine sur tous les peuples : *Fulgebunt sicut stellæ, judicabunt nationes et dominabuntur populis.* Ce sera à la vue de cette personne, qui se sanctifie aujourd'hui dans la retraite, que tous les hommes et les anges mêmes s'écrieront : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata?* Quelle est donc celle-ci qui s'avance avec autant de pompe et d'éclat que l'aurore à son lever, belle comme une lune, brillante comme un soleil, plus terrible aux lâches et aux personnes mondaines qu'une armée entière rangée en bataille? *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum?* Quelle est celle-ci qui a amassé tant de richesses dans son désert, qui en sort toute parfumée, que son bien-aimé soutient et amène comme en triomphe? Quelle est celle-ci dont on n'a presque point entendu parler? Comment a-t-elle pu faire de si grandes choses avec si peu de bruit? Comment dans une terre si stérile, au milieu de tant de corruption a-t-elle pu amasser tant de mérites?

Mais, s'il y a de la justice à publier les vertus qui ont été inconnues en cette vie, il y en a encore plus, ce me semble, à justifier celles qui ont été calomniées. Il est incroyable combien la médisance est audacieuse et combien cependant elle est commune dans le monde. Il n'y a presque jamais eu de si grand saint de qui l'on

n'ait détracté, de qui la vertu n'ait été noircie par d'horribles calomnies. Jésus-Christ lui-même n'est point encore justifié des crimes qu'on lui imposa à sa Passion ; il passe encore dans l'esprit de tous les Juifs pour un séditieux et un imposteur. Les martyrs ont été condamnés comme magiciens, comme perturbateurs du repos public. Si Dieu n'eût révélé à Daniel la malice des vieillards qui calomniaient Suzanne, la plus chaste femme du monde était diffamée et allait être lapidée comme adultère. Joseph est mis en prison comme un impudique, quoique son véritable crime fût de n'avoir pu consentir à la passion de sa maîtresse. Le Seigneur employa sa main toute-puissante pour le retirer de cette disgrâce : mais combien d'innocents, accusés comme Suzanne et Joseph, en faveur de qui Dieu n'a point fait de miracles, qui ont été punis comme coupables des crimes qu'ils n'ont pas peut-être commis, qui ont perdu la vie et l'honneur sur de faux soupçons qui n'ont jamais été éclaircis.

Il y a bien des désordres dans le monde, j'en conviens. Mais, sur ce faux prétexte, la détraction prétend avoir droit de tout déchirer ; les plus légères apparences lui suffisent pour condamner les plus parfaites vertus. J'ai vu des personnes perdues de réputation de la probité desquelles je n'étais pas moins assuré que de ce que je vois de mes propres yeux. Je remarque tous les jours que, si l'homme du monde le plus irréprochable a eu le malheur de déplaire à un autre homme, cet autre en parle d'une manière si injuste, il donne des jours si désavantageux et si faux à sa conduite, à toutes ses actions, à ses ver-

tus même et à ses bonnes qualités que je ne saurais m'étonner assez que nos passions puissent nous aveugler jusqu'à ce point. Cependant on ne saurait plaire à tout le monde; il est peu de gens qui n'aient, ou des envieux, ou des ennemis. Ce sont ces ennemis qui sont crus, quand ils parlent de nous; car on s'imagine toujours que nos amis nous flattent, quand ils nous louent.

Que dirai-je de ceux qui se laissent prévenir avec tant d'injustice non seulement contre des personnes particulières, mais contre des corps entiers, contre des nations que l'on décrie sans réserve, parce qu'on n'a pas trouvé que tous les particuliers fussent irrépréhensibles? Dans l'opinion de toutes les sectes opposées à l'Église Romaine, tous les souverains Pontifes n'ont rien été moins que des antechrists; il n'y a, ni chasteté, ni piété dans le clergé; ce n'est partout qu'impureté et sordide intérêt; tous nos monastères sont des maisons de prostitution, tous nos temples des synagogues, toute notre religion, artifice et idolâtrie. Même parmi ceux d'un même parti ne voit-on pas tous les jours que sans connaître, sans examiner même les personnes, on les rebute, on les méprise, on en conçoit une méchante opinion, parce qu'elles sont d'une certaine famille, quelles portent un certain habit, qu'elles sont d'une certaine profession, qu'elles parlent une certaine langue? Qui peut dire combien on commet d'injustices, combien on fait de faux jugements sur des règles si générales et si incertaines?

Oui, sans doute, il faut qu'il y ait un Jugement. Il faut, chrétiens Auditeurs, qu'il y ait un Jugement universel qui corrige tous ces jugements, un Jugement qui rende

l'honneur à tant d'innocents, à tant de saints calomniés, qui détruise toutes les préventions, qui détrompe ceux que les faux bruits ont entraîné dans l'erreur, ceux que l'envie et les autres passions ont aveuglés, ceux qui s'en sont fiés aux apparences, ceux qui ont jugé les bons par les méchants, qui ont jugé de tous par un seul, qui ont jugé des autres par eux-mêmes. En un mot, un Jugement qui mette au jour toute vérité et qui répare les ravages épouvantables que fait aujourd'hui la détraction, ce vice qui règne partout, qui désole tout, qui, bien loin d'épargner la vertu, semble s'acharner à elle avec plus de fureur, comme si, dans la manie qu'elle a de parler, elle était enragée de trouver des personnes qui ne lui en donnent aucun sujet.

Quelle gloire, chrétiens Auditeurs, pour ceux qui auront souffert sans se plaindre, de se voir ainsi justifiés et les détracteurs confondus aux yeux de toute la terre ! C'est une consolation, dès cette vie même, de penser que la vérité sera quelque jour si parfaitement et si solennellement reconnue. Mais, au Jugement, quel lustre ne recevra-t-elle point des mêmes impostures avec quoi on aura tâché de la ternir et de l'humilité avec laquelle on les aura endurées ! Qu'on se saura bon gré d'avoir gagné le mérite de la patience en se taisant, lorsqu'on verra sa réputation rétablie avec tant d'avantage !

Enfin, je vois tous les hommes partagés en des sentiments bien différents sur le sujet des vérités du christianisme, et spéculatives, et morales. Sans parler des barbares et des infidèles, tout le christianisme est divisé en des sectes différentes, la plupart desquelles ne veu-

lent point d'accommodement et refusent de convenir d'un juge qui puisse vider leurs différents, voulant que chacun se juge soi-même. Il faut donc attendre un Jugement général, qui décide sur ces contestations et qui fasse voir dans quel parti a été la vérité et qui sont ceux qui ont erré par présomption ou par ignorance.

A l'égard des mœurs, quelques gens de bien croient que l'humilité, la douceur, la soumission sont des vertus dont un chrétien doit faire gloire ; un grand nombre d'autres ont pour maxime qu'il faut vivre dans l'indépendance, ne rien souffrir et ne céder jamais à personne. Tout ce qui réveille l'ambition, tout ce que désire l'avarice et la volupté est regardé par les saints comme de la boue et de la fumée ; les gens du monde regardent les saints comme des visionnaires ; leur simplicité leur fait pitié, ils se plaignent d'eux, ils les méprisent : *Deridetur justi simplicitas... Lampas contempta apud cogitationes divitum.* Si vous demandez à Saint Paul ce qu'il pense du monde, je dis même du plus beau et du plus grand monde, il vous répondra qu'il ne peut l'envisager sans être ému de compassion; qu'à son égard, le monde est un malheureux lié sur la roue ou cloué à un poteau. Si vous demandez au monde quel jugement il fait de Saint Paul, il vous fera la même réponse : il aimerait autant mourir sur une croix que de vivre comme ce grand saint : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* De cette différence de sentiment vient la différence des soins et de la conduite qu'on observe en différentes personnes, les uns se dépouillent de leurs propres biens, et les autres ravissent même le bien

d'autrui ; les uns se cachent pour éviter les honneurs, les autres se consument pour y parvenir ; les uns veulent passer pour bons, quoi qu'ils soient méchants, les autres se réjouissent, quand on les punit des crimes dont ils ne sont nullement coupables ; ceux qui craignent Dieu déplorent l'aveuglement des libertins ; les libertins accusent les bons chrétiens de folie.

Quand sera-ce donc que les ténèbres seront dissipées et que la vérité paraîtra dans tout son jour ? Il faut que Jésus-Christ lui-même, accompagné de tous ses anges, vienne faire triompher sa croix en présence des nations, qu'il juge par les lois de l'Évangile ceux qui ont méprisé les maximes évangéliques et que tout l'univers avoue que le Père des lumières avait révélé aux simples des mystères qu'il avait cachés aux sages et aux grands du monde.

Ce sera pour lors, chrétienne Compagnie, que ces faux sages, ces esprits présomptueux, qui ont prétendu réformer les œuvres de Dieu et donner leurs avis sur la conduite de la Providence, ces savants qui se sont piqués de tout savoir, hors Jésus crucifié, ces grands génies qui se flattaient de s'être rendus les maîtres des événements, de la fortune même par le raffinement de leur politique ; ce sera pour lors, dis-je, qu'ils reconnaîtront leurs égarements, leurs puériles erreurs ; ce sera pour lors que, pâles, confus, consternés, accablés de honte, puis transportés de rage et de désespoir, ils seront forcés de s'écrier : *Ergo erravimus à via veritatis et justitiæ ; lumen non luxit nobis et sol intelligentiæ non est ortus nobis.* C'est donc nous qui

nous sommes trompés, avec toutes nos lumières ; c'est nous qui avons manqué aux premiers principes, qui avons eu une conduite d'enfants, qui avons vécu comme des étourdis et des insensés ! A quoi nous sommes-nous attachés, imprudents que nous étions ! Nous nous sommes lassés dans la voie d'iniquité, et, par des chemins rudes et épineux, nous avons couru à notre perte. Nous n'avons jamais eu de véritable plaisir ; toute notre grandeur s'est évanouie comme une ombre ; il ne nous reste rien de tant de biens qu'un vain souvenir, cruel et bien pire, hélas ! que la pauvreté qui nous faisait tant d'horreur. Ce sera pour lors que les anges prononceront contre le monde et contre les vanités les malédictions que Saint Jean rapporte dans l'Apocalypse : *Væ ! væ ! civitas illa magna, quæ amicta erat bysso, et purpurâ, et cocco, et deaurata erat auro, et lapide pretioso, et margaritis : quoniam unâ horâ destitutæ sunt tantæ divitiæ.* Malédiction, et double malédiction sur ce grand monde, sur cette Babylone, où régnait la profusion et la mollesse, où l'on était vêtu de lin et de pourpre, où l'on logeait sous des lambris dorés, où tout était enrichi de perles et de pierreries ! Une heure de temps l'a dépouillée de tout cela, et la voilà présentement réduite à une triste indigence. *Væ ! væ ! civitas illa magna, in qua divites facti sunt omnes qui habebant naves in mari de pretiis eius, quoniam unâ horâ desolata est.* Malheur à cette superbe cité, au luxe de laquelle les Indes et le Pérou ne pouvaient assez fournir de parfums et de dorures, qui par ses dépenses excessives a enrichi les marchands qui trafiquent sur l'une et sur l'autre mer. La voilà enfin

humiliée et dans une entière désolation. *Exulta super eam, cœlum, et sancti apostoli, et prophetæ, quoniam judicavit Deus judicium vestrum de illa.* Ciel, réjouissez-vous dans sa ruine ; et vous, apôtres, prophètes, et tous les autres saints qui lui aviez prédit ses malheurs, qui aviez toujours méprisé sa félicité trompeuse, qui aviez déploré son aveuglement, qui versiez des larmes sur sa fausse prospérité, qui l'aviez condamnée par vos paroles et par vos exemples, réjouissez-vous aussi parce que le Seigneur décide la chose à votre avantage; il a confirmé le jugement que vous nous en aviez toujours fait : *Judicavit Deus judicium vestrum de illa.*

Ce sont là, ce me semble, les principales raisons pourquoi il est nécessaire qu'il y ait un Jugement. Dieu se doit cette justice à lui-même et il la doit à ses serviteurs ; à son égard, il faut que sa parole soit accomplie, que sa conduite à l'égard des bons qu'il persécute en ce monde soit justifiée, aussi bien que la rigueur qu'il exerce en l'autre envers les méchants. A l'égard de ses fidèles serviteurs, il faut qu'il fasse connaître l'excellence de la vertu que leur humilité a cachée aux hommes, la pureté de leur vie que la médisance a voulu ternir, la sagesse de leurs sentiments et de leur conduite que le monde a traitée de folie et d'extravagance.

Nonobstant toutes ces raisons, quelque nécessité qu'il y ait de faire un Jugement universel, il ne tiendra qu'à nous qu'il n'y en ait point pour nous. *Si nos dijudicaremus,* dit Saint Paul, *non utique judicaremur.* Si nous voulions bien nous juger nous-mêmes, assurément nous ne serions pas jugé, c'est-à-dire que si nous voulions

nous examiner de bonne foi selon nos petites lumières, nous accuser nous-mêmes en secret, nous punir selon la grandeur de nos fautes ou plutôt selon la grandeur de notre contrition et de l'amour qu'il plairait à Dieu de nous inspirer, nous éviterions cette si humiliante et si publique manifestation, cette recherche si exacte que Dieu fera de nos plus petites pensées; nous nous mettrions à couvert de la colère de ce Juge qui n'aura égard, ni aux talents, ni à la qualité des personnes, qui n'ignorera rien, qui ne pardonnera rien, qui condamnera sans pitié et qui perdra sans ressource tous ceux qu'il aura jugés coupables.

Quand sera-ce donc, Messieurs, que vous ferez cette action de prudence? Quand sera-ce que, vous retirant de la foule et de l'embarras du monde, vous prendrez un peu de temps pour repasser sur toutes les années de cette vie, pour sonder cette conscience, pour la nettoyer entièrement, pour purger cet esprit des folles erreurs et des maximes du monde, pour faire une revue générale de vos sentiments intérieurs, de tous vos désirs, de toutes vos passions; pour vous demander compte à vous-même des grâces que vous avez reçues et que vous recevez tous les jours? Quand sera-ce que, détestant notre aveuglement et tous les désordres passés, non seulement nous les effacerons par une humble et généreuse confession, mais encore nous nous condamnerons nous-mêmes à une vie plus pénitente, plus pure, plus retirée, plus conforme à la vie de Jésus-Christ, à une vie qui nous dispose à la mort et qui nous exempte du Jugement?

Mon Dieu, qu'il y aurait de sagesse à en user de la

sorte? Mais quelle imprudence à vous, Ame chrétienne, sachant le compte qu'il vous faudra rendre un jour, quelle imprudence de charger, d'embrouiller ce compte tous les jours de plus en plus, de continuer de faire en secret ce qui vous doit être reproché si publiquement, de rejeter ces grâces que la justice de Dieu vous doit produire aux jours des vengeances, pour confondre votre ingratitude et votre invincible dureté! Quelle folie, permettez-moi de vous le dire, pouvant avoir Jésus-Christ pour ami, pour époux, d'aimer mieux être jugé avec tant de rigueur que d'être assis sur le trône pour juger le monde: en un mot, de refuser la miséricorde qui vous poursuit, pour vous attirer un Jugement sans miséricorde : *An divitias bonitatis ejus et patientiæ et longanimitatis contemnis?.. Secundum autem duritiam tuam et impœnitens cor thesaurisas tibi iram in die iræ et revelationis justi Judicii Dei.* Est-ce que vous méprisez les richesses de sa bonté et le trésor inépuisable de sa patience, et que vous prenez plaisir de vous amasser un trésor de colère pour le jour de son indignation et du juste Jugement de Dieu ? Seigneur, ayez pitié d'un aveuglement si déplorable. Faites luire dans nos cœurs un rayon de cette lumière qui doit faire à la fin du monde un jour si grand, mais si triste pour les pécheurs. Faites nous voir aujourd'hui ce que nous verrons alors, afin que nous fassions ce que nous voudrions avoir fait, ce qu'il faudra avoir fait pour paraître sans confusion en présence des anges et des hommes, pour recevoir de vous une sentence favorable et une récompense éternelle. *Amen.*

LIV^e SERMON

DEUXIÈME SERMON

DU

JUGEMENT UNIVERSEL

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna est majestate.

Alors on verra le Fils de l'homme venir sur une nue avec une grande puissance et une grande majesté.

(*S. Luc*, c. 21).

Au jour du Jugement universel, le pécheur sera parfaitement découvert par le rigoureux examen qui sera fait de toutes les consciences : il sera entièrement détrompé par les autres circonstances de ce Jugement.

Après que le feu aura détruit tout l'univers en son dernier jour, après que les étoiles consumées par leurs propres flammes auront encore brûlé les cieux où elles sont attachées et que, comme des charbons éteints, elles seront enfin tombées de leurs places ; après que le soleil

sera lui-même tombé en une éternelle éclipse, que la terre sera ensevelie en ses propres cendres : en un mot, lorsqu'on n'y verra plus rien et *que* même il n'y aura plus rien à voir dans le monde : *Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube :* alors, dis-je, il se lèvera un nouvel astre qui commencera le plus grand, mais le plus épouvantable de tous les jours : jour de colère, dit le prophète Sophonie, jour de tribulations et d'angoisse, jour de calamité et de désolation, jour d'obscurité et de ténèbres, jour de nuage et de tourbillon, jour des trompettes et de leur bruit éclatant : *Dies iræ, dies tribulationis et angustiæ, dies tenebrarum et caliginis, dies nebulæ et turbinis, dies tubarum et clangoris.*

Ce jour, au lieu de la joie que le soleil nous inspire en renaissant, portera la terreur dans tous les esprits et glacera tous les cœurs d'une horrible crainte. Personne ne pourra, ni en supporter l'éclat, ni l'éviter. Tout paraîtra à la faveur de ce jour, et tout y paraîtra hideux ou terrible. Messieurs, vous voyez assez que c'est du jour du Jugement que je veux parler. C'est une vérité, dont le Fils de Dieu a pris soin de nous instruire avec tant d'exactitude qu'on ne peut douter que la connaissance n'en soit très utile à tous les fidèles. Fasse le ciel que, lorsque je tâcherai de l'expliquer, elle vous touche autant qu'elle m'a paru capable de le faire, lorsque je l'ai méditée. Ce que j'ai à vous en dire aujourd'hui se peut réduire à cette seule proposition, que le jour du Jugement sera un grand jour. *Dies magna, dies Domini magnus*, ainsi qu'il est appelé par l'Écriture. Il sera

grand, premièrement, parce que les objets les plus cachés y seront visibles ; en second lieu, parce que les hommes les plus aveugles y deviendront clairvoyants ; tous les voiles y seront levés, et ceux dont l'hypocrisie couvre les désordres du pécheur, et ceux dont la passion lui couvre les yeux à lui-même ; en un mot, le pécheur y sera parfaitement découvert, et il y sera entièrement détrompé. Il y sera découvert par le rigoureux examen qui sera fait de toutes les consciences, ce sera le premier point ; il sera détrompé par les autres circonstances de ce Jugement, ce sera le second. Vierge sainte, il ne nous servira de rien, à ce dernier jour, que vous soyez la Mère de la miséricorde, votre crédit ne pourra plus nous soustraire à la sévérité de notre Juge ; mais vous pouvez aujourd'hui nous obtenir cette crainte salutaire qui a porté les saints à prévenir le Jugement par une véritable pénitence ; c'est la grâce que nous vous demandons humblement par la prière de l'Église : *Ave Maria.*

Le son terrible des trompettes ayant tiré tous les morts de leur sépulcre, on les verra venir de toutes les parties du monde et s'assembler confusément en cette vallée célèbre où l'on doit leur apprendre leur éternelle destinée. On ne saurait dire quelle sera la frayeur, la consternation, le tremblement, le morne silence de cette multitude étonnée, dans l'attente de l'arrêt irrévocable. L'Écriture dit que les hommes sècheront de crainte, que les puissances du ciel et les fondements de la terre, c'est-à-dire, les plus grands saints et les plus grands rois seront dans d'étranges agitations, qu'ils en auront

l'esprit comme troublé, qu'ils ne sauront plus où ils en seront, que tout frémira, tout tremblera, jusqu'à ceux qui n'auront nul sujet de craindre : *Arescentibus hominibus præ timore et expectatione, quæ supervenient universo orbi.*

Mais, si le son des trompettes, si la vue du ciel et de la terre réduits en cendre, si la voix des anges qui citeront les morts au tribunal redoutable, si l'attente de Jésus-Christ doit causer une si grande frayeur, que sera-*ce* lorsque, le ciel s'ouvrant tout d'un coup, le Souverain Juge paraîtra sur un nuage embrasé, portant dans ses yeux et sur ce front toutes les marques d'un implacable courroux! Pour moi, j'avoue que mon esprit se perd et se confond dans ces pensées, et je n'ai point de paroles pour les exprimer. Comment donc représenter le trouble des criminels, lorsque toutes les consciences seront ouvertes et que le Fils de l'homme, avec une incroyable sévérité et de la manière du monde la plus pressante, leur redemandera compte de toutes les actions de leur vie? Oui, Messieurs, *omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi*, toute notre vie doit être produite et examinée devant le tribunal de Jésus-Christ. Cet examen sera, premièrement, fort rigoureux, et, en second lieu, il se fera aux yeux de tout l'univers.

PREMIER POINT

Pour la rigueur, il suffit de dire que tout sera examiné sans réserve, toutes les pensées, toutes les actions, tout

les paroles, et les péchés les plus griefs, et les fautes les plus légères, et le mal qu'on aura commis, et le mal qu'on aura fait commettre aux autres, et le bien qu'on n'aura pas fait, et le bien même qu'on aura fait. Une femme dit bien des paroles en une heure, elle en dit bien en toute une année, en cinquante ou soixante années : on pèsera toutes ces paroles, on les pèsera avec d'autant plus de soin qu'elles auront été dites avec moins de considération. Combien de pensées, depuis le premier moment qu'on a eu l'usage de la raison, jusqu'au dernier soupir de la vie ! Vous savez que l'esprit n'est jamais oisif. Parmi ce nombre infini de pensées, combien de pensées d'envie, d'orgueil, d'avarice, d'ambition, de haine, de vengeance ! Combien de pensées impures, combien de pensées inutiles ! On les comptera, on les examinera toutes, on repassera sur tous les âges, sur toutes les années, sur tous les jours, sur tous les moments de chaque jour ; on produira toutes les impatiences, tous les emportements, tous les soupçons, toutes les rechutes de cette vieillesse avare, chagrine, défiante, endurcie dans ses mauvaises habitudes. Dans l'âge qui l'a précédée, on découvrira tous les desseins que l'ambition a formés, toutes les démarches qu'on a faites pour nuire au prochain, tous les artifices dont on s'est servi pour s'établir sur ses ruines : les mensonges, les débauches, les mauvais conseils, les menaces, les flatteries, les injustices, les parjures, les violences. On remontera à cette jeunesse si corrompue : tous les regards, tous les discours, tous les désirs du cœur, tous les mouvements du corps seront exactement observés.

On en cherchera les intentions, on en produira les motifs les plus secrets. Combien d'argent, mais, surtout, combien de temps perdu au jeu ; combien de jours destinés aux plaisirs, et quels jours ; combien d'heures données à la conversation, et à quelle conversation ; combien à la lecture, et quels livres on aura lus ? Les étoffes, les coiffures, les points, les rubans, les couleurs, la table, les meubles, les logements, tout cela sera examiné. On verra si en tout cela il n'y aura rien eu d'excessif, rien de superflu, rien contre la bienséance, contre la modestie et l'humilité chrétienne ; et, pour en juger, apparemment on aura des règles un peu plus étroites que celles du monde. L'enfance même ne sera pas tout à fait exemple de cette recherche. On vous fera ressouvenir des petites mutineries, des petits dépits, des petites fourberies, des désobéissances, du libertinage de vos premières années.

Quelle surprise, chrétiens Auditeurs, quand on verra sortir et comme renaître, du fond de la conscience, mille péchés qu'on a oubliés, mille autres qu'on n'a jamais bien connus ; quand nous verrons qu'on nous fera des crimes de tant de choses qu'on avait traitées de bagatelles et dont on n'avait pas daigné se confesser ; quand on nous remettra devant les yeux tant d'injustices faites au prochain, tantôt sous apparence de zèle, tantôt sous couleur de nécessité, quelquefois même sous le prétexte spécieux de la justice ; cent railleries dont on se savait si bon gré, cent détractions qu'on s'était pardonnées à soi-même, mille petites vengeances dont on n'avait point tenu de compte ! *Si iniquitates observaveris, Domine,*

Domine quis sustinebit ? Mon Dieu, si vous observez ainsi, si vous comptez toutes nos iniquités, qui pourra jamais soutenir une justice si exacte ? Qui ne sera pas accablé par le seul nombre de ses fautes ?

Mais que sera-ce, si l'on met encore sur notre compte les iniquités d'autrui ? On les mettra. Cette fille, qui se croyait irréprochable en ce qui regarde l'honneur, se verra chargée de toutes les impuretés de je ne sais combien de jeunes hommes qu'elle a corrompus par ses afféteries, par les soins excessifs qu'elle a pris de s'ajuster, de se produire, de plaire. On accusera ce père de toutes les débauches, de tous les blasphèmes de ses enfants ; cette femme, de toutes les impiétés de ses domestiques, comme si c'étaient ses propres péchés. On imputera à ce magistrat la plupart des désordres d'une ville, à ce seigneur, un million de péchés mortels qui se sont commis à la vue des tableaux et des statues scandaleuses dont il a orné son palais. Votre vie a été remplie de médisances : vos conversations ont été tissues de paroles à double entente, de contes lascifs, de discours impies et libertins. Ces médisances, ces détractions, combien d'autres détractions ont-elles causées ? Ce que vous avez dit, combien de fois a-t-il été redit, et par combien de personnes ? Ce rapport, combien a-t-il allumé de haines, combien de désirs de vengeance ? Et ces désirs, combien ont-ils produit de vengeances effectives ? Cette parole qui vous a paru si plaisante a fait naître en un moment mille pensées criminelles ; elle en fera naître une infinité d'autres à l'avenir ; toutes ces pensées et tout ce qui peut arriver ensuite de ces pensées, tout cela entrera dans

l'accusation qui sera dressée contre vous. Imaginez-vous un misérable qui a laissé tomber une étincelle de feu sur de la paille ou sur de la poudre, et qu'on rend responsable de l'embrasement de toute une ville que son imprudence a causé, à qui on veut faire payer, jusqu'à un denier, toutes les maisons brûlées, tout l'argent perdu, tous les meubles, toutes les marchandises consumées, qu'on rend coupable du malheur d'une infinité d'hommes, de femmes, d'enfants qui ont été étouffés dans les flammes ou accablés sous les ruines. Qui ne succomberait sous une justice si rigoureuse?

Pécheurs scandaleux, vous n'y songez pas, sans doute, vous qui, par vos pernicieux exemples, par vos conseils. empoisonnés, par vos dangereuses maximes, par les mauvais livres, par les erreurs que vous semez dans les compagnies, travaillez à étouffer la crainte de Dieu, à éteindre même toute religion dans les esprits. Et vous qui, par vos cajoleries, par vos discours passionnés, par vos sollicitations, par vos présents et par vos promesses, tâchez de corrompre l'innocence et de séduire, s'il est possible, la vertu même, y avez-vous jamais bien fait réflexion? L'enfer se peuple des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ; ce sang, ces âmes vous seront représentées au Jugement; vous en répondrez tout seul. Ce ne sera rien d'avoir pleuré vos propres fautes, si vous n'avez réparé l'horrible ravage que vos scandales ont fait dans le monde.

Il est vrai, Seigneur, *Peccavimus, injustè egimus, iniquitatem fecimus.* Nous avons péché et nous avons fait pécher les autres; mais nous avons fait pénitence, nous

avons fait quelques bonnes œuvres. Il les faut examiner ces bonnes œuvres ; il faut encore examiner cette pénitence : *Ego justitias judicabo*, je prétends juger la sainteté même. Voyons un peu le bien que vous avez fait. Oserez-vous produire ces prières sans attention, ces confessions sans larmes, sans douleur, sans amendement ; ces communions que vous avez faites la haine dans le cœur, que vous n'avez faites, ce semble, le matin que pour rendre plus criminelles les occupations de l'après-dîner? Vous avez été à l'église, lorsque votre devoir vous appelait au logis ; votre esprit était au logis et votre cœur peut-être encore ailleurs, lorsque vous étiez à l'église. Vous avez prié pour être vu ; vous avez donné l'aumône pour passer pour libéral ; vous avez secouru les malheureux par un mouvement de compassion naturelle ; vous avez aidé par vos conseils ceux qui avaient moins de lumières que vous, mais c'est par un esprit d'orgueil que vous l'avez fait ; si vous avez corrigé vos enfants, ça été par colère, par impatience ; si vous avez repris vos domestiques, vous n'avez eu en vue que votre intérêt. Ce zèle pour votre prochain était une pure envie ; cette modestie, un désir secret de vous attirer des louanges ; cette frugalité, un effet de votre avarice et de votre attachement aux biens de la terre. Donnez-moi quelque chose de bien net en tout ce que vous avez jamais pratiqué de bien ? Donnez-moi quelque chose où il n'y ait rien à redire, une action vraiment chrétienne et qui ne m'ait pas du moins autant déshonoré, quelle semblait me devoir donner de gloire. Quoi ! durant cinquante ans, pas une action bien sainte, pas une prière faite comme

il faut! Toute la vie était à moi ; et quel est le moment qui ait été véritablement pour moi?

Messieurs, tant et de si pressants reproches accableraient une personne, quand ils lui seraient faits en secret par un ami, par un confesseur charitable. Lorsque Dieu, avec une douceur vraiment paternelle, nous ouvre à nous-même notre conscience, qu'il a la bonté de nous mettre devant les yeux toutes nos misères, tous les désordres de notre vie ; que, dans le temps d'une retraite ou d'une confession générale, il nous a fait voir, comme d'une seule vue, et le nombre, et l'énormité de nos fautes ; on ne saurait dire quelle impression cette lumière fait sur l'âme qui la reçoit. On est tout interdit, on a horreur de soi-même, on n'ose lever les yeux, on voudrait pouvoir se cacher, s'enterrer, s'anéantir. Que sera-ce donc, lorsque, avec un visage enflammé et d'une voix de tonnerre, ce Juge irrité s'élèvera contre nous, qu'il nous reprochera avec aigreur, avec amertume jusqu'aux plus menues imperfections, non plus pour nous corriger, mais pour nous confondre ; qu'il les exagèrera, qu'il prendra à tâche de nous chicaner (1), pour ainsi dire, comme il semble nous en menacer par son prophète : *judicio contendam vobiscum, et cum filiis vestris disceptabo*? Que sera-ce, lorsque à ce détail de nos péchés il opposera le détail des grâces qu'il nous aura faites, toutes les bonnes pensées, tous les bons désirs, toutes les inspirations secrètes, les reproches pleins de tendresse, les pressantes sollicitations par quoi il aura

(1) Expression devenue famlière.

tâché de nous rappeler à notre devoir? Que sera-ce, lorsque, pour mettre nos crimes dans un plus grand jour, il leur opposera les vertus des saints et des saintes; la constance des martyrs à notre lâcheté, à notre mollesse; la pudeur des vierges, à l'effronterie et aux emportements des impudiques; l'abstinence des anachorètes à la gourmandise d'un catholique qui aura mangé de la chair les jours défendus; la foi humble et inébranlable des plus grands Docteurs de l'Église à la témérité d'un libertin qui aura fait gloire de douter de tout? Que sera-ce, lorsqu'il s'opposera lui-même à nous-mêmes, sa grandeur offensée à notre néant, sa majesté humiliée à notre orgueil et à notre ambition, sa bonté à à notre ingratitude, sa patience invincible à notre obstination? Petit Ver de terre, vous m'avez connu et vous m'avez méprisé! Votre Dieu a parlé, et vous avez osé le contredire! Je vous ai fait l'honneur de vous offrir mon amitié, et je n'ai reçu que des rebuts! Je vous ai pardonné, et vous avez cru pouvoir prendre avantage de ma facilité pour m'outrager impunément! O Dieu, qui pourra vous répondre! Qui pourra supporter une si forte accusation? Mais ce n'est pas tout: lorsque le Fils de Dieu nous fera ainsi le portrait de notre vie, qu'il mettra au jour nos plus secrètes pensées, qu'il fera le récit des plus infâmes actions, qu'il en développera toutes les plus fâcheuses particularités, il sera entendu de tous les hommes; tous les hommes auront les yeux attachés sur nous, et nous regarderont avec horreur.

A quoi pensons-nous, chrétienne Compagnie, lorsque nous cherchons les ténèbres pour nous couvrir et que

nous prenons tant de précautions pour tromper la vigilance des hommes? C'est en vain qu'on s'adresse à des confesseurs inconnus et qu'on leur cache les crimes qu'on n'a pas honte de commettre : on les saura, on les verra quelque jour ces crimes. Saint Basile dit qu'ils se produiront eux-mêmes, qu'ils paraîtront sur chacun de nous en des caractères si visibles qu'ils frapperont les plus faibles yeux. Il en sera comme du venin en certaines fièvres malignes, lequel étouffe le malade, parce que la nature n'a pas les forces de le pousser au dehors, mais qui se découvre lui-même après la mort par une infinité de taches qui défigurent le corps et le rendent horrible à voir.

Je vous prie de faire un peu de réflexion à ce que je m'en vais dire. Si, à l'heure que je parle, le péché honteux et secret de quelqu'un de ceux qui m'écoutent venait à être déclaré en présence de cette assemblée, n'est-il pas vrai que cette personne aimerait mieux que la terre se fût ouverte sous ses pieds? N'est-il pas vrai que cela serait capable de la faire pâmer, de la faire mourir de honte? Or, ce même péché, quel qu'il puisse être, sera révélé, au Jugement, à tous ceux qui sont ici; il n'y *en* aura pas un seul qui ne le sache. Mais, outre cela, tout le reste de la ville, tout le reste du monde le saura encore!

Que ferez-vous pour lors, malheureuse Fille, vous qui avez pu vous résoudre à commettre un horrible parricide, à tuer le corps et l'âme d'un homme pour empêcher que votre crime ne vînt à la connaissance de vos parents? Que fera cette pauvre demoiselle qui aime

mieux faire un sacrilège, qui aime mieux être damnée que d'avouer sa faiblesse à son confesseur? Que deviendra-t-elle à ce redoutable jour? Car enfin elle y sera découverte: toutes les personnes dont elle appréhende davantage, ou la colère, ou le jugement, père, mère, frère, mari, voisins, domestiques, amis, ennemis, tout cela saura son malheur: on saura tout le détail de cette action, on en apprendra jusqu'aux plus honteuses circonstances! *Quia oblita es mei*, lui dit Dieu par le Prophète Jérémie, *et confisa es in mendacio, nudabo femora tua contra faciem tuam, et apparebit ignominia tua, adulteria tua, et hinnitus tuus, scelus fornicationis tuæ.* Vous avez osé pécher à mes yeux : ou vous avez oublié ma présence, ou vous l'avez méprisée : *Oblita es mei.* Vous vous êtes fiée à ce trompeur qui vous faisait espérer qu'on n'en saurait jamais rien; vous avez cru que certaine affectation de sévérité et de réforme, qu'un peu de grimace pourrait couvrir tous vos désordres; qu'il n'y avait qu'à nier tout et à bien instruire les confidents à mentir de même avec impudence : *Confisa es in mendacio.* Or, sachez que j'ai tout vu, et que je révèlerai tout, toutes vos fornications, tous vos adultères, tous vos emportements brutaux et infâmes; *et apparebit ignominia tua, adulteria tua, et hinnitus tuus, scelus fornicationis tuæ.*

Quelle confusion pour cette personne, s'écrie Saint Augustin, de se voir ainsi connue de Dieu et de tout le genre humain, de se voir perdue de réputation dans l'esprit de tous les hommes; elle, dis-je, qui mourrait de douleur, si elle avait aujourd'hui un seul témoin de

sa honte ! *Qualis erit illa confusio, cum continget pro peccatis suis in conspectu Dei omniunque hominum erubescere, qui nec unum quidem hominem se spectantem vult ferre!*

Encore si, pour soulager la peine du criminel, il se trouvait quelqu'un qui prît son parti, qui dît quelque chose en sa faveur. Mais le Seigneur accusant les réprouvés en sa colère, qui oserait prendre leur défense ? Tout sera muet, chrétiens Auditeurs. Je me trompe ; tout parlera contre le pécheur ; il n'y aura pas jusqu'aux créatures insensibles qui ne se déclarent contre lui : *Pugnabit pro eo orbis terrarum contra insensatos.* Mais surtout les saints, comme plus zélés pour la gloire de leur Maître, élèveront leurs voix et accableront le malheureux par leur témoignage. *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* Vous avez raison, Seigneur, d'être irrité contre ces ingrats ; ils ne sauraient se couvrir de nul prétexte. Il n'est pas vrai, quoiqu'ils l'aient osé dire, que vous les ayez voulu obliger à croire des choses incroyables ; nous avons examiné les points qui les ont choqués et ils nous ont paru très plausibles ; après ce que vous avez fait pour les établir, il n'y avait que l'orgueil et le vice à qui ils pussent faire quelque peine : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* Ils ont prétendu que vos commandements étaient impossibles ; nous sommes tous témoins du contraire ; vos conseils mêmes ne l'étaient pas : *Latum mandatum tuum nimis.* Ils nous ont paru trop doux, ces commandements ; nous y avons ajouté des vœux ; nous nous sommes imposé des règles mille fois plus rigoureuses que vos préceptes et, par

votre grâce, nous les avons observées : *Latum, latum mandatum tuum nimis.* Les pères, les mères, les maîtres, les confesseurs, les prédicateurs, tout cela s'élèvera et parlera pour le Juge contre les coupables. Nous vous avons prédit le malheur où vous voilà tombés, Incrédules. Osez dire que vous avez failli par ignorance? Nous nous sommes épuisés, nous nous sommes consumés pour vous instruire : *Cantavimus vobis, et non saltastis; lamentavimus, et non plorastis.* Nous nous y sommes pris de tous les biais imaginables; nous vous avons priés, nous vous avons menacés, nous avons employé et la douceur et la force; vous vous êtes moqués de notre zèle, vous n'avez fait que rire de nos plus sérieuses remontrances : allez, vous méritez bien l'indignation de votre Juge : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.*

Messieurs, c'est une grande peine de prendre un temps tous les mois, tous les quinze jours pour examiner sa conscience, pour se reprocher ses propres désordres, pour les dire à un prêtre, pour en faire quelque pénitence; mais, quelque pénible que soit cette confession, il me semble que c'est une grande folie d'aimer mieux rougir de ses péchés à la vue de tout l'univers, que de s'en accuser de temps en temps à une seule personne, humble, sage, discrète, qui porte compassion à notre faiblesse, qui nous console et qui est obligée à un secret inviolable, par tout ce qu'il y a de plus saint, et au ciel, et sur la terre. Oui, la confession est un jugement qui se pratique sur la terre, duquel on n'appellera pas même au Jugement universel. Mais si je veux que la confusion

que je souffre aux pieds du prêtre m'épargne celle que je recevrais au Jugement, outre cette douleur et ce propos de m'amander, deux dispositions si nécessaires et si rares, il faut que désormais je m'accuse de mes fautes avec la même sincérité, la même exactitude, avec la même force, s'il est possible, la même aigreur contre moi-même, que les démons, que Jésus-Christ m'en accusera au Jugement. Si nous nous jugeons toujours nous-mêmes de la sorte, il est sûr qu'il n'y aura point d'autre Jugement pour nous, nous ne serons point jugés : *Si nos dijudicaremus, non utique judicaremur.*

Après une accusation si exacte et si publique, la vie du pécheur ne peut manquer d'être parfaitement connue de tout le monde. Mais ne connaîtra-t-il point lui-même ses propres erreurs? Oui, Messieurs, il les connaîtra sans doute. Comme tout sera découvert à la lumière de ce grand jour, tout le monde y sera aussi détrompé; c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT

Je ne prétends pas rapporter ici toutes les erreurs des mauvais chrétiens; on peut dire qu'ils en ont presque autant que de sentiments. A moins d'être éclairé du ciel, on ne saurait croire jusqu'à quel point des personnes, fort raisonnables d'ailleurs, prennent plaisir de s'aveugler sur toutes les choses essentielles. Je m'arrêterai à trois jugements faux qu'ils font ordinairement et qui seront réformés au Jugement universel. Le premier,

c'est le jugement qu'ils font du péché qu'ils regardent comme une bagatelle, comme un rien. Le second, c'est ce qu'ils pensent de la véritable dévotion qu'ils osent traiter de folie, selon cette parole que Salomon leur attribue : *Vitam illorum æstimabamus insaniam.* Le troisième, c'est la fausse idée qu'ils ont de la bonté et de la miséricorde de Dieu sur laquelle ils établissent une vaine confiance. Je dis que ces trois erreurs seront corrigées au Jugement : la colère du Juge fera voir que c'était un grand mal d'offenser Dieu ; la séparation des innocents d'avec les criminels, que c'était une grande sagesse de le servir ; et l'arrêt irrévocable, qu'il n'y avait rien de plus juste que de le craindre.

La foi nous enseigne que le même Jésus-Christ qui est venu, au milieu des siècles, pour sauver les hommes, reviendra, à la fin du monde, pour les juger. Mais elle nous apprend aussi qu'entre ces deux avènements il y aura une différence extrême. Quand l'Écriture parle du premier, c'est un petit enfant qui nous a été donné, qu'on trouve emmaillotté dans une crèche : *Parvulus datus est nobis... Invenietis infantem pannis involutum.* Mais au second, il viendra, dit l'Évangile, sur une nue avec beaucoup de puissance et de majesté : *Videbunt Filium hominis venientem in nube cum potesta magna et majestate.* La première fois, il est venu sans suite, sans équipage ; lorsqu'il reviendra, il sera environné de mille et mille escadrons d'anges, il sera accompagné de toutes les troupes du Dieu des armées : *Et omnes angeli cum eo.* C'est un enfant muet, à la naissance ; au Jugement, c'est un lion qui rugit et dont la terrible voix ébranle le ciel

et la terre : *Dominus de Sion et de Jerusalem dabit vocem suam, et movebuntur cœli et terra.* Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur, dit le prophète Isaïe parlant du premier avènement : mais David nous assure qu'au second, il mettra tout en feu dans l'ardeur de sa colère : *Ignis in conspectu ejus exardescet.* Saint Jean, dans l'Apocalypse, dit que personne ne pourra résister à son indignation, que sa colère ira jusqu'à la fureur ; que les rois de la terre, les princes, les généraux d'armées, les braves, les plus intrépides chercheront des trous pour se cacher, qu'ils prieront les montagnes de les accabler par leur chute : car, disent-ils, le grand jour de la colère est venu ; et qui pourra seulement soutenir les regards d'un Dieu irrité? *Quoniam venit dies magnus iræ ipsorum, et quis poterit stare?*

Quelles seront pour lors vos pensées, misérables Pécheurs, lorsque vous verrez trembler toutes les puissances du monde, et les rois mêmes chercher à s'enfuir ou à se précipiter, pour éviter la présence de ce Juge? Quels seront vos sentiments, quand vous apercevrez les plus grands saints tout pâles de crainte? Que direz-vous, lorsque ce même Dieu dont vous avez méprisé l'enfance, que vous avez rebuté dans les pauvres, foulé aux pieds dans les sacrements, ce Dieu que vous avez crucifié, viendra avec une puissance et une majesté terrible, frémissant de colère, ayant le feu dans les yeux et, dans le cœur, un désir insatiable de vengeance? Vous rirez peut-être encore de la simplicité des prédicateurs et des exagérations dont ils se servent pour vous donner horreur du péché ! Je m'imagine qu'on continuera de se

vanter des crimes qu'on a commis et même de ceux qu'on n'a pas commis ?

Mais que veut dire cette fureur? D'où peut venir un changement si grand et si subit? Est-ce là ce bon Pasteur qui nourrissait ses brebis de sa propre chair? Il les déchire, il les dévore, il se souille, il s'enivre de leur sang. Quoi ! cet Amant si tendre, si constant, si prompt à tout entreprendre pour son épouse, qui s'exposait pour elle aux tourments et à la mort, se jette aujourd'hui sur elle en fureur ; il la défigure, il la met en pièces ! Nous l'avons vu donner des larmes à nos moindres maux, et le voilà qui triomphe dans le comble de notre disgrâce ! Ce bon Père, qui se laissait fléchir par un soupir, est aujourd'hui inexorable à la douleur mortelle, aux cris lamentables d'un nombre infini de malheureux ! *Zelus et furor viri non parcet in die vindictæ, nec acquiescet cujusquam precibus, nec suscipiet pro redemptione dona plurima.* Il n'écoutera, ni larmes, ni prières, dit le Sage ; il n'acceptera, ni présent, ni repentir. Il ne pouvait tenir sa joie dans la conversion du pécheur, il appelait le ciel et la terre pour y prendre part, pour s'en réjouir avec lui ; et aujourd'hui il ressent la même joie en le voyant périr sans réserve ; il le perd lui-même et se fait un plaisir de le pousser dans l'abîme ! *Sicut ante lætatus est Dominus super vos bene vobis faciens ; sic lætabitur disperdens vos atque subvertens.* Encore une fois, que veut dire une si grande colère ? N'est-ce pas le péché qui l'a émue? Donc, ou Dieu se fâche et s'emporte sans raison, ou le péché est quelque chose d'horrible ; ou Dieu, qui est la constance même, Dieu, dis-je,

change légèrement, ou le péché cause un changement étrange dans l'âme qui le commet. C'était une bagatelle, ce n'était rien, qu'une médisance, un larcin, un adultère; vous trouviez fort étrange qu'on parlât avec tant de chaleur contre la vengeance et l'impiété; ce n'était pas la peine de crier si haut. Oseriez-vous bien le dire maintenant, à la vue de ce Dieu implacable et transporté de courroux?

Mais, ce discours est trop languissant et répond mal à la colère du Seigneur dont je veux vous représenter l'excès. Déjà les anges sont partis du trône de Jésus-Christ; ils se mêlent parmi cette multitude confuse d'hommes et de femmes, de saints et de réprouvés; ils les séparent, ils tirent les bons et les conduisent à la droite du Sauveur du monde, ils rejettent les méchants à la gauche, et comme le nombre de ceux-ci est presque infini, ils les chassent par troupes comme de l'ivraie qu'on lie en bottes pour *la* jeter au feu : *Exibunt angeli, et separabunt malos de medio justorum.*

Je ne vous dirai pas ici, Messieurs, quelle sera la joie des gens de bien, lorsqu'ils se verront enfin tous réunis et retirés de la foule des pécheurs qui les ont toujours persécutés; je ne vous dirai point avec quel transport ils baiseront la main qui les placera à la droite; combien, à ce moment, ils se sauront de gré de leur pénitence. *O bona crux!* s'écrieront-ils dans l'excès de leur allégresse, *o bona crux!* O bonne croix, douce et aimable pénitence qui m'as conduit au but de tous mes désirs, où je touche enfin! Béni soit mille fois le jour que je t'embrassai! Mon Dieu! que cette vie a été courte!

Mais qu'elle a été bien employée à vous servir! Suis-je donc au bout de tous mes travaux? Hélas! que j'ai peu souffert! Que le bien que je reçois m'a peu coûté! Que n'aurait-il point fallu faire pour s'en rendre digne! Mais qui pourra jamais représenter les étranges mouvements que cette séparation excitera dans l'âme des réprouvés? Malheureux Pécheur, quel sera votre désespoir, lorsqu'un ange, vous ayant choisi peut-être au milieu d'une compagnie de gens de bien, il vous en retirera avec ignominie et vous poussera, malgré vous, dans la foule des autres pécheurs? De quelle cruelle envie, de quelle rage votre cœur sera-t-il saisi, quand vous verrez qu'on honorera, qu'on vous préfèrera des personnes qui n'avaient, ni autant d'esprit, ni autant de jugement que vous, qui avaient moins de bien, moins d'honneur, moins de naissance, une servante, un valet, un voleur pénitent, une prostituée convertie un moment avant que *de* rendre l'âme; en un mot, des personnes dont vous ne faisiez nul état, que vous regardiez avec mépris, que vous ne daigniez pas même regarder?

Ressouvenez-vous du superbe Aman et de la cruelle mortification qu'il reçut, lorsqu'il fut contraint de marcher à pied devant le cheval d'un homme qu'il méprisait, de mener Mardochée comme en triomphe par toutes les rues, de lui céder la faveur et la confidence de son roi, et d'aller expirer avec infamie à la même potence qu'il lui avait destinée. Vous qui êtes si délicats sur le point d'honneur, qui voulez être distingués en tout et partout, quel supplice de vous voir mêlés et confondus avec les voleurs, les ivrognes, les blasphéma-

leurs, les assassins, les sorciers, les parricides, les sacrilèges : de vous voir entassés, pour ainsi dire, avec cette infâme populace (1), tandis que ces religieux qui vous paraissaient si relâchés sous tant de rapports, ces femmes si bien que vous aurez passé pour un exemple frappant, cette femme que vous aurez vue fille et d'une sainteté accomplie admis en la compagnie des anges, des vierges et des martyrs. *Videbitis quid sit inter justum et impium, inter servientem Deo et eum qui non servit ei?* Ce sera pour lors que vous connaîtrez la différence qu'il y a entre le juste et l'impie, entre celui qui sert le Seigneur et celui qui ne le sert pas ; ce sera pour lors que vous verrez que des deux aura pris le meilleur parti. Car il n'y aura que la seule qualité d'ami ou d'ennemi de Dieu qui unira ou qui divisera les hommes. Ou il n'y aura point ou il n'y aura ni amitié, ni aux emplois, ni à l'âge, ni à la nation, ni à l'alliance ; de deux personnes de même condition, de même pays, qui auront passé leur vie dans un même emploi, qui auront été liées si vous voulez par le mariage, de deux frères, de deux sœurs, l'un sera tiré de la foule et l'autre y sera laissé. Ulles assemblis, et alter relinquetur. Quel crève-cœur pour celui qui sera laissé ! C'est donc moi qui me suis trompé, dira-t-il malheureux, c'est moi qui ai été fou et qui ai vécu dans l'aveuglement que je reprochais aux autres. Ergo erravimus a via veritatis. C'était donc vous qui étiez dans l'erreur lorsque je me croyais heureux de pouvoir vivre dans le monde dans le plaisir, et vous, ne vous-je point assez souvent fait pro-

(1) Texte original : *Infâme canaille...*

demment de choisir la croix et la solitude. C'était moi qui perdais le temps dans des occupations qui me paraissaient si impertinentes, et cette sainte femme qui s'adonnait toute entière au service de Dieu, faisait un bon usage de son loisir. Je me trompais donc dans la vaine idée que j'avais conçue de la force de mon esprit, et ces bons chrétiens, que je traitais de simples et de visionnaires, avaient raison de ne faire nul état de mon jugement. *Ergo erravimus a via veritatis, et justitiæ lumen non luxit nobis.* C'étaient donc des vérités que ces maximes évangéliques qui enseignaient que les pauvres étaient bienheureux, qui préféraient les larmes et la retraite à la fausse joie du monde ! *Nos, insensati, vitam illorum æstimabamus insaniam !* O Dieu ! quelle folie d'avoir pris pour des insensés cette belle troupe que Jésus-Christ a fait placer à sa droite ! Que nous étions fous nous-mêmes de mépriser une vie qui les a conduits à une si grande gloire ! *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est !* Voilà, Messieurs, ce que diront alors les plus libertins. Ce n'est point une vaine conjecture ; c'est le Saint-Esprit lui-même qui a bien voulu nous rapporter leurs sentiments, pour nous obliger à réformer les nôtres de bonne heure et à ne pas attendre des lumières tardives.

Car, pour lors, chrétiens Auditeurs, il n'y aura plus de recours à cette bonté infinie en laquelle nous avons tant de confiance : *Non parcet oculus meus super te, et non miserebor, sed vias tuas ponam super te, et scies quia ego Dominus percutiens.* Non, dit le Seigneur par Ezéchiel, je ne te pardonnerai plus, je n'aurai nulle compassion de

toi, je n'aurai en vue que tes crimes ; je ne songerai qu'à t'en faire porter la peine ; je te frapperai, et tu sentiras, par la pesanteur des coups, que c'est la main d'un Dieu vengeur qui te frappe : *Et scies quia ego Dominus percutiens.* Que vous l'avez mal comprise, Ames présomptueuses, cette bonté infinie, cette rédemption abondante, cette grande miséricorde sur laquelle vous faisiez un si grand fond ! C'est cette bonté elle-même qui, par l'opposition infinie qu'elle a avec le mal, vous réprouve et vous rejette pour toujours ; c'est cette miséricorde qui va, pour ainsi dire, aiguiser tous les instruments de votre supplice ; c'est le sang du Rédempteur qui doit allumer les feux que l'on vous prépare ; c'est le Rédempteur lui-même qui va prononcer l'arrêt de votre condamnation.

Arrêtez un moment, Esprits bienheureux, Troupe sainte des prédestinés ! Avant que d'entrer en possession du bonheur qui vous est dû, soyez témoins de la vengeance que votre Dieu va prendre de ses ennemis ; voyez, pour la dernière fois, ces malheureux que vous ne verrez jamais plus ; oyez le tonnerre dont on les frappe ! *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum :* Allez, maudits, retirez-vous de moi, allez au feu éternel, allez brûler dans ces flammes que je n'avais pas préparées pour vous, que je n'avais allumées que pour les démons, mais où vous m'avez forcé de vous précipiter avec eux. *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum paratum diabolo et angelis ejus.* A ces terribles paroles la terre ouvrira sous leurs pieds un gouffre d'une largeur presque immense ; ils y tomberont confusément, jetant

des cris affreux et donnant toutes les marques d'un horrible désespoir; ils y tomberont, dis-je, attirés par le poids de leurs propres crimes, entraînés par les démons, mais surtout poussés par la justice de Dieu qui les poursuivra jusque dans les abimes, qui s'y renfermera avec eux pour les y tourmenter éternellement, sans pitié et sans relâche. Alors, Chrétiens, les pécheurs cesseront de vanter sa miséricorde. On ne leur entendra plus dire: Dieu est bon, il ne veut damner personne; il ne faut qu'un bon moment à la mort. A la place de ces paroles, ils n'auront à la bouche que d'exécrables blasphèmes; ils appelleront Dieu, cruel, tyran, barbare, inhumain, impitoyable. Il est bon toutefois, notre Dieu, il est plein de miséricorde; il nous attend à pénitence, il nous y invite, il court après la brebie perdue, il l'a rapporte sur ses épaules; il va au devant de l'enfant prodigue, il le baise, il le caresse, il oublie son ingratitude; il pardonne jusqu'à sept fois, jusqu'à soixante et dix fois sept fois; il est bon, dis-je, en ce monde, aujourd'hui, à l'heure que je vous parle; mais à la mort, mais demain peut-être, il ne se parlera plus que de justice. Pour le jour du Jugement, il est certain que la miséricorde n'y aura point de lieu, qu'il sera uniquement destiné à la colère et à la vengeance.

Pardonnez-moi, Messieurs, si je vous entretiens si longtemps sur une matière si peu agréable, si je vous explique des vérités capables de vous effrayer et de troubler vos plaisirs. Ce serait vous trahir que de vous dissimuler ce que Jésus-Christ a pris tant de soin de nous apprendre; et d'ailleurs, je sais qu'il est une tris-

tesse salutaire, une tristesse qui est la source de la véritable joie. Je finis par une petite réflexion que je vous supplie de vouloir bien faire avec moi. Parmi ce grand nombre de malheureux qui seront enveloppés dans la dernière condamnation, combien pensez-vous qu'il y en aura qui, autrefois, auront entendu parler du Jugement, qui en auront été effrayés? Combien y en a-t-il, de ceux-mêmes qui m'écoutent, qui sont peut-être, à présent, pénétrés de crainte au souvenir de cette terrible sentence et qui ne laisseront pas d'y être compris? D'où leur pourra donc venir un si grand malheur? Je m'en vais vous le dire: c'est qu'après avoir été comme étourdis, durant quelque temps, de ce qu'ils ont entendu; après avoir comme entrevu ce que la prudence chrétienne voudrait qu'on fît pour aller au devant du mal, ils différeront de mettre en exécution ces bons sentiments. Cependant ils renverront la chose à Noël, et peut-être encore plus loin. Les divertissements reviennent; on se rengage dans les affaires; on voit d'autres objets qui réveillent les passions, qui donnent d'autres pensées et qui effacent entièrement les premières. Homme insensible! Cœur de bronze! Qu'est-ce donc qui sera capable de vous inspirer une véritable crainte?

Soyons plus sages, chrétiens Auditeurs, et dès aujourd'hui, commençons à préparer le compte qu'il nous faudra rendre à ce dernier jour. Hâtons-nous d'effacer par nos larmes, par nos jeûnes, par nos aumônes, ces péchés honteux qui nous feraient rougir aux yeux de tout l'univers. Voyons un peu si, continuant de vivre comme nous vivons, on n'aura rien à nous reprocher;

si l'ange, qui séparera les bons d'avec les méchants, n'aura point sujet de balancer, lorsqu'il en sera venu à nous. Il est certain que le moindre doute nous causerait d'étranges frayeurs. Commençons une vie qui nous puisse faire honneur devant une si grande assemblée ; une vie qui nous fasse placer à la droite sans nulle difficulté. Hélas ! que ne ferions-nous point, si nous faisions tout ce que nous voudrions avoir fait alors ! Faisons-en une partie, faisons du moins tout ce qu'il faut faire, pous n'avoir pas lieu de nous repentir éternellement de n'avoir pas assez fait. *Ainsi soit-il.*

LV^e SERMON

DE L'ENFER

Alligate ea in fasciculos ad comburendum.

Liez-la en bottes, pour la mettre au feu.

(*S. Matt.*, c. 13).

En Enfer les méchants souffrent, durant toute l'éternité et en même temps, les peines de tous les temps : le temps présent les accable par le sentiment de leurs peines qui leur causent des douleurs inconcevables ; le passé les tourmente par le souvenir de leurs crimes qui les engagent à un repentir amer et stérile ; l'avenir, par la vue de sa durée infinie, les porte à un horrible désespoir.

Messieurs, il est étrange que Dieu, pour s'empêcher d'être offensé par les hommes, ait été contraint de faire un Enfer. Après les bienfaits qu'il avait dessein de nous départir et la connaissance qu'il nous devait donner de ce qu'il est et de ce que nous sommes, il fallait qu'il vit en nous un grand fond d'orgueil et d'ingratitude, pour

croire que nous serions capable de nous révolter contre lui, s'il ne nous menaçait du supplice, et d'un supplice éternel. Mais, ce qui est encore bien plus étrange, ce qui doit étonner le ciel et la terre, c'est que cela même ne peut arrêter notre fureur. Il y a un Enfer, et il y a des pécheurs ! Il y a un Enfer, les chrétiens le savent, et cet Enfer est plein de chrétiens !

Est-il bien vrai, ô mon Dieu, qu'il y a des malheureux pour qui c'est déjà une affaire faite, qui, à l'heure que je parle, sont tout environnés, tout pénétrés de ces feux ? Est-il bien vrai, qu'il y en a, même parmi nous, qui y seront quelque jour ensevelis ? Hélas ! nous y serions déjà pour la plupart, chrétiens Auditeurs, si Dieu n'avait eu égard qu'à nos mérites. Mais, grâces à son infinie miséricorde, l'arrêt de notre condamnation est suspendu pour quelque temps, et nous voici encore en état de l'éviter. Profitons d'une si grande faveur ; entrons dans ces fournaises éternelles, où l'on jette les arbres infructueux de notre évangile. Voyons un peu ce que c'est que cette éternité, ce que l'on y souffre et ce qu'on y doit éternellement souffrir. Peut-être que cette vue nous portera à nous punir nous-mêmes de nos désordres et à les effacer par la pénitence. Esprit Saint, assistez-nous de votre grâce ; tout le feu d'Enfer ne sera pas capable de nous échauffer, si vos divines ardeurs ne s'y mêlent pour lui donner comme la pointe. C'est au nom de Marie que nous osons vous les demander : *Ave Maria.*

Il est horrible, chrétiens Auditeurs, d'être condamné

à souffrir durant une éternité toute entière; mais c'est bien autre chose d'être condamné à souffrir, pour ainsi dire, l'éternité même. Souffrir durant toute l'éternité, c'est être dans un supplice qui ne finit point; souffrir l'éternité même, c'est endurer en même temps les peines de tous les temps et être également tourmenté du présent, du passé et de l'avenir.

C'est en ce sens que je prétends vous faire voir, aujourd'hui, que le supplice des méchants est éternel, non seulement parce qu'il doit toujours durer, mais encore parce que, pour les tourmenter, il semble que Dieu réunit toutes les espèces de temps et qu'il leur rend présent, et celui qui n'est déjà plus, et celui qui n'est pas encore. Voici donc quel sera le sujet et l'ordre de ce discours. Les damnés souffrent l'éternité durant toute l'éternité, c'est-à-dire qu'ils sont tourmentés en tout temps par tous les temps : le présent les accable par le sentiment de leurs peines, le passé, par le souvenir de leurs crimes, l'avenir, par la vue de sa durée infinie. Le présent rassemble tous les maux, pour en faire sentir l'impression au corps et à l'âme; l'avenir s'avance en quelque sorte, il ramasse toute sa durée et les afflige même avant que d'être; le passé retourne et se fixe en la mémoire pour n'être jamais passé pour eux. Le présent leur cause des douleurs inconcevables : l'avenir un horrible désespoir : le passé un repentir amer et stérile. Ce seront les trois points de cet entretien.

PREMIER POINT

Représentez-vous, au centre de la terre, non pas une prison vide ou simplement une fournaise allumée, mais un étang de feu et de flammes, un étang de poix, de suif, de soufre embrasé, d'une énorme profondeur et d'une largeur immense. C'est là que doivent être précipités tous les pécheurs qui mourront impénitents : *Erit terra eorum in picem ardentem* : Ils habiteront dans la poix ardente, dit Isaïe ; et Saint Jean : *Pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure* : Leur demeure éternelle, leur partage sera un étang de feu et de soufre. Et ne croyez pas qu'ils en aient seulement jusqu'au cou ; la tête, aussi bien que le reste du corps, sera plongée bien avant dans ces flammes, dans ce soufre ardent ; ils en auront dans les yeux, il leur entrera par les oreilles, ils l'attireront en respirant, ils le souffleront par la bouche et par les narines ; l'estomac, la poitrine, les poumons, toutes les entrailles en seront toujours remplies. Il bouillira sans cesse au dedans et au dehors ; et comme ce feu ne consumera rien, et que, sans diviser même la peau, il la brûlera de toutes parts, les chairs, la graisse, le sang, toutes les humeurs bouilliront aussi dans cette peau, comme dans une espèce de chaudière. Le cerveau bouillira de même sous le crâne, et toutes les moëlles dans les os. Ils seront environnés de cette matière ardente et enflammée dans une distance presque infinie ; il y en aura un abîme au-dessus et un autre abîme au dessous d'eux ; toute cette

masse effroyable agira en même temps sur leur corps lequel sera comme le centre où l'ardeur d'un si grand embrasement viendra aboutir : *Pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure.*

Quand ce feu serait à peu près comme le nôtre, le tourment ne laisserait pas d'être épouvantable. Être noyé et comme perdu dans un gouffre de flammes et de poix ardente ! Que pouvons-nous imaginer de plus horrible ? Mais vous savez quel est le sentiment de tous les docteurs sur ce point. Si ce feu était semblable à celui que nous voyons, l'Enfer ne serait pas l'ombre de ce qu'il est, et cet étang toujours allumé pourrait passer pour un bain agréable et rafraichissant. Notre feu se ralentit insensiblement, ou du moins il consume bientôt la partie à quoi il s'attache ; d'où vient que, comme il n'est pas de supplice plus violent, aussi n'en est-il point de si court ; il a d'abord épuisé tous les esprits, altéré et gâté l'organe du sentiment. Le feu d'Enfer, outre qu'il ne peut s'éteindre, il a encore la vertu de nourrir les corps à mesure qu'il les brûle ; il leur donne autant de force pour souffrir qu'il en a lui-même pour les tourmenter. C'est pour cela que, dans Saint Marc, il est comparé au sel : *Omnis enim igne salietur.* Ils seront tous salés de feu, parce que ce feu, dit Saint Hilaire, brûle la chair et l'empêche en même temps de se corrompre. Notre feu est brillant et coloré ; celui d'Enfer est noir, il augmente les ténèbres au lieu de les dissiper. Notre feu ne cause qu'une espèce de douleur ; celui d'Enfer fait endurer, en même temps et à chaque partie du corps, toutes les douleurs dont elle est susceptible naturelle-

ment et une infinité d'autres qu'elle ne pourrait souffrir sans un miracle. Enfin, le feu dont nous usons est un effet de l'amour et de la libéralité de Dieu ; aussi bien que tous les autres éléments, il a été créé pour l'utilité des hommes et même pour leur plaisir ; aussi a-t-il mille usages commodes et agréables : il échauffe, il cuit, il résoud, il purifie, il éclaire, il réjouit ; le feu d'Enfer est l'effet de la puissance irritée, de la haine infinie du Créateur ; c'est un instrument de colère et de vengeance; il n'a été fait que pour tourmenter, il n'est propre que pour cela ; et, comme si toutes les qualités que Dieu lui a données pour cette fin étaient encore trop faibles, comme si sa toute-puissance, en le produisant, n'avait rien pu faire qui fût au gré de sa colère, il se mêle lui-même à ce feu, il le ménage, il le souffle, il le presse, il l'applique de sa propre main, il ajoute à son ardeur naturelle tout ce qu'il a lui-même, et de force, et d'industrie, pour le rendre plus actif et plus cruel.

Au milieu d'un si grand supplice il ne sera permis, ni de prendre, ni d'espérer nul soulagement. Le mauvais riche ne demandait qu'une goutte d'eau. Hélas! qu'était-ce qu'une goutte d'eau, dit Saint Jean Chysostôme, pour une mer entière de flammes! Ce n'était rien, et cependant ce petit rafraîchissement, ce rien lui fut refusé. Quand on souffre d'extrêmes douleurs, on marche, on court, on se ramasse en peloton, on s'étend, on se tourne en mille manières, et la nature se soulage en quelque sorte par ces mouvements : un damné est au milieu du feu, immobile comme un rocher. C'est pour cela qu'il est dit, dans l'Évangile, qu'on le jette

pieds et mains liés dans les enfers. Quelque effort qu'il fasse pour changer, ou de place, ou de posture, il trouve une résistance invincible ; il ne peut agir en nulle manière, il n'a plus de vie que pour souffrir. En quels cris horribles ne ferait-il point éclater son désespoir, s'il pouvait donner ce petit soulagement à ses peines ! Il ne le peut pas ! Ces cris sont réprimés par les flots de soufre brûlant dont il est toujours plein jusqu'à la gorge. Cette matière embrasée lui entre en la bouche, à mesure qu'il l'ouvre, et le contraint d'étouffer en sa poitrine les blasphèmes qu'il s'efforce de proférer.

Ne vous êtes-vous jamais trouvés, Messieurs, auprès de quelque malade tourmenté, ou de la goutte, ou de la pierre, ou de quelque colique violente ? Il ne faut que le voir pour juger combien il souffre ; il se lève, il se couche, il se jette par terre, il pleure, il crie, il se désespère, il veut mourir pour mettre fin à son mal. Cependant, ce n'est qu'une maladie ; il ne souffre que dans une partie du corps, et toute la terre s'emploie pour le soulager ; il est mollement couché, il est nourri délicatement, on lui applique sans cesse de nouveaux remèdes, pour apaiser sa douleur ; il est environné d'enfants qui s'empressent pour le servir, d'amis qui le consolent, de médecins qui lui font espérer une prompte guérison, de serviteurs qui font tout ce qu'il souhaite au moindre commandement. Que serait-ce, si en chaque partie du corps, il sentait une aussi grande douleur que celle qu'il souffre, ou aux reins, ou dans les entrailles ? Que serait-ce s'il était abandonné de tout le monde, si, au lieu de le secourir, on le maltraitait, on le traî-

nait par les cheveux, on le déchirait à coups de fouets ?

En Enfer, chrétiens Auditeurs, ce n'est pas simplement une goutte, une migraine, un mal de dents : c'est tout cela ensemble, c'est mille fois plus que tout cela ; ce sont des douleurs universelles, aiguës, compliquées les unes dans les autres ; le feu est dans toutes les parties du corps, et toutes les parties du corps sont dans le feu ; tous les sens, toutes les facultés, toutes les puissances sont affligées au dedans et au-dehors ; corps et âme, tout souffre, tout brûle d'une manière incompréhensible ! Et cependant, point de secours, point de remèdes, point d'espérance ; une nuit affreuse et continuelle ; un lit de de charbons toujours ardents ; au lieu de parents, de femme, de médecin, de serviteurs qui les soulagent, des légions de spectres hideux qui insultent à leur misère, qui n'oublient rien pour aigrir leurs maux et pour les leur rendre insupportables ! Saint Ephrem, dans un discours qu'il adresse à un chrétien apostat, compare un damné à un homme surpris dans un crime et que la justice fait jeter dans un cachot, où il se trouve chargé de chaînes, parmi un tas de *misérables* (1) et de malfaiteurs. Mais il y a cette différence, dit le Saint Père, que la prison de ce scélérat est adoucie par les visites et par les larmes de ses proches, par le zèle qu'ils font paraître pour son élargissement, au lieu qu'un damné sera entièrement délaissé ; personne ne songera jamais à lui, personne ne sollicitera sa délivrance. Il ne verra jamais que ses bourreaux et ses plus mortels

(1) Texte original : *Un tas de canailles...*

ennemis, il n'entendra jamais rien qui puisse apaiser ses regrets, nulle nouvelle agréable, nulle parole de paix ou de consolation : *Non habet consolatores atque intercessores ; non circumcursat pater ; non assidens consolatur mater : non ibi uxoris et amicorum condolentia ; non ibi annuntiatio bona ; non fama atque auditio pacis.*

Père indulgent, et vous, Mère passionnée, vous avez aimé cet enfant jusqu'à vouloir bien vous damner pour lui. Savez-vous bien qu'il ne se ressouviendra jamais de vous ? Je me trompe, s'il est damné, il n'y aura point de démon en enfer si enragé contre vous, si obstiné à vous mettre devant les yeux ce qu'il croira pouvoir enflammer votre désespoir : en un mot, si ardent à vous tourmenter que le sera cet enfant. Que s'il est sauvé, il ne sera nullement touché de vos peines. L'âme du monde la plus dure, la plus barbare, le plus grand ennemi que vous ayez jamais eu en cette vie aurait fondu en larmes, s'il vous avait vu souffrir, durant un quart d'heure de temps, la centième partie de ce que vous souffrirez. Votre fils, oui votre fils, vous verra souffrir éternellement et il n'aura nulle compassion de vous. Mais ce n'a été que pour l'enrichir que je me suis précipité en tant de maux ? Quand ç'aurait été pour le mettre en paradis, chrétiens Auditeurs, si vous êtes damnés, votre fils, votre femme, vos meilleurs amis se riront de votre supplice ; il en repaîtront leurs yeux, comme d'un agréable spectacle, il se réjouiront de ce qu'il doit être éternel. La raison qu'en rend Saint Grégoire, en la quarantième de ses *Homélies*, c'est qu'ils en reconnaîtront la justice, c'est que tous les mouvements de leur cœur se règleront

désormais par les mouvements du cœur de Dieu et que la vue de votre malheur leur fera encore mieux goûter le bonheur dont ils jouiront.

Voilà qui sera bien dur, mon aimable Rédempteur. Toutefois, je n'aurais pas trop de peine à m'en consoler, si je savais que vous dussiez avoir d'autres sentiments pour moi. Mais est-il vrai que vous me serez plus impitoyable que tous les autres? Vous, mon Sauveur, qui m'avez aimé jusqu'à me nourrir de votre chair dans mes plus légères infirmités, qui m'avez préparé un bain de votre propre sang; vous à qui mes moindres égarements ont causé de si mortelles alarmes; vous qui avez essuyé tant de fatigues pour me ramener à vous, qui avez donné jusqu'à votre vie pour me retirer d'entre les mains des démons, vous me verrez alors accablé de si grands maux sans en être touché le moins du monde, vous me perdrez sans ressource et néanmoins sans regret, vous vous consolerez de me voir passer en des mains qui ne m'ont pas formé, ô mon Dieu! vous me livrerez vous-même de plein gré à mes plus cruels ennemis, vous leur donnerez le pouvoir de me tourmenter, vous leur ordonnerez de le faire, vous y mettrez vous-même la main et vous me serez vous seul plus cruel que tous les autres ensemble! *Mutatus es mihi in crudelem et in duritia manus tuæ adversaris mihi!* Encore si, nonobstant votre haine, on ne laissait pas de vous aimer! Il n'en faudrait pas davantage pour adoucir tous mes tourments; car on ne souffre point quand on aime. Mais non, chrétiens Auditeurs, il ne sera pas même permis d'aimer en Enfer; une si douce passion n'a point

d'entrée dans le lieu des vengeances du Seigneur. Les damnés seront comme forcés de haïr Dieu, autant qu'ils étaient obligés de l'aimer en cette vie. Il ne sera plus en leur pouvoir de bénir ses jugements équitables. Ils le maudiront donc éternellement ; ils n'auront contre lui que des mouvements de rage et des pensées de blasphèmes ; ils verront qu'il est tout aimable et ils ne laisseront pas de le haïr.

Bien davantage : plus ils le connaîtront digne d'amour et plus ils sentiront croître leur haine. La raison de cela est que les mêmes lumières, qui leur découvriront ses perfections infinies, leur feront comprendre la perte infinie qu'ils auront faite en le perdant. Le Seigneur ne pourra leur montrer combien il est excellent en lui-même, sans leur faire voir combien il est rigoureux à leur égard de les priver d'un si grand bien : et ainsi la connaissance de Dieu, qui allumera dans leur cœur des désirs de le posséder plus ardents que les feux où ils seront ensevelis, y excitera en même temps une aversion proportionnée à ces désirs, n'étant pas possible de connaître une beauté si parfaite, de la désirer si ardemment et d'aimer celui qui en ôte la possession. O calamité ! O disgrâce ! O beauté divine ! Quel est donc cet état si malheureux, qui peut nous réduire à la nécessité de vous avoir en horreur ? Voilà, Pécheurs, ce que vous trouverez à la fin de vos débauches. Mais, ce qui doit encore plus vous effrayer : *Ecce quod erit in fine sine fine*, voilà ce qui n'aura jamais de fin. Tous ces maux seront toujours présents en Enfer et ils y seront toujours à venir. Bien davantage : cet avenir éternel y sera tou-

jours présent, pour rendre éternel votre supplice. C'est le second point.

SECOND POINT

Mon dessein n'est pas de prouver ici la durée infinie des peines de l'Enfer. Origène ne l'a jamais pu comprendre. Je ne m'en étonne pas : ce qui est infini est au-dessus de toute conception créée. Mais il ne l'a jamais voulu croire : c'est de quoi je ne saurais m'étonner assez, n'y ayant rien de plus formel dans l'Évangile que cette sentence de Jésus-Christ : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum :* Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel ; et ce qui suit : Ceux-ci iront dans un éternel supplice : *Ibunt hi in supplicium æternum.* Il ne s'agit pas non plus de savoir quelle peine ce sera de brûler toujours avec un égal sentiment de douleur, sans que jamais ce feu s'éteigne ou se ralentisse. Hélas ! vingt-quatre heures d'un mal de tête, une journée d'un travail un peu fort ou même d'oisiveté nous paraît si longue et si ennuyeuse ! Que sera-ce de brûler, et de brûler éternellement ! C'est quelque chose de bien étrange que de passer toute sa vie en une prison obscure, réduit à n'avoir d'autre occupation que de songer à son malheur. Mais, outre cela, être plongé dans des flammes également vives, noires et *fétides* (1), sans, ni se plaindre, ni fuir, ni même se remuer, et cela durant cent ans, durant

(1) Texte original : *Puantes...*

deux cents et trois cents ans, durant un million d'années, toujours ! Ah ! Pécheurs, vous n'y pensez pas, lorsque vous vous abandonnez à vos passions ! Non, j'en suis assuré, vous n'y pensez pas ; car il n'est point d'homme au monde qui puisse y penser et pécher en même temps.

Toutefois, ce n'est pas encore ce que j'appelle endurer l'éternité. Quelque durée qu'aient eue les peines des méchants, on ne pourra jamais dire que cette durée ait été infinie, mais seulement qu'elle le sera : et ainsi, si nous faisons avancer en quelque sorte tout l'avenir pour leur faire souffrir des maux qui ne sont pas même encore, on n'a pas lieu de soutenir que leur tourment soit actuellement éternel.

Quelques théologiens s'appuyant sur les paroles de l'Évangile que j'ai alléguées : *Ibunt hi in supplicium æternum*, ceux-ci iront à un supplice éternel, et prenant ce mot éternel en la rigueur de sa signification, ont enseigné que les damnés sentiraient, à chaque moment et par un sentiment réel, tout ce qu'ils ont à souffrir durant toute l'éternité. Ils disent que l'éternité malheureuse est comme un globe massif de fer ou de bronze, d'une grosseur infinie, lequel ne laisse pas de faire sentir tout son poids à la partie qu'il presse, quoiqu'il ne la touche que d'un seul point. Ils la comparent, cette éternité, à l'immensité de Dieu, lequel n'a pas moins d'étendue dans un lieu indivisible que dans un espace infini ; à sa connaissance, qui ramasse en un seul acte tout ce qui pourrait exercer son esprit durant toute l'éternité, s'il connaissait les objets successivement ;

enfin, à son éternité même, laquelle est indivisible et qui lui fait goûter en un moment tout ce qu'il a jamais eu et tout ce qu'il aura jamais de plaisir. Comme je ne comprends pas assez la vérité de cette opinion pour la défendre, aussi sais-je très bien que ce n'est pas à moi à la censurer. Je dis seulement que, sans avoir recours à cette subtilité, on peut prouver que les méchants souffrent l'éternité de leur supplice dès le premier moment que ce supplice commence. Il suffit de dire qu'ils ont continuellement cette éternité en vue, qu'ils savent que les peines horribles qu'ils endurent ne doivent jamais finir : *Quod quisquam timere cœpit, jam passus est*, dit Saint Grégoire de Nazianze : il n'y a nulle différence entre craindre et souffrir un mal. Si cela est vrai de la crainte, à plus forte raison le sera-t-il d'une attente certaine, qui ne laisse point de lieu au doute, ni par conséquent à l'espérance, telle qu'est celle des damnés à l'égard de l'éternité de leurs tourments.

Oui, chrétiens Auditeurs, ces malheureux savent qu'après avoir brûlé cent ans il en faudra brûler encore cent ; que, ce second siècle fini, ils en doivent commencer un troisième et puis encore un quatrième, et qu'après dix mille, cent mille, cent mille millions d'années recommencées cent mille millions de fois le feu sera aussi vif, le corps et l'âme aussi disposés à souffrir, Dieu aussi irrité, aussi irréconciliable qu'au commencement. Imaginez un temps aussi long qu'il vous plaira ; assemblez tous les nombres que votre esprit est capable d'inventer ; multipliez-les autant de fois que vous voudrez ; remplissez de chiffres, ajoutez les uns aux autres autant

de volumes qu'il en faudrait pour remplir tout l'espace qui est entre le ciel et la terre ; un damné voit qu'il lui faudra brûler durant tout ce temps-là ; il porte sa vue encore plus loin, et découvre, au-delà de cette durée immense, une éternité de peines, aussi longue, aussi entière que si elle n'avait été précédée d'aucun temps. Vous frémissez quand on vous dit qu'un oiseau qui de cent mille en cent mille ans n'emporterait qu'une goutte d'eau de la mer ou un atôme de la terre, que cet oiseau, dis-je, aurait séché les abîmes de l'océan et aplani toutes les montagnes de l'univers que le supplice des damnés ne serait pas encore fini. Et moi je vous dis que leur supplice serait encore comme s'il n'avait pas même commencé ; et moi je vous dis que quand, entre chaque atôme qu'il enlèverait, entre chaque goutte d'eau, il laisserait couler cent mille millions d'années autant de fois qu'il y a de moments en cent mille millions de siècles, et qu'il y aurait autant de mers à épuiser qu'il y a de gouttes d'eau dans l'océan, autant de montagnes à raser, qu'il y a d'atômes en toute la masse du monde, il aurait tout rasé, tout épuisé avant que le terme de leurs peines fût avancé d'un seul moment ! Savez-vous bien ce que c'est que tout cela et cent mille millions de fois plus que cela en comparaison de l'éternité ? Rien, dit Saint Augustin, rien du tout. Je ne dis pas que ce n'est qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment ; je dis que ce n'est rien du tout. *Omnia sæculorum spatia definita, si æternitati interminæ comparentur, non sunt existimanda exigua, sed nulla.* Je dis qu'après cet espace immense de temps passé dans les flammes,

si un ange descendait aux enfers de la part de Dieu pour leur dire qu'ils n'ont plus à souffrir que cent mille millions de fois autant de siècles, qu'ils auraient souffert de moments jusqu'alors (voilà qui est épouvantable), pour lors, chrétiens Auditeurs, tous leurs blasphèmes cesseraient, les moindres murmures seraient étouffés dans cette maison de confusion et d'horreur; ce ne seraient plus que bénédictions, que louanges, qu'actions de grâces : l'Enfer ne serait plus un Enfer, et l'amour que ces malheureux concevraient dès lors pour le Seigneur qui leur ferait cette grâce égalerait l'amour des archanges et des séraphins. Mais ils ne sont que trop assurés que jamais ils n'entendront parler de délivrance, jamais de paix ni de trêve, jamais de grâce ni de réconciliation. Nul terme, nulle fin, nulle espérance de fin! Il faudra brûler autant de temps que les saints seront bienheureux, autant de temps que Dieu sera immuable, autant de temps que Dieu sera Dieu!

Combien de fois avez-vous dit que cette pensée serait capable de renverser l'esprit à qui voudrait s'y attacher un peu fortement? Que serait-ce, si on y pensait jour et nuit et qu'en même temps on comprît une partie des autres peines, soit spirituelles, soit sensibles? Les damnés ne les comprennent pas seulement ces peines; ils les souffrent, et ils seront éternellement appliqués à examiner, à mesurer cette immense, cette incompréhensible éternité. Dieu formera, Dieu attachera, Dieu fixera en leur esprit cette cruelle pensée, en sorte qu'il leur sera impossible de la détourner. *Jamais, jamais, jamais* ces tourments n'auront de fin! Faut-il s'étonner, après

cela, si la fureur les transporte, s'ils voudraient pouvoir détruire Dieu ou le damner avec eux? Peuvent-ils moins faire que de hurler, que de grincer des dents, que d'éclater en des blasphèmes horribles, que de s'entre-mordre, que de s'entre-déchirer les uns des autres? Je comprends comment c'est que le désespoir porte les enfants à tourner leur rage contre leurs mères et les mères à se lancer avec furie contre leurs enfants. Je comprends comment c'est qu'ils font des efforts pour s'anéantir, pour augmenter leurs propres supplices, pour se rendre encore plus malheureux qu'ils ne sont, pour surpasser en ce point la cruauté des démons les plus acharnés et la haine infinie de Dieu même. Rien de tout cela ne me paraît incroyable. Voulez-vous savoir, chrétiens Auditeurs, ce que je ne puis comprendre et ce que je ne concevrai jamais? C'est que nous confessions nous-mêmes que la seule pensée de l'éternité est capable de nous faire devenir fous, et que la crainte de cette même éternité ne puisse pas nous rendre plus sages. Accordons-nous avec nous-mêmes. Vous détournez les yeux, autant qu'il vous est possible, de cette durée infinie de tourments, tant la seule vue en est effroyable; et l'on ne peut vous obliger à faire un pas pour vous détourner du chemin qui y conduit! Vous n'avez pas le courage de regarder cet abîme, et vous vous y précipitez de plein gré!

Puisque vous reconnaissez que votre esprit est trop faible pour supporter la pensée de l'éternité malheureuse, ce n'est pas faute de connaissance que vous négligez de vous garantir des supplices éternels.

Qu'est-ce donc? Folie? Enchantement? Désespoir? Hélas! si l'on pouvait en être quitte pour un espace de temps, quelque long que cet espace pût être! Pour un adultère, un million d'années dans les flammes, à la bonne heure. C'est cent mille fois plus de temps que le monde n'en aura apparemment en toute sa durée. Mais du moins on en verrait le bout quelque jour. Pour une détraction, pour un jurement, pour un larcin de deux écus, pour goûter un moment le plaisir de la vengeance, un Enfer de cent millions d'années! O Dieu, quel terme! Mais patience; encore cela pourrait-il finir, et la vue de Dieu, si l'on venait enfin à le posséder, effacerait en un moment jusqu'au souvenir de tous ces maux. Mais *toujours, toujours!* Une éternité toute entière! Ah! Messieurs, il faut que le monde périsse à nos yeux, après ces pensées; il n'y a, ni misère dans la pauvreté, ni confusion dans l'abaissement, ni rigueur dans la pénitence qui doive effrayer une âme pénétrée de ces vérités terribles. Enterrons-nous tout vivants, s'il est nécessaire; allons passer le reste de nos jours, ou dans les cavernes, ou même dans des sépulcres! Ce ne sera tout au plus que pour vingt, pour trente ou pour quarante ans; et l'Enfer est pour toute l'éternité!

Mais quoi, me dira peut-être quelqu'un, une éternité de peine pour un péché, et pour un péché d'un moment? Y a-t-il de la justice à un jugement si sévère? Eh! qui peut en douter, Messieurs, puisque Dieu, qui est la justice même, est l'auteur de ce jugement? Il n'y a pas de proportion entre un plaisir partagé et un châtiment éternel. Petit Ver de terre! Et y a-t-il de

la proportion entre vous et la Majesté infinie de Dieu que vous avez outragée? Est-ce par le temps qu'on a mis à faire une offense qu'on doit mesurer la punition qui lui est due, ou par la grandeur de la personne offensée? Quoi de plus juste que de punir éternellement celui qui a osé se révolter contre l'Éternel? Davantage : est-il rien de plus équitable que de n'accorder jamais de pardon à celui qui ne se repentira jamais, à celui qui l'a refusé, lorsqu'on daignait bien le lui offrir, à celui enfin qui aurait désiré de vivre éternellement pour ne cesser jamais de pécher? S'il y a de l'inégalité entre un moment de plaisir et une éternité de peine, il est à votre choix de prendre ce petit plaisir ou de ne le prendre pas. Vous êtes un insensé de le vouloir bien acheter si chèrement. Mais Dieu est très juste d'exiger de vous le payement dont vous êtes comme convenu, puisque vous n'ignoriez pas le compte qu'il vous en devait demander. Vous êtes un *insensé* (1) de ne laisser pas d'offenser Dieu, quoiqu'il vous menace d'un si grand supplice. Mais Dieu est très juste de vous punir par ce même supplice dont la crainte n'a pas été capable de vaincre votre malice.

Peut-être qu'il ne sera pas permis au Seigneur de se défendre, de se munir contre votre audace et votre témérité? De quoi vous plaignez-vous? Qui vous force de vous aller jeter dans les précipices dont il a environné son trône pour s'opposer à l'insolence de ses ennemis? Manque-t-il de vous avertir des pièges qu'il vous a tendus et des malheurs où vous tomberez infaillible-

(1) Texte original : *Un enragé...*

ment, si vous êtes assez emporté pour vous en prendre à sa Majesté infinie? — Mais il pouvait nous arrêter par d'autres supplices de moindre durée. — Que dites-vous ? L'Enfer, tout éternel qu'il est, ne peut pas nous retenir dans le devoir, et nous aurions appréhendé une peine infiniment plus légère? Chrétiens, les damnés n'auront à se plaindre que d'eux-mêmes. Ils se condamneront eux-mêmes, avant que Dieu les condamne; leur conscience les contraindra d'avouer qu'on leur fait justice, et cet aveu forcé ne sera pas le moindre de leurs tourments. Disons un mot du souvenir qui leur rendra présent tout le temps qu'ils ont passé dans la vie, et finissons.

C'est une vérité constante parmi les théologiens, que les damnés conserveront dans les enfers toutes leurs facultés naturelles. Comme le corps y aura l'usage de tous les sens, l'âme y exercera ses trois puissances ; il ne sera pas même en son pouvoir d'en suspendre les opérations, non plus que de les appliquer à d'autres objets qu'à ceux à quoi Dieu les aura attachées pour leur supplice. La volonté fera sentir à cette âme les maux présents qu'elle haïra, et qu'elle ne pourra fuir : ça été le sujet de la première partie de ce discours; elle rendra toujours présents par l'intelligence ceux mêmes que l'avenir lui prépare : c'est ce que nous venons d'expliquer ; il reste à faire voir comment sa mémoire emploiera pour la tourmenter jusqu'aux images des biens passés et des plus doux plaisirs de la vie. Non, Messieurs, le pécheur n'oubliera jamais ce qu'il a fait, ni ce qu'il a pu faire sur la terre. C'est une fable que ce fleuve où les poètes ont

dit qu'on perdrait, après la mort, toutes les idées des choses passées. Elle seront passées, dit le dévot Saint Bernard, et elles ne laisseront pas d'être présentes ; elles seront passées de la main et elles subsisteront en l'esprit : *Transierunt et non transierunt ; transierunt a manu, sed non a mente.* Ce qui a été fait, continue ce Père, ne peut qu'il n'ait été fait ; et ainsi, quoique faire ait été dans le temps, avoir été fait demeurera éternellement. Ce qui passe au-delà des temps ne passe point avec le temps. Il faut donc qu'on soit éternellement tourmenté de ce qu'éternellement on se souviendra avoir mal fait : *Non transibit cum tempore quod tempora transit ; in æternum ergo necesse est cruciet quod perperam te egisse in æternum memineris.* C'est ce qui a fait dire à Saint Augustin, sur le psaume quarante-huitième, que le mauvais riche digérait dans les enfers ce qu'il avait mangé en ce monde : *Quod manducaverat apud superos, hoc apud inferos digerebat.* Tous les plaisirs que les méchants auront pris contre la Loi de Dieu seront, dans l'Enfer, comme ces viandes crues et indigestes qui demeurent sur l'estomac et qui, par les longues douleurs qu'elles lui causent, nous font bien payer le peu de plaisir qu'elles n'ont donné à la bouche qu'en passant.

J'aperçois ici, Messieurs, un nouvel abîme et des douleurs aussi ineffables que tout ce que j'ai dit jusqu'à cette heure. Qui peut dire combien ce souvenir du passé sera amer et pénible à l'âme damnée ? Quels regrets, lorsqu'après plusieurs siècles de souffrances elle jettera les yeux sur ce petit espace de temps qu'elle a vécu sur la terre ! La vie, quoique envisagée de fort

près, ne laisse pas de paraître courte. Il nous semble, à nous qui en jouissons encore, que tout ce qui s'en est écoulé jusqu'ici s'est évanoui comme une ombre. A l'heure de la mort, quelque âge qu'on ait vécu, on ne peut se persuader qu'il y ait eu quelque intervalle entre le jour de la naissance et ce dernier jour. Tout le temps qui a passé entre ces deux extrémités ne nous paraît plus que comme un atôme de temps qu'on trouve à peine en sa mémoire. Que sera-ce, lorsque non-seulement vous serez mort, mais que vos enfants et les enfants de vos enfants le seront aussi, que votre race sera éteinte, que le temps aura détruit les maisons que vous avez élevées et ruiné de fond en comble toutes les villes où vous aurez fait quelque séjour ; lorsque l'univers aura été enseveli en ses propres cendres, que les portes du ciel, aussi bien que celles de l'Enfer, auront été fermées pour n'être jamais ouvertes, et que, depuis ce temps-là, il aura déjà passé plusieurs millions d'années ! Alors, chrétiens Auditeurs, qu'en croyez-vous ? Que seront à vos yeux les cinquante ou soixante années de votre vie ? Quelle estime ferez-vous alors de cette petite portion de temps qui vous paraîtra comme perdue au bout de ce nombre innombrable de siècles qui l'auront suivie ? Quoi ! je n'avais que ce moment à souffrir, à me faire un peu de contrainte ! J'ai hasardé, j'ai perdu l'éternité pour passer ce petit moment en je ne sais quelle liberté, en je ne sais quelles délices !

Mais remarquez qu'encore que toute la vie, comparée à l'éternité, ne leur doive paraître que comme un moment, elle paraîtra longue néanmoins, eu égard à

l'état présent où ils seront, auquel on leur refusera un moment de temps pour faire pénitence de leurs péchés. Hélas ! dira un misérable damné, j'ai vécu cinquante, soixante, quatre-vingt ans ; durant tout ce temps-là j'ai été le maître de ma fortune, j'ai eu les clefs du paradis entre les mains ; il a été à mon choix de m'y placer, ou entre les vierges, ou entre les confesseurs, ou parmi les saints solitaires, ou parmi les apôtres ; et me voici parmi les démons ! Je pouvais par mon zèle, par mes instructions, par mes bons exemples, empêcher la damnation de plusieurs qui m'auraient accompagné dans le ciel ou qui m'y auraient reçu, et je me suis damné moi-même ! Je savais qu'il y avait un Enfer : hélas ! on m'en a fait ressouvenir si souvent ! Je savais ce qu'il fallait faire pour l'éviter ; Dieu, les hommes ma conscience me pressaient de me convertir ; je le pouvais aisément, j'ai été sur le point de le faire ; et cependant je ne l'ai pas fait ! Qu'est-ce donc qui a été capable de m'arrêter ? Malheureux que je suis ! Étais-je chrétien ? Étais-je libre ? Étais-je raisonnable ? Étais-je homme ? Qui m'avait aveuglé ? Qui m'avait renversé l'esprit ? Qui m'avait ensorcelé de la sorte ? *Ubi erat tam annoso tempore liberum arbitrium meum ?* Qu'on soit inconsidéré en quelque rencontre, qu'on se laisse emporter un moment à la passion, cela n'est pas fort étrange ; mais que, durant l'espace de soixante années, j'aie pu me sauver, et que durant soixante années je ne l'aie pas voulu faire ; que durant tout ce temps-là j'aie mieux aimé être ce que je suis maintenant que ce que je devais être alors ; que j'aie persisté dans la résolution de souffrir

l'Enfer plutôt que de renoncer à des badineries, à des ordures ; cela est-il croyable ? Y a-t-il quelque apparence à cela ? Puis-je avoir voulu me damner pour si peu de chose, et l'avoir voulu si longtemps, à moins que je n'eusse perdu l'esprit ? Et, si j'étais fou, juste Dieu ! comme il fallait nécessairement que je le fusse, pourquoi me traitez-vous si cruellement ? Ah ! vie, vie courte et longue tout ensemble, mais également cruelle à mon souvenir, soit que je considère ta *brièveté* (1) ou que j'envisage ta longueur ! Belles années, belles heures, précieux moments, ne reviendrez-vous donc jamais ? Est-il possible que j'aie tout perdu en vous perdant ? A quoi pensais-je, lorsque je vous prodiguais à des *bagatelles* (2) ou que je vous laissais couler sans rien faire ? Qui me donnera une petite partie de ces jours, qui me paraissaient quelquefois si longs ? Qui m'aurait dit, lorsque je les perdais avec tant de facilité et même avec joie, que je les regretterais si amèrement, que je les regretterais inutilement, que je les regretterais éternellement !

Voilà, Messieurs, voilà, à mon sens, ce qu'il y aura de plus insupportable dans l'Enfer. Son éternité me fait peur, la seule pensée de ses flammes m'épouvante; mais, après tout, ce regret, cette vue du temps passé, ce souvenir de l'usage qu'on en a fait et de celui qu'on en pouvait faire, cela me paraît plus horrible que les brasiers et que l'éternité même. Notre esprit ne cessera de nous représenter vivement la vanité et le peu de durée des

(1) Texte original : *Brèveté...*
(2) Texte original : *Niaiseries...*

biens qui nous auront détachés de Dieu, les douceurs ineffables que nous aurions trouvées en son service, la différence qu'il y aura entre les peines qui nous auront rebutés de la vertu et celles que nous souffrirons pour lors, la facilité prodigieuse qu'il y avait d'éviter de si grands maux. Il était si aisé de prier, de jeûner, de donner l'aumône, de se confesser! Il y a eu de la fragilité en mon péché: mais pourquoi différer la pénitence? Pourquoi attendre à la mort. Pourquoi au lendemain? Le confesseur arriva que je venais d'expirer; je pouvais le faire appeler un jour plus tôt. Il n'a tenu qu'à cela que je ne fusse aussi heureux éternellement que je serai éternellement malheureux! O pensée! O souvenir! O cruelle et accablante réflexion!

Mon Dieu, ne me damnez pas, je vous en conjure par vous-même, par votre infinie miséricorde, par tout ce que vous avez fait pour me sauver! Hélas! quel fruit tirerez-vous du désespoir de cette chétive créature, que vous avez pétrie de boue et qui bientôt doit être réduite en poussière! Est-ce là un objet digne d'une colère si enflammée, d'une si longue et si amère vengeance? Quelle gloire vous reviendra-t-il, Seigneur, de m'avoir enfermé pour une éternité dans ces gouffres de feux et de flammes? *Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in infernum.* On ne chante point vos louanges dans les Enfers, et, m'y envoyer, ce ne serait qu'augmenter le nombre de ceux qui vous haïssent et qui vous blasphèment.

Chrétiens Auditeurs, ce n'est point ici un épouvantail; ce n'est point un sujet en l'air que l'éloquence se

choisisse pour avoir le plaisir de s'égayer et de *déployer* (1) ses forces. Si ces pensées ne nous convertissent pas, si la vue de ces tourments, de cette éternité, de ce repentir éternel, ne nous détache pas du péché et des vains amusements de la vie, nous sommes des fous, nous sommes des désespérés. Ces vérités ont fait les martyrs ; elles ont peuplé les déserts ; elles remplissent encore aujourd'hui les monastères d'hommes et de filles. Cependant vous n'en voudriez pas avoir perdu un quart d'heure de divertissement ni relâché un sou du bien d'autrui. J'admire votre résolution. Voilà sans doute une grande force d'esprit. Pour moi je confesse que j'en ai moins et que l'éternité m'effraie. Non, je ne saurais me résoudre à être damné. Que plutôt ma vie ne soit qu'une suite de croix, de persécutions et d'opprobres. Il y a de grandes douceurs en vos plaisirs ; les richesses font goûter une félicité que je ne puis pas comprendre, je le veux croire. Mais si par la pauvreté, si par la douleur, si en m'éloignant du monde, je puis me sauver de l'Enfer : solitude, douleur, pauvreté, vous ferez tous mes plaisirs, vous ferez toutes mes délices. Qu'on se figure la pénitence autant affreuse qu'on voudra ; qu'on dise qu'elle est le purgatoire, qu'elle est l'Enfer de cette vie : puisque c'est une voie assurée pour éviter cet autre Enfer, cet horrible Enfer dont j'ai parlé, je ne veux point d'autre paradis jusqu'à la mort. Mon Dieu, faites que ces pensées entrent dans l'esprit de

(1) Texte original : *Déplier*, qui ne se dit plus que de l'action de déplier un linge.

ceux qui m'écoutent ; mais faites qu'elles y entrent si avant qu'elles n'en sortent jamais ; qu'elles se présentent à eux dans toutes leurs tentations, dans toutes leurs affaires, dans tous leurs plaisirs ; qu'ils les méditent en se couchant, qu'ils les rappellent à leur réveil, qu'elles deviennent le sujet le plus ordinaire de leurs entretiens. S'ils pensent souvent à l'Enfer, il est impossible qu'ils ne s'empêchent d'y tomber, il est impossible qu'ils ne prennent le chemin du paradis. *Ainsi soit-il.*

LVI^e SERMON

DE

LA PRÉDESTINATION

Vos non creditis, quia non estis ex ovibus meis.

Pour vous, vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas du nombre de mes élus.

(*S. Jean*, c. 10).

De quelque manière qu'on explique la Prédestination des hommes, il est certain qu'elle ne détruit, ni dans Dieu la volonté de sauver les hommes, ni dans les hommes la liberté de faire eux-mêmes leur salut.

Comme il y a une crainte de Dieu, qui est la plénitude de la sagesse, selon l'« Ecclésiaste », *Plenitudo sapientiæ timere Deum*, j'ose dire qu'il y en a une autre qui est le comble de l'aveuglement et de l'erreur. Craindre cette sentence terrible qui doit être prononcée contre les méchants au jour des vengeances, c'est assurément une crainte fort raisonnable; mains craindre les des-

seins que Dieu a formés avant tous les siècles touchant la Prédestination ou la réprobation des hommes, c'est, si je ne me trompe, une vaine crainte. Il y a lieu de craindre cet œil toujours veillant et toujours ouvert qui voit toutes nos actions, qui pénètre dans nos plus secrètes pensées; mais on n'a nulle raison d'appréhender cette connaissance infaillible que Dieu a eue, avant que nous fussions, de ce que nous serons éternellement, comme si elle nous imposait quelque nécessité de faire ou de ne faire pas notre salut.

Cependant, je vois qu'il n'est rien de plus commun que cette appréhension frivole. Il n'est pas jusqu'aux personnes les plus vertueuses à qui la pensée de la Prédestination ne donne quelquefois d'étranges inquiétudes. Mon intention est bien de servir Dieu jusqu'à la mort, dit une âme vraiment chrétienne; mais, hélas! quel sera le fruit de mes bons désirs, si Dieu m'a destinée à l'Enfer avant même que je fusse au monde? Est-ce que je lui ferai changer les ordres de sa Providence ou que je l'obligerai lui-même à revenir d'une volonté qui est éternelle et immuable de sa nature? Il sait dès longtemps ce qu'il doit faire de moi durant toute l'éternité. Si je suis écrit au Livre de vie, il n'a garde de m'en effacer; mais si mon nom ne s'y trouve pas, mon malheur est sans remède; je puis me compter parmi les damnés.

Voilà, chrétiens Auditeurs, un discours qui paraît plausible. Je conviens qu'il peut embarrasser, et ceux qui ne veulent pas se donner la peine d'entrer un peu plus avant dans ce mystère, et ceux qui le veulent trop

approfondir. Mais il me semble qu'ayant à faire à des esprits humbles et dociles, il me sera aisé de les rassurer et de leur ôter tous les doutes qui pourraient entretenir leur défiance et refroidir leurs bons désirs. J'aurais pu choisir, sur notre évangile, un sujet plus terrible et plus propre pour épouvanter les méchants. Mais il est à propos, ce me semble, de consoler quelquefois les gens de bien, qui sont presque les seuls qui honorent la parole de Dieu et qui en profitent. Je m'en vais donc vous faire voir que la pensée de la Prédestination n'est pas une pensée qui doive épouvanter les bons chrétiens; que, supposé qu'on craigne Dieu, on n'a rien à craindre de ce côté-là; et que nous ne devons pas travailler à notre sanctification avec moins de tranquillité que si le Seigneur ignorait ce que nous devons devenir après cette vie. Je commencerai, après que j'aurai imploré la protection de la Sainte Vierge, que je vous supplie de saluer humblement et dévotement avec moi : *Ave Maria*.

Je ne prétends pas rassurer les esprits effrayés par la pensée de la Prédestination éternelle, en détruisant la vérité de cette même Prédestination. C'est une créance, établie sur l'autorité de l'Écriture, qu'on ne peut combattre sans se déclarer hérétique. Il y a donc des prédestinés, il y a des réprouvés, on n'en peut pas disconvenir. Les prédestinés ont leurs places marquées dans le ciel, les réprouvés seront infailliblement précipités dans les enfers; j'en conviens encore. Nous ne savons si nous sommes des premiers ou des derniers : cette troisième proposition n'est pas moins certaine que

les deux autres. Comment peut-on donc se défendre d'une mortelle frayeur et se résoudre à travailler sérieusement à l'affaire de son salut? On le peut aisément, chrétiens Auditeurs, par deux considérations que je vais vous proposer. Quelque décret que Dieu ait formé avant tous les siècles, quelque résolution qu'il ait prise sur notre sujet, il est certain qu'il nous veut sauver : voilà la première réflexion; il est certain que nous pouvons nous sauver : c'est la seconde. Dites tout ce qu'il vous plaira touchant la Prédestination des hommes ; pourvu que ces deux vérités subsistent, la Prédestination ne me donnera nulle inquiétude. Or est-il que, de quelque manière qu'on l'explique, il est certain qu'elle ne détruit, ni dans Dieu la volonté de sauver les hommes, je le ferai voir dans le premier point ; ni dans les hommes la liberté de faire eux-mêmes leur salut, ce sera le second point. Voilà le sujet de notre entretien.

PREMIER POINT

N'avez-vous jamais fait réflexion, Messieurs, que ceux qui craignent d'être damnés, par cette seule raison qu'ils n'auront pas été prédestinés à la gloire, que ceux-là, dis-je, craignent qu'il ne tienne à Dieu qu'ils ne se sauvent? C'est-à-dire qu'ils appréhendent que leur malheur ne vienne uniquement de la source de toute bonté et de toute miséricorde. Ils comptent pour rien tout ce qui pourrait nuire d'ailleurs à leur salut, et ne pensent pas qu'ils puissent être traversés dans leurs

bons désirs, si ce n'est par Celui qui les leur a inspirés. O que ne suis-je aussi sûr de moi-même que je le suis de vous, ô mon Dieu ! Que je vivrais en repos, si je n'avais de difficultés à vaincre que celles qui me peuvent venir de votre part, et si je n'avais pas plus de sujet de me défier de ma propre volonté que de la vôtre !

Vous craignez que Dieu ne veuille pas vous sauver. Mais ne savez-vous pas qu'en vous tirant du néant, il n'a point eu d'autre vue que de former une créature qui pût le servir et qu'il pût rendre éternellement bienheureuse, en récompense de ses services ? Le commandement qu'il nous a fait de travailler sans cesse pour le ciel, l'inclination naturelle qu'il nous a donnée pour le bien et pour le souverain bien, sont des marques sensibles et effectives de la volonté qu'il a de nous faire part de son royaume ; et ces marques sont si claires et si évidentes que, si le mystère de la Prédestination renfermait une volonté absolue de nous perdre, je ne ferais nulle difficulté de dire qu'il y aurait de la contradiction dans la volonté de Dieu, qu'il voudrait et que, en même temps, il ne voudrait pas une même chose ; ce qui n'est pas seulement indigne de lui, mais ce qui ne peut même se rencontrer dans une volonté créée.

En second lieu, c'est un article de foi que Dieu exerce dans le monde une providence surnaturelle qui s'étend généralement sur tous les hommes. Savez-vous, Messieurs, ce que c'est que cette providence divine ? Cette providence, selon Saint Augustin, Saint Thomas et tous les théologiens, n'est autre chose que le soin continuel

que Dieu prend de nous conduire à notre dernière fin, c'est-à-dire à notre bonheur éternel ; c'est l'application qu'il a à nous fournir sans cesse des moyens propres pour y arriver, à disposer toutes choses de telle sorte que tout ce qu'il y a dans la nature, tout ce qui arrive dans l'univers, nous soit utile pour notre salut. Comment donc pouvons-nous douter que Dieu n'ait la volonté de nous sauver, lui qui ne fait rien, qui ne peut rien même faire à notre égard que dans cette vue? Bienfaits naturels, fortune, disgrâces, inspirations, tout se rapporte à ce but dans l'intention de notre Dieu. Si quelque chose s'en éloigne, ce ne peut être que malgré lui et par la malice de ses créatures. De ce raisonnement, je tire encore un troisième, qui est un peu subtil à la vérité, mais qui renferme une démonstration évidente pour tous ceux qui le peuvent concevoir.

N'est-il pas vrai, chrétiens Auditeurs, que la crainte qu'on peut avoir d'être du nombre des réprouvés, que cette crainte, dis-je, est inutile pour nous réformer, qu'elle fait même un effet contraire? Toute autre crainte, soit celle que la justice de Dieu inspire aux pécheurs, soit celle que la vue de sa bonté fait naître dans le cœur des âmes justes, toute autre crainte nous éloigne du péché, nous rend fervents et circonspects, nous porte à la vigilance et au travail, au lieu que celle-ci nous faisant appréhender un mal qui est sans remède, elle ne peut nous inspirer que le relâchement et le désespoir. D'où je conclus que cette crainte est fausse et qu'elle n'a nul fondement réel dans la vérité ; en premier lieu, parce qu'il est impossible que la vérité et la vertu soient

opposées et que l'une soit un obstacle à l'acquisition de l'autre, ce qui est un principe dont nul savant n'a jamais douté; en second lieu, quand il serait vrai que quelque vérité bien entendue pourrait nous détourner du chemin de la piété et du service de Dieu, Dieu n'aurait pas dû, Dieu n'aurait pas pu nous en donner la connaissance. Pourquoi est-ce qu'il a révélé aux fidèles le mystère de la Prédestination, si ce mystère ne peut que nous effrayer et nous ôter tout courage de faire le bien? Il est obligé par les lois de la Providence de ne rien faire à notre égard qui ne nous conduise à notre fin. Comment est-ce que cette révélation nous y conduirait? Ne nous en éloignerait-elle pas, au contraire, en nous faisant perdre l'espérance d'y parvenir? Il nous l'a pourtant révélé, ce mystère; il faut donc que ceux qui s'en laissent troubler, au point de tomber dans la négligence et dans l'abattement, que ceux-là, dis-je, prennent la Prédestination à contre sens et qu'ils avouent leur ignorance. Le Seigneur ne peut avoir manqué de sagesse; il faut donc qu'ils manquent eux-mêmes de lumières, qu'ils se trompent horriblement; il faut que leur crainte soit une terreur panique.

A ce raisonnement fondé sur la Providence, on en peut ajouter un autre appuyé sur la miséricorde infinie de notre Dieu. Cette aimable perfection, que nous reconnaissons tous en lui, ne peut s'allier avec cette volonté déterminée et absolue de perdre les hommes, que nous lui imputons dans notre crainte inconsidérée. L'idée que vous vous formez de Dieu dans la vue de la Prédestination, vous le représente comme un maître dur

et impitoyable, qui n'a formé la plupart des hommes que pour exercer sur eux toute sorte de cruauté durant une éternité toute entière ; la foi nous enseigne au contraire qu'il est infiniment tendre, infiniment bienfaisant, infiniment bon. Il faut donc dire nécessairement, ou que la foi nous trompe, ou que vous vous trompez vous-même dans votre idée.

Mais je ne saurais concevoir comment c'est de bonne foi que Dieu veut sauver ceux qu'il a réprouvés éternellement. — Vous ne le pouvez concevoir ? Vous serait-il plus aisé de comprendre comment il serait infiniment bon, si par lui-même il vous excluait du salut, s'il n'avait qu'une volonté feinte et apparente de vous sauver ? Voyez, je vous prie, laquelle de ces deux choses vous paraît la plus plausible et si vous aimez mieux dire que Dieu est fourbe, cruel et sans amour pour ses créatures que de confesser que le point de la Prédestination est un point qui passe votre intelligence et que vous n'entendez nullement. *Numquid ideo negandum est quod apertum est, quia comprehendi non potest quod occultum est* ? Voilà qui est étrange, dit Saint Augustin, que notre orgueil nous porte jusqu'à ce point de présomption que de révoquer en doute les choses les plus évidentes, plutôt que d'avouer que notre esprit est borné, que ses lumières sont courtes et qu'en certaines choses il est même tout à fait aveugle.

Mais quoi ! mon aimable Rédempteur, il y a des hommes qui doutent si c'est bien tout de bon que vous désirez de les sauver ! Ils en doutent après que vous l'avez déclaré, que vous l'avez même juré solennelle-

ment par la bouche de vos prophètes ! On en doute après ce que vous en avez dit vous-même en tant d'endroits de l'Évangile ! Que dis-je, après ce que vous avez dit ? On en doute encore après tout ce que vous avez fait pour notre salut. Votre incarnation, vos anéantissements, vos courses, vos sueurs, la joie que vous faites éclater à notre conversion, les larmes que vous versez sur nos égarements ne peuvent pas nous persuader que vous ne nous perdez qu'à regret. Bien davantage : nous vous voyons attaché à la croix, tout couvert et tout épuisé de sang, et nous doutons encore de votre zèle ! Quelle raison avez-vous donc de vous défier, Homme de peu de foi ? *Quid debui ultra facere vineæ meæ et non feci ei ?* Répondez à votre Dieu, Ame timide et ingrate tout ensemble ! Quelles plus fortes preuves auriez-vous pu souhaiter pour vous convaincre que j'ai à cœur votre salut que celles que je vous en ai données ? Pouvais-je descendre plus bas que le néant, ou vous élever plus haut que je ne suis élevé moi-même ? Est-il resté une seule goutte de sang dans mes veines, une seule partie dans mon corps qui n'ait été ou meurtrie ou déchirée ? Que pouvez-vous souhaiter de moi après que je me suis donné moi-même à vous ? Après avoir sacrifié biens, vie, honneur pour vos intérêts, pouvais-je faire encore quelque chose pour l'amour de vous ? Si je n'avais pas bien envie de vous sauver, pourquoi tant d'instructions, tant de sacrements, tant de grâces ? Vous aurais-je fait de mon propre sang un remède à toutes vos plaies ? Vous aurais-je donné mon propre corps à manger, si votre âme ne m'était infiniment

chère ? *Quid debui ultra facere vineæ meæ et non feci ei !*

Quelqu'un me dira peut-être qu'à la vérité il est difficile de nier que Dieu veuille sauver les chrétiens, mais qu'il est bien malaisé de découvrir en lui cette même volonté à l'égard des hérétiques et autres infidèles, auxquels il semble avoir refusé tous les secours que nous avons. A cela, Messieurs, je pourrais vous dire ce que j'ai déjà dit, que Dieu est très sage, qu'il est très bon, et que nous sommes fort aveugles ; qu'il est bien plus vraisemblable qu'il y a du mystère dans sa conduite que de l'injustice ou de l'inhumanité. Je pourrais vous dire ce que Saint Augustin écrivait autrefois à un hérétique nommé Faustus : Il y a des vérités dans la religion chrétienne qui vous sont incompréhensibles ; vous trouvez des points qui vous embarrassent et qui semblent se combattre et s'entre-détruire. Mais croyez-vous être le seul qui vous soyez aperçu de ces difficultés, de ces contradictions apparentes. Tant de docteurs, tant de saints prélats qui ont étudié les Livres saints avant vous, qui ont examiné à fond la créance catholique, n'ont-ils point vu ce qui vous fait de la peine ? Ils l'ont vu, sans doute ; car à qui est-ce que cela pourrait avoir échappé ? Et néanmoins ils n'ont pas laissé de croire ; ils n'ont nullement été choqués de ce qui vous scandalise ; ils n'y ont rien découvert qui dût troubler une âme fidèle. Enfin, je pourrais vous rapporter tout ce que les Saints Pères, tout ce que les plus savants hommes du monde ont écrit sur ce sujet contre les esprits téméraires et incrédules. Mais de quoi nous inquiétons-nous ?

Lorsque les Indiens et les hérétiques d'Europe se

plaindront des ténèbres où ils ont été laissés, craignons-nous que le Seigneur ne tombe en confusion et qu'il n'ait rien à leur répondre ? Laissez-lui démêler ce différent avec ces malheureux, et qu'il vous suffise qu'il en a usé envers vous avec une bonté que vous n'auriez pas même osé souhaiter. S'il en a traité quelque autre avec plus d'indifférence, est-ce à vous d'en murmurer, dit admirablement Saint Prosper dans le poème qu'il a fait contre les ingrats, à vous, dis-je, qui avez été comblé de faveurs et qu'on a préféré à tant d'autres qui ne valaient pas moins que vous. Les vases d'ignominie n'ont nulle raison de se plaindre, lorsqu'on les casse ou qu'on les destine à des usages vils et honteux ; celui qui les a faits en est le maître ; il en peut faire ce qui lui plaira. Mais il est étrange que les vases d'honneur soient les premiers à reprocher au potier l'injustice qu'on prétend avoir été faite à cette argile réprouvée, eux qui ne devraient songer qu'à se louer de la distinction qui a été faite à leur avantage.

Voulez-vous que je vous dise, en deux mots, quelle est ma pensée sur le sujet que nous traitons ? C'est que ceux qui vivent mal ont autre chose à craindre que la Prédestination, puisque, quand il n'y en aurait point, ils ne laisseraient pas d'être damnés pour leurs crimes, et que les gens de bien, ceux qui craignent Dieu, ne sauraient trop se persuader qu'il sont du nombre des prédestinés. *Misericordia Domini ab æterno et usque in æternum super timentes eum* : le Seigneur a exercé sa miséricorde sur tous ceux qui le craignent, il l'a exercée, dis-je, de toute éternité. Voilà leur Prédestination et pour

toute l'éternité ; voilà l'effet et la suite de cet amour éternel qu'il a eu pour eux, *ab æterno et usque in æternum.*

J'appelle craindre Dieu, appréhender sur toutes choses de lui déplaire, et, au cas qu'on ait été assez malheureux pour l'offenser, désirer sur toutes choses de l'apaiser par la pénitence. Tandis que vous vous sentirez dans cette disposition, ayez une ferme créance que votre nom est écrit au livre de vie, que Dieu vous a aimé avant tous les siècles et qu'il vous aimera éternellement : *Misericordia Domini ab æterno et usque in æternum super timentes eum.* Mais c'est un article de foi qu'il y aura très peu de sauvés ; l'Écriture en compare le nombre aux grappes qui restent sur le cep après que le vendangeur y a passé ; les Pères ont dit que ce serait beaucoup s'il en échappait trois ou quatre de cent mille. — Cela est vrai. Mais de quoi vous mettez-vous en peine, pourvu que vous soyez de ces trois ou quatre ? Vous auriez sujet de trembler, si, pour diminuer le nombre des bienheureux, après en avoir retranché tous les méchants, on excluait encore quelques-uns des bons. Mais vous êtes assuré que nul des bons ne peut être exclu. Quand de cent mille il n'y en aurait qu'un seul de sauvé, si vous êtes bon, soyez sûr que ce sera vous. Comme, au contraire, quand, pour cent mille sauvés il n'y aurait qu'un seul de perdu, si vous êtes mauvais, ce serait vous infailliblement.

Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. N'en doutez nullement, Ame chrétienne, Dieu a résolu de vous loger dans le ciel, et,

dès ici, il vous est permis de regarder ce beau séjour comme votre héritage, puisque c'est le royaume de votre Père : *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* Ce qu'il a fait pour vous en est une preuve bien évidente et ce que vous faites tous les jours pour lui en est une autre marque qui ne peut vous être suspecte. Cette volonté si sincère que vous avez conçue d'expier vos fautes passées, ce courage avec lequel vous vous en êtes accusé au vicaire de Jésus-Christ, cette horreur qui vous est restée de tout ce que vous avez aimé contre la loi du Seigneur, en un mot, ce désir ardent que vous avez de faire votre salut, ce désir, dis-je, est un effet du désir que Dieu a de vous sauver. C'est lui même qui désire cela en vous; c'est lui qui le demande pour vous et par vous : *Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* C'est lui qui vous a inspiré cet amour de la pureté intérieure, ce zèle que vous avez pour la réformation de vos mœurs, cette faim de sa parole qui nourrit et fortifie vos bons désirs. C'est lui qui entretient cette sensibilité que vous avez pour les misères des pauvres, c'est lui qui vous détache peu à peu des objets qui occupaient en votre cœur une place qui n'est due qu'à lui seul; c'est lui qui vous donne la force de vous vaincre vous-même, de vous faire violence, de souffrir sans murmurer, de souffrir avec quelque sorte de plaisir, de rechercher même les souffrances et les mortifications. Croyez-moi, notre Dieu ne vous ferait point toutes ces grâces, s'il n'avait bien envie de vous rendre heureux.

Pour vous, Pécheurs, c'est en vain que vous avez recours aux décrets éternels de la volonté divine, pour

colorer vos dérèglements. Comment pouvez-vous dire que Dieu ne veut pas vous sauver, vous qu'il presse, depuis si longtemps et avec tant d'instance, de vous convertir; vous qui vous trouvez importuné des reproches secrets qu'il vous fait en tant de rencontres; vous qui craignez peut-être qu'il ne vous convertisse enfin malgré vous-même? Se passe-t-il quelque jour qu'il ne vous donne des attaques? Est-il quelque voie qu'il n'ait tentée pour vous engager dans le bien, adversité, prospérité, maladie, confusion, perte de biens, d'amis, de mari, d'enfants, d'honneur même et de réputation? Combien y aurait-il de temps que vous auriez changé de vie, je ne dis pas si vous le souhaitiez d'aussi bonne foi que Dieu le désire, mais si vous n'étiez pas aussi opiniâtre dans la résolution de vous perdre qu'il est constant dans la passion qu'il a de vous rendre heureux? Vous dites qu'il ne tient qu'à Dieu de vous sauver. Comment voulez-vous que je le croie, tandis que je verrai que, de son côté, il n'oubliera rien pour vous retirer du chemin qui conduit à la damnation, et que, de votre part, vous n'oublierez rien pour vous y tenir? Vous voulez que ce soit Dieu qui manque de bonne volonté pour vous : que pourrait-il donc faire, s'il était bien intentionné? Et vous, au contraire, si vous étiez déterminé à vous perdre, que pourriez-vous faire de pire que ce qu'on vous voit faire tous les jours? Si vous croyez cette excuse légitime, si vous avez dessein de vous en servir au Jugement, que ne faites-vous du moins quelque effort pour rendre votre cause meilleure, pour avoir de quoi convaincre Jésus-Christ, pour le

mettre, pour ainsi dire, entièrement dans son tort? Vous me direz peut-être que, supposée la Prédestination, il n'est pas en votre pouvoir de rien faire pour votre salut. Quelle erreur, Dieu immortel! Et moi je vous dis, avec respect, que vous vous trompez étrangement, que la Prédestination, non seulement ne détruit pas en Dieu la volonté de vous sauver, mais qu'elle vous laisse encore à vous-même la liberté de le faire. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT

Je sais, Messieurs, que les théologiens n'expliquent pas tous de même manière le mystère de notre Prédestination. Quelques-uns disent que Dieu, avant toutes choses, a préparé des grâces pour chacun de nous et que, prévoyant ensuite le bon ou le mauvais usage que nous ferions de ces grâces, il a résolu de sauver ceux qui y devaient répondre et de perdre sans ressource ceux qui les devaient mépriser. D'autres docteurs prétendent que Dieu a tenu un ordre tout opposé; qu'il a commencé par destiner à la gloire telles créatures et en tel nombre qu'il lui a plu, et qu'ensuite il a choisi des moyens sûrs et infaillibles pour conduire ses élus à la gloire qu'il leur destinait, se contentant de donner aux autres des secours qu'il prévoyait devoir être inefficaces. Voilà, en deux mots, toute la doctrine de la Prédestination, selon les différentes opinions qu'on enseigne dans l'École. Or je dis, Messieurs, que, quelque parti qu'on

veuille prendre, la Prédestination ne blesse nullement notre liberté ; et il me semble que tout le monde le peut concevoir.

Si Dieu m'a destiné pour la gloire, dites-vous, je ne puis être damné, quoique je fasse ; et si, au contraire, il m'a réprouvé, il faut nécessairement que je périsse. — Ce discours n'est pas d'un bon catholique, et, si vous voulez bien me permettre de vous le dire, il n'est pas même d'un habile homme. Si Dieu vous a mis au nombre de ses élus, chrétiens Auditeurs, il a résolu de vous sauver, ou pour vos mérites, ou du moins par vos mérites. Dans l'une des deux opinions que j'ai rapportées, la volonté que Dieu a de vous sauver suppose votre conversion, et, dans l'autre opinion, elle la renferme. Je veux dire que votre conversion a été, ou le motif pour lequel Dieu veut vous sauver, ou le moyen par lequel il vous veut sauver. C'est une témérité tout à fait insupportable de dire que, si vous êtes prédestiné, vous irez en paradis, fussiez-vous le plus méchant des hommes. Si vous êtes prédestiné à la gloire, vous l'êtes encore à la sainteté : c'est Saint Paul lui-même qui nous l'enseigne : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* Si Dieu a résolu de vous conduire dans le ciel, ce n'est point par le chemin qui mène en enfer : c'est par la conformité de votre vie avec la vie de Jésus-Christ ; c'est par la voie étroite de la pénitence et de la mortification ; c'est par la pratique des œuvres de charité ; c'est par la charité même, par l'amour de Dieu et du prochain qu'il a résolu de vous y conduire. De sorte que si vous êtes prédestiné, il est aussi assuré que

vous sortirez de vos désordres, que vous marcherez sur les pas du Sauveur du monde qu'il est sûr que vous serez bienheureux. C'est pourquoi tous les Pères disent que la pureté des mœurs et la sainteté de la vie est la vraie et l'unique marque qui distingue ici-bas les élus des réprouvés. C'est pour cela que Saint Pierre nous exhorte à nous assurer nous-même de notre Prédestination par la pratique des œuvres de piété : *Satagite, ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.*

Que s'il est vrai que, quelque prédestiné que vous soyez, vous n'irez point en paradis en vivant mal et sans faire pénitence, il n'est pas moins véritable que, supposé même que vous soyez réprouvé, vous n'irez point en enfer que par la voie de perdition, que par le mépris des commandements, en un mot, que par le péché et par l'obstination au péché. On fait cette question dans l'École, savoir, si Dieu pourrait damner une âme innocente, sans autre raison que parce que ce serait son bon plaisir et parce qu'il est le maître absolu de sa créature. Quelques théologiens soutiennent qu'il ne le peut en nulle manière ; quelques autres disent qu'il ne le pourrait pas faire sans choquer les lois de sa providence et sans faire tort à sa miséricorde infinie ; tous conviennent, et c'est un article de foi, qu'il ne le fait point. Dieu est bon par lui-même, dit Saint Augustin ; mais il ne peut être juste que par les sujets que nous lui donnons de faire éclater sa justice. Non seulement il ne peut punir que nos péchés, mais il ne nous peut punir que par nos péchés. Comment est-ce, dit

cet admirable Père, que Dieu pourrait trouver en lui-même de quoi nous rendre éternellement malheureux? Il faut que le pécheur lui fournisse non seulement les motifs, mais encore les instruments de sa colère, et que, pour nous tourmenter en l'autre vie, il se serve des mêmes désordres qui auront fait nos plaisirs en celle-ci. *Nec putemus illam tranquillitatem et ineffabile lumen Dei de se proferre, unde peccata puniantur, sed ipsa peccata sic ordinare, ut, quæ fuerunt delectamenta homini peccanti, sint instrumenta Domino punienti.*

Réjouissez-vous donc, Ames saintes, et chassez bien loin de votre cœur tout mouvement de crainte et de défiance. Quoiqu'il en soit de la Prédestination ou de la réprobation des hommes, il n'est point vrai, comme le disent les libertins, que si nous sommes réprouvés, nous serons damnés, quoique nous fassions. On ne va point en enfer par une vie chrétienne et réglée; et, quand Dieu vous aurait jeté dans les flammes qui y brûlent les impies, votre innocence vous y ferait trouver les mêmes rafraîchissements que les trois jeunes Hébreux trouvèrent autrefois dans la fournaise de Babylone. Ces feux, dit le dévot Saint Bernard, ne peuvent exercer leur cruauté que sur la volonté propre, c'est-à-dire sur une volonté rebelle et opposée à la volonté de Dieu. C'est le Seigneur qui les allume; mais c'est le péché qui leur donne comme la pointe. Otez le péché et il n'y aura plus d'enfer ou l'enfer deviendra lui-même un paradis.

Mais vous n'êtes pas encore satisfaits, et il nous faut faire un second pas. Il est vrai, dites-vous, que quoique

je sois prédestiné, je ne puis être sauvé que par la persévérance dans le bien, ou, au cas que je sois dans le désordre, par une parfaite conversion; il est vrai que quoique je sois du nombre des réprouvés, je ne me damnerai point, à moins que je ne me pervertisse et que je ne m'obstine dans l'impénitence; mais c'est une nécessité que je persévère dans le bien ou que je meure dans mes mauvaises habitudes, selon que j'aurai été, ou prédestiné, ou réprouvé. Dieu ne m'a écrit dans le Livre de vie que parce qu'il a prévu que je vivrais chrétiennement; il n'en a exclu tant d'autres que parce qu'il a vu dans l'avenir la corruption de leurs mœurs et leur endurcissement dans le mal. Mais sommes-nous libres pour faire ou pour ne pas faire ce que le Seigneur a prévu que nous ferons ou que nous ne ferons pas? Oui, chrétiens Auditeurs, je soutiens que nous le sommes. C'est un article de foi que cette connaissance divine ne peut imposer de nécessité à la volonté humaine. Je dis plus: bien loin de donner quelque atteinte à la liberté, je prétends qu'il n'est rien dans ce mystère qui ne l'établisse et qui ne la rende inviolable. En voici la raison en peu de mots.

Puisque Dieu veut vous sauver par vos mérites ou vous damner pour vos péchés, comme nous l'avons déjà dit, il faut qu'il ait prévu que vous feriez librement, ou de bonnes, ou de méchantes actions. Je dis librement, parce que sans cela il n'y a, ni mérite, ni démérite, et par conséquent il est autant impossible que vous soyez forcé à faire le bien ou le mal, qu'il est impossible que Dieu se trompe dans sa connaissance et que sa volonté

ne soit pas exécutée. Dieu a prévu que je ferai cette action : donc il faut nécessairement que je la fasse; et moi je dis, au contraire : il a prévu que vous la feriez librement, qu'en la faisant vous mériteriez une récompense ou que vous vous rendriez digne de châtiment; donc il faut nécessairement que vous la fassiez avec une liberté toute entière, c'est-à-dire que vous pourrez également, et la faire, et ne pas la faire.

Et certes, Messieurs, s'il y avait quelque nécessité, pour une partie des hommes, de suivre leurs passions et de s'endurcir dans le crime, avec quelle vérité le Seigneur nous dirait-il si souvent qu'il nous a rendus les arbitres de notre fortune, que la vie et la mort sont entre nos mains, qu'il est à notre choix d'embrasser le bien ou le mal ? Vous craignez que Dieu ne se trompe dans sa connaissance, si je suis libre; mais si je ne le suis pas, il est tout visible qu'il me trompe par ses paroles. Que serait toute l'Écriture sainte qu'une cruelle dérision, et tout le christianisme qu'une comédie, qu'une momerie indigne de Dieu, si notre salut n'était pas entre nos mains ? Quoi ! le Seigneur ne cesse de m'appeler où il sait très bien que je ne saurais me rendre ! Tous les prophètes, tous les apôtres m'invitent de sa part à la pénitence, quoiqu'il n'ignore pas que la pénitence m'est impossible ! Il me présente des remèdes dont il ne veut pas que je me serve ! Il m'attire d'une main et il me repousse de l'autre, ou plutôt il me repousse de toutes deux, tandis qu'ajoutant la raillerie à la cruauté il me reproche ma résistance et ma lenteur à le suivre ? Que veut-il donc dire, quand il me presse de

veiller et de combattre sans cesse, de me défendre des artifices de mes ennemis, de prendre la fuite à la vue du péché, comme si c'était un aspic ou une couleuvre, après qu'il m'a enchaîné de telle sorte que je ne saurais même me remuer? Ne serait-ce pas imiter la perfidie de l'infâme Dalila qui, ayant lié Samson de plusieurs cordes, de peur qu'il n'échappât aux Philistins, ne laissait pas de crier et de l'exhorter à s'enfuir ?

Croyez-moi, Messieurs, nous n'avons que trop de liberté. Vu le mauvais usage que nous en faisons, il aurait été à souhaiter pour notre bonheur que Dieu, par la Prédestination éternelle, nous eût imposé quelque nécessité invincible. Comme il ne peut nous prédestiner au mal, selon le mot de Saint Augustin, cette nécessité nous aurait porté infailliblement au bien et aurait assuré notre salut, qui est exposé aujourd'hui à la faiblesse et à l'inconstance de nos volontés. Au lieu de craindre qu'il ne nous soit pas libre de persévérer dans le bien, craignons plutôt que nous n'abusions de notre liberté, pour faire le mal; c'est à vrai dire l'unique chose que nous ayons à appréhender en cette vie.

C'est pourquoi, sans vous embarrasser désormais l'esprit des pensées de la Prédestination et de la connaissance que Dieu a eue avant tous les siècles, voici le conseil que je vous donne. Purifiez-vous toujours davantage, et des péchés passés, par la pénitence, et des imperfections qui nous restent, par une généreuse et constante mortification. Fuyez avec un soin extrême tout ce qui peut vous rengager dans le monde, lequel vous replongerait bientôt dans tous vos désordres.

Profitez de toutes les occasions que vous aurez de faire le bien et jetez-vous ensuite dans le sein de votre Dieu, en lui remettant tous les autres soucis dont vous pourriez être agités : *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis.* Oui, je sais qu'il y a une prédestination laquelle a devancé la naissance des plus gens de bien; mais je sais aussi qu'il y a une miséricorde qui les accompagne jusqu'à la mort. Je ne sais si je suis marqué pour le paradis; mais j'en sais le chemin, j'y suis, dans ce chemin, par la grâce de mon Dieu et j'ose dire, dans le sentiment de Saint Paul, que, ni la mort, ni la vie, ni le passé, ni le présent, ni l'avenir ne me feront jamais sortir de cette route par laquelle je suis très certain qu'on ne va point en enfer. Pour tout le reste, j'en laisse le soin à ce bon Maître qui me gouverne et qui m'aime plus que je ne m'aime moi-même. Je sais que, quoique j'aie fait ou que j'aie dessein de faire, après tout le Seigneur a pitié de qui il veut, *cujus vult miseretur.* Cela est vrai. Mais sa volonté n'est point une volonté aveugle; il veut toujours ce qui est le plus raisonnable, qui est de favoriser le mérite et la piété. Ceux qui l'aiment de tout leur cœur ne sont pas plus malheureux pour être à sa discrétion. Dieu est extrêmement libre dans la distribution de ses grâces; mais c'est tant mieux pour les fidèles serviteurs : il ne manquera pas de les leur départir abondamment. Quoiqu'un bon père ne soit pas forcé de laisser son héritage à ses enfants, faut-il craindre pour cela qu'il ne les en prive pour le donner à des étrangers ? Je ne puis pas mériter la persévérance

finale ; mais je puis la demander, et Jésus-Christ à engagé sa parole qu'on ne la refusera point à nos prières. — Mais je ne suis pas même assuré de la demander ? — Assurons nous-en tout à l'heure, chrétienne Compagnie, et ne différons pas plus longtemps de faire à Dieu cette prière importante.

Seigneur, vous voyez tous nos désirs ; vous voyez qu'ils ne tendent qu'à vivre et à mourir en votre amour. C'est vous qui les avez fait naître, ces désirs ; c'est à vous à les entretenir et à leur donner cette fermeté inébranlable que nous ne pouvons attendre de l'instabilité de nos cœurs. *Perfice gressus meos in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea.* Affermissez mes pas de telle sorte, que je ne chancelle jamais dans la route que j'ai commencée et que je ne m'en écarte jamais. C'est vous, ô Dieu tout-puissant, qui rendez la terre immobile au milieu de l'air ; c'est vous qui d'une substance liquide avez formé ce ciel qui sert comme de base au trône de votre gloire. Il ne vous sera pas plus difficile, et j'ose dire qu'il ne vous sera pas moins glorieux, de donner à mon âme cette même solidité. Rendez-la inébranlable à toutes les tentations, à tous les efforts de ses redoutables ennemis ; attachez-la à vous par des nœuds indissolubles ; unissez si étroitement ma volonté à la vôtre, qu'elle ne soit plus qu'une même volonté avec la vôtre, qu'elle soit droite comme la vôtre, sainte comme la vôtre, mais surtout constante et immuable comme la vôtre. Faites, ô mon Dieu, que je meure dans le sein de votre Église, hors de laquelle il n'y a point de salut, dans le sein de la croix, où est la source de notre

salut, dans le sein de Jesus-Christ crucifié, qui est lui-même notre salut et notre rédemption. Faites que, comme je ne puis vivre que par vous, je ne vive aussi jamais que pour vous. Faites enfin que je meure en vous louant, que je meure en vous aimant, que je meure pour votre amour et, s'il est possible, de votre amour. *Ainsi soit-il.*

LVII^e SERMON

DE

LA FUITE DU MONDE

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu.

Jésus fut conduit au désert par le Saint-Esprit.

(*S. Matt.*, c. 4.)

Il est malaisé d'être engagé dans le monde et de ne s'y pervertir pas ; il est malaisé de s'y convertir, à moins qu'on ne s'en retire.

Comme toutes les actions de Jésus-Christ sont pour nous des leçons sensibles qui nous instruisent encore mieux que ses paroles, il est tout visible que, par la retraite qu'il fait aujourd'hui dans le désert et par où il commence sa vie publique, il veut nous apprendre la nécessité qu'il y a de nous retirer dans la solitude pour vivre chrétiennement. Si je vous disais que c'est une

heureuse nécessité que celle-là, je ne sais si l'on voudrait bien m'en croire sur ma parole. La plupart des gens sont étrangement prévenus contre la vie solitaire et retirée ; on n'en a guère moins d'horreur que du bannissement ou de la mort même. Je ne m'en étonne pas ; c'est qu'on n'en connaît, ni les douceurs, ni les avantages ; c'est qu'on ne sait pas que, dans la vérité, on n'est jamais moins seul que quand on est seul, parce qu'alors on a le plaisir de traiter avec soi-même, c'est-à-dire, avec la personne du monde que chacun aime davantage; ou, comme dit encore mieux Saint Bernard, parce qu'alors on est avec Dieu, avec qui l'on ne peut dire combien il est doux de converser loin du tumulte et de l'embarras du siècle.

Quoiqu'il en soit, je suis persuadé que c'est ici la matière la plus importante qui puisse être traitée dans une chaire chrétienne. Car, tandis que vous vous plairez encore dans le monde, chrétiens Auditeurs, quelque impression que la parole de Dieu ait faite sur vos cœurs, quelques bons désirs que vous ayez déjà formés, je ne puis croire qu'il y ait encore rien de fait pour votre sanctification. Ce sera en vain que je prêcherai et que tous les prédicateurs s'épuiseront pour vous porter à une grande vertu : la semence qui tombe sur les grands chemins est une semence perdue. Si l'on veut faire quelque fruit par la prédication, il faut s'adresser aux personnes retirées du monde ou il faut porter ceux qui sont dans le monde à s'en retirer. C'est ce que je vais tâcher de faire, Messieurs, dans la confiance que j'ai que l'Esprit Saint, qui conduit aujourd'hui Jésus au

désert, (1) vous y attirera par sa grâce, au même temps que je vous y porterai par mes paroles. Marie nous favorisera en ceci, comme elle fait en toutes choses, de sa puissante intercession : *Ave Maria*, etc.

Je ne sais s'il est vrai ce qu'on dit des premiers hommes du monde, que, vivant dans les forêts séparés les uns des autres, ils n'avaient quasi que les dehors et les apparences d'hommes, jusqu'à ce que s'étant réunis dans les endroits où la nature a rassemblé plus de commodités pour la vie, ils trouvèrent, dans la société, cette politesse et cette perfection de la raison qui ne les distingue guère moins des bêtes que la raison même. Mais ce commerce, par où les esprits furent alors adoucis et civilisés, n'a pas peu contribué depuis à les corrompre. De sorte que, après être sortis des déserts pour apprendre à vivre, les plus sages ont jugé à propos de s'y rengager pour y rapprendre à bien vivre. Ils ont trouvé qu'il y avait moins de danger de se familiariser avec les lions qu'avec les hommes et que les passions que le monde inspire nous rendent encore plus semblables aux animaux que l'humeur farouche et sauvage que la solitude entretient.

Or, comme la dépravation est plus grande aujourd'hui qu'elle n'a jamais été et que notre siècle, qui se polit tous les jours, semble aussi se corrompre tous les jours de plus en plus, je ne sais s'il y eut jamais de temps où l'on eut plus de sujet de se retrancher

(1) Ce sermon fut donc prêché le premier dimanche de Carême en 1677 ou en 1678.

entièrement de la vie civile et de fuir dans les lieux les plus reculés. Ce serait sans doute un conseil très salutaire que celui-là; mais enfin ce n'est qu'un conseil : encore n'est-il pas pour tout le monde. Cependant nous avons parlé de nécessité, et d'une nécessité qui s'étend à toutes sortes de personnes. Voici donc en quoi je prétends qu'elle consiste. Je dis que, pour faire son salut, il faut se retirer du monde le plus qu'on peut, et surtout de ce qu'on appelle le grand monde. Et la preuve n'en est que trop évidente. On ne peut se sauver que par l'une de ces deux voies : ou en vivant constamment dans l'innocence, ou en réparant les désordres de sa vie par une véritable conversion. Or je m'en vais vous faire voir que ces deux voies sont comme fermées à tous ceux qui ont beaucoup de communication avec les hommes. Il est mal aisé d'être engagé dans le monde et de ne s'y pervertir pas : voilà le premier point; il est mal aisé de s'y convertir, à moins qu'on ne s'en retire : c'est le second. Voilà tout le plan de cet entretien.

PREMIER POINT

Il est certain qu'il y a un monde, même parmi les chrétiens, qui est ennemi du christianisme et que Jésus-Christ désavoue. C'est ce monde qui ignore Dieu, comme dit Saint Jean, et qui hait le Fils de Dieu, comme le Fils de Dieu s'en est plaint lui-même : *Mundus me priorem vobis odio habuit.* Ce monde, tout chrétien qu'il est en apparence, a le démon pour prince et pour

chef; il est composé de réprouvés, et le Sauveur du monde ne prétend pas qu'il ait nulle part à ses prières : *Non pro mundo rogo, sed pro his quos dedisti mihi.* C'est ce monde que le même Sauveur a vaincu, qu'il a confondu par sa croix, que Saint Paul regardait comme un scélérat condamné au supplice et exécuté pour ses crimes, contre qui tous les saints se sont déclarés et qui a persécuté tous les saints.

Il est, de plus, constant qu'être de ce monde et être du nombre des réprouvés, l'aimer et se déclarer ennemi de Dieu, c'est la même chose : *Quicumque voluerit esse amicus sæculi hujus, inimicus Dei constituitur.* Mais on demande si l'on peut le hanter, se familiariser avec lui, avoir des liaisons avec ceux qui le composent, se trouver dans leurs assemblées, sans exposer son innocence et le salut de son âme? Pour répondre à cette question, Messieurs, il est nécessaire de vous dire ce que c'est que ce monde, et par quoi il peut être distingué. Ce monde est presque tout composé de personnes vaines, ambitieuses, attachées à leurs plaisirs, qui ne songent qu'à plaire, à se faire aimer, à passer la vie dans l'oisiveté et dans la joie. C'est dans ce monde que règne le luxe, l'orgueil, la vengeance, la détraction. C'est lui qui invente les modes, qui fait les lois du faux honneur et qui les fait observer, qui ne s'assemble que dans les lieux où l'on ne peut être attiré que par le plaisir, qui fait valoir tous les arts, lesquels ne sont faits que pour flatter et pour réjouir les sens.

Je ne dis pas, Messieurs, que tous ceux qui sont de ce monde soient voluptueux, lascifs, médisants, libertins,

impies; mais je dis, et il est vrai, que tous ceux qui sont le plus adonnés à tous ces vices sont de ce monde, qu'ils y règnent, qu'ils y reçoivent des louanges et des applaudissements. Enfin, comme les fondateurs des ordres religieux ont eu en vue de composer une espèce de vie où tout favorisât le dessein qu'on aurait de se sauver, qu'ils y ont fait entrer tout ce qui peut faciliter l'acquisition de la vertu, qu'ils en ont éloigné tout ce qui est contraire à la pureté des mœurs, tout ce qui peut tenter ou conduire au mal; le démon, au contraire, qui est le prince du monde, a tâché d'y rassembler tout ce qui peut inspirer le vice, la richesse et l'immodestie des habits, les assemblées des personnes de différents sexes, la cajolerie, la mollesse du chant et des danses, la licence du théâtre; en un mot, tout ce qui peut irriter les passions et les introduire par les sens. Cela supposé, on demande s'il n'y a rien à craindre pour le salut à vivre parmi ce monde. Et moi je demande s'il y a le moindre sujet de croire qu'on s'y pourra sauver en quelque manière?

A qui est-ce que nous nous adresserons pour être éclaircis sur ce point? Je ne veux interroger que des gens mêmes du monde. Nous en voyons tous les jours qui le quittent pour embrasser la vie religieuse, et qui quittent en même temps de grands biens, de grands honneurs et des espérances encore plus grandes. Si l'on veut savoir d'eux le motif qui les a portés à une si étrange résolution, j'ose soutenir que de cent il n'y en aura pas deux qui aient autre chose à vous dire, si ce n'est qu'il est difficile de demeurer dans le monde sans

le fréquenter, et qu'il est impossible de le fréquenter sans se corrompre.

Et non seulement ceux qui ont ainsi renoncé avec éclat à la vie séculière, mais ceux qui y sont encore engagés, qui s'y plaisent, qui ne peuvent se résoudre à la retraite, ceux-là, dis-je, tiennent encore le même langage. Quand on leur reproche leurs rechutes continuelles, leur imprudence à donner ou prendre certaines libertés qui tirent à conséquence; quand on leur représente le péril qu'il y a, et pour eux, et pour les autres, à ouvrir ou à continuer des discours qui blessent l'honnêteté, qui blessent la réputation de leurs frères, qui blessent même la religion; en un mot, quand on leur propose les maximes de Jésus-Christ et qu'on leur fait remarquer l'opposition extrême qu'il y a entre ces maximes et leur conduite : Vous avez raison, disent-ils; mais il faudrait donc être muet, vu que toutes les conversations roulent aujourd'hui sur ces trois points, l'impiété, la médisance et ce qu'on appelle galanterie. A moins d'être de bronze on ne saurait se défendre des mauvais désirs au milieu d'un monde où tout conspire à les faire naître. D'ailleurs on s'y trouve tous les jours dans de si funestes conjonctures, il s'y présente de si grandes commodités de faire le mal qu'on peut dire qu'il y devient comme nécessaire. Voilà, Messieurs, ce qu'on entend dire tous les jours, et à des personnes qui prétendent par là justifier en quelque sorte leurs dérèglements. Mais ils se trompent. Il est impossible de voir le monde, d'être du monde sans offenser Dieu ou sans s'exposer au péril de l'offenser. Vous êtes donc

obligé de vous retirer et de rompre ce commerce dangereux que vous avez avec lui.

Mais, je ne suis pas de ce sentiment, dira peut-être quelqu'un : je crois qu'on peut vivre au milieu du monde, et y vivre comme on y vit, sans intéresser sa conscience et sans courir nul hasard de son salut ; il y a des gens d'une grande probité qui sont de ce même avis ; et en effet on connaît des personnes dont la vie, quoique mondaine, est néanmoins fort irréprochable. — A cela, Messieurs, je ne veux opposer que votre propre expérience. Quoiqu'il en soit, et des sentiments, et de la conduite d'autrui, c'est à vous seuls que je parle en ce discours ; et je vous demande, si en effet la vie et le commerce du monde ne vous a point fait de tort jusqu'ici ; car en vain me prouveriez-vous, par cent exemples et par l'autorité des plus grands docteurs, qu'on y peut conserver l'innocence et la piété, si vous y avez perdu l'une et l'autre, et si tous les jours votre cœur y reçoit de nouvelles plaies.

Dites-moi donc, s'il vous plaît, dans ces grandes compagnies, dans ces longues conversations que vous avez avec le monde, c'est-à-dire avec des hommes et des femmes qui ne songent qu'à se divertir et à passer le temps agréablement, avez-vous quelquefois passé un jour tout entier sans faire quelque détraction ou du moins sans en entendre ; sans vous divertir aux dépens de votre prochain ou sans prendre quelque plaisir aux railleries qu'on en a faites? Je ne parle point des mauvais désirs que vous avez inspirés aux autres et dont les soins que vous prenez de plaire, de vous

habiller à votre avantage ne vous rendent que trop coupable. Mais oseriez-vous dire que vous avez toujours rapporté des assemblées un cœur aussi chaste, aussi libre, une imagination aussi pure que vous l'y aviez portée ? Il y a une chose dont il me semble que chacun convient ; c'est que les personnes qui ont quelques principes de piété, quelque goût pour la prière, quelque désir de plaire à Dieu et de se sanctifier sentent que ces désirs s'affaiblissent, que ce goût se perd par le commerce du monde. A peine s'est-on trouvé quelques jours dans ces assemblées que cette ferveur commence à se ralentir. On revient avec peine aux exercices de dévotion, on sent Dieu qui se retire et on s'accoutume déjà à son absence. Que veut dire cela, chrétiens Auditeurs ? Est-ce que vous êtes déjà perdu, que tout est désespéré ? Non, mais vous voyez par là que vous n'êtes pas invincible et qu'avec le temps le monde pourra vous gâter comme les autres. Ce n'est pas encore la mort, mais c'est votre embonpoint qui s'en va, c'est votre santé qui se ruine ; ce n'est pas la mort, mais c'est une maladie qui y conduit. Je sais bien que vous prétendez vous en tenir à certaines bornes que la crainte de Dieu vous prescrit ; mais c'est une espérance que le plus saint de tous les hommes ne pourrait avoir sans une extrême présomption. Le monde ne sera pas content de ce que vous lui destinez ; et je ne vois pas comment vous pourrez lui résister dans votre faiblesse, puisque vous avez plié dans le temps que le Seigneur était près de vous, que vous aviez toutes vos forces et que vous n'aviez encore reçu nulle atteinte.

Mais quand les bons et les vicieux, quand vous-même ne rendriez pas témoignage à la vérité que je vous prêche, je ne laisserais pas d'en être persuadé par la raison. Si nous sommes en sûreté dans le monde, dites-moi, je vous prie, où c'est qu'il y aura péril pour le salut? Il y a lieu de craindre même dans les cloîtres, d'où toutes les occasions sont bannies et où l'on est couvert de mille remparts contre les artifices de Satan; et nous nous croirons en sûreté dans un lieu dont toutes les avenues lui sont ouvertes, où vous avez mille et mille occasions de pécher! O mon Dieu, on doute s'il est difficile de vivre innocemment dans un lieu où l'on voit que toutes les difficultés qui peuvent s'opposer à l'innocence sont tout visiblement rassemblées!

Outre les objets qui attirent si puissamment à mal faire et les occasions qui y entraînent comme nécessairement, les discours des personnes corrompues, leurs exemples, leur compagnie, leur souffle même, pour ainsi dire, n'a-t-il pas quelque chose de contagieux? Le Sage nous avertit de ne nous pas associer avec un homme furieux, de peur qu'insensiblement il ne nous communique son humeur brutale : *Ne ambules cum homine furioso, ne forte discas semitas ejus.* Et cependant on peut dire que de tous les vices la colère est celui dont l'exemple a le moins de malignité. Il semble que la vue d'une personne qui s'emporte est plus capable d'inspirer de l'horreur de cet excès que de nous porter à le commettre. Que sera-ce donc de l'orgueil, de la vanité, de la médisance et de tant d'autres vices qui n'ont rien de rebutant, qui s'insinuent, qui se persuadent eux-mêmes?

Je ne prétends point m'étendre ici sur la force du mauvais exemple, ni sur le danger qu'il y a de fréquenter les personnes déréglées : tout le monde ne sait que trop que l'amitié d'un libertin est capable de pervertir l'homme du monde le plus sage, qu'il y a comme une espèce de nécessité de ressembler à ceux qu'on fréquente. Je vous laisse à penser, Messieurs, ce qu'il arrivera de cet homme, de cette femme qui se jette inconsidérément dans le grand monde, c'est-à-dire qui hante non pas une personne, mais un peuple entier tout dépravé. Il ne faut quelquefois qu'un méchant homme pour débaucher toute la jeunesse d'une ville; une femme a souvent empoisonné toute une cour ; on a vu des malheureux porter la corruption dans des provinces entières et infecter même les plus grands royaumes par leurs actions et par leurs maximes scandaleuses. Et voici un monde de débauchés, de gens sans pudeur, sans religion, qui assiègent un homme faible et fragile ; et cet homme espère de leur résister ! Si un peu de levain corrompt une grande masse de pâte, selon la parole de Saint Paul, comment est-ce qu'un peu de pâte ne se corrompra pas dans une grande masse de levain ? Un pestiféré qui serait entré dans Londres donnerait l'alarme à toute la ville, parce qu'effectivement toute la ville courrait hasard d'en être infectée ; et une seule personne, qui se mêle dans une foule de gens tous atteints de peste, ne croit pas avoir lieu de craindre la maladie !

On m'objectera peut-être le saint homme Loth qui, s'étant trouvé au milieu d'une et même de plusieurs

villes toutes débordées, ne laissa pas de se garantir de l'infection et de demeurer inviolablement attaché à son devoir. Mais je vous prie, Messieurs, de faire réflexion que cet exemple ne favorise point l'inconsidération de ceux qui s'engagent dans la vie du monde ; au contraire, il devrait les faire trembler. Il est vrai que Loth résista à l'exemple des Sodomites ; ce fut un effet admirable de son inviolable fidélité. Mais ne fut-ce pas une preuve bien funeste, et de la fragilité des hommes, et de la malignité du mauvais exemple, que parmi une nation toute entière il ne se trouvât que lui seul qui fût, ou assez fort, ou assez heureux pour y résister ? On s'encourage encore par l'exemple de Noé dont la vertu se trouva à l'épreuve de la corruption générale, où le monde était tombé de son temps, au lieu de frémir en faisant réflexion qu'entre tous les hommes il fut le seul qui s'en défendit.

De plus, ces deux saints personnages vécurent, à la vérité, le premier, dans un palais, et le second, dans un siècle extrêmement corrompu. Mais ils n'eurent ni l'un, ni l'autre, nul commerce avec les méchants. L'Écriture nous apprend que Noé s'occupait à bâtir l'arche, tandis que toute la terre était plongée dans la débauche ; et Saint Chrysostôme assure que, dans le temps que Sodome se souillait de mille ordures, Loth se tenait dans sa maison où il tâchait de plaire à Dieu en réglant sa famille et l'instruisant à la crainte du Seigneur. Je vous ai déjà dit, Messieurs, que je ne prétends pas qu'on soit obligé de s'enfuir des villes ou de s'enfermer dans des cloîtres ; il y a un milieu entre le désert et le grand

monde que je n'estime guère moins que le désert même. C'est dans ce milieu que se tinrent les deux saints dont nous avons parlé ; c'est ce milieu que je crois être nécessaire pour le salut.

Je finis cette première partie par une réflexion, après quoi on ne peut plus douter, ce me semble, de ce que je dis. Tous les saints et tous les docteurs conviennent que la vie des hommes apostoliques, c'est-à-dire de ceux qui s'emploient au salut des âmes, que cette vie, dis-je, est environnée de mille périls, et qu'à moins qu'on n'y apporte de grandes précautions, qu'on ne se soit armé d'une vertu extraordinaire avant que de s'y embarquer, à moins qu'on en exerce les fonctions avec beaucoup de circonspection et de retenue, et qu'on ne l'interrompe même de temps en temps, comme pour prendre de nouveaux préservatifs contre le mauvais air du monde, ils ne peuvent manquer de périr. Sur quoi il est aisé de former ce raisonnement. Si des saints, qui ne s'exposent dans le monde que pour le sanctifier, courent un si grand hasard de se pervertir eux-mêmes, comment est-ce que ceux qui n'ont pas, à beaucoup près, un aussi grand fond de vertu, qui, en voyant le monde, ne songent qu'à passer le temps et à prendre leurs plaisirs ; comment, dis-je, ceux-là peuvent-ils croire qu'ils y sont en sûreté? Ceux qui ne voient le monde qu'à l'église et au tribunal de la pénitence ont sujet de le craindre en ces lieux-là mêmes ; et on ne le craindra point dans les assemblées où il étale tous ses attraits, tout son luxe, où il *déploie* (1) tout ce qui est capable

(1) Texte original : *Déplie...*

de surprendre les sens et d'empoisonner le cœur!

Voulez-vous que je vous dise franchement ce que je pense, chrétienne Compagnie. Ma pensée est qu'il n'est peut-être pas absolument impossible de vivre innocemment dans le monde; mais, pour en venir à bout, il faudrait prendre de si grands soins, il serait nécessaire d'user d'une vigilance si continuelle et si pénible, de soutenir tant et de si rudes combats que la peine surpasserait infiniment le plaisir, qu'elle l'étoufferait entièrement, qu'il y aurait beaucoup moins de fatigue à observer la règle du monde la plus austère. Non, Messieurs, il n'est point de solitude si affreuse, point de travaux, soit du corps, soit de l'esprit, que je n'embrassasse avec joie, plutôt que d'être obligé de passer mes jours dans le monde, de la manière que je sais, que je vois clairement qu'il y faudrait vivre pour n'y pas périr.

Pourquoi donc demeurer plus longtemps dans un pays où nos ennemis sont si forts et si redoutables, dans un pays où sans cesse il faut avoir les armes en main, ou à chaque pas il faut avoir la peine de vaincre ou le malheur d'être vaincu? *Quid tibi necesse est in ea versari domo, in qua necesse habeas quotidie, aut perire, aut vincere? Quis unquam mortalium juxta viperam securos somnos capit, quæ, et si non percutiat, certe sollicitat*? Ce sont les paroles de Saint Jérôme : Quel moyen de dormir tranquillement auprès d'une vipère toujours prête à nous piquer? Si vous n'en êtes pas mordu, vous serez du moins inquiet, en la sentant si près de vous? De sorte que si vous êtes fort dans le monde, ou vous y vivez sans inquiétude, ou vous y souffrez les frayeurs

mortelles que toute personne sage doit avoir parmi de si grands périls de se damner. Tout est à craindre pour vous. Je vous tiens même déjà pour perdu, si vous y vivez sans crainte; et si vous craignez autant que vous avez sujet de le faire, vous ne serez pas longtemps sans songer à la retraite. Plaise à la miséricorde infinie de notre Dieu de vous en donner bientôt l'inspiration; car sans cela vous ne vous conserverez pas longtemps dans l'innocence, si vous ne l'avez pas encore perdue; et si vous l'avez perdue, vous ne la recouvrerez jamais par une véritable pénitence : c'est la seconde partie.

SECOND POINT

Messieurs, la conversion suppose la grâce surnaturelle. Ce n'est autre chose qu'une exacte correspondance à cette grâce qui nous invite à changer. Rien ne se fait à moins que Dieu ne se fasse entendre au fond du cœur; et après que le Seigneur a parlé, il n'y a rien de fait encore; il faut que ses conseils soient exécutés. Or je dis que le tumulte, l'embarras du monde nous empêche d'entendre la voix de Dieu, et que, quand même on l'y aurait entendue, on ne pourrait pas y obéir.

La grâce n'est autre chose qu'une lumière, qui éclaire l'esprit et qui, en même temps, échauffe la volonté; une pensée qui nous instruit et qui nous touche, qui nous découvre le bien et qui nous porte à l'aimer. Quoique Dieu puisse produire immédiatement par lui-même, et cette bonne pensée, et ce bon désir, il se sert néanmoins,

pour l'ordinaire, des objets extérieurs et sensibles. Un crucifix, un homme qui combat avec la mort, un exemple de modestie et de véritable piété sont les instruments dont il se sert pour faire entrer par les yeux le remède qui doit guérir l'âme. Une autrefois il prendra occasion d'un discours chrétien, d'un récit édifiant, d'un bon et salutaire conseil, et s'insinuera ainsi par les oreilles jusqu'au fond du cœur. Quand il ne faudrait que cela pour convertir un pécheur, sa conversion sera difficile, pendant qu'il sera dans le monde. Ces occasions dont Dieu se sert pour nous appeler y sont extrêmement rares; on y voit peu d'objets qui inspirent la componction; les discours qu'on y tient ordinairement ne sont pas de ceux qui persuadent la piété.

De plus, si cette grâce par laquelle Dieu m'invite à une vie plus chrétienne, si cette grâce, dis-je, n'est efficace, il est évident que je ne me convertirai point, quoique je le puisse. Mais qu'est-ce que cette grâce efficace du côté de Dieu? Ce n'est autre chose, disent les théologiens, que le choix de certaines circonstances avantageuses qui favorisent le succès de la vocation, de certains moments précieux où les obstacles qui pourraient en empêcher l'effet se trouvent heureusement, éloignés. Or, comment trouver ces conjonctures favorables dans la vie d'une personne qui est éternellement, ou dans le jeu, ou dans la conversation; dont toute la vie se passe à recevoir et à rendre des visites; qui a toujours devant les yeux des objets qui inspirent la vanité et l'amour du monde? En quel temps le Seigneur

lui présentera-t-il son Esprit Saint, qu'il puisse espérer qu'il sera reçu ou qu'il ne sera pas entièrement étouffé?

Et voilà, Messieurs, l'explication de toutes ces paroles de l'Écriture par lesquelles le Saint-Esprit nous avertit que Dieu ne se trouve point dans le tumulte, qu'on le cherche en vain dans les rues et dans les places publiques ; que c'est dans la solitude qu'il parle au cœur de son épouse, c'est-à-dire qu'il lui fait non seulement entendre, mais encore goûter ses leçons. C'est pour cela que Saint Jean-Baptiste, qui était une figure vivante de la grâce et qui pour cela se définissait lui-même la voix de Dieu, ne prêchait que dans le désert, et qu'étant venu à la cour il y perdit, et la liberté, et la vie : *Ego vox clamantis in deserto.* Ce n'est pas que Dieu ne désirât de nous sauver, s'il était possible, même dans le monde; ce n'est pas qu'il ne cherche à s'insinuer, qu'il ne tente toutes les voies ; mais cette foule dont on est toujours assiégé, ce bruit, cet embarras où l'on se plaît, lui ferme toutes les avenues. Ce serait vouloir perdre des paroles que de vous parler dans ces circonstances où vous n'écouteriez pas ses conseils, où vous n'y feriez pas assez de réflexion pour en profiter.

Je dis, en second lieu, que quand la vie du monde ne fermerait pas l'entrée aux inspirations divines, toujours faudrait-il se retirer pour commencer cette vie sainte et chrétienne à quoi nous serions portés par ces inspirations. La solitude est utile en tout temps et à toutes sortes de personnes. Mais, au commencement de la conversion, elle est absolument nécessaire, et l'on peut dire qu'elle est même une partie de la pénitence. Ce n'est

que par la retraite qu'on sort des occasions de pécher dont la fuite est d'une obligation indispensable. Ce n'est que dans la retraite qu'on peut pratiquer ces actions qui doivent expier nos fautes passées.

Ajoutez à cela que, dans les commencements, on n'a pas encore assez de force pour faire, à la vue du monde, ce que le monde condamne et ce qui le condamne lui-même. Un savant interprète demande quelle peut être la raison pourquoi le peuple de Dieu fut si longtemps en Égypte sans faire de sacrifice au vrai Dieu; et il se répond à lui-même que c'est parce que les animaux, qui leur devaient servir de victimes, étaient eux-mêmes les dieux des Égyptiens, lesquels n'auraient pas souffert qu'on les eût immolés à une autre divinité. Il fallut aller au désert et s'éloigner de la présence de ces idolâtres, pour rendre au Seigneur un culte qu'ils avaient si longtemps interrompu. On peut dire que le pécheur qui songe à se convertir se trouve dans des circonstances toutes semblables. Pour se réconcilier avec Dieu, il faut qu'il lui sacrifie tout ce que le monde estime, tout ce qu'il aime, tout ce qu'il adore; qu'il renonce à ses plaisirs, à ses discours, à ses manières, à ses modes; qu'il se déclare, en tout et par tout, pour la vertu et contre la vanité. Mais prétendre observer cette conduite à la vue des gens du monde, se distinguer d'eux en toutes choses, sans toutefois se séparer d'eux, ce serait pour s'attirer une persécution trop forte pour une vertu encore faible; ce serait s'exposer à une étrange tentation, ou de tout quitter par respect humain, ou de tout perdre par vaine gloire.

Et c'est pour cela, Messieurs, que, s'il arrive quelquefois que Dieu, par une faveur toute spéciale, aille chercher une âme au milieu même des compagnies; si, malgré le tumulte et la dissipation de son esprit, il fait couler en son cœur quelque pensée salutaire de la mort, du jugement, de l'enfer; le premier mouvement que lui donne cette grâce intérieure, c'est de se retirer et de commencer une vie plus solitaire : *Cor meum conturbatum est in me,* disait David, *et timor mortis cecidit super me; dolores inferni circumdederunt me, et contexerunt me tenebræ, et dixi : Quis mihi dabit pennas ut columbæ, et volabo, et requiescam* ? J'ai senti du trouble en ma conscience ; je me suis trouvé comme accablé par la pensée de la mort; j'ai été effrayé à la vue des peines que souffrent les réprouvés; il m'a semblé que j'étais déjà enseveli avec eux dans les épaisses ténèbres de l'enfer, et dès lors je me suis dit à moi-même : Hélas ! qui me donnera des ailes, comme à la colombe, pour me tirer au plus tôt des pièges qui m'environnent, pour aller chercher bien loin de la cour un lieu propre pour calmer mes justes craintes ?

C'est encore pour cette même raison que le premier regret qu'on a, pour l'ordinaire, à la mort, c'est le regret de n'avoir pas quitté le monde dans le temps qu'on en pouvait encore jouir. C'est de là que viennent ces discours si ordinaires en la bouche des mourants : O si j'avais passé mes jours dans une cellule ! O qu'il vaudrait bien mieux mourir chartreux que cardinal, disait, il n'y a pas longtemps, un prélat qui avait été tiré de son monastère pour être élevé à ce haut

rang! (1) — Plût à Dieu (ce sont les paroles que proféra un grand roi au commencement de ce siècle, lorsqu'il était sur le point de rendre l'âme), plût à Dieu que je n'eusse jamais été roi! Si j'avais passé mes jours dans un désert, je mourrais plus content que je ne meurs. (2) Il semble, Messieurs, qu'ils auraient plus de raison de dire : Ah! que n'ai-je mieux vécu, que ne me suis-je mieux acquitté des devoirs de mon état! Mais ils vont d'abord à la source de tous leurs maux qu'ils comprennent alors n'avoir été que le commerce des hommes et le défaut de retraite. C'est comme s'ils disaient: Je voudrais bien avoir vécu plus chrétiennement; mais, pour cela, il fallait se retirer du monde où j'étais trop engagé.

Prévenons, chrétiens Auditeurs, prévenons ces inutiles regrets. Fuyons ce monde, cet impie et dangereux monde, cette région où le Seigneur est si peu connu, et que le Seigneur semble aussi négliger entièrement, cette région où l'on peut dire qu'il tombe sans cesse comme une pluie, comme une grêle de pièges, selon le mot de David : *Pluet super peccatores laqueos.* Ayons même peu de liaison avec les personnes qui sont engagées dans cette vie mondaine ; évitons leur entretien et, s'il est possible, jusqu'à leur rencontre, de peur que nous ne prenions quelque souffle de cet air empesté qu'ils respirent incessamment. Voulez-vous assurer votre salut, Ame chrétienne? Faites-vous une solitude et comme un petit

(1) Ce cardinal est Alphonse de Richelieu, frère aîné du Cardinal Armand de Richelieu, ministre d'état. Il avait été vingt ans chartreux, fut forcé d'accepter le siège archiépiscopal de Lyon où il mourut en 1653.

(2) Ces paroles sont de Louis XIII.

désert de votre propre maison ; occupez-vous-y à gouverner votre famille et à vous sanctifier avec elle. Entretenez-vous-y de vous-même avec vous-même; étudiez un peu votre cœur et tâchez d'en découvrir les passions, les inclinations, les habitudes. Parlez-y de Dieu avec vos enfants, avec vos domestiques et surtout avec Dieu même. Disposez-vous-y à mourir chrétiennement, en purifiant votre conscience et mettant ordre de bonne heure à tout ce qui pourrait rendre votre dernier jour moins calme, en mourant tous les jours, en quelque sorte, par la pensée et par le désir d'une sainte mort.

Mon Dieu, que ne puis-je vous faire comprendre la douceur d'une vie ainsi réglée et éloignée des occasions d'offenser Dieu ! Quel plaisir de se voir comme sur le haut d'une montagne, hors d'atteinte aux flots de la mer, aux monstres, aux tourbillons, aux tempêtes qui emportent, qui engloutissent la plupart des hommes (1) ; de se voir exempt, et des soucis qui les inquiètent, et des désirs qui les troublent, et des passions qui les transportent, et des péchés qui les déshonorent, qui les aveuglent, qui les accablent par leur nombre et par leur énormité ! Qu'on a d'occasion tous les jours de se louer de la solitude, quand on entend les cris et les plaintes de ceux qui sont dans la foule, qu'on apprend leurs contestations, leurs querelles, leurs emportements, leurs confusions et tant d'accidents funestes qui leur arrivent ! Mais, à l'heure de la mort, qu'on se sait de gré de cette prudente retraite ! Que les comptes sont aisés à faire,

(1) Voir la dernière contemplation de la première *Retraite Spirituelle.*

quand on n'a traité qu'avec soi-même, avec Dieu, ou avec des personnes qui craignent Dieu ! Que de fautes retranchées par cet éloignement des compagnies ! Que celles où l'on n'a pas laissé de tomber quelquefois sont de peu de conséquence, qu'elles sont aisées à réparer ! Au contraire, pour une personne que la mort surprend dans cette vie séculière et tumultueuse, quel trouble, quel embarras ! Qu'il est malaisé d'éclaircir en si peu de temps des comptes si embrouillés et qu'on n'a jamais bien examinés ! Qu'il est échappé de paroles, de regards, de désirs, de consentements en une seule journée ! Il ne faut qu'un mot, qu'un geste, qu'un souris pour faire un tort irréparable à la réputation d'une femme ; qu'une œillade, pour scandaliser un homme ; qu'un moment de temps, pour faire un péché mortel par la pensée ; et quand toute la vie n'a été qu'une suite de divertissements et de conversations, et les conversations, qu'un tissu de cajoleries et de médisances, se peut-il faire que la mort soit tranquille, qu'elle soit même chrétienne ? Allez donc, Messieurs, résolvez-vous de mener désormais avec Jésus-Christ une vie cachée en Dieu, comme parle l'Apôtre. Votre résolution aura, dès ici-bas, sa récompense ; vous en vivrez plus innocemment, vous en mourrez plus tranquillement, vous en régnerez plus glorieusement dans le Ciel. *Ainsi soit-il.*

LVIII^e SERMON

ON NE DOIT SERVIR QU'UN MAITRE

Nemo potest duobus dominis servire.

Personne ne peut servir deux maîtres.

(*S. Math.*, c. 6).

Nous ne pouvons pas servir Dieu et le monde en même temps ; et quand cela se pourrait, nous ne le devrions pas faire.

Il semble d'abord, chrétiens Auditeurs, que le Fils de Dieu ne pouvait nous faire une leçon plus inutile que celle-ci. Car, les hommes aimant la liberté autant qu'ils l'aiment naturellement, il n'y a guère d'apparence qu'ils songent à multiplier leurs liens en s'assujettissant à plusieurs maîtres ; et il y aurait bien plus de sujet d'appréhender qu'ils n'en voulussent pas même souffrir un seul que de craindre qu'il ne leur prit envie d'en avoir deux. Cependant il n'est que trop vrai que nous voulons presque tous être doublement esclaves ; et, ce qui marque

un étrange aveuglement, c'est que c'est par ce même amour de la liberté, qui nous est si naturel, que nous recherchons cette double servitude.

Le joug du Sauveur nous paraît fâcheux, quand il est seul; et nous croyons pouvoir l'adoucir en prenant encore celui du monde, comme si un fardeau ajouté à un autre fardeau était capable d'en diminuer le poids. D'ailleurs, le joug du monde est honteux ; et de plus, il y a du danger à le porter, Or, nous nous persuadons qu'en donnant à Dieu une petite partie de nos soins nous nous sauverons aisément, et de cette infamie, et de ce péril. Nous nous trompons ; il est certain que le service de Jésus-Christ, lequel est si doux, lorsqu'on s'y donne tout entier, devient insupportable à qui veut encore dépendre du monde en quelque chose ; et il n'y a personne à qui il soit, ni moins honnête, ni plus dangereux de servir ce même monde qu'à ceux qui font profession d'être en quelque sorte à Jésus-Christ. Mais, qu'est-il nécessaire de savoir s'il est agréable ou pénible, s'il est infâme ou glorieux, s'il y a de la sûreté ou du péril à partager ainsi ses services, puisque ce partage est absolument impossible : *Nemo potest duobus dominis servire*, personne ne peut servir deux maîtres à la fois. Il faut nécessairement se donner tout à un seul. Je vous le ferai voir, Messieurs, dans la suite de cet entretien. Je vous montrerai qu'il y a à cela une double nécessité. En premier lieu, une nécessité absolue dont les esprits les plus rebelles se défendraient inutilement ; en deuxième lieu, il y a une nécessité de bienséance à laquelle tout esprit bien fait doit se rendre : c'est-à-dire en un mot, que nous ne

pouvons pas servir Dieu et le monde en même temps : ce sera le premier point ; et quand cela se pourrait, nous ne le devrions pas faire : ce sera le second. Je commencerai après avoir imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise de son Épouse immaculée : *Ave Maria.*

PREMIER POINT

Comme il y a peu de chrétiens qui aspirent tout de bon à une sainteté parfaite, j'ose dire qu'il n'y en a pas beaucoup qui soient déterminés à passer leur vie dans les derniers dérèglements. Le grand nombre est de ceux qui cherchent un tempérament entre ces deux extrémités et qui voudraient bien, s'il était possible, accorder en eux-mêmes la conscience avec la concupiscence, et la dévotion du moins avec une de leurs passions. Permettez à cette femme le grand jeu, la vanité des ajustements; à cette autre une amitié, non pas tout à fait criminelle, mais seulement dangereuse ; elles donneront assez volontiers le reste à Dieu. Vous trouverez des hommes qui dans le fond veulent être bons, mais qui sont bien aises de vivre au dehors comme les autres; qui veulent avoir l'estime des gens de bien et l'approbation des personnes les plus mondaines ; passer pour dévots parmi les dévots et pour galants parmi ceux qui se piquent de galanterie ; qui témoignent avoir horreur du péché, mais qui se plaisent néanmoins et qui vivent dans les occasions de le commettre. D'un côté l'on pratique quelques bonnes

œuvres et de l'autre on prend part à tous les vains divertissements ; après avoir assisté à tous les sermons de l'avent, on se trouve à toutes les assemblées du carnaval ; on communie le matin, et l'après-diner on est au cours pour se faire voir ; de vêpres celui-ci va au cabaret, et cet autre à la comédie ; on déteste l'incontinence, mais on ne s'accommode pas non plus de cette chasteté sévère qui condamne les moindres libertés, les moindres pensées, qui les condamne, dis-je, de péché mortel ; on n'a point de mauvais dessein, mais on n'oublie rien pour plaire, et l'on ne serait pas trop fâché d'inspirer ces mêmes passions dont on est bien résolu de se défendre. Il est vrai, dit-on, que je dépense en habits plus que je ne devrais, eu égard à ma condition ; mais du moins je me règle sur mes revenus et je ne suis pas de celles qui ruinent leurs maris par les excès de leur luxe. Je ne suis pas avare jusqu'à retenir le bien d'autrui ; je ne suis pas libéral jusqu'à donner le mien au pauvre. On ne m'entend point médire ; mais j'entends volontiers les médisances. J'aimerais mieux mourir que de me venger ; mais je saurais aimer ceux qui me veulent du mal. Je suis magistrat ; je ne ferai point d'injustice ; mais, de peur de *se* faire des ennemis, on peut bien différer ou même éviter par quelque voie de rendre justice. Je suis marchand ; on ne peut me reprocher la moindre fourbe ; mais je m'applique tout entier à mon trafic, et je ne fais pas plus de bien que de mal. Je suis père de famille ; je ne donne, ni mauvaises maximes, ni mauvais exemples à mes enfants ; mais, à cela près, je ne me mêle en nulle manière de leur éducation ; j'aban-

donne ce soin à leurs nourrices et à leurs maîtres. Enfin, il est certains péchés qu'il faut commettre de temps en temps comme nécessairement. Bien entendu qu'on s'en confesse aussi de temps en temps.

Voilà la disposition où vivent la plupart des gens du monde. Ils veulent donner quelque chose à l'esprit et quelque chose à la chair; vivre chrétiennement, mais mollement, mais délicieusement; gagner les biens du ciel, en jouissant de tous les biens d'ici-bas; plaire à Dieu, sans déplaire aux hommes et sans s'incommoder eux-mêmes; en un mot, tenir une route que l'Évangile n'a point tracée, également éloignée, et de la voie étroite, et de la voie large, et bâtir, entre Babylone et Jérusalem, une nouvelle cité, où la charité et l'amour-propre soient également révérés. C'est là, chrétiens Auditeurs, ce que j'appelle servir deux maîtres; c'est ainsi qu'on prétend de contenter Dieu et le monde, en se partageant, pour ainsi dire, à l'un et à l'autre. Mais c'est en vain qu'on le prétend, parce que ce partage ne peut contenter, ni l'un, ni l'autre. Ce n'est rien pour Dieu que la moitié; ce ne sera pas même assez pour le monde; Dieu veut tout et le monde voudra davantage.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, quelle est la vertu à laquelle Jésus-Christ, notre bon Maître nous commande d'aspirer. Il veut qu'elle surpasse celle des plus sages païens et celle des Juifs mêmes les plus austères. Les païens ont de la reconnaissance, dit-il, en un endroit de l'Évangile; ils aiment ceux qui les aiment: je demande quelque chose de plus de mes disciples, je veux qu'ils aiment encore ceux qui les haïssent. Les

plus raisonnables d'entre les gentils partagent leur esprit entre l'étude de la sagesse et le soin de leur subsistance : c'est beaucoup pour eux ; mais, pour les chrétiens, ce n'est rien du tout ; le soin de leur salut doit être leur unique soin, et c'est vouloir sauver son corps en perdant son âme que de se mettre en peine de quoi l'on vivra le lendemain. Enfin, les Pharisiens et les docteurs de la Loi font profession d'une vie fort pure et fort régulière : toutefois votre justice doit être plus abondante que la leur ; autrement il vous faut renoncer au paradis. Que veut dire tout cela, si ce n'est que nous devons songer à devenir parfaits comme notre Père céleste est parfait, ainsi que le Sauveur nous l'ordonne, et que quiconque se contente d'une sainteté médiocre ne saurait jamais contenter Dieu : *Estote igitur perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* Or la perfection, la sainteté et surtout celle de Dieu, qu'on nous propose pour modèle, la sainteté, dis-je, renferme tout ; c'est un dévouement entier de tout ce qu'il y a dans l'homme, un sacrifice où tout doit être consumé, un assemblage de toutes sortes de vertus. Vous ne sauriez lui en ôter une seule sans la détruire.

Je dis bien davantage : s'il vous manque une seule vertu, non seulement vous n'avez pas la sainteté, mais toutes les autres vertus vous manquent. Elles sont toutes enchaînées de telle sorte qu'elles ne peuvent subsister, si on les sépare. Cette vérité est une règle infaillible pour distinguer la véritable piété de la fausse dévotion. Car la piété, lorsqu'elle est sincère, elle est égale et uniforme, elle ne néglige rien, elle n'a rien de faible,

rien d'imparfait ; si elle se dément en un seul point, ce n'est plus qu'hypocrisie et amour-propre. Et ainsi cette femme qui paraît si humble, si mortifiée, si attachée à la prière, si libérale envers les pauvres, si zélée pour le salut de son prochain, si elle est en même temps, ou peu soumise à son mari, ou peu réservée à juger et à parler de la conduite des autres, non seulement elle manque de discrétion et d'obéissance, mais, sans faire de jugement téméraire, l'on peut dire qu'elle n'a, ni humilité, ni mortification, ni union avec Dieu, ni zèle, ni charité véritable ; et si elle n'est pas elle-même dans ce sentiment, elle est assurément dans l'illusion.

J'ai dit que le défaut d'une vertu seule attire nécessairement la ruine de toutes les autres. J'ajoute que pour ruiner entièrement une vertu il suffit d'un seul défaut, d'une seule limitation à l'égard de l'objet ou de quelque autre circonstance. Pour perdre la foi il n'est pas nécessaire de ne rien croire : c'est assez de ne pas croire un seul article, c'est même assez d'en douter. Hésitez-vous dans la créance des indulgences ou du purgatoire? Quand vous donneriez votre vie pour toutes les autres vérités, vous mourriez infidèle et vous ne seriez martyr que de vos propres sentiments. C'est en vain que vous vous flattez d'être chaste, parce que vous avez horreur des plus grands désordres : si vos pensées, si vos paroles, si vos yeux, si vos oreilles, si vos livres, si vos habits, si vos chambres mêmes, dans les peintures et dans les tapisseries qui les ornent, ne sont aussi chastes que votre corps, vous pouvez être moins impudique que les fornicateurs et les adultères, mais

vous n'avez pas plus de chasteté qu'eux. Vous aimez tous vos ennemis et vous les aimez fort tendrement, à la réserve d'un seul ; et à celui-là vous lui pardonnez volontiers tout le mal qu'il vous a fait, à une seule injure près ; et encore ne prétendez-vous pas en tirer d'autre vengeance, si ce n'est que vous lui ferez un peu moins de bien et moins de caresses qu'auparavant. Si vous êtes dans cette disposition, chrétiens Auditeurs, vous n'avez nulle charité chrétienne, nul amour pour votre prochain. Les véritables vertus ne sont bornées, ni à certains temps, ni à certaines actions, ni à certains sujets particuliers. Celui qui les possède est disposé à les pratiquer en toutes choses, en toutes rencontres, à l'égard de toutes sortes de personnes et en toutes les manières.

Que si cela est vrai, comme on n'en peut pas douter, il est tout visible qu'on ne peut satisfaire Dieu qu'en lui donnant tout sans réserve, puisque la sainteté à laquelle il nous appelle renferme tout. De plus, il est visible que qui ne lui donne pas tout, (1) ne lui donne même rien du tout, parce qu'il n'y a nulle vertu où toutes les vertus ne se trouvent pas, et parce qu'elles sont toutes, pour ainsi parler, infinies de leur nature, et qu'on ne peut les limiter sans les détruire.

Cette vérité, Messieurs, est confirmée par les commandements particuliers que Dieu nous a faits de le servir, et surtout par le premier et le plus important de tous, qui est celui de l'amour. Vous m'aimerez, dit le

(1) Texte original : *Il ne lui donne.....*

Seigneur, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, de tout votre esprit : c'est-à-dire vous n'aimerez que moi seul, et, pour me donner des preuves de cet amour, vous ne soupirerez que pour moi, *ex tota anima tua*, vous ne travaillerez que pour moi, *ex totis viribus tuis*, vous ne penserez qu'à moi, *ex tota mente tua*. Et parce qu'on aurait pu douter s'il ne faudrait point donner une partie de ses pensées aux choses les plus nécessaires, il a prévenu cette difficulté, en nous apprenant qu'il n'y a pour nous qu'une seule chose nécessaire qui est de le connaître et de l'aimer, *porro unum est necessarium*. Mais du moins il se contente du cœur, de l'esprit, des pensées, en un mot, de l'homme intérieur et invisible ? Non, il veut encore que les dehors lui soient consacrés ; autrement, les premiers chrétiens auraient pu tromper ceux qui les persécutaient ; ils auraient pu détester, maudire les faux dieux des gentils au fond de leur âme et faire brûler devant leurs statues un encens qu'ils auraient secrètement adressé au Dieu du ciel. Cependant ils étaient obligés, sous peine d'être damnés éternellement, de souffrir plutôt les supplices les plus cruels que d'user de cet artifice ! Ce n'était rien, ce semble, que ce que le monde leur demandait en cette rencontre. Ce culte extérieur, destitué de l'intention, n'aurait pas été un véritable culte, mais plutôt une moquerie et une dérision sanglante, telle que fut l'adoration que les soldats de Pilate rendirent à notre Sauveur. Si nous n'adorions pas notre Dieu d'une autre manière, nous nous attirerions toute sa colère. D'ailleurs les tourments horribles et la

mort qu'on aurait évitée par cette dissimulation, la paix de l'Église qu'on aurait procurée en abandonnant ces apparences étaient, ce semble, des raisons fort légitimes; et néanmoins toutes ces raisons n'ont jamais pu porter Dieu à relâcher ce point, quelque peu considérable qu'il parût. Il a toujours compté parmi les rebelles et comme des apostats ceux à qui la vue des tourments avait arraché le moindre signe d'idolâtrie. Et lui, qui regarde le cœur sur toutes choses, n'y a eu aucun égard, toutes les fois que les actions extérieures n'ont pas répondu aux sentiments du cœur.

Que peuvent dire à cela ces chrétiens timides qui croient que, de peur de faire parler les gens, on peut continuer de vivre devant les hommes comme on a toujours vécu, s'habiller avec la même vanité, voir les mêmes compagnies, tenir à peu près les mêmes discours; que, pour se sauver des railleries des libertins, on peut même affecter en leur présence un faux mépris des choses les plus vénérables et les plus saintes? S'obstineront-ils à le croire après ce que je viens de dire? Il n'y a rien de vrai, rien de réel en tout cela, j'en conviens; mais le Seigneur demande tout, et, puisqu'il dispute de vains dehors, je vous laisse à penser s'il cèdera des choses plus solides et plus importantes?

Je veux néanmoins qu'il cède au monde tout ce que vous lui avez destiné pour son partage. Pensez-vous que le monde se puisse contenter de si peu de chose? Par exemple: posons que pour ne passer pas pour bigot on puisse se comporter à l'extérieur avec un ennemi comme si effectivement on le haïssait; que, de peur de s'attirer

sur les bras une personne de grand crédit et de grande qualité, il soit permis à un juge de s'absenter du palais, de différer le jugement, d'obliger la partie, qui d'ailleurs a un droit clair et incontestable, de l'obliger, dis-je, adroitement à s'accommoder. Je dis qu'il arrivera plusieurs fois que le monde ne sera pas satisfait de ces sortes de tempéraments : pour cet affront il demandera une vengeance cruelle et éclatante ; il vous tournera en ridicule, si vous vous en tenez à ces grimaces. Ce seigneur non seulement ne veut pas être condamné, mais il prétend que vous donniez une sentence ou un arrêt en sa faveur. C'est chez vous un principe établi depuis longtemps, qu'il faut contenter Dieu, mais qu'il faut aussi ménager les hommes. Que ferez-vous donc en de pareilles conjonctures ? Renoncerez-vous à cette maxime fondamentale de votre conduite particulière ? Viendrez-vous tout d'un coup à vous moquer de vous-même et à traiter de vaine appréhension une crainte qui se sera enracinée en votre cœur et qui jusqu'alors vous aura toujours paru si raisonnable ? En ces moments, où votre mauvaise politique sera soutenue d'une violente passion ou de crainte ou de colère, où toute la nature aidera le monde à vous surmonter, vous oublierez vos premiers sentiments et vous foulerez aux pieds toute considération humaine ? On pourrait peut-être l'espérer d'un saint et de l'habitude qu'il aurait acquise par plusieurs actions de même nature. Mais vous qui serez accoutumé à ces lâches égards, à ces basses complaisances, d'où vous viendra si subitement un courage capable d'entreprendre quelque chose d'héroïque ? Je

sais que Dieu a dans ses trésors des secours assez puissants pour vous l'inspirer. Mais je sais aussi que ces grands dons, ces miracles de grâces ne sont que pour les bien-aimés, et qu'un homme, qui en use avec lui avec tant de réserve, les attendrait vainement de sa libéralité.

Que fera donc ce mauvais chrétien? Il fera, Messieurs, ce que fit Pilate dans la cause du Fils de Dieu. Ayant reconnu presque en même temps, et l'innocence de l'accusé, et la passion des accusateurs, il voulut éviter de condamner celui-là, sans toutefois déplaire à ceux-ci. Pour cela il tenta diverses voies, il tâcha de se décharger de cette affaire et de la renvoyer au roi Hérode, sur ce prétexte que Jésus-Christ était sujet de ce prince. Cet artifice n'eut pas le succès qu'il en attendait. On lui renvoie l'innocent, on le presse de lui faire son procès; s'il le condamne à la mort, il se rend coupable d'un horrible parricide; s'il le renvoie tout à fait absous, voilà toute la Synagogue en fureur. Il prend un milieu et se résout de lui laisser la vie, mais de lui ôter l'honneur, en le faisant fouetter comme un esclave : *Emendatum illum dimittam.* La haine des Juifs et la jalousie des prêtres ne se contentent pas de si peu de chose; ils le jugent digne de la croix et ils prétendent que le gouverneur confirme leur jugement par sa sentence. A cela Pilate trouve encore un expédient; la sentence sera portée; mais ensuite on lui fera grâce. Aussi bien est-ce la coutume d'élargir un criminel à chaque fête de Pâques. Malheureuse politique, lâche esclave des passions que tu devais réprimer et même punir! Que

feras-tu, si tout cela ne peut satisfaire ce peuple enragé, s'il te demande la mort de son roi et de son Dieu, si tu ne peux le gagner par de médiocres injustices, s'il te réduit dans la nécessité, ou de le choquer, ou de commettre le plus noir de tous les crimes? Vous savez ce qu'il fit : il accorda enfin tout ce qu'on lui demandait, il condamna Jésus à être crucifié, malgré toutes les lois divines et humaines, malgré les visions et les terreurs de sa femme, malgré les reproches de sa conscience.

J'avoue néanmoins qu'il y a des occasions où le monde et le démon même, qui en est le prince, paraissent d'abord plus modérés et semblent se contenter d'assez peu de chose. Mais c'est un piège dont tous les saints, dont tous les Pères nous avertissent de nous garder. Il ne se contente de peu que parce qu'il sait très bien que, de plein gré, vous lui accorderez tout le reste. C'est assez pour lui que vous receviez une étincelle en votre cœur, parce qu'il n'en faut pas davantage pour vous enflammer. Il ne vous demande que quelques pas ; mais c'est par une pente si rapide que, si vous êtes une fois engagé, vous ne pourrez vous retenir que vous ne soyez au plus bas du précipice. C'est pourquoi ce peu n'est pas peu de chose, dit Saint Jean Chrysostôme : on peut dire que c'est presque tout : *Quamobrem hoc parum non est parum, imo vero est fere totum.* Je fréquenterai le monde quelque corrompu, quelque libertin qu'il soit aujourd'hui ; mais je me garderai bien de prendre ses sentiments. Que vous êtes simple ! Êtes-vous plus sage que Salomon ? Lorsqu'il s'allia avec les Sidoniens et les Moabites, il était bien éloigné de penser au culte de

leurs faux dieux; et toutefois il les adora dans la suite, il leur bâtit des temples et leur donna de l'encens. Je me permettrai des regards, mais je me défendrai toutes sortes de désirs. Quel est l'homme assez présomptueux pour se promettre cette modération dans une si grande fragilité? Job, tout saint qu'il était, ne se sentait pas assez de force pour cela; il avait convenu avec ses yeux qu'il ne regarderait jamais de femme au visage. Il est vrai que David se défia moins de sa vertu; mais aussi en quel abîme d'iniquité ne fut-il pas précipité par sa confiance.

Oui, Messieurs, Jésus-Christ est un Seigneur loyal et sincère, qui ne peut user de dissimulation et de surprise. Il vous le déclare franchement, ou qu'il veut tous vos services, ou qu'il n'en veut point du tout. Le monde est un fourbe qui ne peut être content de moins, quoique d'abord il ne demande pas autant. Mais pourquoi vous inquiéter si fort pour accorder ces deux irréconciliables ennemis? Puisque vous aimez le monde et qu'il vous attire si puissamment, que ne vous déclarez-vous pour ses intérêts et pour ses maximes! Que ne vous donnez-vous à lui sans réserve? — Sans réserve, bon Dieu, à ce traître, à ce tyran qui ne paie que de vent et de fumée, qui abandonne à la mort tous ceux qui l'ont suivi durant leur vie, qui les dépouille, qui les livre à de cruelles et d'éternelles tortures! Que je me donne à lui sans réserve! — Mais, si le monde est tel que vous le dites, n'êtes-vous pas bien malheureux de perdre une grande partie de vos soins et de vos travaux au service d'un si mauvais maître? Quelle folie de considérer, de ménager un per-

fide, de donner la moitié de vos biens à un misérable de qui vous ne pouvez rien attendre que des supplices!

D'ailleurs, je vois que dans vos plus grandes libertés vous craignez de passer certaines bornes; vous voudriez bien n'aller pas jusqu'au péché mortel; vous appréhendez de fâcher Dieu en satisfaisant vos passions. Pourquoi ces égards et cette crainte importune? Que ne secouez-vous tout à fait ce pesant joug? — Comment, dites-vous, je romprais tout à fait avec mon Dieu! Hé! que deviendrais-je, si j'étais son ennemi déclaré? Qui me protégerait dans les périls de cette vie? Qui me recevrait à l'entrée de l'autre? Qui me délivrerait des mains du démon? Qui me rendrait heureux durant toute l'éternité? — Quoi, Chrétiens, vous attendez tout cela de Dieu et vous ne vous donnez pas tout à Dieu! Vous n'espérez rien que de lui, et vous en voulez servir un autre avec lui! Vous croyez que pour le peu que vous faites il vous donnera des récompenses infinies, et vous ne lui consacrez pas tout ce que vous faites? Vous avez un si bon Maître et vous en cherchez un second! Allez, lâche et imprudent que vous êtes, vous méritez bien que Jésus-Christ vous rejette pour toujours de son service et qu'il vous désavoue pour son serviteur en présence de son Père. Après cela je ne vous dis plus qu'il est impossible que vous serviez deux maîtres tout à la fois. Je dis que, quand vous le pourriez, vous ne le devriez pas faire. C'est ce que je m'en vais vous prouver en ma seconde partie.

SECOND POINT

Quand on pourrait partager ses services à Dieu et au monde sans déplaire à l'un ni à l'autre, on ne le pourrait pas sans commettre une injustice énorme et sans se rendre coupable d'une horrible ingratitude; et c'est pour ces deux raisons que je dis qu'on ne le devrait pas faire. Nous sommes à Dieu, chrétiens Auditeurs; c'est lui seul qui nous a tirés du néant; c'est lui seul qui nous empêche d'y retomber; c'est dans lui, c'est par lui seul que nous vivons, que nous pensons, que nous parlons, que nous agissons. Quel droit le monde peut-il donc prétendre sur toutes ces choses pour les partager avec le Créateur? Dieu seul n'est-il pas le maître, et du fonds, et de l'arbre, et par conséquent de tous les fruits? Et cependant vous lui faites sa part de son propre bien et vous croyez pouvoir, malgré lui, disposer du reste sans lui faire tort.

De plus, outre qu'il est le seul Maître de toutes choses, l'excellence de sa nature et de ses adorables perfections demande que toutes choses lui soient offertes. Vous vous contentez de lui donner la moitié de votre cœur. Est-ce qu'il n'est pas bien digne de le posséder tout entier? Il ne tient pas à vous qu'on ne le croie de la sorte, et vous le traitez effectivement comme un être imparfait et limité qui, loin de pouvoir prétendre un amour et des honneurs infinis, ne mérite qu'une partie des petits services que vous êtes capable de lui rendre.

Comprenez-vous bien l'injustice que vous faites à Dieu en le servant ainsi à demi? Vous le dépouillez de la divinité, vous le dégradez, vous le détruisez autant qu'il vous est possible.

Et cela lui est d'autant plus outrageux que c'est pour donner au monde que vous lui retranchez quelque chose; au monde, dis-je, à cet imposteur, à ce tyran, à ce scélérat, à ce monstre horrible, noirci et composé de toutes sortes de crimes. Car ainsi vous égalez Dieu à cet infâme, vous le rabaissez jusqu'à le faire aller *de* (1) pair avec lui. Et non seulement vous mettez Dieu en même rang avec le monde, mais, ce qui est une injustice encore bien plus étrange, vous préférez même le monde à Dieu, puisque pour satisfaire celui-là vous voulez bien hasarder l'amitié de celui-ci. Cela est encore plus évident par l'Évangile de ce jour, où le Sauveur du monde assure que de deux maîtres qu'on entreprend de servir, il faut nécessairement que l'on en considère un et que l'on méprise l'autre : *Unum sustinebit et alterum contemnet.* Or je vous demande, Messieurs, lequel des deux est-ce que nous méprisons dans ces lâches engagements? Est-ce le monde duquel nous craignons si fort les mépris, dont nous appréhendons si fort les jugements et les discours, à qui nous voulons plaire à quelque prix que ce soit? Peut-on donner de plus grandes marques d'estime et de considération que celles-là? C'est donc Dieu qui est méprisé et qui, tout visiblement a le dessous.

(1) Texte original : *Du pair...*

O Hommes, qui naturellement aimez la raison et l'équité et qui vous piquez de faire justice à tout le monde, ne la ferez-vous jamais à votre Dieu? Mais serez-vous toujours méconnaissants envers lui, vous qui haïssez si fort l'ingratitude et qui ne la pouvez pardonner aux autres! Quelle plus grande ingratitude! Dieu vous a tout donné; vous n'avez rien reçu du monde; et vous les honorez également, et vous leur partagez également vos services! Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu de Dieu? Et non seulement cela; mais qu'a eu Dieu qu'il ne vous ait pas donné? Il s'est donné lui même à vous sans réserve, et vous lui chicanez une partie de votre cœur étroit et borné, une partie d'un moment de temps qui est en votre disposition! Si vous trouvez un jour, une heure, un instant en toute votre vie, où Dieu ne pense pas à vous, où il suspende à votre égard l'exercice de son amoureuse providence, où il n'agisse pas pour vous et avec vous, à la bonne heure, je consens que, durant ce temps-là, vous interrompiez le service que vous lui devez. Mais s'il est éternellement appliqué à vous soutenir, à vous conduire; s'il ne cesse point de vous faire du bien, pourquoi cesserez-vous de reconnaître le bien qu'il vous a fait?

Si Dieu se comportait avec vous comme vous faites avec lui! Ne seriez-vous pas le plus malheureux de tous les hommes, si, comme vous ne pardonnez que certaines injures, il ne vous pardonnait que certains péchés; si, comme vous vous contentez de ne point tirer de vengeance de vos ennemis sans vouloir leur faire du bien, le Seigneur ne vous donnait plus de grâces

actuelles, lors même que vous avez *recouvré* (1) la grâce sanctifiante? Vous voulez éviter les grands crimes, mais vous ne vous mettez pas en peine des plus petits; et si Dieu ne vous donnait de son côté que de petits secours, que des secours inefficaces, où en seriez-vous réduit? — Je me contenterai de voir, et je m'abstiendrai des attouchements libres et lascifs. — Et si Dieu vous ôtait la vue, comme il le pourrait, et qu'il se contentât de vous conserver les autres sens, seriez-vous content de lui? Si, pour reconnaître les faveurs innombrables et infinies dont il vous comble, vous aviez un temps infini, des forces infinies, un cœur immense et capable de l'aimer infiniment, tout cela devrait être employé à lui donner des marques de gratitude. Mais vous n'avez qu'un moment de temps, qu'un souffle de vie, qu'un petit esprit, un petit cœur; et encore vous lui ôtez la moitié de ce peu que vous pouvez lui donner!

Mais s'il y a tant d'injustice et d'ingratitude à partager ainsi ses services à Dieu et au monde, que dirons-nous de ceux qui font le partage si inégal et qui donnent à Dieu une si petite portion? Que dirons-nous de ceux qui de toutes les pensées de la journée lui offrent à peine la première; qui de tous les jours de la semaine ne lui destinent que le dimanche, et qui de tout le dimanche ne lui donnent bien souvent que le temps qu'il faut pour entendre la plus courte messe? Que dirons-nous des autres qui, ayant passé toute l'année, ou dans les affaires, ou dans les plaisirs du monde, se

(1) Texte original : *Recouvert*.....

tiennent quittes envers Dieu pour être venus aux fêtes de Pâques faire je ne sais quelles dévotions ? Et ceux qui de toute leur vie ne réservent au Seigneur que les dernières années, ou même les dernières heures de la vie ? Qu'en pensez-vous, Messieurs ? Sont-ce des chrétiens fort reconnaissants et fort raisonnables ? Peuvent-ils dire qu'ils aiment Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme, de toutes leurs forces ? Peuvent-ils se vanter d'être serviteurs de Jésus-Christ ? Peuvent-ils espérer que leurs services lui soient agréables ? Je vous ai fait voir qu'il ne peut être content pour peu qu'on lui retranche. Et ces gens-là croient qu'il le sera pour peu qu'on lui donne !

Quand vous le devriez être, Seigneur, je ne le serai point que je ne vous aie donné toutes choses et que je ne me sois donné moi-même à vous sans réserve. Comme il n'y a que vous que je sois obligé de servir, aussi je ne veux servir que vous. Toute autre servitude m'est honteuse, m'est insupportable. J'obéirai volontiers à celui qui commande à la nature ; mais je ne serai jamais l'esclave d'un autre esclave : *Dominus meus et Deus meus*. S'il faut nécessairement que je choisisse un maître, je n'en veux point d'autre que vous, ô mon Dieu, qui avez daigné me choisir, parmi tant d'autres hommes, pour me mettre au nombre de vos serviteurs, qui m'avez délivré de la tyrannie du démon, qui avez bien voulu descendre jusqu'à la condition d'esclave pour m'affranchir. Eh ! quel joug pourrais-je embrasser qui fût plus léger que le vôtre, puisque vous aidez vous-même à le porter, puisque, bien loin d'accabler par sa

pesanteur, il a même la vertu de rendre léger tout autre fardeau ? Quoi de plus doux que votre empire ! Vous donnez tout ce que vous exigez, vous accomplissez vous-même, par votre grâce, tout ce que vous commandez; de sorte que, quoique vos récompenses soient très magnifiques, vous ne récompensez pourtant jamais que vos propres dons. Vous ne vous contentez pas de faciliter l'exécution de vos volontés ; vous exécutez à votre tour toutes les volontés de ceux qui vous obéissent. Ou vous leur faites agréer tout ce que vous faites, ou vous ne faites que ce qui leur plaît. Que si nous voulons encore chercher la gloire dans la servitude, celle-ci nous élève au-dessus de toutes les misères du monde, au-dessus de toutes les grandeurs du monde; elle nous assujettit tout ce qui est soumis à Dieu et nous rend libres de la liberté de Dieu même. Aimons-la donc, chrétienne Compagnie, cette douce, cette glorieuse servitude. Attachons-nous uniquement au seul Maître qui ait droit de nous gouverner. Il est bon, il est fidèle, il est riche, il est libéral, il est immortel. Le servir, c'est régner dès cette vie et s'assurer pour l'autre un royaume qui n'aura jamais de fin. *Ainsi soit-il.*

LIX^e SERMON

DU

SOIN DU SALUT

Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt.

Les enfants du siècle sont plus prudents dans la conduite de leurs affaires que ne sont les enfants de la lumière dans celle de leur salut.

(*S. Luc,* c. 21).

On manque de prudence dans les affaires temporelles, parce qu'on compte pour rien le moyen le plus nécessaire et le plus sûr pour y réussir, qui est Dieu : on en a moins encore dans l'affaire du salut, parce qu'on ne la compte pas même pour une affaire.

C'est de tous temps, chrétiens Auditeurs, que les hommes se sont piqués de prudence. On n'a jamais vu de gens qui voulussent bien avouer qu'ils en fussent dépourvus, soit que ce soit une si grande gloire de pas-

ser pour sage qu'on ne puisse se résoudre à y renoncer, soit qu'il soit si honteux de ne l'être pas que le reconnaître, ce soit quasi confesser qu'on n'est pas homme.

Quoiqu'il en soit, on peut dire que de toutes les bonnes qualités, celle qu'on affecte plus universellement dans le monde, c'est la qualité d'homme prudent, surtout en ce siècle qu'on dit être le siècle de la sagesse, et où l'on se vante de connaître et de suivre si exactement toutes les règles du bon sens et de la raison. Pour moi, selon le peu de connaissance que j'ai des choses, je conviens qu'outre le goût qu'on a si fin pour juger de tous les ouvrages de l'esprit, je conviens, dis-je, que les affaires ne se firent jamais avec tant d'habileté qu'elles se font en ce temps. C'est merveille de voir combien on découvre tous les jours de nouvelles voies pour parvenir à ses fins, avec quelle adresse on cache les ressorts qu'on emploie pour réussir, et avec qu'elle subtilité on les fait jouer. L'on dirait que l'ambition, l'avarice, l'amour, la colère même et les autres passions, qui étaient autrefois si aveugles et si inconsidérées, sont toutes devenues judicieuses. Au lieu de cet éclat et de ce bruit qu'elles avaient coutume de faire, elles ont toutes appris à dissimuler pour aller à leur but et plus sûrement et plus vite. Mais, bien loin d'inférer de tout cela qu'on est aujourd'hui fort raisonnable, il me semble qu'on ne saurait donner une conviction plus manifeste du contraire. Car enfin il est tout visible que c'est là ce que Saint Paul appelle la prudence de la chair, laquelle étant ennemie de Dieu, comme dit le même apôtre, ne

peut manquer de détruire celle de l'esprit dont Dieu est la source. En effet, Messieurs, cette fausse prudence a presque étouffé la véritable. La plupart même de ces personnes si éclairées, qui croient raffiner sur tous les préceptes de la morale ancienne, pèchent tous les jours contre les premiers principes de cette science. Je m'en vais vous le faire voir, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint Esprit, par l'intercession de Marie : *Ave Maria.*

Le Sauveur du monde nous dit, en l'évangile de ce jour, que les hommes font paraître plus de conduite dans leurs affaires temporelles que dans l'affaire de leur salut. C'est le sens de ces paroles que j'ai rapportées au commencement : *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt.* Je ne pense pas qu'il y ait personne qui veuille contredire cette vérité. Outre l'autorité souveraine de Jésus-Christ, à laquelle tout esprit créé doit se soumettre, la chose est si évidente par elle-même qu'à moins d'ignorer entièrement comment c'est qu'on vit dans le monde, on ne peut pas en douter. Mais je passe plus avant et je ne sais si ce que je vais dire trouvera d'abord quelque créance. Je ne dis pas seulement que les gens du monde sont plus prudents dans les affaires temporelles que dans celles de l'éternité; je dis que, pour la plupart, ils sont fort mal avisés, et dans les unes, et dans les autres. Voilà ma pensée, chrétiens Auditeurs, et peut-être que ce sera aussi la vôtre, quand vous aurez entendu les raisons sur quoi je me fonde. Il y a deux parties dans ma proposition. La plupart des

chrétiens sont très imprudents dans la conduite de leurs affaires temporelles, c'est la première : ils sont encore plus imprudents dans celles de leur salut, c'est la seconde. Pour chaque partie je n'ai qu'une seule raison : on manque de prudence dans les affaires temporelles, parce qu'on compte pour rien le moyen le plus nécessaire et le plus sûr pour y réussir, qui est Dieu : ce sera le premier point; on en a moins encore dans l'affaire du salut, parce qu'on ne la compte pas même pour une affaire : c'est le second. Voilà le sujet de notre entretien.

PREMIER POINT

Quelque projet que forme un homme, soit pour sa fortune ou pour sa réputation, on ne saurait dire de combien de choses il dépend pour le succès. Le nombre de ces choses est infini en quelque sorte, et bien loin que la prudence humaine soit capable de les assembler toutes, je soutiens que l'esprit humain ne saurait même les compter. Quand pour réussir nous n'aurions besoin que de la santé ou de la vie, qui peut dire par combien d'accidents l'une et l'autre peut nous être ôtée? Nous sommes composés d'une infinité de parties dont chacune est sujette à une infinité de maux ; chacun de ces maux peut nous venir d'une infinité de causes ; nous dépendons de toutes ces causes dans nos plus petites affaires ; une seule suffit pour tout renverser. Je ne parle point du secours des choses matérielles et irraison-

nables, comme des astres, du temps, des saisons, de l'or et de l'argent, des plantes, des animaux, des insectes : tout cela peut, ou nous servir, ou nous nuire. Je ne parle que des hommes dont les uns nous sont nécessaires pour avancer nos desseins et les autres peuvent aisément les traverser. Qui peut nous répondre de tant de volontés si changeantes de leur nature ? Par combien de voies peuvent-elles être détachées de nos intérêts et nous devenir même contraires !

De plus, non seulement le succès de nos entreprises dépend d'un nombre infini de créatures, de causes, d'accidents, de circonstances ; mais nulle de ces choses ne dépend de nous. Bien loin de pouvoir assembler, disposer, gouverner tant de ressorts, il n'y en a pas un seul dont nous soyons bien les maîtres ; il n'y a, ni crédit, ni autorité, ni précaution qui puisse nous assurer de rien. Le Sage a donc bien eu raison de dire que la providence des hommes était flottante et incertaine : *Incertæ sunt providentiæ nostræ.* Il n'y a que celle de Dieu qui soit infaillible. Parce que toutes choses dépendent de lui, lui seul peut tout mouvoir, tout arrêter, quand il lui plaît et comme il lui plaît ; lui seul peut faire agir à son gré les causes libres sans les forcer, et les nécessaires, sans faire lui-même aucun effort. Il approche en un moment les plus éloignées, il éloigne les plus proches, il les joint, il les sépare, il les oppose les unes aux autres, et par des mouvements tout contraires il les fait toutes conspirer à un même dessein. Soyez à jamais loué, ô mon Dieu, de ce que vous êtes le seul qui savez tout et pouvez tout faire.

Que cette puissance infinie sied bien à cette infinie Sagesse ! Que nous sommes heureux d'être gouvernés par un si grand Maître, surtout si nous nous laissons bien gouverner à lui.

Mais, s'il est vrai que de ce nombre infini de causes qui doivent nécessairement concourir pour l'exécution de nos pensées, il n'y en a pas une seule qui dépende absolument, ni de nous, ni de nos soins ; s'il est vrai que toutes sont uniquement et entièrement à la disposition du Seigneur, peut-on imaginer une imprudence pareille à celle des hommes qui, dans toutes leurs affaires, font un si grand fond sur leur esprit, sur leur prévoyance, et qui négligent d'avoir recours à Dieu, comme s'ils se pouvaient passer de son aide ?

Que diriez-vous d'un homme qui, ayant dessein de bâtir un magnifique palais, se contenterait de faire un grand amas de matériaux, d'instruments et de machines, et qui ne songerait point à chercher un architecte et des ouvriers pour remuer ces instruments et employer ces matériaux ? Voilà ce que nous faisons, chrétiens Auditeurs, lorsque nous manquons de recourir à Dieu dans nos affaires temporelles. On cherche de l'argent, on fait des amis, on tâche d'acquérir de l'autorité et de la réputation ; ce ne sont là que les matériaux. Il faut, outre cela, une sagesse souveraine qui conduise l'ouvrage et une puissance infinie qui travaille sous cette sagesse. Quelle folie de se contenter d'amasser du sable et des pierres, comme si ces pierres pouvaient se placer d'elles-mêmes et se lier ensemble sur le plan que nous leur avons tracé.

Vous avouez de bonne foi qu'il est malaisé de rien faire par soi-même, qu'on ne peut se passer du conseil et du service d'autrui ; vous confessez que vous avez besoin de cent choses sans quoi vous ne sauriez venir à bout de votre dessein. Ignorez-vous que Dieu est le Seigneur de toutes ces choses ? Pensez-vous pouvoir en user, s'il n'y consent ? Est-il une seule créature qui agisse pour nous, si elle n'en a reçu l'ordre de son Créateur ? Voyez donc quel est votre bon sens de vous assurer sur des choses qui ne vous appartiennent pas, sans avoir traité avec le maître, sans lui avoir demandé son consentement pour vous en servir, comme un soldat visionnaire qui, s'étant mis en tête de conquérir un royaume, compterait follement sur les troupes et sur les vaisseaux d'un roi étranger, sans se mettre en peine de gagner ce prince, sans l'avoir même prié de lui envoyer ses forces. La prudence, dit Saint Augustin, est une espèce d'amour qui démêle subtilement les moyens dont il peut tirer quelque avantage pour ses desseins des obstacles qui seraient capables de les ruiner : *Prudentia est amor, ex quibus adjuvatur, ab eis quibus impeditur sagaciter eligens.* C'est pour cela qu'un homme sage n'a pas plus tôt formé une résolution que, jetant les yeux de toutes parts, il tâche particulièrement de découvrir quelles sont les personnes qui peuvent lui nuire ou le servir, afin de les engager, s'il est possible, dans ses intérêts. Et cependant on ne pense point au Seigneur sans qui les hommes ne peuvent, ni nuire, ni servir, qui peut lui seul véritablement rétablir en un moment les affaires les plus désespérées et renverser les

mieux établies. En quoi nous sommes d'autant plus imprudents que nous n'ignorons pas qu'il est extrêmement jaloux de sa gloire; que, comme il prend plaisir à protéger hautement et efficacement ceux qui ont recours à lui, aussi a-t-il coutume de confondre la vaine confiance que les autres ont en leur sagesse. C'est pour cela qu'il réprouve les projets des souverains, selon le mot de David : *Reprobat consilia principum.* Non qu'il rebute les rois, lorsqu'ils s'adressent à lui pour avoir sa protection ; mais comme ils sont toujours environnés d'un grand nombre de moyens humains, ils s'avisent plus rarement que les autres hommes de recourir au Roi des rois; et Dieu qui veut que tout le monde entende que rien ne se fait sans lui, Dieu, dis-je, se plaît à rompre toutes leurs mesures, et à rendre inutiles leurs plus grands préparatifs : *Reprobat autem cogitationes populorum, et reprobat consilia principum.*

Mais notre imprudence va bien encore plus loin. Nous croyons pouvoir réussir non seulement sans implorer l'aide du ciel, mais même le ciel nous étant contraire. Il n'y a pas jusqu'aux infidèles qui ne sachent que, lorsque nous sommes mal avec notre Dieu, nous sommes comme en proie à toutes sortes de disgrâces. Informez-vous, disait Achior à Holoferne, comment c'est que ceux de Bethulie sont avec le Dieu qu'ils adorent. S'ils l'ont irrité par quelque crime, allons hardiment les attaquer sur la cime de leurs plus hautes montagnes, car ils ne peuvent pas nous échapper. *Perquire, si est aliqua iniquitas eorum in conspectu Dei*

eorum, et ascendamus ad illos, quoniam tradens tradet illos Dominus eorum tibi.

En effet, quand nous avons déplu à Dieu, il arrive, je ne sais comment, que tout nous devient contraire. Nous travaillons inutilement; toutes choses nous résistent; on trouve à chaque pas un nouvel obstacle, qu'on ne saurait surmonter : *Non salvatur Rex per multam virtutem.* Il n'est point de monarque si puissant qui soit alors en sûreté. Saül, quoique au milieu de son armée, tomba deux fois en la puissance de David qu'il persécutait. *Et gigas non salvabitur in multitudine virtutis suæ.* Goliath était un géant dont la seule présence faisait frémir tout le camp des Israëlites; il était armé de toutes pièces, et toutefois un enfant le terrassa et lui coupa la tête de sa propre épée. *Fallax equus ad salutem,* continue le même prophète. Que servit à Absalon d'être le mieux monté de ses cavaliers? Cet avantage fut un empêchement à sa fuite, bien loin de la favoriser. Il fut emporté par son cheval avec tant de rapidité que, passant sous un chêne, sa tête demeura engagée entre deux branches : *Fallax equus ad salutem.* La raison qu'on en peut rendre c'est que les créatures n'ont été faites que pour l'usage de l'homme innocent. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si, dès qu'il s'est rendu coupable de quelque crime, elles abandonnent toutes son service; si celles-là mêmes, dont il se promettait plus de secours, lui sont infidèles et se révoltent contre lui.

La prudence dicterait donc qu'avant que de s'embarquer en nulle affaire, si l'on est en péché mortel, on

tâchât de rentrer en grâce avec Dieu, afin qu'il ne s'opposât pas à nos desseins. Le fait-on, chrétiens Auditeurs ? Cet homme qui passe pour habile et qui se croit lui-même si entendu en toutes sortes d'affaires, cet homme qui prévoit de si loin les plus petites difficultés, qui les prévient avec tant d'adresse, qui prend des mesures si justes, qui n'omet aucune précaution, qui a pour maxime de ne jouer qu'à coup sûr, quand est-ce qu'il a conseillé à ceux qui sont venus à lui comme à l'oracle, qu'il leur a conseillé de commencer par se mettre en bon état? Quand s'est-il servi lui-même de ce conseil?

Voilà un étrange aveuglement pour des gens qui se flattent de quelque sagesse. Mais voici le comble de la folie. Pour réussir dans les affaires temporelles, on se sert de voies directement opposées à Dieu. On croit pouvoir en venir à bout non seulement sans l'avoir apaisé auparavant, mais même en l'irritant de nouveau, en choquant ses intérêts et le prenant, pour ainsi dire, à partie. C'est ce que fait non seulement ce politique qui fait céder la religion aux raisons d'état, ce courtisan qui veut bien devoir sa fortune à ses fourberies, ce juge qui prétend se faire des amis en faisant des malheureux; mais encore ce marchand qui, pour s'enrichir ou, si vous voulez, même pour subsister, vend les jours de fêtes à tous allants et venants, et vend à faux poids, à fausse mesure, qui frelate sa marchandise, qui ment et qui se parjure pour la faire davantage valoir, qui décrie son voisin pour s'attirer ses chalants; cet ouvrier qui travaille les jours défendus; ce serviteur qui n'est

pas fidèle ; cette fille qui, dans le dessein de s'établir, s'habille peu décemment, voit des compagnies dangereuses, a recours à la vanité et aux artifices que la loi de Dieu défend. En vérité, Messieurs, croyons-nous que de telles voies puissent nous conduire où nous aspirons ? Est-il possible que l'esprit humain présume de pouvoir faire quelque chose non seulement sans l'aide de son Créateur, mais encore malgré lui ? Cette Providence si sage et si forte le souffrira-t-elle ? Le souffrirez-vous, mon Dieu ? Vous, qui anéantissez les desseins de ceux qui se fient en leurs propres forces, seconderez-vous les désirs de ceux qui vous choquent pour se satisfaire ? Bénirez-vous des moyens que vous défendez, qui vous déshonorent ? Bien loin de cela, chrétiens Auditeurs, il tournera ces moyens contre ceux qui les mettent en usage ; il se vengera d'eux-mêmes par eux-mêmes et leur fera trouver leur châtiment dans leur propre crime. C'est ainsi qu'il en a usé depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui.

Adam voulut s'élever par sa désobéissance, et elle le précipita en toutes sortes de maux. Les frères de Joseph vendirent leur frère de peur de se voir contraints quelque jour de lui obéir, et par cela même ils se préparèrent le joug sous lequel il leur fallut enfin plier. Le peuple d'Israël se multipliait d'autant plus en Égypte que Pharaon leur imposait de plus grands travaux pour les accabler : *Quantoque opprimebant eos, tanto magis multiplicabantur et crescebant.* Saül voulut perdre David pour conserver le royaume à ses enfants, et les persécutions ne servirent qu'à rendre son ennemi plus illustre

et à l'approcher du trône dont il avait dessein de l'éloigner. Les Juifs craignirent de perdre leur ville et leur temple, s'ils ne faisaient mourir Jésus-Christ, et cette injustice leur attira tous les maux qu'ils prétendaient éviter en la commettant : *Temporalia perdere timuerunt*, dit Saint Augustin, *et vitam æternam non cogitaverunt, ac sic utrumque amiserunt.* Il arrive tous les jours quelque chose de semblable à nos faux sages. Dieu permet que ce trafic injuste ruine cet homme qui s'en promettait des profits immenses. Vous pensiez vous enrichir en retenant ce bien qui n'est pas à vous; vous verrez qu'enfin vous perdrez même ce que vous aviez acquis par des voies très légitimes. Le Seigneur fera en sorte que cette calomnie retombera sur vous-même. Les soins excessifs que vous prenez de plaire aux hommes vous décrieront et vous feront tomber en confusion. Vous vous applaudissez en secret de votre malice, dit David; vous pensez pouvoir venir à bout de vos desseins à force de crimes; vous méditez tous les jours quelque nouvelle surprise; vous êtes habile à fourber votre prochain; vous avez préféré les voies violentes à celles que la douceur et la charité vous prescrivaient; vous avez mieux aimé vous servir de moyens défendus que de légitimes : *Propterea Deus destruet te in finem : evellet te, et emigrabit te de tabernaculo tuo, et radicem tuam de terra viventium.* Peut-être que Dieu vous souffrira quelque temps; mais enfin il vous détruira, il vous dépouillera de tous vos biens, il vous réduira à n'avoir pas même une retraite sur la terre. Ces grands desseins d'élever, d'immortaliser votre famille, ces desseins, dis-

je, s'en iront en fumée et périront avec les enfants sur qui ils étaient fondés : *Videbunt justi et timebunt, et ridebunt super eum.* Les gens de bien seront témoins de votre chute ; vous leur serez en même temps, et un exemple terrible pour les confirmer dans la crainte de leur Dieu, et un sujet de risée : *Et dicent : Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum, sed speravit in multitudine divitiarum suarum, et prævaluit in vanitate sua.* Voilà cet homme qui a cru pouvoir se passer de Dieu, qui n'a pas jugé qu'il dût implorer, ni redouter sa puissance. *Ecce homo!* Voyez ce mal avisé qui s'était établi aux dépens de sa conscience et qui pensait que les richesses le mettraient au-dessus de tous les revers. Que dites-vous de ce changement? A quoi est-ce que le malheureux en est réduit? Quelle différence entre cet éclat et cette pompe qui nous éblouissait, il n'y a pas longtemps, et la misère où nous le voyons aujourd'hui ! *Ego autem sicut oliva fructifera in domo Dei : speravi in misericordia Dei in æternum, et in sæculum sæculi.* Pour moi, je suis dans la maison de Dieu, comme un olivier fertile, toujours vert et chargé de fruits, ne craignant, ni la foudre, ni la tempête, parce que j'ai mis toute mon espérance au Seigneur et qu'il sera éternellement mon unique appui.

Voulez-vous donc, chrétiens Auditeurs, vous gouverner prudemment dans la conduite de vos affaires temporelles? Détrompez-vous de cette erreur, qu'on puisse jamais gagner quelque chose en perdant Dieu. Soyez sûr que tôt ou tard vous vous repentirez d'avoir sacrifié ses intérêts aux vôtres, et que vous vous en repentirez d'autant plus qu'il aura plus différé de vous en faire

repentir. De plus, ne commencez jamais rien de considérable, que vous n'ayez tâché de vous mettre bien avec Dieu. Vous entreprenez un voyage, une société, un procès; vous devez traiter d'une terre ou d'une charge; on vous parle d'un mariage ou d'un emploi : allez à confesse avant que de faire aucune démarche, avant que d'entendre aucune proposition; craignez toutes choses, défiez-vous de tout, jusqu'à ce que vous soyez moralement assuré que Dieu vous aime. Quel fruit pouvez-vous espérer de vos travaux, tandis que vous aurez sur les bras un si puissant ennemi? Après ces précautions, il vous est permis d'user de tous les moyens humains qui ne blessent en rien la loi de Dieu. Mais en ceci il y a encore deux règles importantes à observer. La première, c'est de ne mettre pas toute votre confiance en ces moyens, de sorte que vous négligiez cependant de recourir à Dieu en toutes les occasions. Je voudrais du moins qu'on partageât ses soins entre le ciel et la terre : je suis assuré que les choses en iraient bien mieux. Vous pensez jour et nuit à vos affaires : je conviens qu'il est de la prudence d'y penser; mais souvenez-vous de l'avis du sage : *Prudentiæ tuæ pone modum* : Donnez des bornes à votre prudence; relâchez quelque chose de cette continuelle application; employez à la prière une partie de ce temps que vous consumez à consulter et à examiner vos desseins : cette prière, qui semble avoir peu de rapport avec ces affaires, ne les avancera pas moins que vos longues consultations. Vous faites des libéralités à ceux qui peuvent vous servir, ou de leur crédit, ou de leur main; si vous donniez aux pauvres une

partie de ce que vous distribuez à ces personnes, vos présents seraient infailliblement encore plus efficaces : employez moins de solliciteurs sur la terre et tâchez d'engager quelque saint à parler pour vous dans le ciel. Il faut voir vos juges, vos patrons, vos amis; mais est-il nécessaire que vous vous rendiez fâcheux par votre assiduité? Retranchez quelques-unes de ces visites et multipliez celles que vous rendez à Jésus-Christ au saint Sacrement de l'autel, et vous verrez que vos sollicitations, quoique moins fréquentes, deviendront insensiblement plus fructueuses.

La seconde règle, c'est que, à ces soins modérés que vous apporterez désormais à vos affaires, vous n'ayez nulle confiance. Il ne faut pas les négliger; mais vous devez les considérer comme ces instruments qui peuvent servir également à bâtir et *à* détruire. C'est au Seigneur à faire qu'ils vous soient utiles ; car, s'il n'y met la main, ni ce travail, ni ces amis, ni cet argent, ni ce médecin, ni ces remèdes ne vous sauraient donner ce que vous attendez d'eux. Dites donc à votre Dieu, lorsque vous en userez de la sorte : Mon Dieu, je connais l'inutilité de toutes ces choses; je m'en sers, parce que vous le voulez ainsi et parce que je sais que vous pouvez vous en servir pour m'aider; mais ce n'est point sur cela que je fonde mon espérance. J'attends un secours bien plus fort et plus puissant : *Auxilium meum a Domino, qui fecit cœlum et terram.* C'est de vous, ô mon Dieu, qui avez créé le ciel et la terre, c'est de vous que j'espère tout ; c'est à vous à qui je veux devoir toutes choses. Je serais bien insensé de croire que, sans vous, vos créatures

pussent rien en ma faveur, puisqu'elles ne seraient pas même, sans vous. Cependant, Messieurs, c'est une folie qui n'est que trop commune dans le monde. C'est en quoi il me semble que nous manquons de prudence même à l'égard des affaires temporelles. Voyons s'il est vrai que nous en ayons encore moins dans l'affaire du Salut.

SECOND POINT

C'est être bien imprudent, en la conduite d'une affaire de conséquence, que de compter pour rien le moyen le plus sûr et le plus essentiel qu'on ait pour la faire réussir. Mais on commet une imprudence encore bien plus considérable, quand on la néglige entièrement et qu'on ne la compte pas même pour une affaire. Je suis persuadé qu'il serait difficile de trouver une personne en cette assemblée à qui on pût reprocher d'en user ainsi dans l'affaire de son Salut. Mais, hélas! qu'il y a de chrétiens dans le monde à qui ce reproche convient dans toute son étendue! Vous en jugerez, s'il vous plait, Messieurs, après deux petites considérations que je m'en vais vous proposer.

La première : quand il survient une affaire qu'on juge de quelque importance pour le temporel, n'est-il pas vrai qu'on y pense même souvent et que, jusqu'à ce qu'elle soit terminée, on a peine à penser à quelque autre chose. N'est-il pas vrai que l'on cherche en son esprit tous les moyens qui peuvent nous aider à en

sortir heureusement, qu'on ne s'en fie pas à soi-même, qu'on prend encore le conseil des autres et que pour cela on a soin de s'adresser aux plus habiles et aux plus expérimentés? Davantage : après avoir inventé plusieurs moyens capables de faire réussir la chose à notre gré, n'a-t-on pas coutume de comparer ces moyens entre eux pour découvrir ceux qui pourront être les plus propres? Et quand on les a enfin reconnus, s'est-il jamais trouvé d'homme assez insensé pour préférer, de sens froid et avec une connaissance entière, les plus faibles aux plus efficaces, les plus embarrassés aux plus courts, les plus périlleux aux plus sûrs, aux plus infaillibles? Je rougis, chrétiens Auditeurs, lorsque, après cette réflexion, je jette les yeux sur la conduite des chrétiens dans l'affaire du Salut. Non, dis-je en moi-même, non sans doute on n'en connaît pas l'importance, on ne sait pas même de quoi il est question. Car il faut confesser qu'il n'y a que trop de gens qui, en toute leur vie, n'y ont pas pensé sérieusement une seule fois. On songe à un procès, et durant le temps du repos, et durant celui du sommeil; on s'en ressouvient à la prière, on en est tout occupé même dans les divertissements. Hélas! si l'on donnait au soin du Salut du moins le temps de l'oisiveté, si l'on y songeait lorsqu'on s'ennuie et qu'on ne pense à rien du tout! Mais non; c'est un soin qui occupe très peu de personnes; la plupart des gens ne trouvent point de loisir pour cela en toute la vie.

Cela supposé, il ne faut pas s'étonner qu'on se mette peu en peine de prendre avis de personne sur cette affaire, puisqu'on ne se consulte pas soi-même. Mais il

est étrange que, lorsqu'on s'avise de demander conseil là-dessus, il semble qu'on ait envie d'être trompé. On se confesse à un confesseur qu'on n'a pas choisi, mais qu'on a rencontré par hasard : c'est aujourd'hui celui-ci, ce sera demain un autre ; ou si l'on fait choix de quelqu'un, ce sera de celui qu'on espère devoir être le plus indulgent ou duquel on croit qu'on sera le moins connu. Enfin, on ne peut pas nier qu'on ne compare quelquefois les moyens qui nous peuvent conduire au ciel ; mais est-ce pour prendre les meilleurs et les plus sûrs ? Voici qui paraît incroyable et qui ne se pratique en nulle autre affaire : non, ce n'est point pour choisir les meilleurs moyens qu'on délibère ; c'est le plus souvent pour s'attacher aux plus incertains et aux plus faibles. Peut-on se sauver en voyant le monde, aussi bien qu'en se tenant dans la retraite ? La solitude est une voie sûre et aisée ; le commerce du monde est plein de périls, il faut une espèce de miracle pour y vivre chrétiennement ; néanmoins cela n'est pas absolument impossible : c'est assez ; on n'en demande pas davantage. Peut-on aller à la comédie et au bal sans pécher mortellement ? Si on le peut, ce n'est qu'à grand'peine ; peut-être que cela est possible, comme il est possible à un vaisseau sans mâts et sans gouvernail de résister aux plus horribles tempêtes : c'en est trop : on s'expose là-dessus avec la même assurance que si on était certain d'échapper. Un homme qui, dans toute autre affaire, se déterminerait à un choix de cette nature ne passerait-il pas pour le plus grand fou du monde ?

La deuxième réflexion : Quand on a une affaire fort

considérable, on ne pense à aucune autre affaire de moindre importance qu'on n'ait examiné si elle pourra servir ou nuire à la principale. Par exemple, un homme a dessein de s'établir. Non seulement il porte toujours ce dessein dans son esprit; mais dans toutes les autres affaires qui se présentent, il ne se résout guère à les rebuter ou à les entreprendre que selon qu'il juge qu'elles peuvent être des obstacles ou des moyens pour son établissement. C'est ainsi qu'on se comporterait à l'égard du Salut, si on le comptait pour quelque chose ; il entrerait dans toutes nos délibérations ; rien ne se résoudrait qu'après avoir consulté l'intérêt de l'âme ; son avantage serait un motif pour nous faire agir ; et pour nous arrêter dans les rencontres, il suffirait de savoir qu'elle courrait quelque risque. Parlez-moi franchement, chrétiens Auditeurs; vous savez de quelle manière on vit dans le monde ; est-ce là la conduite qu'on y tient ? Combien de personnes ont choisi l'état où ils doivent passer leur vie, sans avoir examiné s'ils y étaient appelés, s'il leur serait facile ou difficile d'y gagner le ciel !

Quand cet homme a délibéré sur l'emploi qu'il a choisi, il a considéré s'il était honorable, s'il pourrait en tirer de quoi vivre avec éclat, s'il ne demandait point trop d'assiduité et trop de fatigues. Mais a-t-il songé s'il pourrait aisément s'en acquitter selon Dieu, s'il n'y avait rien à craindre pour sa conscience ? Il faut engager cet enfant dans l'état ecclésiastique ; c'est un état qui n'a rien de trop gênant, où l'on trouve aisément de quoi subsister avec honneur ; on y peut même parvenir

à des dignités très considérables ; enfin la famille en sera moins chargée et son aîné en sera plus riche. Mais il n'y est pas appelé ; il a un naturel et des inclinations peu conformes à la sainteté de cet état ; il court hasard de se perdre. C'est à quoi l'on ne touche point. On dirait que le Salut est une chimère, qu'il se fait sans qu'on y pense, que cette vie n'est pas le temps de le traiter ; en un mot, ou que ce n'est pas une affaire, ou que ce n'est pas notre affaire.

Que nous sert-il, chrétienne Compagnie, que Dieu nous ait donné la raison, si elle nous est inutile à l'unique chose pourquoi elle nous a été donnée, qui est pour gagner le paradis ? Hélas ! nous l'usons, pour ainsi dire, cette raison, nous la consumons à former et à conduire des desseins d'enfants. Nous faisons les habiles où il ne s'agit de rien. Chacun se pique de donner de sages conseils et de faire éclater en toutes choses une prudence extraordinaire. Et cependant nous manquons au principal, et lorsqu'il s'agit de l'éternité on dirait que nous n'avons pas même le sens commun. En voilà bien assez pour vous désabuser de ces fausses préventions, qui vous exposent à un si grand malheur.

Finissons, chrétiens Auditeurs ; mais avant que de finir faisons tous une ferme résolution d'être plus prudents que nous n'avons été jusqu'à cette heure dans la chose du monde qui nous importe davantage. Premièrement, ayons des temps pour délibérer sur l'affaire de notre Salut. Serait-ce trop d'un quart d'heure, tous les jours, pour examiner en quels termes elle est, et qui l'arrête à présent, par quels obstacles elle peut être

traversée à l'avenir, par quels moyens on peut lever ces obstacles et s'assurer en quelque sorte du succès ; en un mot, pour se demander sérieusement à soi-même : *Quid faciendo vitam æternam possideo?* Comment pourrai-je faire pour me sauver ?

Ayons des personnes zélées, mais sages, clairvoyantes, désintéressées, que nous puissions consulter souvent et dont les conseils nous tiennent lieu de règle et de loi inviolable. En second lieu, dans les autres délibérations, que la raison du Salut soit toujours la plus forte dans notre esprit et qu'elle l'emporte sur toutes les autres raisons. Oui, dans toutes les affaires qui se présentent, servons-nous de la pratique d'un grand saint (1) du siècle passé qui, avant que de rien entreprendre, avait coutume de faire cette brièvc considération : *Quid hæc ad vitam æternam*? Quel rapport a cela avec l'éternité bienheureuse ? Mettons-nous en la présence de Dieu et tâchons de prendre les mêmes sentiments que nous aurons à l'heure de la mort ; voyons ce que l'on nous propose, si ce que nous désirons, si ce que nous sommes sur le point de faire est, ou utile, ou inutile, ou pernicieux pour l'autre vie. Si la chose est de quelque utilité pour notre dessein principal, quelque pénible qu'elle soit à la nature, quoi que la raison humaine puisse alléguer pour nous la rendre odieuse, embrassons-la, et embrassons-la avec joie, puisque dans la vérité c'est un trésor qui nous est tombé entre les mains. Si elle est inutile, quoique d'ailleurs elle soit, ou agréable, ou avantageuse

(1) Saint Louis de Gonzague.

selon le monde, faisons-en peu d'état, concevons-en même du mépris ; mais surtout gardons-nous bien d'avoir pour elle cette ardeur, ces empressements que nous ne devons avoir que pour le Souverain Bien. Que s'il est question de quelque chose qui recule, qui empêche notre Salut, qui mette notre âme en quelque péril, quand il s'agirait de gagner tout le monde, fuyons, chrétiens Auditeurs; ayons horreur de cette pensée et ne balançons pas un seul moment à la rejeter.

Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? Que nous servirait-il d'avoir gagné tout le monde, si après cela nous perdions notre âme, cette âme pour qui tout le monde a été créé, cette âme qui doit subsister encore après que tout le monde aura été détruit, cette âme pour laquelle Dieu donnerait, Dieu sacrifierait mille mondes? L'âme perdue, pouvons-nous retenir quelque chose de tout le reste? Nos richesses et nos plaisirs nous accompagneront-ils en l'autre vie pour nous consoler de la perte immense que nous aurons faite, si nous avons perdu notre âme? *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur*? Perdre son âme, et la perdre sans ressource, et la perdre pour toujours ! Ah ! il n'est rien qu'il ne faille hasarder pour prévenir un si grand malheur.

Nous voyons tous les jours des gens de vertu qui renoncent à tous les biens, à toutes les douceurs de la vie, qui croient gagner beaucoup si, en se dépouillant de toutes choses, ils se mettent en état d'aller sauver l'âme d'un barbare. Et vous croyez qu'il est des biens

qui puissent vous récompenser de la perte de la vôtre? Le Fils de Dieu triomphe d'allégresse, il veut que le ciel et la terre le félicitent, lorsque, pour le paradis qu'il a quitté, pour tout son sang qu'il a répandu, il a gagné l'âme d'un pécheur, d'un scélérat ; et je ferai si peu de cas de la mienne que de consentir à la perdre pour quelque chose de terrestre et de passager! Ne le permettez pas, ô mon divin Rédempteur. Puisque cette âme est à vous aussi bien qu'à moi, puisqu'elle est incomparablement plus à vous qu'à moi, puisqu'elle vous a tant coûté, puisqu'elle vous est si précieuse, faites que je l'estime, s'il est possible, autant que vous l'estimez, que je ne la donne pour rien du monde. *Ainsi soit-il.*

ANALYSE DES SERMONS

CONTENUS

en ce troisième volume

SERMON XLI

Pour le jour d'une Vêture

Jésus est le chaste Époux que les filles recherchent, se retirant dans la religion ; cet Époux a de la beauté, mais cette beauté est cachée et on le possède longtemps sans le voir ; il est noble, cet Époux, mais il n'a point de bien pour soutenir sa naissance et enrichir son épouse, de qui il ne demande, pour toute dot, que la pauvreté ; son amour est très ardent et très sincère, mais sa jalousie va de pair avec sa tendresse.

SERMON XLII

Pour la Profession d'une religieuse

Une fille devient religieuse par la Profession, c'est-à-dire qu'elle ne vit plus dans le monde ; elle devient bonne religieuse, lorsque le monde ne vit plus en elle ; elle devient religieuse parfaite, lorsque Jésus-Christ vit en elle au lieu du monde.

SERMON XLIII

Pour le deuxième Dimanche de l'Avent. Fait à l'occasion de l'abjuration du Calvinisme par un seigneur de la première qualité.

L'établissement de l'Église est le plus grand de tous les miracles, qui les renferme et les surpasse tous. Ce projet ne pouvait s'exécuter naturellement, quelques moyens humains qu'on eût pu employer ; son exécution est donc un miracle tout visible. On n'y a employé nul moyen humain ; ce qui rend le miracle encore plus surprenant. On y a employé des moyens tout opposés, des moyens qui, dans l'ordre naturel, devaient être des obstacles invincibles ; c'est là le comble de la merveille.

SERMON XLIV

Pour le troisième Dimanche de l'Avent. Fait à l'occasion de l'abjuration du Calvinisme, par une personne de qualité et toute sa famille.

Dieu attend une très haute perfection de ceux qui portent le nom de Chrétien ; ils doivent aussi s'attendre à de grands châtiments, s'ils n'en ont que le nom.

SERMON XLV

Pour les derniers jours du Carnaval

Un chrétien doit renoncer à tous les divertissements du monde ; il doit se contenter précisément de ceux qui peuvent être, et nécessaires à la nature, et utiles même pour le salut.

SERMON XLVI

Pour les derniers jours du Carnaval

L'affaire du salut est l'unique affaire du Chrétien, qui mérite son application, qui seule demande toute son application et qui seule dépend de son application.

SERMON XLVII

Pour les derniers jours du Carnaval

Quoique la foi soit une vertu de l'entendement, le peu de foi ne laisse pas d'être un vice de la volonté, qui aime mieux laisser l'entendement dans son ignorance que l'obliger, comme elle pourrait, de se soumettre à la vérité connue ; elle le porte même à se révolter contre toute sorte de lumières.

SERMON XLVIII

Pour les derniers jours du Carnaval

Un chrétien doit toujours vivre en chrétien, servant le plus grand de tous les Maîtres, dans le plus saint de tous les états, et contre le plus grand de tous les ennemis.

SERMON XLIX

De la Mort

La Mort nous réduit au même état où nous étions dans le sein de nos mères, en nous dépouillant de toutes choses ; elle nous rappelle au même état que nous étions avant que d'être conçus en réduisant nos corps à la boue dont ils étaient formés; elle nous fait revenir au même état où nous serions, si nous

n'avions jamais été au monde, en nous effaçant entièrement de la mémoire des hommes.

SERMON L

De la nécessité de se préparer à la Mort

Il est important de se préparer à bien mourir, et il est inutile de renvoyer cette préparation à la Mort.

SERMON LI

De la manière de se préparer à bien mourir

Pour se préparer à bien mourir, il faut faire présentement ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la Mort, il faut faire ce qu'il faudra faire nécessairement à la Mort ; il faut faire présentement ce qu'infailliblement on voudra avoir fait à la Mort.

SERMON LII

De la Pénitence différée à la Mort

Ceux qui renvoient la Pénitence à l'extrémité de la vie hasardent tout, parce qu'il n'est nullement probable que Dieu leur pardonne à la Mort ; il paraît même qu'ils veulent tout perdre, puisqu'il est absolument faux et contraire à l'Évangile que Dieu leur pardonne dans ces derniers moments.

SERMON LIII

Du Jugement Universel

Il est nécessaire qu'il y ait un Jugement universel, auquel Dieu se fasse justice, justifiant sa conduite à l'égard des bons

qu'il persécute en ce monde et des réprouvés qu'il punit en l'autre; il doit aussi cette justice à ses fidèles serviteurs, dont il doit faire connaître l'excellence de la vertu, la pureté des mœurs et la sagesse des sentiments.

SERMON LIV

Du Jugement universel

Au jour du Jugement universel, le pécheur sera parfaitement découvert par le rigoureux examen qui sera fait de toutes les consciences; il sera entièrement détrompé par les autres circonstances de ce Jugement.

SERMON LV

De l'Enfer

En Enfer les méchants souffrent durant toute l'éternité, et ils endurent en même temps les peines de tous les temps : le temps présent les accable, par le sentiment de leurs peines qui leur causent des douleurs inconcevables; le passé les tourmente, par le souvenir de leurs crimes qui les engagent à un souvenir amer et stérile; l'avenir, par la vue de sa durée infinie, les porte à un horrible désespoir.

SERMON LVI

De la Prédestination

De quelque manière qu'on explique la Prédestination des hommes, il est certain qu'elle ne détruit, ni dans Dieu la volonté de sauver tous les hommes, ni dans les hommes la liberté de faire eux-mêmes leur salut.

SERMON LVII

De la Fuite du Monde

Il est malaisé d'être engagé dans le monde et de ne s'y pervertir pas; il est malaisé de s'y convertir à moins qu'on ne s'en retire.

SERMON LVIII

On ne doit servir qu'un Maître

Nous ne pouvons pas servir Dieu et le monde en même temps, et quand cela se pourrait, nous ne le devrions pas faire.

SERMON LIX

Du soin du Salut

On manque de prudence dans les affaires temporelles, parce qu'on compte pour rien le moyen le plus nécessaire et le plus sûr pour y réussir, qui est Dieu; on en a moins encore dans l'affaire du salut, parce qu'on ne la compte pas même pour une affaire.

252
L119
42772
LA COLOMBIÈRE, S. J., CLAUDE DE
AUTHOR
Oeuvres Complètes
TITLE
Tome 3e. Sermons. 3e Volume.
DATE DUE
BORROWER'S NAME
STORAGE - CBPL
42772